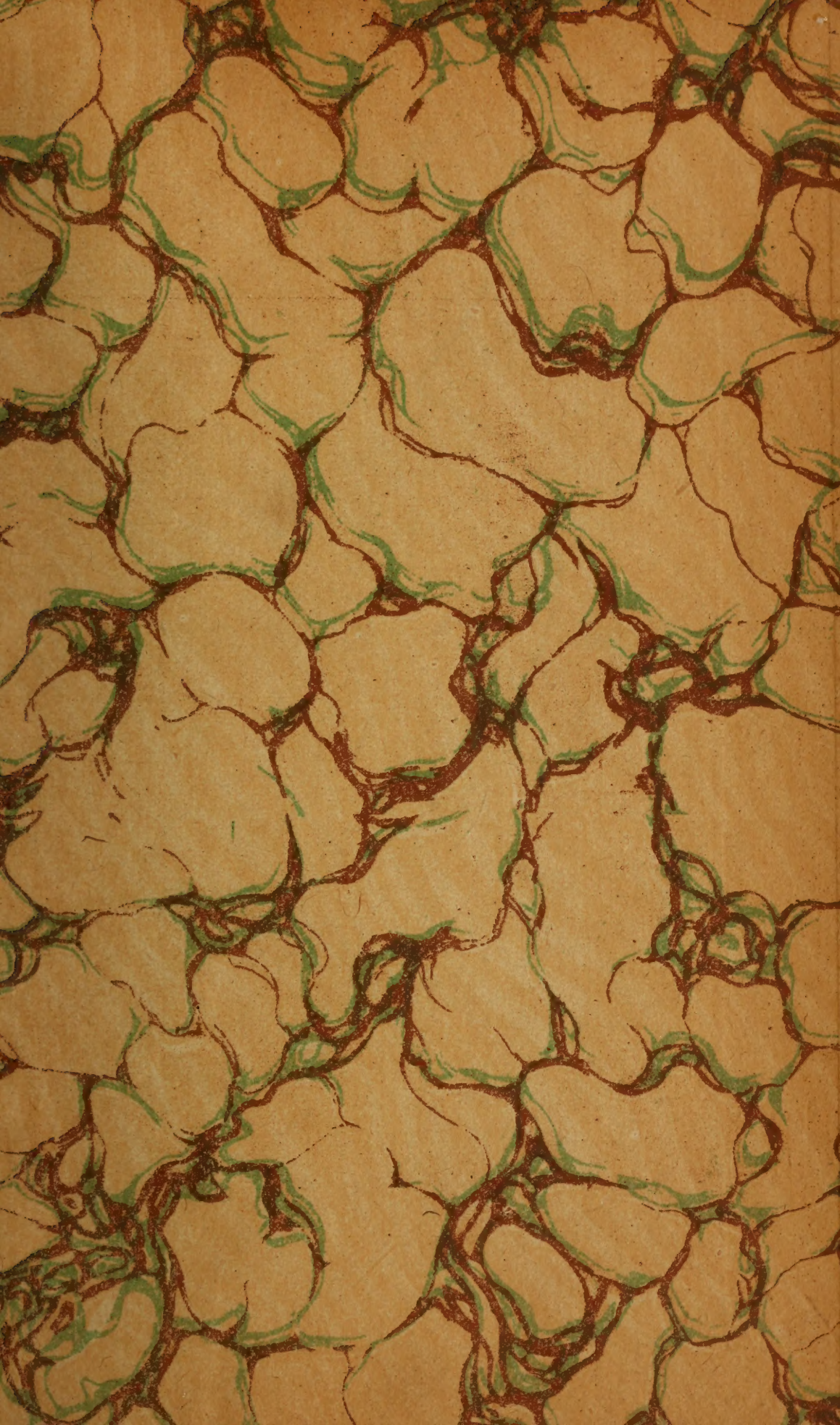
U d'/of OTTAWA
39003003338091



L
1B 2-6-52.
5

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

TOME I

12460. — IMPRIMERIE A. LAHURE

9, rue de Fleurus, 9

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

TOME I

LETTRES A SON FRÈRE

A SA FAMILLE, A DIVERS

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

PARIS
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76

BRUXELLES
SUCCURSALE
Rue des Paroissiens, 12

GENÈVE
SUCCURSALE
Rue Corraterie, 4

1885

Reproduction et traduction réservées

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

PQ
2471
.V7 C7
1885
v.1

AVANT-PROPOS

La *Correspondance de Louis Veuillot* s'ouvre par la lettre que mon frère m'écrivit de Rome le 19 mars 1838. Né le 11 octobre 1813, il n'avait pas encore vingt-quatre ans et demi. Ce voyage, qui le fit chrétien, fut la grande date et le grand travail de sa vie, si laborieuse et si militante.

Dès cette première lettre, on peut pressentir l'écrivain catholique sous le jeune journaliste réputé incrédule et indifférent, mais que le sentiment du devoir envers lui-même et envers les siens, surtout envers ses sœurs, avait plus d'une fois troublé. La lutte définitive est engagée, lutte bien simple et tout intérieure, dont le dénouement fut prompt. Mon frère était vaincu depuis long-

temps, quand il croyait résister encore. Malgré le récit, un peu mêlé de littérature, qu'il a donné de sa conversion, l'on a fait à ce sujet, dans des intentions opposées, diverses histoires plus ou moins étranges. Ses lettres montrent que, pour gagner à Dieu son âme, son esprit et son cœur naturellement chrétiens, il suffit des exemples de foi et de piété que lui donnaient ses compagnons de voyage. Il n'y eut point tous les discours de *Rome et Lorette*, livre qu'il écrivit, non pas pour dire comment il s'était converti, mais pour en convertir d'autres, et où il mit une part de fiction, afin de mieux atteindre ceux qui pouvaient être plus chargés que lui.

Sans doute, de profonds déchirements et de grandes angoisses le troublèrent : sa correspondance le prouve ; mais elle prouve également que, si des hésitations ralentirent un peu sa marche, elles ne purent l'écarter du but. Il n'était pas de ceux qui refusent d'obéir quand la conscience a parlé.

Après les lettres d'Italie et de Suisse, montrant l'arrivée à Dieu et les préoccupations du fils, du frère, de l'ami, viennent des lettres de Paris, qui notent l'entrée dans la vie chrétienne, puis

des lettres d'Algérie, et enfin des lettres où l'homme du combat pour l'Église, qui déjà s'est affirmé avec force par divers ouvrages, prend position dans la presse religieuse. Cette première partie de la correspondance s'arrête à 1845. Louis Veuillot est rédacteur en chef de *l'Univers*, et vient d'être condamné à l'amende et à la prison, pour avoir, d'après le gouvernement et le jury, méconnu les droits de l'État en défendant les droits de Dieu.

Quand je me suis mis à l'œuvre, mon intention était de m'arrêter là, me réservant de compléter ce premier volume par des lettres de famille; plus tard, j'aurais continué la publication en suivant l'ordre des dates. J'écartais ainsi, pour un temps plus ou moins long, les questions controversées entre catholiques, questions qui, naturellement, tiennent une grande place dans la correspondance de Louis Veuillot. Amis et ennemis ont contribué à me faire changer d'avis.

Lorsque Dieu permit à la mort de prendre mon frère, depuis trois ans déjà il se taisait. La maladie lui permettait encore la prière et le conseil, non le travail. Cependant il restait dans le combat; il y est toujours. Ses écrits continuent

de servir la cause de Dieu ; son œuvre est vivante, elle suit fermement la voie où il l'a mise : elle est fidèle. Ses ennemis sont fidèles aussi. Ils continuent de souffrir des coups qu'il leur a portés, et leurs basses rancunes ne désarment point. Non contents de s'en prendre aux doctrines et aux actes publics de l'écrivain, ils poursuivent l'homme, espérant que, s'ils pouvaient affaiblir sa valeur morale, ils affaibliraient ses enseignements. Ils veulent surtout faire croire qu'en les combattant, il obéissait à la haine et à l'intérêt, deux mobiles qui n'eurent jamais puissance sur lui.

L'entreprise n'est pas seulement méchante et lâche, elle est sotte et sera vaine. Sans en rien redouter, il m'a paru bon de montrer, dès ce premier volume, par des lettres de diverses dates, presque tout l'homme public et beaucoup de l'homme privé. On reconnaîtra que, s'il méprisait absolument et nécessairement certains de ses adversaires, il n'en haïssait aucun. Il en est qu'il a toujours aimés.

C'est autant, du reste, par nécessité que par désir de redressement que je me suis écarté des règles adoptées pour la publication des corres-

pondances. Bon nombre d'amis et même d'indifférents qui possédaient des lettres de Louis Veuillot, se sont empressés de les publier, les uns comme témoignage de reconnaissance et d'affection, les autres afin de prouver qu'ils l'avaient connu. Je ne pouvais laisser cette partie de la correspondance dans le domaine public; et, du moment où je la reprenais, il fallait l'éclairer par des notes et des lettres complémentaires : c'est ce que j'ai fait. Il en résulte que, dans ce volume, qui va de 1838 à 1878, on entend Louis Veuillot sur presque tous les événements qui ont le plus compté dans sa vie.

Je n'ai pas à juger les lettres que je publie. L'écrivain et même le frère doivent s'effacer derrière l'éditeur. A ce dernier titre, je note que ces lettres sont, fond et forme, très variées. Tous les sentiments s'y trouvent, et le ton y change comme le sujet. On y passe sans cesse et tout naturellement « du grave au doux, du plaisant au sévère. » Sous cette grande variété règne l'unité d'une pensée toujours chrétienne. Ce n'est pas que Louis Veuillot n'écrive aux gens que pour les prêcher : il n'était ni de l'espèce des prêcheurs éternels, ni de celle des mélancoliques

ou des charitains; mais, quel que fût son correspondant, quelque sujet qu'il traitât, qu'il fût ce jour-là joyeux ou triste, il était bien rare que son amour de Dieu et des âmes ne parût point.

J'ai dit que, par suite des circonstances, ce volume n'était pas, dans toutes ses parties, ordonné selon les règles; cependant tout ordre n'y est pas étranger. Après les lettres de la première époque, 1838 à 1845, vient une correspondance intime : c'est le père causant avec ses filles encore enfants, plus tard avec celle-ci mariée et celle-là religieuse ; c'est le frère parlant à sa belle-sœur, le chef de famille s'adressant à ses neveux et nièces. Le ton et la forme se modifient selon les âges et les situations. Ceux qui n'y sauront pas voir le cœur, y pourront au moins faire une étude littéraire. La dernière partie se compose de lettres adressées à une grande variété de correspondants : à côté d'amis intimes se trouvent des amis de combat, de doctrine ou d'occasion, des indifférents, des inconnus, et même des adversaires.

C'est chose inusitée et qui paraîtra hardie de publier si vite la correspondance d'un homme

mêlé, comme le fut Louis Veuillot, à tant de luttes ardentes, et dont la mémoire a tant d'ennemis passionnés et haineux. Il est possible que ce soit hardi; ce n'est pas imprudent. Louis Veuillot n'a rien à redouter d'une enquête, si malveillante qu'elle puisse être. Vivant, il habitait une maison de verre; pour qu'on le connût tout entier, il ne restait qu'à ouvrir ses tiroirs. Ma sœur et moi nous les ouvrons : qu'on y regarde, qu'on y fouille, et l'on n'y trouvera rien qui ne soit du grand chrétien auquel le monde catholique a rendu de si solennels hommages.

EUGÈNE VEUILLOT.

Cher enfant, je pense que tu as reçu ma dernière et que je n'ai plus à te tranquilliser. Le passeport de M. Fourre est prêt; il le trouvera lors de son passage, et j'espère bien qu'il me trouvera aussi pour le lui remettre. Quant à une lettre de M. Guizot, je ne fréquente plus M. Guizot. Je suis resté si longtemps sans y paraître à cause de l'Univers que je n'ose plus montrer mon museau par là. On me demanderait si je reviens d'Afrique. Je n'en suis pas fâché. Autant vaut plutôt que plus tard.

Une seconde visite de Meynadier à qui j'ai déjà donné cent f. il y a deux mois m'a déterminé à aller m'enquérir de tes appointements. J'ai donc pris mon courage à deux mains, et je me suis rendu au bout de la cour. Sainton m'a conduit à M. Parmentier bien connu de toi, et qu'est-ce que j'ai trouvé? Trois cent trente quatre f. ~~qui attend~~ dont dix huit f. de plumes! (est-il possible!!) qui attendaient ma poche. Ah! fuitre comme je vais me plusserer! ah! fuitre comme tu vas me faire cadeau d'un certain dictionnaire de ménage, dont j'avais envie! Meynadier sera soldé intégralement, le reste (sauf ménage qui me reste pour commission, genre Falf...) ira trouver Moreau. Mais sais-tu bien ton compte avec Meynadier? Je lui ai donné quatre vingts ou cent f. que lui dois-tu encore. Écris moi là dessus, et dis-moi si tu as reçu ma dernière

lettre, car il me semble qu'elle est partie il y a plus de trois jours, et que tu auras dû la recevoir avant de faire partir celle qui m'est arrivée ce matin.

Le beau papier sur lequel devait être imprimée la sœur Jo Louis est décidément infesable, si bien qu'on va l'imprimer sur papier très laid. nous y aurons gagné de perdre un bon mois. c'est toujours cela.

Adieu cher frère

Louis

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

I

A M. EUGÈNE VEUILLOT[1].

Rome, 19 mars 1838.

M'y voici, comme tu vois, mon cher enfant, et en bonne santé, grâce à Dieu. L'Italie est bien belle! Ceux qui disent, comme moi il y a deux mois, qu'ils n'ont pas envie de voir l'Italie, qu'ils en ont les oreilles rebattues, qu'ils la savent par cœur, sont de grands sots. Elle est jeune et brillante, et aussi pleine d'attraits que si jamais voyageur ne l'avait parcourue. Depuis quatre jours, je me promène au soleil, je vois partout de la verdure et des fleurs. Je serais réellement heureux, si j'avais ici tout ce que j'aime de la France, c'est-à-dire, cinq ou six personnes que tu connais bien; mais la patrie nous tient toujours par

1. Les lettres qui forment la première partie de la *Correspondance de Louis Veuillot* m'ont été adressées à Périgueux, où mon frère avait résidé près de quatre ans comme rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne*, position qu'à mon tour j'occupais.

ceux que nous y laissons. Au milieu des ivresses que j'ai éprouvées en mettant le pied sur la terre d'Italie, j'ai senti bien vivement dans mon cœur le regret de ne pouvoir goûter tant de bonheur en compagnie du petit nombre d'êtres chers qui font ailleurs ma richesse et ma joie. Cette pensée donne plus d'épines qu'on ne croit aux roses qui fleurissent sur la terre étrangère. Enfin, « il n'est pas de plaisir sans peine » : je n'avais pas besoin de faire cinq cents lieues pour en être convaincu.

Je ne veux pas te parler de mon voyage (incidents, impressions). Je te dis en gros que notre traversée de Marseille à Civita-Vecchia a été fort bonne, sauf un léger coup de vent, qui a duré dix-huit heures à peu près. Je n'ai eu le mal de mer que le deuxième jour, mais je l'ai eu bon. J'ai cru que je vomirais mes orteils; heureusement cela n'a pas duré. Le troisième jour, j'étais gaillard, et je me suis maintenu jusqu'à la fin ; je me crois marin maintenant. Le pauvre Gustave n'en pas été quitte à si bon compte, et je crains un peu pour lui les traversées que nous aurons encore à faire[1].

Les pensées qu'on a en mer sont grandes et sévères, mais elles deviennent bientôt monotones comme le spectacle qui vous entoure. Rien ne se ressemble plus que deux vagues. Aussi aime-t-on à se réfugier dans le sommeil, qui est un excellent remède contre

1. Louis avait connu Gustave à l'étude de M. F. Delavigne, et ils s'étaient retrouvés à Rouen comme rédacteurs de *l'Écho*. Appelé à Paris en 1836 par les fondateurs de *la Charte de* 1830, mon frère avait revu intimement Gustave, devenu chrétien, marié, père de famille.

la tristesse et les vomissements. Si, comme je le souhaite et comme j'essayerai d'y travailler, tu viens un jour me rejoindre à Rome, à Venise ou à Constantinople, souviens-toi de cet avis.

J'ai été fort content de trouver à Marseille, où je ne me suis arrêté que six heures, une lettre de toi. Elle m'a fait du bien. Un premier embarquement est toujours une chose assez grave, et l'adieu d'un frère n'est pas de trop pour ragaillardir un peu l'âme. On est aise de se sentir suivi par les vœux d'un cœur qu'on retrouvera certainement au retour. J'ai été fort touché aussi de ce que tu m'as dit de Mme ***. Si j'en avais eu le temps, je lui aurais peut-être écrit de Marseille, et je ne dis pas que je ne le ferai point avant de quitter Rome. Quant à la demoiselle, qu'elle m'ait aimé ou non, qu'elle me déteste ou m'aime, cela m'est fort indifférent. Je suis maintenant hors de ses atteintes.

Je te dirai, mon enfant, qu'il se passe en moi depuis mon arrivée à Rome quelque chose d'assez grave et d'assez sérieux. J'ai vu un homme d'une très haute supériorité, dont les paroles m'ont grandement ému : c'est un jésuite français et l'un des hauts personnages de son ordre, qu'on appelle le Père Rosaven. Nous avons eu de longues conférences, nous en aurons encore; je ne sais quel en sera le résultat. Dans tous les cas, j'espère sortir d'incertitude, et ce serait un grand point de gagné, car je suis cruellement persécuté depuis un an, non par Gustave, qui me laisse tranquille, mais par moi-même. Mes inquiétudes ont surtout augmenté depuis que je vois grandir

mes sœurs. Dans un an, ce seront des femmes : qu'en ferons-nous[1] ? Le P. Rosaven m'a offert de les faire recevoir dans un couvent, où elles seraient rompues et façonnées au devoir, jusqu'à ce que nous puissions les marier. Elles recevraient là une éducation des meilleures, et qui ne courrait pas le risque d'être interrompue par des revers de fortune arrivés à leurs frères. C'est bien tentant. Réponds-moi sur tout cela.

Connais-tu un ami de Gustave qu'on nomme Féburier ? Nous l'avons trouvé ici avec sa femme, qui est jeune et charmante, et d'une solide piété. Nous sommes logés tous ensemble. Féburier est chrétien comme Gustave, avec moins d'enthousiasme et autant de solidité. Son exemple contribue beaucoup à me faire désirer un changement dans moi-même. Nous partons tous ensemble ce soir pour Naples. Nous y resterons quinze jours, pour voir Naples et le Vésuve d'abord, Sorrente, Amalfi, Salerne, Caprée, Pompéi, Herculanum, etc. Puis nous reviendrons à Rome, et, six semaines après, nous partirons pour Venise et toute la suite du voyage. J'emploierai le temps que nous passerons à Rome en études d'histoire et de langue italienne. La langue nous sera très utile pour tout le Levant, l'histoire ne sera jamais de trop, et c'est une chose qui s'apprend très bien sur les lieux.

La vie à Rome n'est pas chère. Pour cent cinquante francs par mois nous mènerons un train de princes[2].

1. Mon frère, toujours très occupé de sa famille, s'inquiétait un peu vite de l'avenir. L'aînée de nos sœurs venait d'atteindre quatorze ans ; la seconde allait en avoir treize.

2. Que le lecteur n'oublie pas que cette lettre date de 1838.

Nous avons loué *via Capole Case, sotto monte Pincio*, un vaste appartement tapissé d'un bout à l'autre, avec terrasse et jardin d'orangers, moyennant trente francs par mois pour chacun. La nourriture est dans la même proportion. Le beau soleil, l'air tiède, les fleurs, les tableaux magnifiques, les immenses et solennelles ruines, sont par-dessus le marché. Une grosse fille, qu'on nomme Innocenza, nous sert de valet de chambre et nous comble d'attentions, à raison d'une piastre par tête et par mois. On conçoit parfaitement les gens qui, venus ici pour y passer quelques semaines, y ont passé leur vie. Bien certainement, tôt ou tard, il faudra, mon bon petit frère, que nous voyions ensemble ce beau pays.

Je vais finir ma lettre, sauf à t'en dire plus long bientôt ; mais il faut que je fasse mille choses d'ici à ce soir, et je voudrais aussi écrire un mot aux petites. Dans quelque temps, quand nous nous serons enfoncés dans le Levant, mes lettres seront rares, les pauvres enfants n'en recevront guère : il faut que je les régale d'ici là. De ton côté, ne les néglige pas, ne sois point paresseux pour leur écrire, et recommande-leur fréquemment, comme je le fais moi-même, d'accomplir soigneusement leurs devoirs de religion. Je ne sais pas où est notre refuge, mais évidemment celui de nos sœurs est là et ne peut être que là.

Quant à toi, mon ami, je n'ai pas besoin, j'en suis sûr, de te renouveler mes recommandations. Tu m'as promis de ne plus être l'habitué de la Philologie [1] : je

1. Le cercle de Périgueux. On y jouait beaucoup ; j'y avais joué un peu.

compte sur ta promesse. J'ai parlé à Gustave de ton projet de faire des petits livres; il t'engage beaucoup à y donner suite, persuadé que tu trouveras, lui aidant, à les placer. Je suis de cet avis. Gustave m'a de plus parlé le premier de ce que tu as déjà fait; il est toujours dans l'intention de t'en donner le prix.

Mille compliments à tout le monde, et très nominativement à d'Hautefort. Dis-lui que je veux lui écrire de Naples. N'oublie ni Catoire, que je voudrais bien avoir dans ma poche; ni Parrot, qui ferait bien vite fortune ici, s'il voulait y venir; ni personne de la maison Delisle. Demande à Sauveroche ce qu'il veut que je lui rapporte de Constantinople. Le nom de Sauveroche me fait penser à un avis que je me suis bien promis de te donner en arrivant ici : apprends une langue étrangère, n'importe laquelle. C'est de la plus haute utilité. Je ne sais pas ce que je donnerais pour savoir le syriaque. Hors de France, le français est la seule langue qui ne serve à rien[1].

Adieu, mon frère. Écris-moi *serré*, poste restante, à Rome. Quand pourrons-nous nous embrasser, mon pauvre ami?

LOUIS VEUILLOT.

La deuxième lettre de cette correspondance est datée du 5 mai : elle est donc postérieure de six semaines à la première. Mon

1. Les amis nommés dans le dernier paragraphe de cette lettre appartenaient, sauf M. Parrot, médecin, à la société officielle de Périgueux : d'Hautefort était inspecteur des postes; Catoire, architecte du département; Sauveroche, professeur de rhétorique; la maison Delisle était celle du substitut du procureur du roi.

Mon frère s'était lié avec M. Parrot après une polémique qui menaça de tourner au duel, et aboutit à une solide amitié.

frère n'était pas resté tout ce temps sans m'écrire. Il m'avait, au contraire, écrit plusieurs fois; mais de ses lettres j'avais fait, après suppression des passages les plus intimes, des feuilletons pour *le Mémorial de la Dordogne*. Ils eurent grand succès, surtout une description humoristique de Naples, reproduite en partie dans *Rome et Lorette*.

Je n'eus pas l'idée, malheureusement, de garder les passages supprimés, qui seraient aujourd'hui les plus intéressants, car on y trouverait quelque chose du travail d'esprit et de cœur qui agitait Louis Veuillot, et qui, en décidant de sa vie, décida de celle de tant d'autres, et eut une si grande action sur les affaires religieuses de son temps.

Je dois noter cependant que, dans ses premières lettres, il me parlait peu (et ce peu suffisait à m'inquiéter) de ses aspirations vers Dieu et des luttes de son âme: il craignait, comme il me l'écrivit plus tard, de provoquer d'inutiles discussions dans le milieu tranquillement incrédule où je vivais; et puis il voulait être plus sûr de lui.

II

A M. EUGÈNE VEUILLOT

Leoane (Toscane), 5 mai 1838.

J'ai besoin de t'écrire ce soir, mon enfant ; j'ai tant pensé à toi toute la journée, qu'il faut que je me donne, avant de m'endormir, la satisfaction d'une petite causerie de cœur. Le voyage m'a joué, aujourd'hui, un de ces tours qui ne manquent jamais leur effet sur les esprits tournés comme le mien. Depuis cinq jours nous avons quitté Rome, et nous sommes sur la route de Florence, où nous arriverons demain. De Florence à Rome, il y a bien soixante lieues : tu vois que nous prenons notre temps, mais je ne m'en

plains pas. Le temps est superbe : verdure de mai, soleil d'août; les champs sont parfumés, les collines verdoient. Nous cheminons au milieu du plus magnifique spectacle et des plus magiques souvenirs. Je m'arrange fort bien de partir tous les matins entre cinq et six heures, de déjeuner à midi, et d'aller, pendant que les chevaux se reposent, visiter une ville qui se nomme ou Barni ou Spolète, ou Pérouse ou Foligno, qui renferme toujours quelque tableau de Raphaël, quelque ruine romaine, quelques arceaux gothiques; enfin, il ne me déplaît pas de me coucher le soir à neuf heures, après avoir dîné et fait, comme hier, par exemple, une petite promenade nocturne sur le lac de Trasimène.

Mais me voici assez loin du tour en question; j'y reviens et veux te le raconter, bien qu'il soit des plus simples. Aujourd'hui donc, je me trouvais, vers six heures du soir, sur les limites de la plaine d'Arezzo; j'occupais seul le devant de la voiture, et je m'y livrais à des pensées plus ou moins noirâtres, tandis que mes compagnons chantaient gaiement dans l'intérieur. Le ciel était assez couvert; l'air était tranquille, frais, embaumé. Je pensais à toi, à nos sœurs, à nos parents aussi, lorsque tout à coup mes pensées changèrent de cours. Nous étions arrivés sur une petite colline couverte de chênes, de bruyères et de fougères, avec un petit ravin à gauche, et, de chaque côté de la route, des fossés creusés dans une boue rougeâtre, le tout si semblable à la route de Château-l'Évêque[1], que je ne savais où j'en étais. Même végétation,

1. Village près de Périgueux.

même parfum, même disposition des lieux; un attelage et une voiture qu'on pouvait croire à Dameron[1], des mots français derrière moi, devant moi des interjections de cocher qu'on pouvait prendre pour du patois!... Oh! mon pauvre enfant, je suis fou de vouloir te peindre une pareille sensation; pour comprendre mon tableau, il faudrait le regarder comme je le vois, avec des lunettes que je ne te souhaite pas. Mais, vois-tu, les plus belles heures de ma vie, et dans cinquante ans je le dirais comme aujourd'hui, les plus belles heures de ma vie se sont passées sur cette route de Château-l'Évêque. J'y ai goûté d'un bonheur que je ne goûterai plus, dont je ne voudrais plus peut-être, mais que je regretterai éternellement. Je t'en prie, va quelque soir, en mémoire de moi, te promener sur cette route; arrête-toi à l'endroit où elle commence à monter rapidement, entre un petit chemin qui file à droite dans la plaine et un ravin à gauche. Là l'odeur des arbres et des herbes est plus pénétrante : tu reconnaîtras bien la place; quand tu y seras, tu penseras à moi, comme j'ai pensé à toi dans un lieu semblable, et tu souhaiteras pour l'âme de ton pauvre frère un peu de paix, comme il te souhaite, mon enfant, d'échapper mieux que lui et plus vite à tous les pièges que nous tendent sans cesse le désir et l'illusion.

Mes idées, au surplus, n'ont pas été toutes en l'air, elles ont eu leur côté positif : c'est pour cela que je t'écris. J'ai songé à la position où tu te trouverais à

1. Loueur de voitures à Périgueux.

la fin de l'année, moi absent et le journal mort[1]. Je tâcherai que tu puisses trouver un peu d'argent chez mon homme d'affaires. Cependant ne néglige pas toi-même de mettre de côté quelques *pierres* pour la soif. Songe aussi à te munir d'avance d'une rédaction, si tu ne trouves rien de passable, attends mon retour; si tu trouves quelque chose de bon, prends-le, j'irai t'y chercher. Voilà, mon pauvre enfant, tout ce que j'imagine de mieux. Je te dirais bien de rester *quand même* à Paris, une fois Périgueux fini, si tu étais bien sûr de pouvoir employer tout ton temps à bien travailler. Dans ce cas-là, que j'abandonne à ta probité et à ta raison, je te dirais : Loge-toi dans mes meubles, vis de pommes de terre et attends-moi, fût-ce un an, car au retour j'aurai de la besogne certainement pour nous deux.

Ma chandelle se meurt. Bonsoir.

III

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Florence, 8 mai.

Je suis arrivé hier à Florence, par une pluie battante, et triste comme la mort. Aujourd'hui le temps est superbe. J'ai déjà couru une partie de la ville, reniflé tous les grands souvenirs d'art, de littérature

1. *Le Mémorial de la Dordogne* devait cesser de paraître, ou changer de titre et devenir la propriété de l'imprimeur, avec lequel je ne m'entendais guère.

et de guerre dont elle est remplie. Pourtant je ne me sens guère plus allègre. *Être à Florence !* c'est quelque chose quand on approche, c'est beaucoup lorsqu'on est loin, c'est peu ou rien lorsqu'on y est ; c'est aussi peu qu'un désir accompli. Non que cette ville ne soit belle, au moins, et qu'elle n'ait un caractère fort étrange et fort charmant pour le voyageur : des monuments du plus beau style gothique, des maisons fermées encore comme au temps des Guelfes et des Gibelins, des statues de Michel-Ange, des peintures de Raphaël, des édifices d'Orgagna. Mais je n'y connais personne, je n'y aime personne, je n'y ai rien souffert, je n'y ai rien désiré, je sais tout ce que j'y dois trouver, et c'est là le supplice, car il n'y a au monde de neuf et de charmant que l'imprévu. Souvent je me prends à me vexer d'avoir quitté mon âtre. J'ai des envies folles de revoir la rue Vivienne, qui est plus belle cent fois que toute l'Italie ; je me dis que je suis un grand fou d'avoir perdu par ce voyage toute la belle galerie de tableaux italiens que je m'étais faite à si peu de frais.... En voilà de ces idées pour un jour ou deux peut-être, et puis tout redeviendra charmant. Pauvre machine à sensations que je suis !... Je me console presque de mon infirmité en regardant mon compagnon de voyage. Au moins j'ai de bons jours ; il n'en a pas, lui. Tout lui est odieux, tout le chagrine ; il passe en criant : Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! et se sauve bien vite sans regarder, tant il voudrait être loin. Il n'a pas vu à Rome la moitié des choses que nous sommes allés visiter : aussi se plaint-il des mensonges que font les

voyageurs, et il s'en va, jurant très sincèrement que l'Italie ne renferme rien que des maisons mal bâties. C'est une chose incroyable que cette mobilité d'impressions et de désirs qui le fait ainsi marcher malgré lui, et qui le poussera à reculons je ne sais où. Plus je regarde Gustave, plus je le connais, et plus je m'étonne de la fermeté de sa foi chrétienne. C'est un miracle.

Pourras-tu lire ce gribouillage? Il le faut bien; il faut que je m'habitue à écrire sans encre, sans plume et sans papier; de ton côté, apprends à déchiffrer ce qui en résultera. — Nous sommes ici pour une huitaine de jours. Après quoi nous irons à Venise, pour nous embarquer ensuite à Trieste, ou peut-être, laissant Trieste et Venise de côté, irons-nous d'ici à Livourne, de là à Malte, puis à Alexandrie. Je te le dirai en *post-scriptum* avant de partir.

9 mai.

Décidément je vais à Venise, et, comme Gustave est forcé d'y attendre la réponse à une lettre qui part pour Paris en même temps que celle-ci, tu peux m'écrire encore une fois avant mon départ, en ne perdant pas de temps. Les probabilités les plus fortes sont que je ferai seul une grande partie, sinon le tout de mon voyage en Orient. Ainsi la chose devient assez grave; j'en suis réellement plus content que fâché. Il ne me déplaît jamais d'être seul. Mais je m'attends à broyer du noir en assez grande quantité. Le retour de Gustave à Paris m'offrira un autre avantage : il sera une sorte de tuteur pour toi et pour mes sœurs,

quand tu en auras fini de Périgueux. Je lui en ai parlé, il me l'a promis, et de ce côté-là je compte sur sa parole.

Adieu, mon enfant. Écris-moi longuement et fin, ne mets pas de papier inutile dans tes lettres. La dernière me coûte cinq francs, et elle contenait à peine un *post-scriptum*. J'aurais voulu la payer plus cher et qu'elle fût pleine de toi. Des masses de compliments à tous nos amis, tant célibataires que mariés. Je pense à eux bien souvent. Écris chez nous que je me porte bien et que je suis toujours content de mon voyage. Ne néglige pas non plus nos sœurs. Songe que jusqu'à mon retour elles n'auront plus que toi.

Ton frère,

LOUIS.

Donne-moi des nouvelles de Mme d'Hautefort et de son nouveau-né. Je plains ce pauvre d'Hautefort de tout mon cœur : il va mortellement s'ennuyer à Arras. C'est un bien triste cadeau qu'on lui a fait là. As-tu vu le général Bugeaud à son dernier voyage? Que dit-il? que fait-il? Je viens de lire deux ou trois journaux; depuis Naples je n'en avais pas ouvert un seul, et il m'a semblé que je n'avais pas cessé de les lire depuis mon départ de Paris. Que ces animaux-là sont bêtes! Lavertujon est-il toujours *content de toi?* Il voudrait peut-être te prendre à ses gages à la fin de l'année. J'espère bien que, pour rien au monde, tu ne feras cette bêtise-là; j'aimerais beaucoup mieux

te voir voler ton pain que de penser que tu le gagnes de cette façon.

Dis donc aux amis de mettre un petit spécimen de leur écriture sur ta lettre, et fais mes compliments à M. Saint-Marc ; je lui suis toujours reconnaissant de t'avoir soigné. Tes blessures te font-elles souffrir aux changements de temps, mon vieux balafré[1]?

A propos, j'ai des moustaches. C'est de nécessité lorsque l'on va en Orient ; et puis, il est charmant de n'avoir plus de barbe à faire. Mais quelles moustaches ! Je crois que notre ami Eugène Delisle n'en serait pas jaloux. Chaque poil s'avance isolément ; tout effrayé de se voir si seul, il attend les autres qui ne viennent pas ; la barbiche et la mouche sont aussi fort médiocres, sans cependant en être à ce degré de misère qui caractérise les ornements en ce genre que croit porter Calvimont[2]. Ce qui me console, c'est que tout cela est parfaitement noir et deviendra magnifique en s'allongeant un peu. Mais qu'importe aux Pyramides ?

Je serais enchanté pour toi que Calvimont vînt passer l'été à Périgueux. Si tu lui écris, dis-lui de ma part toutes sortes de tendresses et que je lui écrirai du Caire ou de Jérusalem.

J'ai vu le Pape : c'est un solide et bon vieillard. Il nous a reçus très gracieusement, et pour moi surtout il a été fort aimable. Quand nous l'avons quitté, il

1. J'avais fait une chute de cheval.

2. Albert de Calvimont, un Périgourdin qui avait écrit deux ou trois romans et fondé *le Revenant*, journal satirique royaliste. Il écrivait alors dans *la Gazette de France*. Sous l'empire, il devint préfet de la Dordogne. Il avait beaucoup d'esprit et de bonne grâce.

m'a donné une petite tape sur la joue, ce qui est une très grande faveur.

IV

A M. EUGÈNE VEUILLOT

Venise, 24 mai 1838.

Cher frère, je voulais attendre quelques jours avant de t'écrire; mais je pense que tu ne seras pas fâché de recevoir deux lettres au lieu d'une, et je te barbouille, avant de me coucher, quelques mots de satisfaction et d'encouragement. Je suis bien aise que tu continues de vivre paisiblement et surtout studieusement. Apprends l'anglais : c'est une langue bonne à connaître; mais ne fais pas comme moi, qui n'ai jamais pu avancer dans aucune grammaire plus loin que les pronoms.

Je n'ai pas reçu ta dernière lettre adressée à Rome; j'espère que tu ne m'y disais rien d'important. Tu m'y parlais, à ce que je vois par un passage de celle qui m'est parvenue aujourd'hui, d'un tailleur de Rouen à qui je dois une soixantaine de francs pour fourniture de gants, etc. J'avais eu le tort d'oublier complètement cette affaire. Si l'on t'en parle encore, écris que je suis en Italie, que je reconnais la dette, et que je l'acquitterai à mon retour. Ne la paye pas maintenant : tu dois être à court d'argent; ces braves Rouennais, qui ont attendu six ans, peuvent bien

attendre encore six mois. Quant au père N..., il me paraît bien difficile d'en tirer quelque chose, et je n'espère rien. Cependant j'ai prié Toussenel, il y a quelques jours, de faire des démarches dans le cas où il y aurait lieu; tu peux écrire de ton côté et adresser ta lettre à Toussenel, qui la fera parvenir. Cette affaire pourrait être réglée par M. Thureau-Dangin, à qui j'ai, en partant, donné pouvoir de payer et recevoir en mon nom. Outre les deux billets protestés, le père N... me doit 150 fr,, en tout 550 fr. et les papiers timbrés[1].

Ne t'inquiète pas de la pension de nos sœurs. J'ai donné à maman 750 fr., de sorte que la pension d'Annette est payée pour un an et demi.

Si *le Mémorial* est en retard, il faut demander de l'argent au général Bugeaud. Je vais lui écrire à ce sujet, ainsi qu'à M. de Marcillac; chauffe-les avant la fin de la session[2].

Ma vanité, et je crois plus encore mon cœur, sont flattés du succès des feuilletons que tu as tirés de mes lettres. Je voudrais bien qu'il t'en restât au moins deux exemplaires; ne pourrais-tu te les procurer?

1. Le *père* N... était l'ancien directeur du journal *la Paix*, dont Louis Veuillot et Alphonse Toussenel, celui qui devint phalanstérien et qui a écrit *l'Esprit des bêtes*, étaient les principaux rédacteurs. C'est à *la Paix* que mon frère vit pour la première fois M. de Montalembert. Celui-ci avait envoyé au journal un exemplaire de je ne sais quelle publication, probablement l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, et voulait savoir si l'on en parlerait. Cette entrevue n'eut pas de suite. Ce fut sans doute mon frère qui fit la *réclame*, car ses collaborateurs l'accusaient d'avoir du penchant pour les choses religieuses.

2. Le général Bugeaud et M. de Marcillac, maire et député de Périgueux, étaient les principaux patrons du *Mémorial de la Dordogne*.

Féburier m'en a demandé un, je serais aise de le lui donner.

C'est un excellent garçon que Féburier, et un admirable chrétien. J'ai fait sa connaissance intime pendant les deux mois que nous avons passés ensemble, et je m'en applaudis beaucoup, car c'est un ami pour la vie. Lui et sa femme m'ont vu dans des moments bien tristes, ils ont passé près de moi mainte et mainte heure où je n'étais guère aimable, et ils n'ont pas un moment cessé d'être pleins de patience et d'affection. Je les reverrai avec une joie vive, et j'en aurai une égale à te les faire aimer plus tard.

Songe bien à ce que je t'ai dit, de te préparer à rester quelque temps à Paris, quand ton travail sera fini : j'ai réellement des projets excellents et faciles, des idées à gagner honnêtement sa vie, sinon à faire fortune, ce qui nous serait agréable à tous deux. Ton anglais, si tu en viens à bout, nous servira pour cela. Mais il faut nécessairement qu'un des deux apprenne à fond le latin.

Je ne sais pas encore si je reviendrai bientôt en France ou si je pousserai plus loin. Je ne me soucierais guère de revenir, encore moins peut-être de partir seul. Pourtant, si je peux réunir assez d'argent, c'est à ce dernier parti que je m'arrêterai probablement. Il promet plus d'ennuis que de dangers. On voyage aujourd'hui fort commodément en Égypte, et je serai bien recommandé. Ma première lettre, qui ne se fera pas longtemps attendre, te fixera sur tout cela. Mais, que je parte ou que je rentre, rassure-toi sur ce que

pourraient penser Montalivet et Salvandy [1]. Je n'ai plus le cœur à la politique courante, ni à la politique ministérielle. Indépendamment du dégoût que le tout m'inspire, il y a pour moi obligation de conscience de ne plus m'en occuper, et c'est une chose arrêtée. J'ai d'autres cordes à mon arc, Dieu merci.

Tu as tort de douter de nos futurs voyages. Mes projets m'obligeront d'aller à Rome encore plus d'une fois, et tu y viendras. C'est une des probabilités les plus sûres de notre avenir.

Gustave est toujours bon garçon, mais terriblement indécis. Il a maintenant une violente envie d'aller à Jérusalem, seulement il voudrait n'aller que là ; pour moi, ce n'est pas mon affaire : c'est trop ou trop peu.

Nous irons à Thèbes, à Smyrne, à Constantinople, ou je reste à Venise et dans l'Italie encore un mois, puis je rentre par la Suisse, et peut-être (mais bien peut-être) je vais passer quelque temps avec toi.

C'est-à-dire que nous installons Lavertujon rédacteur en chef, et que nous tournoyons dans les Pyrénées ou dans les Alpes pendant quelques semaines. Que veux-tu? Je me trouve avoir de quoi vivre pendant cette année, et j'estime que le temps employé à courir est loin d'être perdu.

Je ne cherche pas à te faire une description de

1. M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur, et M. le comte de Salvandy, ministre de l'instruction publique, qui avaient remarqué les articles de mon frère dans *la Charte de* 1830 et dans *la Paix*, s'intéressaient beaucoup à lui ; ils lui avaient dit qu'au retour de sa course en Orient, ils se chargeraient de son avenir. Je m'inquiétais des dispositions de Louis à négliger et à mécontenter de tels patrons.

Venise : c'est indescriptible; il faut voir, entendre et toucher ceci. Tu peux t'en fier à moi, qui grille du désir de te le faire voir.

Minuit sonne tout autour de moi : je vais finir cette lettre, à laquelle je n'aurai pas le temps d'ajouter un mot demain. Ne la prends, malgré ses pattes de mouches, que pour un billet avant-coureur d'un volume.

Adieu. Sois bien sage, embrasse, *bonjourise* et serre la main de ma part partout où besoin sera.

Ton frère dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

Mille compliments à M. Romieu[1] et à Madame sa mère. Annonce-leur une lettre de Venise. C'est le seul point où depuis mon départ j'aurai joui réellement de quelque tranquillité. Ils sont trop artistes, curieux, voyants et entendants tous les deux, pour ne pas me pardonner d'avoir flâné!

25 mai. — Encore un petit bonjour, pour te dire que j'ai enfin aujourd'hui à Venise le plus beau temps du monde, et que je vais voir toute la journée des tableaux de Paul Véronèse et du Titien.

1. M. Romieu était préfet de la Dordogne; homme de beaucoup d'esprit, il avait naturellement pris en goût mon frère, et une grande intimité s'était établie entre le jeune journaliste de 22 ans et le préfet.

V

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Venise, 3 juin.

Cher frère, je viens de recevoir ta dernière lettre. Je l'ai lue avec tant de bonheur, que je laisse tout pour causer un peu avec toi de notre passé et de notre avenir. Ce que tu me rappelles de notre vie à *la Paix* se retrouve bien souvent dans ma pensée. Hier surtout, j'y songeais avec délices. Je me promenais, après dîner, en fumant mon cigare sur la Piazzetta. Toutes les merveilles de Venise étaient devant moi : Saint-Marc, le palais des doges, la mer, les gondoles, le ciel d'Italie, et le ciel vénitien, encore plus beau. Cependant j'étais triste : je songeais à nos après-dîners d'il y a un an à cette époque, quand nous quittions tous les deux la table Dugy, pour faire un tour de boulevard, causant de tout et de rien, fumant le fin cigare de quatre, en attendant le moment de s'atteler à la charrue (*la Paix*)[1].

Nous avions bien nos peines, bien souvent la dépense du cigare absorbait tous nos fonds; mais du temps passé l'on ne se rappelle que le plaisir, et c'est un grand bienfait du Ciel, qui met ainsi un charme inconnu au fond de nos regrets. Combien ce temps

1. A cette époque, les cigares de quatre sous, nommés les *havanes*, étaient bons et regardés comme cigares de luxe. Ils l'étaient certainement pour nous.

a passé vite, cher frère! Mais il a été assez long pour que nous ayons appris tous deux que nous avions l'un dans l'autre un grand trésor, un cœur dévoué, fidèle, indulgent. Nous avons alors appris à no s connaître, car auparav nt nous ne nous connaissions pas, ou plutôt nous ne nous connaissions plus. Notre vieille amitié d'enfance a refleuri pour toujours. La rue de la Sourdière prend place dans nos souvenirs à côté du jardin des Plantes. Si, dans le cours de cette existence commune, je me suis montré trop souvent dur, colère, inégal, tu me l'as pardonné, car tu as lu au fond de mon cœur, tu as vu combien je t'aimais. Oui, va, je t'aime, mon frère, de toute l'ardeur de mon âme. Je l'ai bien senti le jour de ton départ, lorsqu'il a fallu te laisser aller seul pour la première fois. Que de transes j'ai éprouvées jusqu'à ce que je t'aie vu bien solidement et tranquillement établi! Et depuis, me sentant un frère, j'ai moins senti le besoin de placer ailleurs mes affections; je les ai, au contraire, retirées une à une, pour les mettre sur toi, mon seul frère et mon seul ami, mon enfant, pourrais-je dire, car il y a quelque chose de paternel dans la tendresse que je t'ai vouée. Ces cinq années que j'ai de plus que toi ont été pleines de tant de choses qu'elles m'ont rapidement vieilli. Il me semble qu'elles me donnent des devoirs que j'aime à remplir et des droits que tu ne contestes pas. Écoute-moi donc, cher enfant, quand je te donne un conseil, non comme un précepteur qui veut morigéner, mais comme un ami plein de soucis et d'inquiétudes, qui se rappelle ses fautes et ses souffrances dans la route

où tu marches après lui, et qui voudrait te les épargner[1].

Je t'ai dit que Gustave m'avait laissé seul ici; il m'écrit de Trieste qu'il n'y reviendra pas. C'est assez pour lui d'avoir vu Venise trois jours; il va m'attendre à Ancône, où j'irai le rejoindre dans quatre jours, car Venise ne me lasse pas. A Ancône, il saura, me dit-il, ce qu'il doit faire: j'y saurai donc aussi quelle décision je dois prendre, ou plutôt ma décision est prise. Je ne le laisserai pas s'engager seul en Orient, et je ne reviendrai pas à Paris. Laisse dire ceux qui croient Gustave fou, et qui diront peut-être bientôt que je le suis aussi. Ceux-là, déjà couverts de cheveux gris, pères de famille, chargés de devoirs, courent misérablement après les plaisirs qui fuient la vieillesse; ils s'accrochent aux jupons d'une fille, ils mentent, ils vendent leur conscience à qui la veut; jeunes et forts, au contraire, ceux qu'ils prétendent railler, repoussent fièrement du pied ces joies honteuses; ils acceptent tous leurs devoirs, ils s'en créent de nouveaux plus austères et plus grands, ils demeurent libres de leur pensée, sous l'autorité de Dieu, ils ne mentent pas, ils dédaignent l'idole devant laquelle tant d'autres rampent à plat ventre. Dis maintenant quels sont les plus fous. J'ai vu Gustave à genoux dans l'église, prier Dieu pour sa femme et ses enfants; j'en ai vu d'autres se prosterner, ivres,

1. Au mois d'août 1837, n'ayant pas encore dix-neuf ans, j'avais quitté mon frère pour rédiger à Périgueux *le Mémorial de la Dordogne*. C'est à ce départ que se rapportent les lignes qu'on vient de lire.

devant une drôlesse, et recevoir avec larmes ses refus. Ai-je besoin de te dire qui m'a semblé plus digne de mépris et de pitié?

Gustave possède un noble cœur, à travers toutes les incertitudes de son esprit; mais son esprit a été plus incertain encore, et son cœur pouvait devenir mauvais. Il doit à Dieu, à sa foi, à ses prières, à sa constante vigilance, *aux avis de son confesseur*, tout ce qu'il a en lui de nobles qualités.

Mon enfant, regarde le monde, examine-le bien, et vois ce que c'est que l'honnêteté, la pureté, la pudeur, la sincérité des plus vertueux, lorsqu'ils ne sont pas chrétiens. Et puis enfin, Dieu n'est pas, ou il est: s'il est, il est juste; s'il est juste, il y a punition et récompense. Mais il y a, diras-tu, dans la foi, des mystères qu'on ne comprend pas. Comprends-tu pourquoi naît un insecte, pourquoi germe un brin d'herbe? comprends-tu la plupart du temps comment tu penses et pourquoi tu agis?

Je t'en prie, laisse dire, examine, et ne te joins jamais à ceux qui clabaudent contre la religion. Ces clabauderies ne peuvent se faire que pour le plaisir des bêtes ou la satisfaction des fripons et des farceurs. Un galant homme ne doit pas mettre son esprit aux ordres de ces espèces-là.

Parlons d'affaires. J'approuve tes projets au sujet de la rédaction du *Mémorial*. Si tu peux rester à Périgueux, tant mieux! si tu vas ailleurs, il n'y a pas de mal: je te crois assez fort pour t'en tirer honorablement; mais précautionne-toi à l'avenir. Ne te fie pas au *cher ami* de Léonidas, qui devient homme de

cour. Ne lui demande pas une grande ville, mais plutôt un petit pays pittoresque, pas trop connu, et ne te lance pas dans le grand format; reste autant que possible dans les bi-hebdomadaires. C'est le moyen de faire mieux et de s'ennuyer moins[1].

N'envoie pas trop d'argent aux petites. Vingt francs, c'est trop; qu'ont-elles à faire de cela ? Quand le frère aîné a tant de peine à se corriger de ses façons grand-seigneuriales, n'habitue pas les cadettes à marcher dans la même voie.

Adieu, mon ami. Je te laisse ici pour ne plus t'écrire que d'Ancône, où j'espère recevoir une lettre de toi, car après cela je ne sais où tu pourras m'écrire. Bien des choses à tout le monde. Je voudrais bien qu'il te fût possible de dire un petit mot de ma part à Mme ***; dès que sa fille sera mariée, je chercherai à faire ma paix.

Envoie-moi donc tes vers, s'il n'y en a pas trop.

Adieu, frère.

LOUIS VEUILLOT.

PAPIER GRAND, ÉCRITURE FINE, LIGNES SERRÉES.

---

1. M. Léon Vidal, que nous appelions Léonidas à cause de sa manière de signer, et du contraste que faisait ce nom avec sa figure et sa tournure, avait au ministère de l'intérieur la surveillance de la presse conservatrice de province.

VI

A M. EUGÈNE VEUILLOT

Ancône, 12 juin 1838.

Ne te réjouis pas de mes nombreuses lettres, cher frère : comme je ne puis me plaindre qu'à toi et que je suis souvent triste, je t'écris souvent. Si par hasard tu éprouves jamais de ma part ce qu'en style épistolaire nous appelons un long silence, dis-toi : Tout va bien. Mais quand mes gribouillages se succèdent comme les coups de vent dans la tempête, mauvais signe. C'est le moment de boire à ma santé. Le fait est que je suis horriblement triste, et du vieux fond que tu me connais et de ce qui s'y ajoute chaque jour, et enfin de la peur que me fait éprouver ce continuel accroissement, quand je viens à y songer. Or, je suis forcé d'y songer souvent. Je vois la mer envahir mon champ, et je commence à pouvoir préciser l'époque où le dernier épi sera submergé. Situation peu gaie pour un propriétaire. J'ai beau faire, je ne puis me tirer de là. Il faudrait un miracle, chose facile à qui les fait, difficile à qui les espère. Pour me sauver, j'ai essayé du sacrifice. Soit que le sacrifice ait été mal fait, soit qu'il n'en ait pas valu la peine, je n'en ai point reçu le prix. Jamais je n'ai été plus ballotté, plus secoué, plus tiraillé, je dirais presque plus désespéré qu'en ce moment. Et pourtant, j'aime encore mieux l'incessante fatigue de ce combat que l'espèce de tranquillité stupide où je moisissais il y

a quelques mois. Oui, certainement, je préfère mon état actuel; malheureusement, je ne le préfère que dans mes heures de force, de courage et de raison. Ce sont toujours les plus rares.

La pensée, l'esprit, l'intelligence, enfin tout ce qui est supérieur en nous, ne vit pas souvent en bon accord avec les appétits, les goûts, les instincts d'en bas: tu l'as éprouvé certainement comme tout le monde, et tu as éprouvé aussi que, la plupart du temps, l'esprit se soumet en grognant à la matière, et suit comme un laquais ce maître qu'il méprise. On goûte alors une sorte de paix honteuse, où beaucoup finissent par se plaire et s'endormir tout à fait. C'est là que j'allais peut-être, lorsque ce voyage, m'arrachant à toutes mes habitudes, m'a placé dans un centre nouveau, et m'a donné tout le temps de réfléchir sur ma situation. J'ai pensé qu'il était temps de changer les rôles, et de soumettre enfin la matière à l'esprit. Mais j'ai trop vécu et trop fait de vaines tentatives dans le même but, pour ignorer qu'on n'entreprend pas tout seul ces révolutions-là, lorsque l'on veut sérieusement triompher. Je n'avais qu'un parti à prendre : car, en pareil cas, il n'en est pas deux bons. J'ai donc frappé à la porte de l'arsenal où de plus braves, de plus forts, de plus grands que moi sont allés chercher des armes contre eux-mêmes. A cet égard, il y a réellement en nous une voix qui ne permet pas d'hésiter, et nous avons tous sous les yeux des expériences qui lèvent jusqu'au moindre doute.

Eh bien, mon ami, te le dirai-je? C'est justement depuis ce moment-là que je souffre le plus. Le com-

bat a réellement commencé à l'acte qui devait le finir : ce qui était évidemment clair à mon esprit, devient douteux ; ce que j'ai abandonné avec le plus de facilité, me devient cher ; enfin, je n'avais rien couvert de mon mépris, de mon dégoût, qui ne réapparaisse avec une sorte d'attrait, maintenant que j'y ai renoncé. C'est une dure et épouvantable situation que celle-là. C'est un des plus curieux, mais aussi un des plus pénibles, un des plus horribles spectacles que l'homme puisse se donner ; et l'on ne résisterait pas à la violence des émotions et des regrets qu'on éprouve, si, au milieu de tout cela, l'on ne se sentait point parfois une force qu'on n'avait pas auparavant. Oui, l'on résiste mieux, tu peux m'en croire : ce n'est ni mon bonheur ni mon courage que je vante en ce moment. Ces actes, ces fautes, ces plaisirs pour lesquels on avait du mépris, on s'y laissait entraîner ; maintenant qu'ils inspirent un attrait horrible, qu'ils vous donnent une soif d'enfer, vous n'y cédez pas. C'est la récompense : elle est lente, elle est rare ; elle est maudite parfois, lorsqu'elle vient ; mais il est impossible que cette fleur n'ait pas un fruit. Cette conviction reste au milieu du désespoir : c'est une barre à laquelle on se tient et qui ne rompt pas dans les mains. Mais en s'y cramponnant, que de fois l'on désire mourir ! que de fois l'on demande à la vague de triompher et d'emporter au loin sa victime !

Ce que je te dis là va peut-être te surprendre : sans doute, tu ne me croyais pas si avancé dans la route où je te disais il y a quelque temps que j'avais envie d'entrer. J'ai voulu, avant de tout te confier, atten-

UNIVERSITÉ O. M. I. OTTAWA

dre un résultat; eh bien, le résultat, le voici : c'est, jusqu'à présent, une lutte dont tu n'as pas l'idée, des souffrances aiguës, des satisfactions rares, des tentations hideuses; et une immense volonté de triompher. Évidemment, cette lutte doit se terminer par le triomphe du bien; mais elle est longue et douloureuse en raison du mal qu'on a commis : car on n'a pas fait une faute, si odieuse soit-elle, qu'on ne désire la faire encore et faire pis. Chaque vice de la vie passée laisse au cœur une racine immonde, qu'il faut en arracher avec des tenailles ardentes. Cela semble une chose épouvantable d'être tenu à une vie honnête et réglée par le grand devoir divin.

Vois, mon ami, si tu peux tirer parti pour ton âme ou ton cœur de ce que je te dis là. Je ne te cache pas qu'on souffre beaucoup : mais il semble qu'on souffre ici plus vivement; dans l'indifférence, plus honteusement, et peut-être plus longuement. Je dis peut-être pour cette vie; pour l'autre, je n'en doute pas. Il y a un Dieu et une âme : s'il y a un Dieu, il est juste; s'il y a une âme, elle est immortelle. Justice de Dieu, immortalité de l'âme, sont deux idées qui font frémir un chrétien, et qui doivent longtemps arrêter la pensée de celui qui ne l'est pas.

Or, Dieu étant, et Dieu étant juste, il a dû laisser une règle pour le servir. Cette règle, tu la connais. Étudie-la; tu verras qu'elle vient d'en haut bien certainement : car elle seule, dans ce qui en a été observé, a pu soutenir le monde; et, s'il y a malheur, c'est évidemment parce qu'on ne l'observe pas. Quant aux commandements de l'Église, ce que tu connais maintenant de

la vie, avec ce que tu as de bon sens, doit suffire, à défaut de sentiment chrétien, pour convaincre au moins ta raison de la nécessité d'une règle, de la nécessité d'une pratique. Tu sais que les plans de vie, les belles résolutions, les changements de conduite bien décidément arrêtés, ne sont pas rares, et s'évanouissent encore plus vite qu'on ne les forme; tu sais que la maison non habitée se dégrade, que le fer qui ne sert pas se rouille, que l'autorité qui n'agit pas s'éteint: tout cela est vrai pour l'âme, même chrétienne, qui ne pratique pas. Il y a vraiment auprès de nous un ennemi qui profite de toutes ces négligences, et qui s'empare de tout ce que nous ne défendons pas vigoureusement.

Je ne te demande pas de te convertir, quoique naturellement je le désire beaucoup, parce que, ayant commis moins de fautes, tu auras moins à souffrir; mais je te demande de songer quelquefois à ce que je viens de te dire, d'accorder quelque attention et quelque étude à ces idées; de lire l'Évangile; surtout de ne jamais te laisser aller, comme j'ai eu trop souvent le tort de le faire, à de misérables plaisanteries sur un sujet qui est toujours digne de nos respects, dans quelque situation d'esprit que nous nous trouvions. Songe qu'en définitive, ces sortes de plaisanteries ne peuvent réjouir que des sots, des fripons et des coquines, et qu'un galant homme ne doit rien à ces espèces-là. Ne prends pas non plus pour des arguments contre la religion la conduite ou le caractère de certains dévots, ni le scandale donné par les mauvais prêtres :

ceux qui s'éloignent de Dieu parce qu'ils ont vu un mauvais prêtre, prennent bêtement parti pour cet homme contre Dieu. Pour les chrétiens que tu pourrais voir abandonnés à leurs passions ou à leurs ridicules, qu'importe? Le chrétien cherche la perfection; il n'est pas parfait. Il lutte comme toi contre le mal; mais il a beaucoup plus de chances de ne pas succomber. Lutter, c'est déjà tant! Compare ensuite le plus fautif des chrétiens sincères au plus vertueux des philosophes, à toi-même, si tu veux, dans tes meilleurs moments, et il sera bien étonnant et bien rare que tu puisses trouver le philosophe meilleur. Un homme qui croit, qui pratique, et qui fait des fautes en ferait bien plus s'il ne croyait ni ne pratiquait. Tu peux m'en croire, mon ami; je sais maintenant de quoi il est question.

Tu peux, si bon te semble, lire cette lettre à nos amis. Je ne suis pas encore assez sûr de moi-même, assez affermi pour appeler leurs regards; mais je suis assez convaincu pour ne pas les fuir. Quant à toi, je t'écris, parce que ton âme m'intéresse plus directement, parce que tu as une part dans mes prières, et parce que, obligé de tout te dire sur ce point désormais, je me tiendrai plus ferme.

Quelle que soit, au surplus, l'issue de la lutte, je proteste d'avance contre la lâcheté qui me ferait succomber: si le mal triomphe, ce n'est pas que la religion ne soit point bonne; c'est que je suis trop mauvais, c'est que j'ai trop énervé mon cœur dans les misérables joies du monde, et que ma faiblesse me condamne à rester dans le bourbier.

Tu m'engageais à étudier l'Italie: c'est l'Italie, plus que tout le reste, qui m'a fait catholique. Elle renferme, dit-on, de mauvais prêtres. Mais les plus sincères confessent qu'on en a exagéré le nombre; pour moi, j'y en ai vu d'excellents, charitables, dévoués, éclairés autant qu'un homme peut l'être, vertueux comme un chrétien l'est seul. Ensuite ce pays est tellement rempli des grandes œuvres de la foi, le catholicisme y a produit tant d'hommes de génie et tant de merveilles en tout genre, qu'il faut incliner la tête et fléchir le genou. Ce temps est passé, sans doute, et surtout pour l'Italie; mais les simples fidèles vont maintenant prier en aussi grand nombre que jamais devant ces beaux témoignages de la foi et du génie de leurs pères, et Dieu seul a le secret des temps.

J'étais malheureux en commençant cette lettre; je me suis calmé en te l'écrivant: me voilà tranquille pour le présent, résigné en ce qui regarde le passé, confiant pour ce qui est de l'avenir. Bientôt peut-être je serai fort loin de ma famille et de mon pays; il est très possible que je m'aventure seul où nous devions aller deux. Eh bien, mon frère, au milieu des solitudes et des privations, peut-être demanderai-je à Dieu de te donner le même repos, la même tranquillité, le même bonheur qu'à moi.

VII

A M. ET Mme FRANÇOIS VEUILLOT.

Ancône, 16 juin 1838.

Chers parents, j'ai été bien heureux de recevoir une lettre de vous à Venise, d'apprendre que vous vous portez bien, que mes sœurs vous donnent de la satisfaction, enfin que tout va pour le mieux. Je puis dire que rien ne m'a fait plus de plaisir dans tout mon voyage; seulement, j'ai vu avec peine qu'on vous avait donné quelques inquiétudes au sujet de mes résolutions, et qu'une personne à qui j'ai dû faire un peu de chagrin, vous avait affligés. J'espère que cela est bien passé maintenant. J'ai fait ce que je devais faire, et j'ai bien fait. Les idées qui m'imposent le devoir de rompre certaines liaisons, m'imposent bien plus encore celui d'aimer mes parents, de veiller à l'avenir de mon frère et de mes sœurs, d'être affectueux et soumis envers mon père et ma mère. Soyez donc bien persuadés que, pour avoir un peu de religion, je n'en serai pas plus mauvais frère ni mauvais fils. Mon ami Gustave m'a rendu et à vous aussi un très grand service. Quant à ceux qui prétendraient le contraire, laissez-les dire: ils parlent dans leur intérêt; j'agis dans le vôtre et dans le mien, vous en aurez un jour la preuve. J'ai renoncé à beaucoup de plaisirs pour consacrer au travail le temps que ces plaisirs me prenaient. Aucun de nous n'y perdra. Pour ceux que cela dérange, ils iront s'amuser ail-

leurs, s'ils n'ont pas le courage de m'imiter. Je ne suis pas forcé de les divertir toute ma vie.

J'avais, quand je suis parti, le projet de faire un très grand voyage; je vous l'avais caché, afin de ne pas vous affliger. Nos projets ont changé en route; cependant je n'en serai pas moins absent quelque temps encore. Je m'en vais à Fribourg en Suisse, afin de pouvoir y achever promptement des études indispensables au succès de ce que je veux entreprendre par la suite. On n'est pas toujours jeune, on ne peut pas s'occuper toujours de niaiseries et vivre dans le désordre, comme je l'ai fait jusqu'à présent. J'ai vu que l'âge me gagnait, que je n'avais pas encore une position indépendante ni les moyens de m'en créer une, et j'ai pensé qu'il était temps d'en finir avec tout cela. C'est ce que j'ai fait; mais c'était bien difficile: il m'a fallu beaucoup de courage, de fermeté, de bonheur, et encore je n'en serais jamais venu à bout, si la religion ne m'avait pas aidé. Enfin, grâce au bon Dieu, sans fortune, sans argent, j'ai fait depuis quatre mois, et je vais faire ce que des jeunes gens qui ont vingt mille livres de rente ne peuvent pas réaliser. Quand je reviendrai, je n'aurai plus besoin ni des ministres, ni des députés, ni de tous ces messieurs qui font de belles promesses quand on les sert et qui oublient quand on les a servis; je n'aurai plus besoin de faire dans les journaux un travail qui m'abîme et me dégoûte: mon existence sera sûre et ne dépendra que de moi.

Mais, pour arriver là, il faut un peu de patience. Patientez donc, chers parents, modérez le désir bien

partagé que vous avez de revoir votre fils. Songez qu'il vaut mieux être un peu éloignés maintenant que séparés plus tard, et que c'est d'ailleurs le seul moyen d'être réunis un jour. Sans doute, il est triste de n'avoir point ses enfants autour de soi. Cependant, songez à ceux dont les fils sont soldats, matelots, à ceux dont les enfants sont dans la misère ou ont une mauvaise conduite : ils sont bien plus malheureux que vous. En définitive, aucun de nous n'est très loin ; en quelques jours, nous pouvons être tous rassemblés ; aucun n'est malade, aucun ne se conduit mal. Eugène est très bien, les petites sont charmantes, et pour moi, chers parents, je vous promets bien de ne vous donner volontairement aucun motif de plainte.

Ainsi, je vous en conjure, n'ayez pas moins de courage que moi. Vous sentez qu'il me serait plus agréable de rester à Paris auprès de vous et de mes sœurs, que d'aller à mon âge en pays étranger, m'enfermer tout seul dans un collége comme dans une prison, n'ayant d'autre compagnie que de vieux professeurs et de vieux bouquins. Cependant je le fais, parce que la sagesse le commande et que l'intérêt de ma famille le veut. Résignez-vous comme moi.

Soyez tranquille, chère mère : tout s'arrangera. J'espère que je ferai face à tout. Non seulement je me charge de la pension d'Annette, mais de tout son entretien. Je vais faire des économies dans ma prison de Fribourg : j'y vivrai presque pour rien, et, si peu que je gagne, il m'en restera encore plus qu'à Paris.

Adieu, chers parents. Répondez-moi tout de suite à

Fribourg, poste restante. Je vous prie bien de ne pas vous opposer à mon projet, parce que ce n'est pas un coup de tête, mais une chose mûrement réfléchie et que je veux absolument exécuter Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de mes sœurs. Je vous embrasse de toute mon âme et suis pour la vie votre fils affectionné et soumis.

LOUIS VEUILLOT.

Poste restante, à Fribourg (Suisse).

VIII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Fribourg, 9 juillet 1838.

Cher enfant, je n'ai pas le temps de t'écrire bien long aujourd'hui, mais je ne veux pas tarder à t'apprendre une nouvelle qui me paraît devoir te faire plaisir. Je ne reste point à Fribourg, je retourne à Paris. Es-tu content, sermonneur? Quant à moi, je ne te dirai pas que je t'annonce cette décision sans plaisir: je ne suis pas insensible au bonheur d'embrasser nos parents, nos chères petites sœurs, six mois et peut-être un an plus tôt que je ne croyais. Cependant je me serais privé de cette joie et j'aurais maintenu ma résolution première, si la personne à qui j'ai remis la décision de l'affaire l'avait décidée dans ce sens. On a beau considérer un projet mûrement, toujours on oublie quelque chose lorsqu'on veut

hâter l'exécution. Arrivé à Fribourg, quelques objections que je ne m'étais point faites se sont présentées. La principale te regardait, mon ami.

Depuis quelque temps, je me sens un grand désir de te retirer du journalisme; je me suis demandé ce que tu ferais dans six mois, et la haute protection de Vidal ne m'a pas rassuré. A cette pensée est venue se joindre celle de nos sœurs, que je voudrais surveiller d'un peu près. Enfin, j'ai pensé que les arrangements que j'avais pris avec Gustave, pour nous assurer la becquée à tous, pourraient bien souffrir quelques petites difficultés. Néanmoins, comme les avantages pouvaient balancer les inconvénients, et que je me défiais un peu de certain désir secret qui me poussait à la grande ville, j'ai dressé un état consciencieux du pour et du contre; je l'ai remis, avec de nombreuses explications, au bon Père qui me dirigeait (car, aussitôt mon arrivée à Fribourg, je suis entré en retraite, au séminaire, et j'y ai passé huit jours pleins); je ne lui ai rien caché de ce que je pourrais trouver de mauvais et de bon à Paris; je lui ai confessé mon ignorance aussi bien que ma faiblesse, et je l'ai prié de décider, promettant d'obéir, et très décidé, en effet, à suivre comme un ordre l'avis qu'il me donnerait. Je ne pouvais rien faire de mieux dans le doute où j'étais, et je n'ai demandé à Dieu, pour lui, qu'un avis utile à mon âme; pour moi, que la vertu d'obéissance. Pendant trois jours, il a réfléchi, prié; et ce matin, il m'a fait connaître sa décision. Elle est que je dois retourner à Paris, avec la résolution bien ferme d'éviter tout ce qui pourrait

me faire chanceler, et de fuir, si le danger devenait trop pressant.

J'ai promis, j'obéirai. Ta position et celle de nos sœurs ont servi à le déterminer; mais sa principale raison, c'est que la retraite et la méditation ont mis en moi des bases de foi qui n'y étaient point encore, et une force contre le passé que j'étais loin d'avoir quand je suis arrivé ici. J'avais si bien pris ma résolution d'obéir, que j'ai vu avec sang-froid se lever la barrière, reçu tranquillement mon *bon de sortie;* j'aurais, avec une soumission égale et presque la même indifférence, vu les portes du séminaire, où j'étais décidé à me mettre en pension, se refermer sur moi pour six mois et plus. A cette heure même, je te l'avouerai, j'ai besoin de ma confiance en Dieu pour croire que le bon Père a pris le meilleur parti. Heureusement, je suis bien sûr qu'il s'est décidé sans complaisance, et je me crois, comme lui, plus ferme et plus décidé dans ma route nouvelle que je ne l'ai été jusqu'à présent. O cher frère, c'est un grand trésor que celui-là, qui s'appelle confiance en Dieu. Bien plus que le désir d'apprendre le latin, c'était le besoin d'oublier le passé qui me poussait dans la retraite. Je voulais, avant d'y poser le pied, laisser refroidir les cendres de Gomorrhe; et maintenant que l'herbe y pousse, j'irai là, aussi bien qu'ailleurs, attaquer le rudiment.

Tu m'as sans doute écrit à Ancône une lettre que je n'ai point reçue, et que je ne recevrai pas, vu l'intelligence postale des Etats italiens.

Je veux te faire un compliment, mon ami : je vois du progrès dans tes lettres; le style s'y forme, sans que

le cœur y paraisse moins. Cultive cela : nous en tirerons profit. Nous avons rudement à travailler, et il faut entrer en besogne, non pas demain, non pas ce soir, mais à l'instant. Nous avons fait des brioches tous deux. Tu dois mille francs. Sais-tu jusqu'où vont les agréables restes de mon beau passé ? sais-tu ce qui me reste de tous mes essais de plaisir, de mes rages, de mes colères, de tant de pleurs versés et de temps perdu ? Je viens d'en faire le calcul : cinq mille francs de dettes, dont mille francs pressent et devraient être déjà payés. Des dettes oubliées se sont réveillées au fond de ma conscience; et ma conversion n'eût-elle produit que cela, nous devrions tous la bénir. Tu me crois peut-être abattu? Jamais je ne me suis senti autant de courage ; jamais bon cheval, enfermé depuis longtemps à l'écurie, ne s'est plus réjoui de partir pour la course, et n'a considéré d'un œil plus satisfait l'étendue du champ. J'accepte avec joie l'immensité de mon devoir, et je me réjouis d'avoir des croûtes à manger; du reste, je compte bien t'en faire avaler une partie. Véritablement, ma confiance est extrême. Le Pape m'a conseillé de lire la Vie des saints : j'ai suivi son conseil, et je m'en trouve à ravir. Confiance en Dieu ! Le Père Geoffroy me disait : « Si, par hasard, vous aviez besoin d'un petit morceau de la lune, il faudrait le lui demander : il n'y a pas de raison pour qu'il ne vous l'accorde pas. Dites, comme sainte Thérèse, qui remua l'Espagne et toute la catholicité avec son seul vouloir : Veuillot et son désir, ce n'est rien ; mais Veuillot, un bon désir et le bon Dieu, c'est beaucoup. » Partant de ce principe, j'ai brave-

ment usé hier pour la première fois de mon droit, en demandant au bon Dieu de t'aider dans tes affaires, et j'y compte si bien, que je te le dis.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, comme un imbécile à un autre imbécile, que je ne m'endors pas pour cela sur les feuilles de rose de la foi. C'est un devoir de travailler, et l'on s'accuse au confessionnal d'av ir négligé les devoirs de son état. Comprends-tu quel outil c'est qu'une pareille obligation dans la main d'un chrétien?

Ainsi, bien-aimé frère, n'aie pas peur : nous nous reverrons ensemble, et nous utiliserons notre temps mieux que nous ne l'avons fait à la Sourdière[1]. J'ai grande hâte de te tenir près de moi; je ne suis pas sans quelque jalousie de M. Saint-Marc. Pardonne-moi : j'ai si longtemps oublié que mon frère devait être le plus cher de mes amis! Tu n'auras pas peur, je pense, de ma direction : elle ne te tourmentera point. J'admire celle de Gustave; mais mon caractère ne me pousse pas à y conformer la mienne, et, si Dieu permet que tu sois séduit, je t'abandonnerai aux embûches de M. et Mme Féburier. Le nom de Mme Féburier me rappelle que, de ton côté, tu commences à être jaloux de ma future. Rassure-toi. Tu sais que nous avons nos sœurs à pourvoir d'abord. Après cela, nous verrons. Dans la position d'esprit où je suis, avec les lumières qui me sont venues, et du point d'où je regarde le monde, il se pourrait (ne t'effraye pas : je n'en sais rien, je n'ai ni projet ni enga-

1. Rue de la Sourdière, où étaient les bureaux du journal *la Paix* et où nous demeurions.

gement), il se pourrait que ma future fût la Très Sainte Trinité. Je te répète que je n'ai point d'engagement. Je te dis cela seulement pour te montrer quels hommes ce sont que les Jésuites. Mon directeur n'ignore pas la situation de mon esprit ; il lui était facile de l'entretenir, de me faire demeurer ici, de m'engager peut-être au bout de quelque temps. Cependant il me renvoie. Il est vrai que, comme on disait à Féburier, qu'ils ont empêché de se faire prêtre et qui pouvait les doter de quinze mille francs de rente, je serai leur esclave dans le monde. Oh ! mon ami, que *le Constitutionnel* est bête (appuie) !

Ta lettre m'a fait rire et presque pleurer, car je l'ai lue dimanche (depuis huit jours j'avais le courage de ne pas envoyer à la poste), et le père Geoffroy n'avait pas encore prononcé. Ce que tu m'y dis de mon père, de nos sœurs, de toi-même, frère, me touchait beaucoup ; mais je riais bien en dedans, et des commérages de la ville, et des points d'exclamation de nos bonnes dames, et de l'entreprise de Catoire, qui voulait te prouver qu'au point positif l'affaire était bonne, et enfin de tes propres lamentations sur le sacrifice de mon *beau talent* et de mon *bel avenir* littéraires. Tu as donc encore la superstition des *Débats*, cher enfant? et sincèrement tu regrettes de ne pas me voir, après bien du temps et des peines, arriver tout essoufflé juste au-dessus de l'échelon que M. Frédéric Soulié occupe avec tant de gloire[1] ? Ecoute-moi, maintenant que

1. Pendant que mon frère était à *la Paix*, et un peu plus tard, au moment où il partit pour Rome, on lui avait parlé d'entrer au *Journal des Débats*. Frédéric Soulié était alors feuilletoniste de ce journal.

j'ai la modestie de n'être plus modeste. Dans ces huit jours de retraite, j'ai jugé beaucoup de choses, et entre autres mes moyens, ce que tu appelles mon talent. Cela est pauvre et juste au niveau de nos fonds. Je voudrais en avoir, et je serais heureux de sacrifier à Dieu ce que nous nommons encore un bel avenir; mais je ferai bien de chercher d'autres offrandes à déposer sur l'autel. Je pense que ma plume nous fera vivre modestement d'un tas de petits travaux obscurs, mais n'espérons rien de plus. Quant à la réputation, l'éclat, la manipulation des articles, tout le sabbat infernal et immonde des journaux, je fais bien mieux que de n'y point pouvoir arriver : je n'en veux point, et l'on m'offrirait demain l'infecte royauté de la presse telle qu'elle est, que je l'abandonnerais certainement à Teysonnière[1], ou tout autre innocent digne de l'exercer; et s'il me fallait encore trouver mon pain dans cette ordure, ce n'est pas à Paris, c'est en province que je voudrais le gagner, parce que là, du moins, l'honnête homme peut purifier le malhonnête instrument. Ne me cite pas l'exemple de Gustave : ce sont de ces choses de conscience où chacun agit selon qu'il l'entend. Gustave faisait bien; j'essayerai de faire bien d'une autre façon. Je ne m'interdis pas, d'ailleurs, de faire passer çà et là un article inoffensif, ou qui défendrait la vérité, mais la vraie vérité, bien claire, bien authentique et bien pure de tout soupçon. Si tu ne partages point mon avis et ma manière de voir, tu pourras faire ce que je ne ferai pas. J'attends beaucoup

1. Un Périgourdin qui s'essayait à écrire dans *l'Écho de Vésone*, journal semi-républicain de Périgueux.

de toi, et je crois que mon *Mémorial* de dix-neuf ans ne valait pas le tien.

Un grand projet gustavien dont il faut que je te parle, et qui ne me paraît pas mériter les catacombes sans examen. C'était sur la route d'Ancône à Ravenne. Nous parlions de Bercy, des tracas de plus d'un genre que nous pourrions y avoir, de l'envie que j'aurais d'en tirer nos parents, de la difficulté d'y faire consentir ma mère, du moyen de trouver ensuite pour elle et mon père, que l'oisiveté tuerait, une occupation. Gustave, sans embarras et sans recherches, me dit : « Fais ton père marchand de vin en gros à Paris. C'est un honnête homme, il entend son affaire ; il vendra du vin en pièces et en bouteilles à tous nos amis, qui le prendront tout de suite sur notre recommandation, d'abord en partie, bien vite entièrement, car nous devons et nous voulons nous aider : je lui aurai bien vite fait une clientèle. Ton père travaillera, ta mère fera les courses, tes sœurs tiendront les livres, Eugène s'en mêlera, il doit s'y connaître ; tu aideras, j'aiderai. Il faut de l'argent : le général Bugeaud t'en prêtera, Féburier t'en prêtera, M. Lavareille t'en prêtera, je t'en prêterai ; je te donnerai dix mille francs parce que, dans les mains de tes parents, qui ont de l'ordre, c'est un placement sûr et productif. Ce commerce-là va toujours, et s'accroît : vous faites fortune, et nous faisons tous fortune. » Ce paysage me plaît, 'aime là-bas ce bouquet de sapins au milieu des sables. Il m'a semblé qu'il y avait du bon et du très bon dans cette cuvée. Déguste-moi donc un peu cela. N'en parle pas encore à Bercy.

Je reste ici huit ou dix jours pour attendre de l'argent; pendant ce temps-là, j'étudierai un peu l'histoire du pays, et je me préparerai à faire à pied un petit pèlerinage jusqu'à Notre-Dame des Ermites, dans le canton de Schwitz, où je serai recommandé par les Pères. Ensuite, je me dirigerai, toujours à pied si je m'en trouve bien, vers la France. Je voudrais même pouvoir me rendre ainsi pédestrement jusqu'à Paris. Avant de partir, je t'écrirai, et, mon itinéraire étant réglé, je pourrai t'indiquer dans quelle ville de passage le pèlerin sera bien aise de trouver une lettre de toi. Pendant ce temps, je me ferai préparer un logement à Paris, où je me mettrai à la besogne, mais là, rudement.

Je ne quitterai pas Fribourg sans avoir réglé ma correspondance. Je veux écrire à plusieurs de nos amis, et surtout à M. Romieu. Il y a longtemps que je retarde une lettre que j'ai envie de leur écrire, et je suis bien aise d'avoir retardé, car j'aurais été ou trop brave ou trop poltron. En attendant, dis-leur à tous que je les aime de tout cœur; remercie-les de leur intérêt : j'y ai été fort sensible. Dis à Catoire que je lui souhaite l'Italie de toutes mes forces, et que je lui recommande particulièrement l'église de Saint-Vital, à Ravenne : on n'en parle pas, et Saint-Marc de Venise est moins beau. J'embrasse Henri (Parrot) et me recommande aux souvenirs de la Couture. Encombre de poignées de main la maison Delisle. Rappelle-moi au bon souvenir de Mme Lebeau [1]. Enfin, souviens-

1. Mère de M. Romieu, mariée en secondes noces à M. Lebeau, et de nouveau veuve.

toi de ceux que j'oublie. Vois-tu ce que j'appelle ne pas t'en écrire long! Adieu, frère. Je voudrais pouvoir t'embrasser de bouche comme de cœur. Ne pleure plus : jamais je ne me suis senti si près d'être heureux.

LOUIS VEUILLOT.

Quand tu liras ceci, je serai probablement dans les montagnes de Gruyère, étudiant à fond la fabrication de ce cruel fromage, aussi persécuteur en Suisse que le parmesan en Italie.

Considérant ta misère, j'oublierai la mienne et.... Non! je n'affranchirai pas.

IX

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Ritterschwyl (Schwitz), 31 juillet 1838.

S'il ne me fallait pas attendre ici le bateau à vapeur de Zurich, cher frère, je ne sais quand je t'aurais écrit, car je suis si pressé de rentrer que je ne veux pas perdre un moment, et ma prochaine lettre sera de Paris, selon toute apparence. Je viens d'accomplir mon petit pèlerinage à Notre-Dame des Ermites. Parti mercredi dernier de Fribourg, je suis arrivé hier à Einsiedeln, terme de ma course pédestre. J'ai parcouru ainsi, le sac au dos, toute la Suisse in-

térieure, traversant les cantons de Fribourg, de Berne, d'Unterwalden, de Lucerne, de Schwitz; je vais parcourir encore, mais en voiture, ceux de Zurich et de Bâle, puis je prends la route de Paris. Je suis meilleur piéton que je ne croyais. Malgré les montagnes, le soleil, les ampoules et un compagnon de route assez nigaud, j'ai fait jusqu'à dix lieues par jour. J'ai vu de belles choses, mais les lieux qu'on s'attend à voir perdent de leur beauté; heureusement qu'ils la retrouvent dans le souvenir. Mon désir le plus ardent serait maintenant de revoir tout cela avec toi. J'aurais surtout plaisir à te guider dans certains vallons inconnus, peu fréquentés des Anglais, où la nature encore chaste n'a point fait place aux auberges voleuses qui se rencontrent presque partout. Je n'ai pas voyagé non plus en imbécile: après et même avant les rochers et les cascades, j'ai voulu voir les hommes; je les ai vus. Peut-être en tirerons-nous quelque chose d'intéressant.

Je hâte mon retour pour avoir encore en arrivant quelque monnaie, et parce que Gustave, qui crie misère, m'avertit en même temps que j'ai de l'ouvrage tout prêt. J'ignore comment je me tirerai d'affaire; cependant je ne m'en inquiète pas. Je m'en fie a Dieu. J'ai demandé à la sainte Vierge, au bout de mon pèlerinage, non pas d'aider à ma fortune, mais de vous soutenir et de vous garder tous, mes chers enfants. Ce sont là les prières que je fais de bon cœur.

Tu m'excuseras auprès de nos amis. C'est de Paris que je leur écrirai. J'a beaucoup travaillé à Fribourg,

et depuis j'ai beaucoup marché. Quand j'avais le temps de prendre une plume, c'était pour écrire quelques notes; mais un bon souvenir vaut une lettre, et ceux qui m'aiment réellement seront persuadés que ces souvenirs ne leur ont pas manqué. Je n'ai détaché mon cœur d'aucune affection honnête; loin de là! ceux que j'aimais bien, je les aime davantage, et ceux que j'aimais mal, je les aime mieux.

Il paraît que je vais débuter dans la littérature *volumineuse* par un ou deux tomes de voyage. C'est assez misérable, surtout le Voyage d'Italie et de Suisse. Mais, puisqu'on veut les prendre à 200 francs la feuille, pourquoi ne les donnerais-je pas? D'ailleurs, cela ne ressemblera peut-être pas à tout ce qu'on fait. Il y a une bonne raison, c'est que de tout ce qu'on fait je n'ai rien lu. Je compte m'y abandonner entièrement à la rêverie, à la fantaisie même, creusant ou effleurant selon que le cœur m'en dira.

M'as-tu écrit à Bâle? Écris-moi maintenant chez Gustave, rue Cassette, n° 8. Tu affranchiras jusqu'à ce que je t'aie donné une autre adresse, car je ne sais pas où je demeure à présent.

J'ai vu à Lucerne que vous aviez eu, dans le Périgord, je ne sais quelle émeute. Qu'est-ce?

Parle-moi de Parrot. J'ai été pendant deux ou trois jours fort inquiet à son égard, et je t'en dirai franchement la cause : c'est que je l'ai vu *en rêve* très malade. C'est une grande niaiserie de faire attention à un rêve. Mais de tout temps les rêves de ce genre ont fait impression sur moi, et maintenant je suis encore quelquefois disposé à les prendre pour

un avis du Ciel. C'est une faculté que je tiens de notre mère, sans doute. Après tout, pourquoi Dieu ne se servirait-il pas de cette voie pour nous apprendre qu'un être cher a besoin de prières ? Depuis ce jour, je n'oublie pas Henri dans les miennes. Il vient après mes sœurs et toi.

Je me porte bien, mais le moral va mieux encore. Non que je sois débarrassé de toute inquiétude et libéré de tout combat. Il faut être meilleur chrétien que je ne l'espère être jamais pour arriver à ce degré de repos. Mais j'ai beaucoup gagné. Dieu m'a déjà rendu plus que je ne lui ai offert. Je suis surtout pleinement détaché du goût de mes plaisirs passés ; rien maintenant ne me semble si facile que de ne plus aller au spectacle, de vivre régulièrement, de rétracter un mensonge ou demander pardon d'une offense. Enfin, le raisonnement m'amène toujours à la confiance, et un petit retour sur moi-même me rend patient quand je suis sur le point de m'emporter. Toutes ces forces-là peuvent s'appliquer au travail; et, avec l'aide du Ciel, nous en tirerons, j'espère, quelques résultats.

Adieu pour aujourd'hui, cher enfant. Je vais garder cette lettre jusqu'à Bâle, afin de pouvoir y ajouter quelques mots en réponse à celles que tu m'y as envoyées.

Si, par hasard, tu voyais Calvit, de Terrasson, tâche donc de savoir de lui ce qu'est devenue la famille G. Je suis quelquefois étrangement tourmenté du souvenir de la pauvre Félicie.

X

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Bâle, 1er août.

J'arrive, et je te réponds bien vite : car mon plus grand plaisir en voyage, cher frère, est de causer avec toi. Je vois par le silence de ta lettre au sujet de nos amis que mon rêve a eu tort et que notre docteur est vivant. C'est égal, je n'ai point regret aux prières que j'ai faites pour lui.

J'aurais voulu partir demain ; mais je suis assez bêtement retenu ici par ma malle, qui n'y est point encore arrivée. Je profiterai du retard pour courir jusqu'à Notre-Dame de la Pierre (Maria Stein), pèlerinage assez célèbre de ce pays. Comme mon livre aura surtout pour but les pèlerinages divers, il n'est pas mal que j'en voie quelques-uns. C'est encore une petite course de six lieues, aller et retour, dans les montagnes. Un piéton comme moi n'y fait pas attention. J'ai fait une fois six lieues sans boire ni m'arrêter, ni manger autre chose que cinq ou six fraises sauvages trouvées au bord du chemin. Cette nourriture est saine, mais n'est pas abondante. Elle a suffi pourtant. J'ai l'estomac chamélique.

Il y a longtemps que je pense à solder d'Hautefort. Je lui enverrai mon premier argent, et, s'il se peut, je le lui porterai moi-même. Je ne serais point fâché de l'embrasser.

Les vacances des petites me tracassent, et je vou-

drais être déjà à Paris pour tourner la difficulté. Du reste, j'arriverai à temps. Je vais d'abord les voir en passant, car la route traverse Brie-Comte-Robert. J'essayerai de les camper chez Gustave ou de les prendre avec moi[1]. Il paraît que j'ai encore mon malheureux logement de la rue de Lille : ainsi tu peux m'y écrire, et n'affranchis pas.

Bien merci de ton offre ; use de ton argent, cher frère. J'aurai encore, en arrivant à Paris, deux ou trois louis dans ma poche. Je suis homme maintenant à vivre quelques jours de cela. Véfour et Véry sont aussi loin de la rue de Lille que de Calcutta.

Mon célèbre plan est de te faire venir à Paris aussitôt que possible, de nous loger ensemble et de travailler à diverses petites publications dont le succès me paraît à peu près assuré. Il s'agira de compulser, noter, rédiger : c'est pour cela que je te voudrais un peu plus de latin dans la tête, et tu me feras un sensible plaisir de grignoter le rudiment.

Vite, enfant, vite une lettre à Paris, et, s'il vous plaît, un peu mieux torchée que la Bâloise, qui ne vaut pas trois sous. Je t'ai adressé de Fribourg des compliments qui t'ont gâté.

Le plan de Gustave relativement à nos parents me sourit toujours ; mais, comme toi, je pense qu'il fau-

1. Nos sœurs étaient en pension à Brie-Comte-Robert. C'était une pension laïque, et mon frère ne voulait pas les y laisser.

Un M. Jacquot, qui signait Eugène de Mirecourt, donnait là des leçons dites de littérature, comme ami de la maison. Il se prévalut plus tard de ce souvenir pour demander à mon frère un concours qui lui fut refusé. Il s'en vengea par un pamphlet que des catholiques libéraux fort notables répandirent avec un très grand empressement.

drait que tu fusses là : aussi je crois bien que je t'attendrai.

Adieu, bon frère. Courage! travaille, prie si tu le peux. Éteins tes dettes le plus que tu pourras, et songe que les miennes nous attendent.

Ton ami dévoé.

Rentré à Paris, mon frère se mit résolûment à œuvre pour se créer une vie nouvelle. Avant son voyage, des ouvertures lui avaient été faites du côté du *Journal des Débats* et des offres très larges de la part du *Constitutionnel*. Ouvertures et offres furent renouvelées en vain : il ne voulut écrire dans aucun journal. Il commença aussitôt *les Pèlerinages de Suisse*, et entra dans l'administration comme sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur, section ou division des établissements de bienfaisance. Le ministre, non content de cette faveur, lui promit un promp avancement et un poste plus agréable.

Je n'ai pu retrouver encore, dans l'amas de mes papiers, les lettres que mon frère m'écrivit alors. J'ai dû en donner deux ou trois relativement insignifiantes, comme autographes ; j'ai pu en perdre, on a pu m'en prendre, mais je dois en avoir conservé, et je ne désespère pas de mettre un jour la main dessus. Dans tous les cas, je déclare ici que si des lettres de mon frère à moi adressées sont en des mains étrangères, elles y sont indûment.

Pour rendre plus claire la correspondance de mon frère, il faut que je parle encore de moi. Je le ferai le plus brièvement possible.

A ma rentrée à Paris, vers la fin de l'année 1838, je fus attaché à la correspondance qui se faisait au ministère de l'intérieur pour les journaux conservateurs. Je demeurai un an environ avec Louis, mais nous dûmes nous séparer de nouveau. Ma besogne au bureau de la presse me déplaisait, et nos projets de travaux en commun n'étaient pas réalisables. D'une part, je reconnaissais que Louis devait travailler seul ; d'autre part, ne m'étant pas encore rendu à ses idées, à ses appels, à ses exemples, je ne pouvais lui donner un utile concours. Peut-être aussi sa vie nouvelle et ses nouvelles

relations, qui nécessairement étaient les miennes, me paraissaient-elles trop sérieuses. Je retournai en province. C'est à Lille que je reçus les lettres suivantes. Elles sont un peu ma confession et ne me font pas précisément honneur; mais le cœur du frère et la foi du chrétien y parlent avec un tel amour et une telle force, que je n'hésite pas à les donner.

XI

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Février 1840[1].

Mon frère, je viens de lire ta lettre et de prier pour toi, pour nous, dois-je dire, car ta conversion nous bénirait tous, moi et nos sœurs, et notre pauvre mère comme toi-même. Tu as des joueurs pour amis. Je n'ai plus rien à te dire contre le jeu. Si tu tombes dans cet abîme, tu n'en trouveras pas moins en moi le cœur d'un frère : il n'y aura, de ma part, que des larmes et des prières de plus; de la tienne, que des regrets. Mais seulement, vois, cher enfant, ce que valent nos résolutions. Crois-moi, il faut mettre notre vertu sous la garde de Dieu : elle n'est pas en nous-même, elle est en lui, et toute vertu que nous ne tenons pas de lui, ne venant que de notre orgueil, il n'y met pas de satisfaction véritable et n'en fait que le triste jouet de nos passions. Va te confesser; quand tu y seras allé une fois, il ne te coûtera pas d'y retourner toujours, et ce sera une grande joie, au

1. Cette lettre est sans date; mais son contenu indique qu'elle a été écrite en février 1840.

ciel et sur la terre, dans les cœurs de tous ceux qui t'aiment et dans le tien. Mon Dieu, cher frère, si je pouvais, un jour, porter cette nouvelle aux Oiseaux, l'écrire à nos sœurs, la donner au Père Varin, que d'ardentes actions de grâces s'élèveraient vers le Tout-Puissant! Je suis sûr que le Père Varin et l'abbé prient pour toi comme moi-même et nos sœurs[1]. Le Père Varin surtout ne me voit jamais sans me demander où tu en es. Hélas! je baisse la tête et je réponds: Rien. Alors il me dit : Espérez et prions. La confession mettra le calme dans ton âme. Tu feras bien encore parfois les rêves ridicules que tu me confies si spirituellement; moi-même j'y suis soumis: l'âge et la prière ne m'en ont pas débarrassé. Mais qu'est cela? Ces légères bourrasques ne font pas perdre la route. Ce qui égare, ce qui perd, c'est la passion; et par la prière, qui obtient la grâce de Dieu, par la communion, qui donne la force de Dieu, la passion est vaincue. Tu te trouveras heureux même de ce qui te fait souffrir; tu auras une vérité où te réfugier des doutes de ce triste monde, un asile où te sauver de toi-même, et en priant pour tes sœurs et pour ton frère, tu les aideras, comme eux-mêmes par leurs prières t'aideront.

N'attends pas de nouveaux dangers, préviens-les, et ne doute pas de ta force, car tu ne sais pas toute la force qui est donnée à l'homme pour marcher dans la voie de Dieu. J'étais plus mauvais que toi, tu peux

1. M. Olanier, aumônier des Oiseaux. Le Père Varin, jésuite. Nos sœurs étaient alors à Corbeil, au couvent de la Quarantaine, succursale des Oiseaux.

m'en croire ; mes désirs coupables étaient plus impétueux que les tiens, parce qu'ils étaient plus opposés au bien ; ils vivent encore et ne mourront qu'avec moi, mais je les domine et je suis calme en leur livrant bataille, tandis que j'étais troublé quand je leur cédais toujours. Non : tu ne sais pas, et nul ne le sait s'il n'est chrétien, ce que Dieu peut faire d'un homme et toutes les belles récoltes qu'il peut tirer du champ le plus aride. Aide-nous, mon frère, soyons doublement frères par le sang et par la foi. Depuis longtemps je n'osais plus rien te dire, je me contentais de prier : je vois bien, et j'en bénis Dieu, que mes prières n'ont pas été entièrement perdues ; mais il faut que tu viennes à notre secours pour te sauver. Te sauver, entends-tu ? Hélas ! que ce mot est terrible quand c'est un frère qui le dit à un frère ! Si tu savais que d'inquiétudes m'ont poursuivi, m'ont rongé le cœur toutes les fois que je me suis demandé si j'avais bien fait tout ce qu'il fallait faire pour te ramener, si j'avais été assez vigilant sur moi-même, si je m'étais assez appliqué à te donner de bons exemples, ou tout au moins à ne pas t'en donner de mauvais ! Et en ce moment encore, combien je tremble, si tu ne reviens pas, que Dieu ne me dise comme à Caïn : Qu'as-tu fait de ton frère ? — Et puis, je songe à toi, à notre pauvre père, dont l'âme a peut-être besoin de nos sacrifices, et qui attend que tu te souviennes de la promesse que tu fis, il y a près d'un an, à son lit de mort. Cher frère, le 15 mars prochain, Dieu ne nous verra-t-il pas tous réunis aux pieds de ses autels, le prier pour notre père et pour nous? Le 15 mars prochain sera aussi,

à peu de jours près, l'anniversaire de ma conversion. Que de motifs pour décider ton cœur! Adieu. Que le Seigneur t'éclaire, mon pauvre enfant, qu'il t'inspire et te conduise! Je t'écrirai bientôt quelques autres réflexions au sujet de ta lettre et de notre commun avenir, mais cela peut se remettre. Pour aujourd'hui, je ne veux te parler que de la seule chose nécessaire, et j'ai hâte de te quitter afin de m'occuper encore de toi devant Dieu. Recommande-toi à la sainte Vierge; et, si tu ne sais pas de prières, dis seulement: O Marie conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous.

Adieu, mon frère.

LOUIS VEUILLOT.

XII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

(Sans date, mais du mois de mars 1840 probablement.)

Décidément, je vais changer de domicile. J'ai loué, rue de Grenelle, numéro 85, dans le sombre hôtel du duc d'Avaray, une chambre, une seule, et presque à l'entresol (est-ce bien moi?), mais suffisamment grande, propre, et qui ne demande que deux cents francs par an. Je serai tout près du ministère, ce qui a son prix dans la mauvaise saison, et j'économiserai le bois et l'huile, en allant travailler le soir au bureau. J'ai profité aussi de quelques écus qui se sont trouvés inopinément dans ma poche pour

prendre des cachets.... chez.... Cuvig !.... non, je ne puis achever [1].

Depuis huit jours, la lettre ci-jointe traîne dans ma poche. Elle était à Bercy, et, ne sachant qui pouvait t'écrire, j'ai commis l'horrible indiscrétion de la décacheter.

Nos sœurs pensent qu'en effet tu mets mal leur adresse; la voici : A Corbeil (Seine-et-Oise), à la Quarantaine, maison de Saint-Joseph. Elles sont encore pour deux ou trois jours à Paris. Hier on a eu la bonté de me faire dîner avec elles. Plus je vais, plus je suis confondu de l'admirable bonté qui règne dans cette sainte maison. Le monde n'a rien de pareil, et je dois éternellement bénir Dieu de m'y avoir conduit.

Il paraît qu'on vend la contrefaçon des *Pèlerinages* à Bruxelles. Tâche donc de t'en procurer un exemplaire : je voudrais bien voir la figure que ça a.

Féburier te fait mille compliments. Il te prie de t'occuper de la chose dont il t'a parlé, à savoir comment les sociétés de patronage pour les jeunes ouvriers s'y prennent pour les amuser pieusement le dimanche. Nous avons grand besoin de ces renseignements.

« Quoi plus [2]?... » Ah ! M. de Najac se recom-

1. Cuvigny, petit restaurateur à prix fixe, rue Saint-Dominique. Le dîner était à 22 sous ; en prenant des cachets, on ne payait que un franc et l'on avait une serviette. La cuisine était détestable et la maison bien fréquentée : beaucoup d'employés des ministères, des hommes de lettres et des artistes. On y avait facilement du maigre le vendredi et le samedi.

Locution très usitée en Périgord.

mande à tes souvenirs. On ne sait pas ce que Toussenel est devenu. Je vois toujours Durangel, et il est toujours fort bon pour moi [1].

Adieu, frère. Écris-moi un peu plus souvent.

XIII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Paris (sans date).

Vraiment, cher Eugène, tu as du talent pour la critique. L'auteur des *Pèlerinages* trouve que tu as jugé son livre avec une impartialité charmante : il te fait des remerciements très humbles ; et moi ton frère, moi public, je te fais mes compliments. Ton article est très gentiment et très facilement tourné. Il y a progrès dans ton style, et à ton âge je ne faisais certainement pas mieux. « On se soucie peu d'apprendre une vérité, et l'on tient à n'avoir pas la migraine » : c'est un trait fort joli. Pourtant je te conseille de braver la migraine quand l'occasion d'apprendre une vérité se présentera devant toi.

Je te remercie d'avance des cinquante francs ; je suis peiné de te gruger ainsi, mais vraiment les cinquante francs viendront à propos. Les petites ne laissent pas que de me coûter, bien qu'on les fournisse à peu près de tout au couvent, avec une bonté qui

1. M. Durangel, après avoir appartenu à la presse ministérielle de province, où il s'était fait remarquer, avait obtenu un emploi au ministère de l'intérieur

n'a vraiment pas d'égale; mais il faut encore une foule de broutilles, et, maman n'aimant pas à y contribuer, je n'aime pas à lui en parler.

Je veux bien être de la Société de Lille, surtout si cela ne coûte pas trop cher, et je suis fort flatté de la proposition qu'on t'adresse pour moi. Remercies-en ceux qui t'ont parlé, et dis-moi ce qu'il faut faire.

XIV

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Août 1840.

Mon cher enfant, j'ai prié Dieu pour toi de bien bon cœur, et je ne suis pas seul à prier. Mais parmi tant de voix qui vont demander grâce pour toi, aux pieds de ton Dieu et de ton père, la tienne manquera-t-elle toujours? Implorons Dieu dans nos nécessités : il n'y a que lui qui puisse nous tirer de peine. S'il ne juge pas à propos de nous accorder les faveurs que nous demandons, il en est toujours une qu'il ne refuse jamais : c'est le courage dans la mauvaise fortune, la résignation qui rend l'adversité elle-même préférable au bonheur. L'Église nous enseigne que celui qui souffre pour l'amour de Dieu et avec l'amour de Dieu, se rapproche de Dieu même. Est-il, après cela, faveur préférable à la souffrance? et les travaux de l'homme, quoi qu'il fasse, peuvent-ils atteindre un plus haut prix? Je ne te conseille pas, toutefois, de te borner à lever les mains au ciel. Conduis-

toi selon les inspirations de la sagesse humaine, tente tous les efforts honnêtement possibles pour sortir d'embarras. N'y épargne ni les soins, ni la vigilance, ni la persévérance. Mais quand tu auras fait ce que tu dois, dis : Advienne ce que Dieu voudra. Prends confiance.

Je n'ai pas besoin de te dire, cher ami, qu'en tout cas nous ne te laisserons pas plier tout seul sous ce fardeau[1]. J'en ai parlé à l'abbé : je suis bien sûr qu'il viendra à ton secours ; et moi-même, j'aurai le bonheur de t'offrir mon aide fraternelle, car dans un an je n'aurai plus de dettes : nous pourrons alors partager mon superflu. Sais-tu qu'à la fin de ce mois-ci je ne devrai plus que trois cents francs à mes tailleurs, cent cinquante à Dupré, et que les mille francs de Gustave seront avant la fin de l'année acquittés par la livraison de *Pierre Saintive?* Ce n'est pas tout. Je refais *Rome moderne*[2], et j'en tirerai certainement quelque chose. J'aurai l'approbation de deux évêques. Rien qu'aux Oiseaux, l'on en vendra beaucoup, beaucoup. Espère donc, mon ami : l'avenir n'est pas si mauvais.

Lorsque, dans ma dernière lettre, je te promettais des événements, je comptais presque t'annoncer ma sortie du ministère. Je croyais avoir à me plaindre de Mallac, et je me sentais fatigué d'habiter le cul-de-sac

1. Je devais quelques centaines de francs et, comme je voulais rentrer à Paris, cela me gênait fort.

2. Sous ce titre : *Rome moderne*, Louis avait publié une assez longue étude dans le *Dictionnaire de la conversation*. Cette étude a été reproduite en appendice de *Rome et Lorette*.

du cabinet[1]. Mais Mallac m'a promis de nouveau un avancement prochain; il m'a autorisé à ne venir qu'à midi; à partir, si je veux, à trois heures; il m'a dit enfin que je pourrais faire, à mon gré, d'ici à peu, dans *le Moniteur parisien*, où l'on veut introduire de la littérature, des feuilletons qui me seraient payés cinquante francs. J'ai cédé. Je consens à attendre encore un peu. M. de Marcillac, toujours parfaitement obligeant, m'y a aussi fortement engagé, me promettant de remuer ciel et terre à la session prochaine pour me mieux placer; et, s'il le veut, il y parviendra.

J'ai pris un congé, dont je vais aller jouir pendant quinze ou vingt jours à partir du 1er septembre, à Aubigny (Cher), chez un nouvel ami, membre récent de l'Institut catholique[2], très savant auteur d'une *Histoire des Jésuites*, dont le premier volume, prêt à paraître, et que j'ai lu, démolit à coups de pied Thierry, Michelet, Chateaubriand, etc. Ce qui m'en plaît, c'est que j'avais parfaitement deviné tous les mensonges de l'histoire, et que ce fruit de dix années de piochage aux sources primitives démontre clairement, au point de vue historique, l'exactitude des conséquences que j'avais tirées. Ce brave garçon se

1. Éloi Mallac, que la révolution de 1848 trouva préfet, était alors chef du cabinet du ministre de l'intérieur. Homme charmant, très loyal, très dévoué et des plus distraits, il faisait volontiers des promesses, voulait toujours les tenir, et parfois les oubliait.

Mon frère avait été *détaché* de son bureau pour être attaché au cabinet.

2. Société libre, qui devait, sur un plan nouveau, continuer l'ancienne Société des Bonnes Études.

nomme Leclère; il sera le plus précieux, et le plus savant, et le plus actif des rédacteurs du journal que nous finirons par fonder. Nous nous sommes joints comme deux frères. Mêmes sentiments, mêmes désirs, mêmes convictions. Je suis jusqu'à présent meilleur écrivain, mais il est terriblement meilleur raisonneur et très terriblement plus savant.

Voici la brochure des Oiseaux[1]. Si tu en veux encore un exemplaire, je te l'enverrai. Je te recommande pourtant d'en être excessivement sobre : cela ne doit pas paraître un prospectus. Sois aussi très réservé sur les prospectus de l'Institut catholique : on n'est de l'Institut catholique qu'après avoir communié.

Que je te réponde enfin au sujet de ton petit livre. Eh bien ! notre éditeur est tellement à sec, que j'ai eu la charité de ne pas lui en parler. Cette grande débine est le secret de tous les beaux systèmes qu'il invente pour ne pas faire annoncer mon livre. Nécessité est mère d'industrie.

L'abbé a été malade, il va mieux. Le 27, il partira pour Toulouse; le 25, Lafon part; dimanche prochain, Gustave part; Féburier est parti. Le père Varin lui-même doit s'absenter. Je me serais trouvé à Paris bien malheureux et bien seul, si Dieu n'avait permis que je pusse aussi aller respirer un peu d'air pur à Aubigny.

1. Cette brochure sur le couvent, et particulièrement sur la chapelle des Oiseaux, n'était pas destinée au public. C'était la reproduction du premier article que mon frère publia dans *l'Univers*, sans avoir encore aucune attache avec ce journal. Il ne l'avait pas signé.

Toussenel est allé à Belley pour déposer en faveur de son ami Peytel, injustement retenu dans les cachots, sous le misérable prétexte qu'il aurait assassiné son domestique et sa femme [1]. Après avoir payé sa dette à l'amitié, notre brave phalanstérien prétend qu'il prendra le gouvernement de la ferme de Cîteaux. J'ai bien peur, au contraire, qu'il ne revienne battre misérablement le pavé. Je n'espère presque plus rien de Toussenel : il se perd, et c'est dommage, en vérité.

Adieu, mon cher enfant. Bon courage et écris-moi.

LOUIS VEUILLOT.

Balzac annonce à ses amis qu'il est le dernier gentilhomme..... et le dernier catholique !

Les deux lettres suivantes sont adressées à M. l'abbé Morisseau, aumônier à Tours et chanoine honoraire. Elles font partie d'une correspondance qui dura plus de vingt ans. M. Léon Aubineau les a publiées, avec d'autres, que nous reproduirons aussi, dans la *Revue du Monde catholique*. Il a en même temps donné de ce prêtre zélé, naïf, aimable et affectueux, un portrait dont nous extrayons les lignes suivantes :

« L'abbé Morisseau avait un goût très vif et très délicat de la littérature. La lecture des *Pèlerinages de Suisse* fut pour lui une fête dont il se sentit enthousiasmé et ravi. Son âme sacerdotale comprit, goûta, aima le cœur et le zèle du jeune écrivain catholique. Il relut le livre à diverses reprises, pleura sur ces pages pénétrantes, en savoura la piété, crut en aimer davantage les saints, l'Église, Dieu lui-même, et, touché de reconnaissance et de tendresse pour le jeune auteur, ne put s'empêcher de lui écrire. Nous ne savons ce qu'était sa lettre ; mais elle fut telle que

1. Ce Peytel était notaire. Il fut condamné à mort. Son procès fit grand bruit. Balzac prit sa défense par une brochure dont on parla beaucoup, mais qui n'eut pas de succès près du jury.

Veuillot y répondit bien vite. La correspondance, nouée de la sorte, ne se rompit plus : elle se continua jusqu'à la mort du cher et bon abbé Morisseau, en 1882. Les deux amis avaient appris à se connaître, et ils s'écrivaient depuis plusieurs années, lorsqu'il leur fut enfin donné de se voir. »

XV

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

5 septembre (1840).

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'ai manqué ce matin d'une minute la visite de M. C. F***, et je ne sais si je pourrai le voir. Je crois que le bon Dieu veut que, sans intermédiaire et sans que nous puissions nous reconnaître autrement que par le cœur, nous nous trouvions dans les bras l'un de l'autre un beau jour. Sera-ce dans le ciel? sera-ce ici-bas? Je voudrais que ce fût ici-bas et au ciel. Si le gouvernement voulait me faire cadeau de deux semaines de congé, j'irais vous voir. J'en ai un désir extrême. J'ai passé deux ou trois fois à Tours, sans m'imaginer que mon cœur dût y être un jour si vivement attiré.

J'ai maintenant auprès de moi mes sœurs, et j'admire, dans la joie d'une reconnaissance inexprimable, combien Dieu les a changées. Il a redressé ces petites ronces stériles; il en a fait des arbres qui donneront, tout le fait espérer, de bons fruits. Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à ces enfants. Elles sont vos nièces, en effet, puisqu'elles sont

mes filles, et mon cœur attache au vôtre toute ma parenté. Priez pour elles, priez aussi pour un pauvre jeune frère, qui est loin de moi, et que Dieu n'a pas encore touché. Je ne crains pas, vous le voyez, d'user de votre affection ; je veux l'attirer et la répandre : je ne croirais pas la mériter assez si je ne lui demandais pas tout ce qu'elle peut donner.

Je vous envoie *le Rosaire*[1]. Puissiez-vous trouver à le lire la moitié du plaisir que j'ai pris à le composer! Je l'ai écrit en invoquant la sainte Vierge; je l'ai commencé le premier jour du mois de Marie, et je l'ai fini le dernier. Il n'est point de travail auquel j'attache de plus doux souvenirs. Vous apprendrez à m'y connaître, car vous verrez aisément, par les conseils que j'y donne, toutes mes faiblesses et tous mes besoins.

J'avais cessé d'écrire dans *l'Univers;* les circonstances qui ont motivé cette interruption n'existant plus, je reprends ma collaboration à cette feuille, dont j'aime l'esprit, dont je connais et dont je respecte les bonnes intentions. Tous ceux qui la rédigent sont mes amis, gens honnêtes, gens désintéressés, presque tous jeunes et pauvres comme moi, qui font cette œuvre pour rien et avec tant de conviction, qu'ils ne regrettent qu'une chose, de n'avoir point d'argent à donner en même temps qu'ils donnent leur travail.

Aidez-nous, Monsieur et très cher ami. Soyez notre

1. Le *Saint Rosaire médité*. Mon frère venait de publier ce petit livre de prières.

correspondant. Unissons-nous là encore, comme nous nous unissons dans nos prières.

Puisque vous aimez à lire ce que je fais, l'article intitulé *D'un Manifeste littéraire*[1], à propos de la *Revue* publiée par M. de Balzac, votre compatriote, est de ma façon. Vous l'aurez trouvé sans doute un peu brutal : il est bien difficile de se retenir sur de pareils sujets, et les amis sages ne lisent les articles de journaux que quand il n'est plus temps d'y rien corriger.

Adieu, Monsieur et très cher ami. Ne m'oubliez toujours pas, ni les miens, près du bon Dieu.

Je vous embrasse en Notre-Seigneur.

XVI

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

10 décembre (1840).

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Vous m'avez dit, dans une de vos excellentes lettres, que vous alliez souvent à Mettray, et que vous connaissiez particulièrement le bon prêtre qui a la direction spirituelle de cet établissement. Permettez-moi donc de solliciter par vous tous les efforts de son zèle en faveur d'un malheureux enfant, que M. Demetz a bien voulu prendre à ma considération, et qui ne paraît pas répondre pleinement à la faveur dont il a été l'objet. C'est le petit B..., l'aîné d'une famille nombreuse, réduite au dernier dénuement, qui mourrait de faim sans la charité de ma mère, et que le ren-

1. *Univers* des 2 et 3 septembre 1840.

voi de cet enfant plongerait dans la désolation. Je tiens immensément à éviter ce malheur. J'ai fait connaissance avec la mère B..., il y a deux ans, dans la plus terrible angoisse que j'aie éprouvée de ma vie.

Mon père venait d'expirer, je priais à son lit de mort, et cette pauvre femme passa avec moi la nuit en prières. Presque autant que moi, c'était un père qu'elle avait à pleurer. Sollicitez votre digne ami et confrère pour qu'il redouble de tendresse et de vigilance. Si le petit B... est chassé de Mettray, on le jettera dans quelque fabrique, et Dieu sait où et comment l'infortuné s'en ira mourir. Il a été mal élevé, ce n'est pas sa faute; il a vécu parmi les gens qui sont au-dessous de la brute, et son père même est un de ces hommes-là. Vous ne pouvez vous imaginer à quel degré d'abjection est descendue la misérable et irréligieuse population de Bercy.

Ma situation est toujours la même, très cher ami, assez brillante en apparence, pleine d'incertitude et de tristesse au fond. Je n'ai point encore placé mon frère[1]. J'ai d'affreuses tentations de découragement. Vos prières me sont bien indispensables. Si de meilleurs que moi n'élevaient point leurs mains vers le ciel, je serais vaincu.

Vous avez, je le vois, lu dans les journaux que j'étais chargé de la direction politique du *Messager*. C'est un conte imaginé sans doute à cause de mes attributions dans les bureaux de l'Intérieur, où je suis,

1. J'étais rentré à Paris, et je collaborais à la correspondance ministérielle des journaux de province. Mon frère désirait pour moi quelque chose de plus sûr, et voulait me caser dans l'administration.

en effet, *sous-chef* du bureau des aliénés, circonstance qui leur aura paru plaisante. Je n'ai point voulu leur faire l'honneur de réclamer contre ces sottises, quoiqu'elles m'aient nui auprès de beaucoup de gens. Je n'ai point, je ne veux point avoir de position politique, surtout dans les journaux. J'ai seulement consenti, dans le désir de servir mon frère plutôt que par goût, à être attaché à M. Guizot, que je connais et que j'estime particulièrement. Je fais dans de rares occasions quelques rédactions que l'on m'indique; mais je n'en ai ni n'en accepte la responsabilité, et je ne parais pas au journal. Non que je désapprouve le ministère : il fait ce que veut la plus implacable nécessité; il rend de grands services, je ne dis pas à l'avenir, mais au moment. D'autres compromettraient le présent et l'avenir. Pour bien faire, il faudrait être catholique, et bon catholique. Mais avant qu'il y ait un ministère catholique, il se passera du temps, et la justice de Dieu aura bien des choses à frapper dans notre malheureux pays.

Très cher ami, je ne veux pas vous taire que votre lettre m'a fait grand bien. Je suis heureux de me sentir aimé par vous dans ce pays où je ne connais personne. Il m'est agréable de voir que vous recherchez mes pauvres essais et que vous les lisez avec plaisir. Il faut que vous m'aimiez comme vous faites pour que *l'Épouse imaginaire*, si éloignée de vos austères lectures et de vos graves pensées, vous ait attaché un instant. Mais je me suis donc bien mal déguisé, qu'on m'ait si facilement reconnu? Amour-propre d'auteur à part, je ne crois pas que ma bienveillante lectrice, Mlle

de la Valette, n'ait que le don de perspicacité ordinaire ; et, puisqu'elle a percé le voile du pseudonyme, j'en suis plus flatté pour elle que pour moi. Bien des gens qui font métier de juger et de connaître, n'ont pas si facilement deviné. Je vous rends grâce des bons sentiments que j'excite autour de vous. Si vous le jugez convenable, présentez mes respects à cet excellent petit monde : il est impossible que vos amis ne soient pas un peu les miens.

Rassurez-vous, du reste, sur ce que vous appelez la triste réalité de *l'Épouse imaginaire*. Il n'y a de réel dans tout cela qu'une circonstance en l'air et le portrait que je fais de moi-même, encore est-il bien un peu flatté ! Cette aventure n'a rien laissé dans mon cœur ; à peine en demeure-t-il quelque chose dans mon souvenir.

Puisque vous avez la faiblesse d'aimer tant le Louis Veuillot, je vous enverrai prochainement un petit recueil de morceaux détachés, insérés dans *le Correspondant* et dans les *Branches d'olivier*, dont j'ai fait tirer à part une quinzaine d'exemplaires. Bon ou mauvais, ne regardez pas à l'ouvrage, n'y voyez qu'une preuve de ma tendre affection.

Je vous enverrai de même tout ce que je ferai : ne vous donnez plus la peine d'acheter ces futilités-là, donnez à vos pauvres ce qu'elles auraient coûté.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

XVII

A M. L'ABBÉ H. DELOR.

(1840).

Monsieur l'abbé,

Vous avez dû recevoir de mon libraire une réponse au sujet de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dernièrement. Mon libraire étant seul et entier propriétaire des livres que j'ai publiés, c'est à lui de voir à quel prix il faut les céder; comme il est fort bon chrétien, je ne doute pas qu'il ne vous fasse avec plaisir la plus grande diminution possible. Quant à moi, je voudrais les donner pour rien à ceux qui, comme vous, monsieur l'abbé, les destinent à une forte et bonne œuvre; mais, pour les pouvoir donner, il faut que je les achète moi-même, et c'est ce que ma bourse ne me permet pas souvent. Je ne suis, malheureusement pour mon cœur, qu'un ouvrier, j'ai besoin de ma journée pour vivre.

Je suis infiniment touché des choses aimables et bienveillantes que vous me dites et j'ai béni le bon Dieu du fond de mon cœur, de ce que mes pauvres écrits ont pu faire quelque bien. J'oserai presque dire que la Providence me devait cette joie, je n'ai travaillé que pour l'obtenir et c'est dans le même but que je travaillerai toute ma vie avec la grâce de Dieu.

C'est pourquoi, monsieur l'abbé, je me recommande à vos prières. Quand vous aurez reçu cette lettre, dai-

gnez à l'autel vous ressouvenir de moi, et rappelez à notre bon maître les besoins de mon cœur, afin que, son esprit étant avec moi, je ne perde jamais de vue l'humble et constant usage des facultés qu'il m'a données pour l'accomplissement de devoirs négligés trop longtemps.

J'ai l'honneur d'être, monsieur l'abbé, votre très humble et très obéissant serviteur[1].

LOUIS VEUILLOT.

1. M. l'abbé H. Delor, aujourd'hui et depuis de longues années curé de Saint-Pierre de Limoges, est resté, à partir de cette lettre, en correspondance avec Louis Veuillot qui le comptait parmi ses plus sûrs et plus affectueux amis.

En février 1841 mon frère partit pour l'Algérie. J'étais alors employé au ministère de l'intérieur.

On a souvent dit que Louis fit ce voyage comme secrétaire particulier du général Bugeaud, qui venait d'être nommé gouverneur général. C'est une erreur. Il aimait beaucoup le général Bugeaud, dont il était très aimé; mais il le trouvait trop autoritaire et trop fantasque pour accepter d'être absolument sous ses ordres. Le général avait demandé au président du conseil, M. Guizot, de lui donner Veuillot pendant quelques mois, pour l'aider dans ses écritures, disait-il, et aussi pour prendre des notes et armer le gouvernement en vue des débats de la tribune et de la presse. M. Guizot y avait consenti avec empressement. Louis conserva son emploi au ministère ; il était le commensal du gouverneur général de l'Algérie, il se trouvait en partie sous ses ordres, mais il n'en recevait aucun traitement. Ils ne furent pas toujours d'accord. Je dirai pourquoi dans sa vie.

Mon frère m'a beaucoup écrit de l'Algérie, mais je ne puis donner que très peu de chose de cette partie de sa correspondance. Lorsqu'il revint, je lui remis ses lettres, afin qu'il pût s'en servir pour son livre : *les Français en Algérie*. Il les retoucha plus ou moins et en fit des chapitres. La première, celle qu'il m'écrivit avant de s'embarquer et où il me catéchisait discrètement, car je n'étais pas encore chrétien, a par exception, à cause même de son caractère, été conservée presque textuellement. Je la reprends dans *les Français en Algérie*. Je puis, du reste, combler en partie cette lacune de sa Correspondance par des lettres adressées à M. Edmond Leclerc, secrétaire particulier du ministre de l'intérieur, M. Duchatel.

De toutes les lettres que Louis m'écrivit d'Alger, il en est une que je regrette particulièrement : c'est sa réponse au billet très court, je crois, par lequel je lui annonçais, quelques semaines après son départ, que le R. P. Varin était venu chez moi le vendredi saint, à 9 heures du matin, m'avait trouvé au lit lisant un roman de Balzac ou de Sand, et m'avait décidé à aller le jour même à confesse.

XVIII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Toulon, 18 février 1841.

Cher frère, tu lis dans les journaux qu'il y a eu de grandes tempêtes sur la Méditerranée, et je me trouve dans la ridicule nécessité de te rassurer. Nous jouissons du plus beau temps que tu puisses rêver. Aux portes de Toulon, présentement, les amandiers sont en fleur, les orangers en fruit, les champs en herbe, et il fait très chaud sur le port. Notre traversée sera de deux jours. C'est le capitaine Laederic, un des meilleurs *vaporiers* (je ne sais si le mot est français, il faut qu'il le devienne) de la marine royale, qui nous mène sur son bâtiment renommé. Cette marine à vapeur est un véritable pont jeté entre Toulon et Alger. Lorsque l'on songe qu'il suffit de deux jours pour aborder de France en Afrique, il faut conclure que les derniers jours de l'islamisme sont venus, du moins sur tout le littoral de la Méditerranée, que les chrétiens appelleront à leur tour *mare nostrum*. Voilà comment Fulton, qui probablement ne s'en doutait guère, a plus efficacement servi l'Évangile que son compatriote Richard Cœur de Lion. Je ne sais quelle fut la croyance de cet inventeur. J'espère pour lui qu'il était bon chrétien; mais il aurait été hérétique ou athée, que cela n'empêcherait pas le bon Dieu d'utiliser sa machine. Elle est au service des catholiques; et, bien que ceux-ci ne se pressent

pas d'en user pour la foi, tu verras que ce sera là le résultat final. Rien ne me console et ne me réjouit autant que ce spectacle de toutes les entreprises et de toutes les puissances humaines, toujours forcées de contribuer à l'avancement de l'Évangile et à la gloire de Dieu. Quand notre vue sera nette; quand, délivrés de ce corps de mort qui nous attache maintenant à la terre par tant et de si déplorables liens, nous contemplerons les plans divins dans toute leur étendue, ce que nous savons actuellement par la foi, nous le saurons par l'évidence, et nous admirerons comment le monde, en dépit de ses criminels desseins, n'a jamais pu sortir de l'ordre sans y rentrer aussitôt. Quel beau prologue aux merveilles de l'éternité!

Je nage ici dans un océan de satisfactions pures, et cependant tout m'y rappelle une époque malheureuse. Je visitai ces pays il y a trois ans, et je les parcourus ayant sur les yeux ce que l'on appelle le prisme enchanteur de la première jeunesse; mais je ne songeais point à Dieu, et que de folies dans mon esprit! que de folies dans mon cœur! Pour quelques éclairs de je ne sais quelle joie furibonde, qui bientôt me faisaient honte, combien de noirs ennuis qu'il fallait traîner toujours! Doutes sur ma destinée en ce monde et dans l'autre, doutes sur les principes les plus sacrés de la morale, mépris des hommes, mépris de moi-même, ténèbres de toutes parts Je combattrai toute ma vie les incrédules, mais je ne leur rendrai jamais ce qu'ils m'ont fait souffrir de dix-huit à vingt-trois ans. Ma raison, sans boussole et sans point d'ap-

pui, était le jouet des moindres accidents. Je ne connaissais plus ni le vrai ni le faux; ballotté en tout sens, et ne sachant à quoi me prendre, ne trouvant de repos que dans un sommeil lâche, cherchant à dessein la nuit pour m'y plonger, le suprême effort de ma sagesse était de haïr brutalement le monde et de blasphémer contre le Ciel. A présent il me semble que je vogue à pleines voiles dans la lumière, et je m'y sens bien. Tout s'est ouvert à mon esprit. Je connais ma route, et je sais ce que je verrai quand j'aurai atteint les limites de l'horizon. Les hommes sont vraiment mes frères. Je les aime et je les plains, et il ne me viendrait jamais à la pensée d'en accuser un seul, si je n'espérais par là servir tous les autres et le servir lui-même. Les objets ont d'autres couleurs : ce qui était morne, est animé ; là où je voyais le caprice du hasard, je vois un clair témoin de l'existence et de la puissance de Dieu. Il y a dans la nature une voix que j'entends, je sens au fond de mon âme d'inépuisables flots d'amour. Ah ! ce prisme de la jeunesse que je redoutais de voir briser, et dont je calculais avec angoisse le graduel affaiblissement, quel triste voile, quand je le compare à ce beau jour de la foi qui d'heure en heure et d'instant en instant éclaircit l'espace immense où il m'a conduit ! Je vois se dissiper en vaine fumée les plus ardus problèmes de mon ancienne ignorance. Les portes d'airain, partout fermées sur moi, s'ouvrent d'elles-mêmes et disparaissent. J'ai le mot magique qui renverse les murailles du monde invisible et triomphe des monstres de l'esprit. Cette mer que je regarde, m'of-

frit la stérile peinture de mon inquiétude éternelle ; aujourd'hui elle est le beau miroir, la sereine image de ma profonde paix : mon âme peut, comme elle, porter sans effort les pesants fardeaux de la vie, et les regarder passer avec cette indifférence qui ne s'émeut ni d'envie, ni de colère ; une ombre légère peut la traverser un instant, mais cette ombre ne sera jamais qu'une tache dans son immensité, qui réfléchit le ciel; elle sera troublée par l'orage, mais elle retrouvera la paix, et il ne restera nulle trace de l'orage.

Je t'avoue que, depuis que je suis chrétien, je ne sais plus ce que c'est que craindre un événement quelconque, pourvu que je n'aie pas sur la conscience de trop gros péchés. Je ne me défends pas d'éprouver, en quelques circonstances extraordinaires et périlleuses, une certaine inquiétude, naturelle à toute créature ; mais cette inquiétude elle-même ne résiste pas à deux minutes de réflexion. Le Dieu que j'adore et qui me protège, règne sur la mer aussi bien que sur la terre, parmi les champs de bataille aussi bien que dans nos rues et dans nos maisons. Il peut toujours nous laisser la vie ou nous la prendre, il est tout-puissant toujours et partout, et la mort n'est pas plus à craindre en un lieu qu'en un autre ; elle n'est inévitable qu'en vertu de ses lois, elle ne frappe pas avant qu'il l'ait voulu. Il suffit de penser à la fragilité de l'existence pour acquérir la certitude qu'on ne l'a conservée jusqu'au moment où l'on est parvenu, que grâce à une succession de miracles qui peut durer encore longtemps.

Un officier à qui je parlais ainsi, prétendit que j'é-

tais fataliste. Un mot est bientôt prononcé, et l'accusation de fatalisme est volontiers portée contre les chrétiens par des gens de bien, qui du reste sont pleins de sympathie pour les dogmes mahométans. Je répondis à mon officier que nous ne nous soumettions pas à l'arrêt d'un stupide et irrévocable destin, mais à l'arrêt d'un Dieu souverainement bon et sage. « J'ai connu, poursuivit-il, des musulmans qui l'entendent ainsi. — Eh bien ! repris-je, ces musulmans ont raison. Faut-il que nous nous abstenions de prier Dieu, parce qu'ils le prient? Vous trouverez chez eux beaucoup de choses qui sont chez nous, puisque Mahomet a pillé l'Évangile. — Cependant, continua l'officier, on vous voit tout comme d'autres prendre soin d'éviter le danger et de préserver votre vie : pourquoi, si vous pensez que Dieu se charge d'y pourvoir? — Nous croyons aussi, lui dis-je, que Dieu sera fidèle à la promesse qu'il a faite de nous nourrir ; et cependant, tous les ans, avec beaucoup de peine, nous labourons et nous ensemençons la terre : pourquoi? C'est que nous avons une intelligence et des forces dont nous devons user. Dieu nous a donné la vie, donc elle est bonne ; nous l'avons reçue pour l'user aux emplois auxquels il l'a destinée : il veut que nous la défendions, comme il veut que nous cultivions notre champ. Cependant c'est lui qui fertilise les champs et qui conserve la vie, et nous savons d'avance qu'il ne l'éteindra qu'à l'heure marquée par sa miséricorde ; sur ce point il juge souvent autrement que nous, mais toujours mieux que nous.

Cette petite difficulté éclaircie, je demandai à mon

tour à l'officier de me définir le courage. Il réfléchit un peu, prétendant que cette définition n'était pas l'affaire d'un mot ni d'une phrase, quoiqu'il eût vu dans sa vie beaucoup d'hommes courageux et beaucoup d'exemples de courage. « Le courage, me dit-il enfin, c'est la force, c'est l'ambition, c'est la colère, c'est la brutalité, c'est l'eau-de-vie, c'est la vanité, c'est le délire, c'est la peur, c'est même le courage. — Un homme, poursuivis-je, qui n'affronterait pas le danger par goût naturel, mais qui ne le fuirait pas parce qu'il aurait la confiance que Dieu saura bien le défendre, et qui n'aurait besoin d'ailleurs ni de vanité, ni d'ambition, ni de colère, ni d'eau-de-vie, le jugeriez-vous courageux? — Oui, dit-il. — Et si cet homme, qui se contentait de ne pas fuir le danger, venait à le chercher par obéissance et pour remplir son devoir? — Très courageux. — Et si, son devoir étant rempli, cet homme savait se consoler dans la défaite, supporter paisiblement son affront, son malheur, dire que Dieu l'a voulu ainsi, et que Dieu est juste, et par conséquent bénir Dieu? — Courage de premier choix, courage admirable, vrai courage! — Connaissez-vous beaucoup d'hommes, lieutenant, qui aient ce courage-là? — Franchement, non! — Eh bien! mon officier, je vous affirme que sur dix chrétiens, hommes ou femmes, vous en trouverez au moins neuf capables de faire preuve de cette dernière espèce de courage; mais il faut choisir parmi ceux qui sont exacts à dire leurs patenôtres. »

Il me déclara qu'aussitôt notre arrivée en Algérie, il me proclamerait brave sur toute la ligne, et nous

allâmes nous promener du côté de la mer en causant de nos futurs exploits, c'est-à-dire, des siens, car il se promet de faire mille prouesses où je ne prétends en aucune manière. Ces militaires sont en général d'excellents cœurs. Ils ne paraissent guère meilleurs chrétiens que nos bourgeois, et c'est dommage, car ils ont l'esprit plus droit, plus simple, et l'âme incomparablement plus généreuse. Ils mènent la vie rude et sobre des moines; dévoués comme eux, ils obéissent comme eux jusqu'au mépris de la vie. Pourquoi n'ont-ils pas la même foi? Un militaire chrétien, cela me paraît une des formes idéales de la majesté humaine : aussi suis-je bien du goût de l'Eglise, qui a toujours eu une affection particulière, une sorte de tendresse maternelle pour les soldats. Ce n'est pas en vain qu'elle glorifie le Dieu des armées.

Nous partons. Sois exact à m'écrire. Fais-moi de ces lettres trop longues qu'on adresse aux voyageurs et aux exilés, qui prennent intérêt à tout. Songe que mon cœur est en vedette sur le bord de la mer africaine, et que tout ce qu'il verra de vous lui fera plaisir.

LOUIS VEUILLOT.

XIX

A M. EDMOND LECLERC.

18 février 1841.

CHER ED BEN L.,

Toulon, d'où je vous écris présentement, et d'où je

vous envoie un paquet pour mon frère, est un lieu près duquel les amandiers sont en fleur, les orangers en fruit, les champs en herbe. Nous quittons ce séjour de délices, qui pue d'ailleurs beaucoup, vendredi prochain, et le cœur très allègre, parce que nous avons quelque part de très bons protecteurs et que le ciel est au fond des ondes comme au plus haut des airs.

Adieu. Je vous aime véritablement de tout mon cœur, et je vous engage bien à me le rendre un peu. Toujours des tendresses à Mallac. Il n'y a personne qu'on soit plus disposé à chérir, lorsque l'on ne voit pas ses huissiers.

SCHEIK EL VEUILLOT.

XX

A M. EDMOND LECLERC.

Alger, 19 mars 1841.

Merci mille fois, mon cher Leclerc, de vos sollicitudes sur le sort de mes lettres. Il faudrait que j'eusse bien du guignon pour qu'il s'en perdît une, quand vous êtes là pour veiller sur leur passage. Après, je me soucie des retards comme de rien, pourvu que je les aie écrites à temps. Jamais je ne me révolutionne contre les forces majeures.

Je suis trop l'ami de Masson pour m'affliger de ce qui lui arrive ; seulement, c'est un an trop tôt. Mais cependant qu'il se marie : le voilà préfet [1].

1. M. Léon Masson, protégé de M. de Montalivet, avait été à *la*

Ah! que le Cassagnac est superbe! Ah! que Gérard de Nerval a été admirablement *réclamé!* Ah! que vous êtes drôles là-bas, allez! mais dans le fait, nous nous permettons parfois d'être assez drôles ici. Conclusion : la vie de l'homme est plus triste à mesure qu'elle est plus divertissante. N'oubliez pas de m'apprendre la mort de Brindeau et de quoi il sera mort [1].

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

Eh bien, vous disiez vrai : je me fais faire un uniforme. Vous souvenez-vous d'avoir rendu cet oracle [2]?

Je vous remercie de vos enveloppes et vous les retourne : un bienfait n'est jamais perdu.

XXI

A M. EDMOND LECLERC.

Alger, 23 mars 1841.

« A TOI, LECLERC DE NORMANDIE »,

Il faut me voir galopant sur un cheval arabe et sous

Charte de 1830 avec mon frère. Il fut nommé sous-préfet, puis préfet.

1. Directeur-gérant de *la Charte de* 1830, dont Nestor Roqueplan était rédacteur en chef.

2. Mon frère voulait prendre part à une expédition militaire. Le général Bugeaud et ses officiers furent d'avis qu'il ne pouvait accompagner l'état-major en *pékin* sans s'exposer à de grands ennuis de la part des soldats. Il se donna un uniforme, et nomma son « cheval de guerre » Jugurtha.

le ciel de l'Arabie. Les palmiers de la Bouzaréag sont le terme de ma course : Jugurtha m'y porte d'un pied rapide, et la poussière qu'il soulève, n'ayant pour nous suivre que l'aile trop lente du vent, reste loin derrière nous. L'aloès nous regarde passer, les haies de cactus nous sont de faibles obstacles. Sur l'amandier, le fruit succède à la fleur, le citronnier est chargé de lingots d'or, et dans la sombre verdure de l'oranger étincellent des étoiles d'argent. Qui dira combien de suaves odeurs embaument la campagne ? qui peindra ce nuage de fumée bleuâtre qui semble planer sur le tronc des oliviers ? qui saura vanter la grâce noble et touchante du saule pleureur ?

Bientôt vont chanter les rossignols, mais bientôt aussi va retentir le clairon de guerre. Par ces beaux chemins que je parcours, Jugurtha me portera vers les champs de bataille, et je n'entendrai point chanter les rossignols. Si, maintenant que j'ai les roses, les résédas, les fleurs d'oranger, vous avez la boue, quand vous aurez les lilas, j'aurai la soif des courses arides, les feux du jour, les rosées de la nuit ; on vous ouvrira les Tuileries, on m'ouvrira le désert ; sous vos pas fleuriront les marguerites, sur les miens se rencontreront les têtes coupées ; on vous adressera des sourires, on me lâchera des coups de fusil ; et ainsi, d'avril en mai, à mon tour, j'aurai ces giboulées de mars dont vous jouissez maintenant, qui sont de neige et de pluie pour vous, qui seront pour moi de balles sifflantes et de rayons de feu. Je n'aurai certainement pas le courage du lion, mais je tâcherai bien d'avoir la prudence du serpent. Rester sur un champ

de bataille entre l'Oued-Sedni et l'Oued-Fadah, serait-ce, je vous le demande, une aventure raisonnable pour un sous-chef de bureau? C'est déjà bien d'avoir un cheval arabe.

Je vous aime beaucoup; je veux que vous me disiez que vous en êtes très sûr. Il n'est pas nécessaire que vos paquets soient envoyés du ministère de la guerre; qu'ils soient revêtus d'un de ces beaux cachets que vous faites si bien, et ils m'arriveront tout droit.

Votre dévoué,

LOUIS VEUILLT.

La ci-jointe pour Mallac est d'affaires et très expressément recommandée à vos soins. Remettez-la-lui, s'il vous plaît, vous-même; qu'il n'y ait pas de « cher ami » qui tienne, et faites-la-lui lire sous vos yeux, et qu'elle ne traîne pas comme s'il ne s'agissait que de compromettre cent députés.

XXII

A M. EDMOND LECLERC.

Alger, fin mars 1841.

Mon cher ami, je m'en vais en guerre, je pars demain avec ce grand sabre qui depuis un mois me préoccupe tant. Je vais pendant quinze ou vingt jours bien

m'amuser à coucher par terre toutes les nuits et à marcher au soleil tous les jours, je mangerai n'importe quoi, je dormirai n'importe comment. S'il pleut, je serai mouillé; s'il ne pleut pas, je serai poudré; si je suis malade, je ne serai pas soigné, et si je reçois des coups de fusil, je les garderai. Je vous répète que j'aurai de l'agrément pendant un bon quart d'heure, au moment du retour. Je suis d'autant plus heureux de partir, que nous attendons l'auteur de *Naissance et Génie*, dont la présence ici me fait plus peur que tout ce que je puis rencontrer là-bas[1].

Adieu, très cher Leclerc. Bien des choses à Mallac. Je serais heureux de me recommander à vos prières; je me recommande toujours à votre bon souvenir.

XXIII

A M. EDMOND LECLERC.

Alger, avril 1841.

Mon bon Leclerc, vous recevrez en même temps que cette lettre un gros paquet si artistement ficelé, que je ne veux pas le défaire pour y introduire la présente. Pour lors, je voudrais bien vous voir, et voici qu'il passe par le ciel d'Afrique bien des nuages gonflés des soupirs que je pousse vers le pays. Ah! chien de chien, que je suis Français! A présent que

1. M***, auditeur, je crois, au conseil d'État et un peu homme de lettres. Il avait une mission de je ne sais quel ministère.

j'ai fait une campagne, que je sais mon Alger par cœur, il me tarde bien d'avoir vu Oran, Bône, etc., pour commencer à finir. Je présume que vous en êtes aux lilas; nous en sommes à la poussière, et les lilas sont passés. J'avais bien à Blidah des bois d'orangers en fleur, des cours tapissées de rosiers en fleur, des haies d'aubépine en fleur; mais je n'ai plus tout cela, et mon frère, et Leclerc, et le bureau de *l'Univers*, et Mallac, et trente-six mille millions de milliards de balivernes que j'aime, ne se rencontrent point dans les rues d'Alger. Il faudrait, pour me plaire ici, que j'y fusse missionnaire apostolique. Par malheur, on y parle deux langues qui n'ont point de mots pour la prédication : l'arabe et la troupière. Mon cher ami, je ne hais point le soldat, mais le sabre et le canon me font pitié comme deux pauvres machines; nous sommes habitués à nous servir d'armes plus terribles et à voir bien d'autres destructions : la mitraille est fade. Quand je lis ici mon cher *Univers*, j'enrage de n'être point en France pour dégainer contre M. Villemain, contre l'empereur de Russie, contre les journalistes, contre les vaudevillistes, contre les feuilletonistes. Voilà de la guerre : se battre contre les idées! Je vous déclare que les moulins à vent de ce drôle de corps Michel Cervantes (ceci, je crois, sent assez son Roger de Beauvoir) sont un grand mythe, un mythe grand comme ça. (Je lève la main à la hauteur d'Esquiros[1].)

1. Esquiros, qui est mort socialiste et quasiment homme politique, avait publié quelques articles littéraires dans *la Charte de* 1830. Il était de très petite taille.

Il y avait dans un ravin, près du bois des oliviers, quelques mauvaises charognes d'Arabes tués l'avant-veille, et au-dessus desquelles planaient les vautours. Sachez qu'un ennemi mort sent très mauvais, et Dieu vous préserve de passer par le champ de bataille où vous aurez triomphé l'avant-veille.

On a amputé sur le chemin un pauvre soldat et on a laissé là sa jambe : j'ai vu cette jambe, j'ai mangé de cette jambe pendant deux jours ; cette jambe m'a suivi fort loin, et quelquefois encore je la rencontre. Reprenez cette jambe, et rendez-moi ma patrie, ou je m'en vais vomir.

Je sais qu'il est agréable d'avoir bivouaqué sur l'Atlas ; mais il n'est pas agréable d'y recevoir la pluie pendant deux jours. Ah ! je vous le déclare, Leclerc, j'ai souhaité un parapluie, j'ai souhaité un omnibus, oui, un omnibus, quand j'aurais dû y rencontrer un caniche et un boulanger.

Quand j'ai vu Médéah, il m'est venu une idée de m'en aller tout de suite en France et de me marier, pour n'être plus tenté de voyager.

J'ai souhaité d'être sous-préfet de Sancerre après Masson.

J'aurais lu *l'Évangile* d'Esquiros ;

Et si j'avais vu l'auteur de *Naissance et Genie*, je lui aurais dit : Monsieur, comment vous portez-vous ?

Tout cela annonce un très prochain retour : vous ne serez plus condamné à ce métier de facteur que vous faites si obligeamment depuis tantôt deux mois ; encore quelque patience, et un vapeur me jettera sur

la plage de Marseille, et je serai si content de vous revoir que je ne vous ennuierai pas trop.

Votre dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

XXIV

A M. EDMOND LECLERC.

Alger, 5 mai 1841.

Mon cher ami, vous avez vu dans le *Journal des Débats* un ragoût cuvillier-fleurifique, dont je n'ai rien à vous dire, ne l'ayant pas lu, si ce n'est qu'il me dispense de toute cuisine africaine à servir aux lecteurs de M. Bertin. Je n'en suis pas fâché. Ma sympathie pour cette besogne était petite, je craignais de mal faire : voilà mon orgueil paré d'un manteau de nécessité sous lequel il est inattaquable. Ce que j'aimerais, ce serait que M. Saint-Marc Girardin, dont la bonté m'a touché au dernier point, sût que j'en suis toujours reconnaissant. Vous vous chargerez de le lui dire, avec le même empressement, j'en suis sûr, que vous avez mis à me procurer une entrevue avec cet homme distingué [1].

1. Mon frère devait adresser au *Journal des Débats* des lettres sur l'Algérie. M. Saint-Marc Girardin l'avait décidé à cette collaboration, qui lui allait si peu qu'il prit prétexte d'un article de M. Cuvillier-Fleury pour revenir sur son engagement.

Je vous assure que ma plume est mauvaise et que cela nuit à mon orthographe. J'ai une pente à écrire hébreu.

Je vais vraisemblablement prolonger mon bail ici de quelques jours. Cette Afrique me tient au cœur, et je n'y voudrais pas être venu pour rien. Mais voyez-vous : heureux l'homme de la rue des Bourdonnais, s'il connaît son bonheur ! Je ne sais pas pourquoi, je me figure qu'il ne coule plus que de l'eau clarifiée dans les ruisseaux de Paris. Je me trompe probablement.

Confidentiel. J'ai écrit à M. Guizot une lettre de dix-sept pages, papier-ministre, sur l'Algérie. Dix-sept pages, c'est bête, j'en conviens; mais j'y traitais de choses qui exigeaient ce développement, et devant ma conscience j'ai été concis. Je doute que M. Guizot m'écrive ; il a autre chose à faire. Pourtant, je voudrais savoir s'il a parcouru ce gigantesque entre-filet et s'il en a manifesté quelque chose, comme à propos d'un premier brimborion de cette taille sur lequel m'est revenu un satisfecit. Vous êtes homme à savoir beaucoup de choses : ne pourrez-vous savoir cela ?

Allez donc de ce pas tout droit chez votre voisin, M. Duquerre, et montrez-lui ce passage de ma lettre, où je vous prie de lui faire compliments sur compliments de ma part; je ne doute pas qu'il n'y soit sensible. Dites-lui que je ne lui souhaite pas de voir amputer une jambe en plein chemin, ni d'avoir à faire sauter son cheval par-dessus un régulier d'Abd-el-Kader qui reste étendu en travers du sentier, les mains dans sa cervelle. Bon M. Duquerre ! je le vois

frémir. J'en ris, mais il est certain que ces spectacles-là ne sont pas les plus agréables qu'on puisse avoir[1].

Adieu, cher Leclerc. Je vous envoie une lettre pour Mallac.

Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT.

XXV

A M. EDMOND LECLERC.

Mozqbranna, djemark el Tany 1256.

Mon cher ami, vous pensez bien que je n'ai rien à vous dire après l'effroyable paquet dont je vous ai assommé l'autre jour[2]; mais je n'ai pu apprendre par votre dernier petit mot que vous étiez assez malade pour qu'on vous défendît d'écrire, sans éprouver le besoin de vous en témoigner mon chagrin par n'importe quoi. Ce ne sera pas une lettre, si vous voulez, et vous voyez qu'il m'est tombé sous la plume un papier tout drôle. Je ne vous recommande pas de vous soigner : je sais que vous êtes en bonnes mains. Quoique je n'aie jamais reçu pour ma part que des soins de portières et autres gardes-malades embellis de cigares, qui m'auraient donné des

1. M. Duquerre dirigeait le bureau dépendant du cabinet du ministre.

2. Cette lettre volumineuse (ce paquet) manque.

loochs au rhum si j'en avais demandé, je devine qu'on est un heureux moribond entre une mère et une sœur. Seulement laissez-vous faire, et ne lisez pas Racine. Pour moi, oubliant mes bonnes résolutions, l'autre jour, je me suis laissé entraîner en *Iphigénie;* j'en avais encore le cœur chargé et les yeux humides, lorsque le courrier par bonheur nous apporta un feuilleton, une janinade, une janinerie, une janineptie, sur cette merveille justement, qui me mit en colère, j'allais dire dans une sainte colère. Ah! par Mahom! il faut que je vous parle de cela; et, si vous en voulez savoir mon avis tout franc, Cassagnac et Janin, qui paraissent différer, ne sont à eux deux que pile et face d'un gros sou bien indigne d'entrer où l'on serre l'or pur de Racine. Voilà des impertinents, qui ont chacun neuf colonnes à lâcher contre un si grand poète et un si grand ouvrage! Mons Granier prétend qu'Achille doit manger sur la scène un bœuf et charger Agamemnon de coups de poing; le héros ne peut lui plaire qu'à ce prix; encore trouverait-il à redire sur la poignée de son sabre et la forme de ses housiaux, qui ne seraient pas d'ordonnance. (Voir les bas-reliefs du Parthénon, voir App., voir Claud., voir Quint., voir Asinus, Scapinius, Crétinus, et surtout Cassagnicus, histoire des classes, etc.) Quant à Iphigénie, si on ne l'appelle Iphiniasaï, qui voulez-vous qui prenne à ce qu'elle dira le moindre intérêt[1]?

1. Granier de Cassagnac fit alors contre Racine une très vive campagne, qui le mit au mieux avec Victor Hugo. Mon frère, qui se lia plus tard avec M. de Cassagnac, dont il appréciait dès lors le grand ta-

— Vous n'y êtes pas du tout, dit Janin à son tour, et votre critique, mon cher, me fait pitié. Mais lisez un peu, je vous en prie, Euripide, que je viens de parcourir, et voyez où Racine a manqué. Pour moi, je suis tout émerveillé du talent de cet animal d'Euripide; je m'étonne en vérité que Racine, qui le connaissait cependant, ne l'ait pas mieux suivi. C'est sans doute qu'il ne le lisait qu'en grec, et qu'il n'en a pas senti comme moi toutes les beautés, que vient de me révéler la traduction du Père Brumoy. Ah! mons Cassagnac, vous êtes injuste pour Racine: il a du bon, il fait bien les vers. Quelle harmonie! quelle souplesse! et aussi, lorsqu'il le veut, quelle chaste passion! quelles belles amours, qui vont les yeux baissés, le cœur au vent, c'est-à-dire, contraint et plein de soupirs, rêver sous les vieux arbres, dans les plaines d'Asnières et de Clamart, avec cet honnête garçon qui a de si beaux chiens, que l'on nomme Burette, et qui est mon ami! Oui, l'ami du critique, car le critique a un ami, il a même des amis; il a Burette et ses chiens: les chiens de nos amis sont nos amis; qui m'aime, aime mon chien. Ici, Fœdora! ici, Burette! ici, Pataud! Dites-moi, que pensez-vous d'Hermione? que pensez-vous de Phèdre? Moi, je vais vous dire sur Phèdre quelque chose de nouveau: c'est une chaste coquine. Oui, je vous le dis, et je vous laisse crier.

Vous avez là mon jugement. Je le maintiendrai à

lent, ne lui pardonnait pas cette campagne. Vingt ans plus tard, je les vis s'échauffer tous deux en revenant sur ces souvenirs.

Ceux qui ont lu Jules Janin, lequel se déclarait prince du feuilleton de théâtre, le reconnaîtront dans le pastiche qu'on va lire.

pied, à cheval, et je l'aurais maintenu en carrosse autrefois : car, vous ne savez pas, autrefois le critique avait un carrosse; il ne l'a plus. Ne le plaignez pas : il s'ennuyait dans son carrosse ! il va maintenant en omnibus, comme vous, comme l'employé aux trognons de pommes, comme le Roi. O société française hier encore si galante et si belle ! l'omnibus est le char triomphal de toutes tes majestés, voiture de gala faite exprès pour la liste civile du Juif errant ! Voisin, regardez-un peu : Santerre ne galope-t-il pas à la portière? Je crains que cette charrette aussi, comme l'autre, n'aille à la place de la Révolution. Ciel ! est-ce que le bourreau va déshabiller toutes ces femmes qui sont avec nous? est-ce que nous verrons toutes ces jambes cagneuses, toutes ces épaules rougies, et, flotter au vent des révolutions, tous ces cheveux isolés? Et d'Hermione, qu'en penses-tu, Fœdora ? qu'en pensez-vous, Burette et Pataud? Pour moi, je vais vous confier tout bas ce que j'en pense. N'en parlez point : Pataud, n'en dites rien à vos élèves; Burette, garde-toi de le répéter aux perdrix : ne trahissez pas le critique, ne le dénoncez point aux gens vertueux, parce qu'il a du goût pour toutes les honnêtes faiblesses d'un grand cœur. Hermione est brune, Iphigénie est blonde. Blondes et brunes, belles et charmantes, voilà les filles de Racine, ce grand poète, cette noble fleur que le soleil de Louis XIV fit un jour mourir en la privant de ses rayons. Racine, ô Cassagnac ! mais c'est mon amour, c'est mon rêve, c'est mon Dieu ; bien plus, c'est mon protégé. Je le défends contre Louis XIV et contre toi; je me plais

à le ressusciter, je veux en faire quelque chose. Cependant, je l'avoue, il n'est rien de tel que les Grecs et qu'Euripide traduit par le Père Brumoy.

Il ne faut pas qu'Achille soit amoureux, Ériphyle est une vilaine. Racine est trop Français : sous des noms grecs, il nous montre des personnages français; des cœurs faits comme les nôtres, des sentiments que nous avons tous. Cela n'a pas le sens commun. Il faut qu'une tragédie grecque soit intéressante comme le *Voyage d'Anacharsis* ou comme une traduction du Père Brumoy. Je vous dirais encore bien des choses là-dessus; je voudrais aussi vous parler d'un tas de bêtises, mais mon feuilleton est fini et Burette m'attend. Me voici, Pataud! Ouag ag! ouag! ouag! oua oua ouagg!..... —

Mon cher ami, quel cuistre! comment pourrait-il comprendre un si noble poète et en parler dignement?

Quatre pages qui en valent bien douze! Je me gâte décidément, et cela dégénère en monomanie. Je me suis laissé aller à ce babillage, parce que je me figure que peut-être vous vous ennuyez et une lettre qui vient de loin distrait toujours un peu. Cependant ce n'est pas un compliment que j'adresse à ma lettre, mais à mon intention, qui le mérite bien.

Je suis toujours ferme à vouloir partir. Le gouverneur revient de Mostaganem. Une fraction de Medjehers s'est soumise. C'est la tribu du récit qui vous a tant fait rire[1]. Je vous en ferai un sur le même sujet, qui sera moins plaisant; mais il est sûr que l'aventure

1. Cette lettre manque.

de Tampoure est drôle, comme toutes celles qu'il voudra raconter. Ce n'est pas un colonel de Scribe; c'est un colonel des frères Cogniard, et qui doit être représenté par Cazot[1].

Je passe ma vie à causer avec des Juifs, des Maures, des Turcs. Je sais les choses les plus curieuses du monde sur toute notre araberie. J'en ferai un beau recueil de lettres, dont plusieurs vous seront adressées, si vous le voulez bien.

Dans ma jeunesse, je formais souvent un souhait criminel : c'était d'obtenir d'une fée que mon pied pût s'allonger partout où je voudrais. L'autre jour, en lisant ce feuilleton de Janin, la coupable envie m'est revenue; je l'ai réprimée. Il me serait moins aisé de triompher du désir que j'ai d'étendre ma main jusqu'à vous.

Adieu, cher Edmond. Bon courage! La souffrance est une chose excellente, mais j'ai peur que vous n'en connaissiez pas assez le prix. Je vous souhaite donc, du fond de mon cœur, une meilleure santé.

P. S. — Comme je reçois *le Messager* à Paris, vous voudrez bien me dire, à mon retour, si *le Capitaine Lambert* est passé. Cet excellent feuilleton me crispe, et je vous assure bien que je ne sais pas pourquoi.

La ci-jointe pour Toussenel est bien importante. Merci pour la commission faite auprès du Khasnadj[2] (et non pas Khasnard, comme vous écrivez. Mais vous êtes pardonnable : vous avez pensé que ce mot venait de cadenas).

---

1. Un acteur comique de ce temps-là.
2. Le caissier du ministère.

XXVI

A M. EDMOND LECLERC.

Juin 1841.

Mon bon ami, je suis très pressé et cette lettre aussi ; je vous embrasse et Mallac aussi, qui me ravit pourtant mon frère. Qu'au moins on ne lui retire pas son petit emploi : je serais désolé qu'il le perdît, et je veux lui faire lâcher son journal[1].

J'ai vu *Rome et Loretie;* je ne l'ai pas lu. Je vous remercie de vos soins. Vous en avez un exemplaire ; mais il en est de vélin. C'est un de ceux-là que je vous donnerai, moi.

M. Hugo a fait un beau discours. On ne peut plus éloquemment patauger.

L. V.

Je suis assez mal portant.

XXVII

A M. EDMOND LECLERC.

Alger, le 20 juin 1841.

Ne m'écrivez plus ici, mon cher Edmond : je re-

1. Je venais, sur l'avis de Mallac, de quitter le ministère pour prendre la rédaction du *Journal de Maine-et-Loire.* Mon frère, que je n'avais pas consulté, regrettait beaucoup ce qu'il appelait mon *escapade angevine.* J'étais absen par congé, et non démissionnaire.

viens ; dans dix jours, je m'embarquerai pour *France!* Ah! cela sonne bien au cœur. Je n'aurai vu ni Bône ni Constantine. Mais je suis éreinté tout comme si j'en revenais, et j'ai quelques gargouillements de coliques dont je comprends l'avis. Comme je compte ne pas rentrer immédiatement à Paris, mais bien faire un tour de France, pour voir un peu des arbres et des rivières, et un peuple habillé, je vous prie de recevoir mes lettres qu'on vous renverra.

J'irai sans doute à Bordeaux voir la famille de mon cher et saint évêque d'Alger[1]. Si vous aviez quelque chose de pressé à m'apprendre, écrivez-moi un mot *poste restante,* à Nîmes ou à Toulouse : je passerai sûrement par là. Ensuite, j'irai à Angers embrasser mon frère, j'allais dire mon *coquin de neveu.*

J'ai à peine parcouru *Rome et Lorette.* J'y ai vu pourtant un mot charmant de vous, dont je vous remercie: c'est un monsieur, à Lucques, qui est *armé d'un gendarme.* Je regrette que vous n'ayez pas revu ainsi tout ce qu'il y a de trop dans ce livre, et que l'on n'ait pas été aussi docile que je l'aurais été moi-même à vos élégantes corrections[2]. Corriger un confrère en littérature, savez-vous, cher Edmond, que c'est bien beau?

Adieu, cher ami. Je reviens plein de faits doulou-

1. Monseigneur Dupuch, premier évêque d'Alger.

2. Mon frère avait chargé Edmond Leclerc de revoir avec moi les épreuves de *Rome et Lorette.* Nous n'avions pas toujours été d'accord ; et Gustave, consulté comme écrivain, éditeur et ami, s'était généralement rangé à mon avis.

reux et plein de conseils impossibles. Je les donnerai pourtant : c'est un devoir, mais dont l'accomplissement ne tournera pas à mon profit. Il faut dire ici comme les prisonniers dont j'ai vu (les inscriptions) sur les murs du fort de Mascara : A la garde de Dieu!

Je vous aime de tout mon cœur.

LOUIS VEUILLOT.

Soyez assez bon pour mettre la ci-jointe à la poste et même pour l'*affranchir*, quatre sous, vingt centimes, veux-je dire, représentant infiniment moins pour vous que pour les jeunes personnes à qui elle est destinée. Quatre sous (vieux style) font seize bonhommes de pain d'épice : savez-vous encore cela?

XXVIII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Alger, dimanche 10 juillet 1841 [1].

MON CHER FRÈRE,

Le général, arrivé hier, me signifie qu'il a besoin de moi, et me prie de rester encore quelques jours; d'un autre côté, Monseigneur m'y engage, et prétend que je ne serai pas inutile à la religion; je l'espère aussi. Enfin l'Afrique, maintenant que je la connais, m'offre un spectacle si plein d'intérêt, que je ne

1. Cette lettre ne contenant rien qu'on pût utiliser dans *les Français en Algérie* a été conservée.

puis m'en détacher. Je resterai donc encore peut-être un mois et peut-être plus; peut-être moins aussi, car à la moindre bourrasque je suis déterminé à lever l'ancre et à prendre le large.

J'espère aussi, de loin, pousser un peu notre mère à quitter Bercy.

Je me trouve dans une grande perplexité, cher frère, pour te donner un conseil relativement à ton escapade angevine. Malgré tes triomphes en Maine-et-Loire, dont je remercie Dieu, je voudrais bien que tu n'eusses pas quitté Paris. D'un autre côté, il paraît que tu ne t'y trouves pas mal du tout, et Mallac m'écrit qu'on te garde ta position... Oui; mais si tu n'es pas là pendant les vacances, ni moi non plus, où s'iront promener nos sœurs? Tout cela me tracasse infiniment, et je voudrais presque aussi n'être pas venu dans cette sirène d'Afrique, où je puise politiquement, moralement, et de toutes les façons, une érudition dont je ne me croyais pas susceptible... Tirons la ficelle, gagnons du temps, prions le bon Dieu. Informe-toi par lettres, et, s'il le faut, par voyage, de ta position vraie à Paris : fais changer en trois mois ton congé d'un mois; fais-le changer en congé de six mois, s'il est possible. A Angers, réfléchis, vois quelle est la solidité de l'entreprise, et quel est le caractère des gens, et si tu y peux faire des économies, et surtout si ta foi n'y chancelle pas. Vois encore si tu peux te déterminer à embrasser la belle vie de bohème que nous offre la littérature. Je crois bien, pour mon compte, qu'il y a du pain dans l'encrier des Veuillot, et j'ai plus d'excellents projets d'ouvrages

que nous n'en pourrions terminer en cent ans; mais enfin tu sais que Pégase est un animal fort indépendant, qui emporte son cavalier où bon lui semble, le plus souvent sur les rochers du Parnasse, où il n'y a pas grand'chose à brouter. Tout chrétien que nous sommes et que nous voulons être, la vie littéraire est l'antipode du pot-au-feu, et nous interdit les félicités dont s'abreuve notre ami Lafon. Les rentrées ne sont pas sûres à ce métier-là ; les honnêtes gens ne confient pas leurs demoiselles aux gens de lettres, et bien ils font... Vois, cher Eugène, et réfléchis mûrement à tout ce que je dis ici d'un air jovial, mais d'un cœur fort sérieux. A parler franc, j'ai peur que mon aventureuse destinée ne pèse un peu sur toi; mais, à présent que te voilà, grâce à Dieu, chrétien, et que tu marches partout sous l'égide d'un *Ave Maria*, je m'en soucie moitié moins. Consulte l'Église, consulte le bon Dieu ; et, quoiqu'il soit possible que tes lettres ne me trouvent plus ici, écris moi.

Adieu, cher frère. Je vais à la messe.

Tout à toi en N. S.

LOUIS VEUILLOT.

XXIX

A M. EDMOND LECLERC.

Alger, août 1841

Mon cher Edmond, pas un mot pour aujourd'hui, si ce n'est que je vous aime, que je viens de faire une

campagne, et que je compte rejoindre incessamment mes chers foyers, ayant de l'Afrique assez, comme disent les plaisants, non pour les raisons que vous pourrez croire, mais pour d'autres que je vous dirai.

Mille tendresses. Je suis noir comme un chaudron, et, si je voulais, j'aurais des moustaches ; mais je vais mettre mes moustaches dans le fourreau de mon sabre.

De doux propos à Mallac.

L. L. L.

XXX

M. EDMOND LECLERC.

7 Août, 1841.

J'espère que ceci est daté.

Du reste, c'est sans la moindre rancune que je chante *Alleluia*. Je suis bien fâché d'apprendre que vous traînez, mon pauvre cher Edmond ; mais c'est un bénéfice pour moi, qui vous croyais mort, ou qui du moins pensais que vous n'alliez plus du tout. C'est au point que par le dernier courrier j'avais chargé discrètement un ami de prendre des informations. Enfin vous vivez, et je vois que vous ne me désaimez pas : je vous affirme que vous avez bien raison.

Faut-il vous remercier du soin fraternel que vous prenez de mes lettres qui vous arrivent d'un air tout bête, en vous demandant leur chemin? faut-il vous

remercier du soin aimable avec lequel vous mettez ma l'unette (comment trouvez-vous cette l'unette ?... Il est positif que j'ai une mauvaise plume, qui me fait faire des fautes d'orthographe : je vais la tailler), avec lequel vous mettez ma lunette d'outre-mer au point utile pour voir clair dans les feuilletons de M. J. J. ? Cher Edmond, je l'ai lu, ce feuilleton : il m'a même amusé ; mais surtout ce qui m'amusait, c'était qu'il m'amusât. Devant les affaires qui se passent ici avec tant de labeur, au prix de tant de soins, de tant de dépenses, au milieu d'hommes dont la vie, la réputation et tous les sentiments sont sans cesse engagés dans une partie toujours incertaine, il est étrange de voir ces autres ennemis prendre leur besogne à cœur, et Janin, l'Abd-el-Kader de Buloz, et cette fille juive devenue l'Afrique de tous les deux, et le monde s'occuper de ce spectacle, et moi-même, d'ici, y prendre je ne sais quel intérêt : car que me fait Buloz? que me fait Janin et que m'importe la juive? Cela me rappelle que sur la route de Maskara (*Com-Maskeur*, la mère du soldat, hein!) le général Bugeaud, pendant une halte, parlant vivement à ses officiers sur certains principes de marche et de combat, fut tout à coup distrait par deux fourmis qui se disputaient un quartier de mouche dans les environs de sa botte. C'est étonnant, s'écria-t-il, comme les fourmis sont carnivores! Et, tombant en contemplation, il ne reprit son discours que deux ou trois minutes après.

Je vous écris au bruit des canons d'un bateau à vapeur qui emmène le gouverneur à Mostaganem. Il y a deux heures que *le Tartare* est arrivé de ce point,

apportant la nouvelle que l'importante tribu des *Medgehers* (cela ne veut rien dire, c'est un nom comme Veuillot) s'était en partie soumise, et que le reste manifestait de semblables résolutions. C'est une chose si importante, que le gouverneur a jugé convenable de partir sur-le-champ. Si la tribu des Medgehers se soumet véritablement, c'est une pierre, et une pierre considérable, qui tombe de l'édifice laborieusement bâti par Abd-el-Kader. La face des affaires peut changer du tout au tout dans la province d'Oran, qui est la base du pouvoir de l'émir, le lieu de sa naissance, son Etat héréditaire en quelque sorte. Mais tant de belles espérances ont échoué ; les péripéties sont ici tellement pressées, brusques, étranges, se forment si vite, se dénouent si contrairement à toutes les prévisions, que je n'ose encore croire à rien. Somme toute, c'est cependant une bonne nouvelle que nous avons reçue là, d'autant plus que M. de Lamoricière, héros trop vanté, nous avait fait reculer un peu [1].

Je ne crois pas avoir grand'chose de curieux à vous conter aujourd'hui, à moins que... mais oui, en vérité, je puis bien vous conter cela. Regardez un peu dans cette chambre moitié mauresque, moitié française, ces trois jouvenceaux de 26, 27 et 28 ans, groupés autour d'un pot de confitures que vous auriez envie de vous mettre sur la tête, tant elles sentent le jasmin, et de trois tasses à café simplement posées sur le pavé de faïence de l'appartement : l'un, remarquable

1. Ce mot prouve que dans l'entourage de Bugeaud on était volontiers sévère pour Lamoricière, qui, du reste, le rendait bien à Bugeaud.

par des brodequins à la napolitaine, est couché sur un matelas recouvert d'une courtine de soie et tient une Bible; l'autre, pieds nus, assis en tailleur en face du premier, et remarquable par son turban, tient à la main « el quaranne » (de *gara* qui signifie *lire*, comme chacun sait); le troisième, assis par terre et remarquable par ses pantoufles en tapisserie, tient une pipe. Ce tableau vous représente l'auteur de *Rome et Lorette* (homme jeune encore, dit *l'Univers*) argumentant au moyen d'un interprète avec Sid-Ahmed-ben-Bou-Gandoura, coulougli d'Alger et musulman plein de zèle. Il y avait bien longtemps que je cherchais cette occasion. La conférence a duré jusqu'à deux heures du matin, et à la fin, Bou-Gandoura m'a fait l'amitié de me dire que les choses auraient été différemment en Algérie, si tous les Européens avaient été comme moi. Ce n'était pas seulement un compliment — dans ce cas-là, je ne vous le répéterais point — c'était la vérité. J'ai acquis en vingt occasions, et particulièrement ce soir-là, la conviction que les Arabes nous méprisent et nous haïssent moins comme chrétiens que comme impies. J'ai trouvé dans ce jeune coulougli (fils de Turc et de Mauresque) une âme excellente, un sens droit, une pensée naturellement religieuse, et une prédisposition à recevoir la vérité que j'ai bien rarement rencontrée à Paris parmi les *Scholars*. L'islamisme n'étant qu'une hérésie chrétienne, il y a beaucoup de points de contact... et M. Laurence est un sot[1].

1. M. Laurence était directeur des affaires algériennes.

Le meilleur de cette causerie, c'est que notre petit interprète a appris là beaucoup de choses dont il ne se doutait guère, et depuis ce jour se sent tourmenté du désir d'aller à la messe et plus loin. Que Dieu est grand et qu'il est bon !

Un autre événement d'un autre genre, c'est un célèbre bal qui a été donné par le gouverneur à l'occasion des « glorieuses » [1].

Il y avait à ce bal des lieutenants généraux, des commissaires de police, un mufti, des imans, des rabbins, des mulâtres, des juges, des juifs, des voleurs, des Turcs, des Arabes, des hommes de lettres, le Père Enfantin, un descendant des Zégris de M. de Chateaubriand, des renégats, des Prussiens, des Anglaises, etc., etc. : tout cela répandu dans trois magnifiques salons ornés de marbres, de porcelaines, de dorures, dont l'un avait pour voûte le ciel étoilé. Contiguë à ces salons et de plain-pied avec eux, s'étendait une immense terrasse ornée de fleurs, d'où l'on voyait et d'où l'on entendait la mer. Et la plus belle lune qu'on puisse imaginer servait de lustre pour éclairer splendidement ce quatrième salon. Savez-vous quel effet cela me fit? D'une décoration de mélodrame dont la scène se passe à Venise et que j'ai vue je ne sais quand. Rien n'y manquait, ni les femmes parées, ni Othello, ni Shylock, ni le Barigel, ni la musique, ni le bruit des flots, ni la grande terrasse pour conspirer, de sorte qu'en me promenant sur

1. Peut-être tous nos lecteurs ne savent-ils pas qu'on appelait ironiquement les *glorieuses* les trois journées des 27, 28 et 29 juillet 1830, dont était sorti le gouvernement de Louis-Philippe.

cette fameuse terrasse, je me croyais un figurant de la Porte-Saint-Martin.

J'ai vu là, mon cher Edmond, que la fleur de ma jeunesse a été décidément emportée, comme la peste, par les vents bénis qui soufflent de Rome. Depuis près de quatre ans je n'avais pas vu un bal, et c'était alors un plaisir que j'aimais beaucoup. Mais celui-ci, malgré sa singularité, ne put m'amuser plus d'une heure, et avant minuit j'allai me coucher en pestant contre ces violons qui m'empêchaient de dormir. Je voulus me rappeler les célèbres vers de M. Hugo : *Elle aimait trop le bal* ... Hélas!

A deux heures de la nuit un repas a été offert aux dames : deux demoiselles s'y sont SOULÉES. A cette chose il faut ce mot : bouchez-vous, si vous voulez, les oreilles, mais c'est l'expression de la vérité. *L'une était rose et blanche*.. .

Je vous dirai que l'autre jour, ayant trouvé un volume de Racine, j'ai lu *Phèdre*, et que j'en ai pleuré comme un parapluie. Je n'ose plus lire Racine et je ne puis lire Hugo. Suis-je trop jeune? suis-je trop vieux? Pourtant Hugo est un grand poète ; mais c'est le poète des petits jeunes gens, tout grand poète qu'il est. Il pourra devenir le poète de tous les âges, si, dans deux ans, il veut se mettre sérieusement à faire des vers; mais j'ai peur qu'il ne donne dans l'économie politique : il est assez poète pour cela.

A propos de petits jeunes gens, vous savez que nous avons ici l'auteur de *Naissance et Génie*, ou de *Naissance d'Eugénie*, ou du *Nez sans génie*, je ne sais pas au juste le titre de l'ouvrage. A votre place,

je ne voudrais jamais être auditeur au conseil d'État. Enfin ce pauvre garçon fit une campagne : il en naquit un feuilleton (sans génie) où il prétendit qu'il avait senti, *lui aussi,* battre son cœur de *jeune homme, lorsque son cheval avait bondi, frappé par une balle arabe.* Diable ! en cherchant bien sur ce cheval, nous avons trouvé qu'il avait pu être blessé au dos, sous la selle et sous le cavalier, où il avait une légère écorchure. Il faut que la balle ait traversé la cuisse de l'auditeur, et il est heureux pour lui qu'il ne se soit pas aperçu d'une blessure de cette gravité-là. Mais voilà qu'au plus brillant de ses exploits, et lorsqu'il n'avait plus qu'à jouir de sa gloire, il attrape la fièvre (l'auditeur). Aussitôt son esprit se frappe : il devient presque fou ; il se fait saigner et se purge le même jour ; il guérit naturellement, mais il reste frappé ; le mal du pays l'empoigne : voilà un garçon qui se répand en élégies sur le propos de sa mère et de sa patrie, dont il est séparé, dit-il, par un espace de cinq cents lieues. Qui sait s'il pourra les franchir? Il demande à revoir son vieux père, sa chaumière et le conseil d'État ; il jaunit, il maigrit, il déraisonne, il veut partir, il veut être parti Un bateau quitte Alger : il y prend son passage, et s'embarque la veille. Si quelque accident avait empêché qu'un bateau ne partît de huit jours, il serait mort ; je ne ris pas. Cette étrange folie et son feuilleton m'ont fait deux peurs pour une, et c'est un bon avis que j'ai reçu là. Aussi partirai-je avant d'avoir la fièvre, s'il plaît à Dieu, car ma tête aussi pourrai décamper, personne n'est maître de cela. J'en ai vu de mieux trempés qui jau-

nissaient tout aussi vite. Jugez par cet exemple des ravages que la nostalgie doit faire sur nos pauvres soldats, qui n'ont point d'éducation, point d'adoucissement, dont la misère est effroyable, que personne ne console, et qui ne peuvent pas partir ! C'est un terrible mal, en vérité !

Je compte mes feuillets, et je vois que voici le 15e. Vous conviendrez que j'abuse un peu. Mais je vous donne huit jours pour lire cette rame de papier. Vous savez que quand j'allais vous voir dans ce cabinet où j'ai tant bâillé avant vous, je restais toujours trop longtemps. Pardonnez à la mauvaise habitude. S'il s'agissait d'une causerie, je pourrais avec raison mettre mon importunité sur les agréments qu'on trouve dans votre commerce ; mais je parle tout seul, et je suis sans excuse.

Sachez qu'il est une heure après le coucher du soleil, que j'entends les moueddens crier l'*Eucha* (prière du soir) sur les minarets, et un chanteur de rues chanter l'air de Basile du *Barbier*, au café de la Perle. Sachez que je vous rapporterai quelque babiole pour mademoiselle votre sœur ; sachez que je vous aime infiniment et Mallac aussi, et que j'approuve beaucoup les protestations de la reine d'Espagne, de laquelle Sidi-Mohammed (Thermosiris) a demandé des nouvelles avec beaucoup d'empressement à l'un des envoyés de Monseigneur. Ceci n'est point un conte..... Et salut de la part d'El Khrodja (ne dites pas Kodja, dites Khrodja, *kro*, kh*rro*).

Silo, c'est un trou dans lequel les Arabes gardent

le blé. Le mot est latin ou grec; les Arabes disent *Mat' more.*

Gourbi, c'est une cabane de branchages et d'épines.

Hadji, autant vaut dire « pèlerin ». C'est le titre de tous ceux qui sont allés à la Mecque : *Hadji Abdel Qâder ben Mahi eddin ;* — le pèlerin esclave du Tout-Puissant, fils de celui qui vivifie la religion.

Oulad, *Ouled, Oulid,* enfant : les *Ouled ben-Yahia*, les enfants du fils de Jean; les *Ouled-Aissa*, les enfants de Jésus.

Oued, fleuve: *Oued-el-Kebir,* le grand fleuve, comme qui dirait Guadalquivir.

Khodja el hakem el Djezayr, secrétaire du gouverneur d'Alger.

Khodja el Khalifa, secrétaire particulier de M. le ministre.

Douars, réunion de gourbis ou tentes.

Vous savez maintenant, mon cher ami, tout autant d'arabe que moi.

LOUIS VEUILLOT.

Sept août M CCCCCCCC XXXXI[1].

XXXI

A M. EDMOND LECLERC.

Je viens!

Alger, veille de l'an de l'Hégire.

P. S. — Un mot, s'il vous plaît, à ma portière. Je

1. Cette date, écrite en très gros caractères, pour répondre au reproche de ne pas dater.

n'ai plus ni culotte, ni redingote, ni bas, ni rien. Qu'elle voie un tailleur quelconque, et que l'on me fasse en drap noir ce qui doit être en drap noir. Si je n'ai plus de chemises, qu'elle aille en demander tout de suite une demi-douzaine chez Broquet, successeur de Coup, au Palais-Royal; qu'elle me trouve des brodequins sans vernis, mais d'un joli goût : *fissa, fissa*. C'est comme lorsque vous autres chrétiens vous dites : *presto, presto*.

On me verra faire à Toulon une fameuse mine, si je n'y trouve pas une lettre de vous.

Embrassons Mallac, et que tout respire la joie.

Ah! Edmond! je vais donc enfin voir de la boue!

EL NADJ LOUIS KHRODJA.

XXXII

A M. ÉMILE LAFON[1].

Alger, 25 avril 1841.

Mon cher Émile, tout le monde me parle de ton mariage, excepté toi. Malgré toutes tes préoccupations, que je conçois d'ailleurs, tu ne peux être plus pressé que je ne le suis, et tu vois que je trouve encore le temps de t'écrire un mot. Mais tu gagnes à cette affaire, et nous y perdons : il est naturel que

1. Cette lettre n'est pas ici tout à fait à sa date. Mais, bien qu'écrite d'Alger, elle ne parle pas de l'Algérie. C'est pourquoi je n'ai pas voulu qu'elle interrompît les lettres adressées à Edmond Leclerc, toutes si algériennes.

nous songions à toi et que tu ne penses pas à nous. Je ne te laisserai point partir pour cette destinée nouvelle sans te souhaiter bon voyage. Tu sais que je n'ai jamais eu beaucoup d'inquiétudes sur ton bonheur; tu me sembles fait pour être heureux, surtout depuis que tu as en toi l'élément du bonheur sûr et durable : l'amour de Dieu. Cependant c'est une chose grave que tu vas faire; et, quoique toutes les apparences en soient belles, je veux, à travers le grand espace qui nous sépare, m'unir à tes amis chrétiens pour te recommander de bien prier en cette circonstance Celui de qui dépendent toute allégresse et tout succès. Nous le prierons aussi, mais ce n'est pas trop de mille et mille prières. On dit que la femme qui t'est destinée est belle et pieuse; j'ai entendu faire l'éloge de ses vertus, de sa raison, de sa grâce; tu as toi-même d'excellentes qualités pour la vie commune : cependant ne demande pas à l'existence plus de bonheur qu'elle n'en peut donner, songe que la terre est un lieu de passage et d'épreuve, ne lui demande pas les joies du séjour éternel, n'attends pas des affections humaines l'inaltérable paix que nous procurera seule la présence de Dieu.

Attends-toi au contraire à des mécomptes, à une foule de petites souffrances que tu ne soupçonnes pas; offre-les dès à présent à Dieu, en les acceptant de bon cœur, comme une expiation du mal que tu as pu faire, et comme le faible tribut d'angoisses dont il est juste que le pécheur paye le souverain bien qui lui est réservé.

Applique-toi bien à faire régner dans ta maison

une harmonie fraternelle et une chasteté rigoureuse. Dans ce but, veille à n'y introduire que le moins de personnes possible. Tu diminueras d'autant le nombre de sujets sur lesquels ta femme et toi pourrez n'être pas du même avis.

Vivez chez vous et pour vous. Vous serez heureux si vous parvenez à ne vouloir de distractions que celles qui vous sont offertes par la pratique de la vie chrétienne; vous serez heureux si vous veillez à n'avoir jamais de secrets l'un pour l'autre, et si, vous repentant tous les soirs à l'examen de conscience des torts de la journée, vous formez sérieusement la résolution de n'y plus retomber. Ne laissez vieillir aucun soupçon, ni s'enraciner aucun ressentiment.

Adieu, mon cher Émile. J'ai voulu te dire tout cela, moins pour te l'apprendre que pour te prouver combien je songe à toi et combien je désire que tu sois heureux.

Ce que je te souhaite, je le demanderai à Dieu; ce que je te conseille, je le prierai de t'en instruire. Tu vas te marier pendant le mois de Marie: c'est une belle époque. Puissent les fleurs bénies de la religion embaumer toute ton existence et celle de ta famille, comme les fleurs de la terre vont embaumer la fête de ton mariage!

Alleluia.

Je t'embrasse de tout mon cœur en N.-S. J.-C.

LOUIS VEUILLOT.

Mon frère, rentré à Paris, reprit sa position, ou plutôt ses *positions* au ministère de l'intérieur : il était sous-chef d'un bureau quelconque, *détaché* temporairement au cabinet du ministre. Sa principale besogne était de dépouiller avec Mallac et Edmond Leclerc le courrier politique et d'en porter le résumé à M. Guizot. Il rapportait au ministère de l'intérieur les impressions et instructions du président du conseil.

Cette besogne lui laissait du temps, et sa collaboration à *l'Univers* devint plus active. Il y faisait un feuilleton plus ou moins régulier, intitulé *Propos divers*. Les principaux rédacteurs de *l'Univers* étaient alors Alexandre de Saint-Chéron, rédacteur en chef politique, et Melchior du Lac, qui avait la haute main sur la partie religieuse. Le directeur, imprimeur et principal propriétaire était M. Bailly de Surgy, le père des deux religieux de l'Assomption, tous deux si dévoués aux principes que leur père fut des premiers à défendre.

XXXIII

A M. EUGÈNE VEUILLOT[1].

Mercredi, 18 septembre 1841.

Mon enfant, voici une lettre en hiéroglyphes que j'ai décachetée, mais que je n'ai pu lire. Elle est arrivée hier par le ministère.

Ta lettre de ce matin m'a bien réjoui et réjouira bien nos sœurs. Hier, j'ai passé la journée avec M. l'abbé ; il m'a dit du bien d'elles. On les chérit à la maison. Nous avons encore pour ce qui les concerne trois ou quatre ans devant nous.

1. Cette lettre m'a été adressée à Angers, où j'étais retourné après avoir passé quelques ours avec mon frère à Paris.

L'abbé m'a parlé aussi des affaires matrimoniales. Quoique assez peu impatient à cet égard, j'aime autant, puisqu'il paraît que je dois me marier, en finir tout de suite. C'est aussi l'avis de ce bon abbé, mais il balance entre trois ou quatre objets. Je l'ai prié de se décider pour la moins empoisonneuse [1] : il y veillera; il veillera aussi dans ce but à ce que la jeune personne ait *toujours été pieuse*. C'est, en effet, le très essentiel, d'après ce que nous savons des converties ou soi-disant telles. Enfin l'abbé a surtout en vue une jeune beauté, libre, dit-il, de père et de mère, qui depuis son baptême n'a pas quitté l'église et qui serait son rêve pour moi. — Voilà tout ce que je sais jusqu'à présent.

M. de Lavau m'a répondu une lettre fort obligeante pour Perrin, qu'il veut voir, et que j'ai fait prévenir [2].

La quatrième édition des *Pèlerinages* a paru; comment puis-je te l'envoyer? Les dessins de Perrin sont mal gravés, et Gustave y a ajouté une image de l'église de Fribourg en Brisgau, qu'il a prise pour celle de Fribourg en Suisse. De plus, il a mis sur le faux-titre du second volume une estampille représentant trois carpes. Tu comprends tout le prix que ces illustra-

1. Allusion à Mme Lafarge, condamnée à la prison perpétuelle pour avoir empoisonné son mari; elle venait de publier ses *Mémoires*.

2. Emile Perrin, aujourd'hui membre de l'Institut et directeur de la Comédie française, après avoir été directeur de l'Opéra. Un des plus anciens amis de mon frère; ils s'étaient connus lorsque mon frère était clerc d'avoué, et se retrouvèrent à Rouen, puis à Paris. M. Perrin ne s'occupait alors que de peinture.

tions donnent à l'ouvrage. Du reste, je ne l'ai point encore vu, et, comme je ne juge pas à propos d'aller l'attendre chez lui, aujourd'hui, jour de son apparition hebdomadaire à la boutique, il est probable que je ne le verrai pas.

Ce matin, en bouquinant sur les quais, j'ai vu un bel in-8° jaune de 1834, par je ne sais qui, intitulé à peu près : Du progrès par le spiritualisme, *Esquisses du temps present!* Ça ne m'a pas donné le moindre coup. Si tu me demandes comment je vais faire, je ferai absolument comme si je n'avais pas bouquiné ce matin [1].

Tout à toi, cher frère.

XXXIV

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Jeudi.

J'ai vu hier au soir Gustave. Il m'a protesté qu'il avait cru me faire le marché le plus avantageux possible, mais que, du moment que je le croyais mauvais, j'étais libre et que je pouvais le considérer comme rompu. Il m'a seulement demandé ma parole de lui donner, à conditions égales, la préférence sur les autres. Il m'a persuadé que le marché était excellent et que j'y reviendrais, me conseillant de faire désormais imprimer à mes frais, pour avoir tout le bénéfice.

1. Mon frère avait alors en tête un livre qu'il voulait intituler *Esquisses du temps présent*. C'est de là que sont sortis *les Libres Penseurs*.

Il ne m'a pas caché que le livre de Pépin avait beaucoup plus rapporté à son auteur par ce moyen, que *Rome et Lorette* à l'auteur des *Pèlerinages*. Je dois, du reste, avouer que Gustave a été très bien dans cette circonstance et moi aussi, quoique un peu honteux de mon avidité. Oui, mon cher, il a été si éloquent, si habile, si bon chiffreur, si gentil même, que je me suis fait l'effet d'un grand scélérat pour avoir l'audace de vouloir rentrer dans la propriété, non pas de mes livres passés, mais de mes livres futurs. Comme dit un personnage de Balzac : « Je suis bien *gnolle!* »

Me voilà donc libre! que vais-je faire? Je vais toujours bâcler *l'Algérie* en un ou deux in-8°, et faire tâter Debécourt[1] par du Lac.

Gustave prétend qu'il tient beaucoup à moi, et qu'après Mme Tarbon, je suis ce qu'il y a de plus sablé[2]. Il dit qu'il réimprimera l'an prochain 3300 autres *Pèlerinages de Suisse* (c'est le chiffre), et après Pâques, *Rome et Lorette*, en ce moment à moitié vendu.

Perrin a dû voir aujourd'hui M. de Lavau.

Nous avons dîné à Bercy, où nous avons eu la visite de Louis Veuillot des Invalides, lequel nous a *fait à savoir* que, fatigué de la vie et des plaisirs de garçon, il allait se marier jeudi prochain à une fille de son pays. Il se marie à Saint-Thomas d'Aquin. Si nous avions été à la grand'messe dimanche, nous

1. Éditeur catholique.

2. Mme Tarbé des Sablons, auteur de romans honnêtes à l'usage de la jeunesse, avait alors une certaine vogue.

aurions entendu « annoncer pour la troisième et dernière publication, » le mariage de Louis Veuillot et de Mlle *** : ce qui aurait pu nous étonner sur le premier moment.

Autre : la cousine B..., en allant retenir sa place pour les grandes Indes, a rencontré un libraire en *chambre,* situé aux environs de la rue Dauphine, qui lui a offert son cœur et sa main ; elle les a acceptés. Son mari la mènera passer la lune de miel en Suisse : oui, Monsieur ! après quoi, il se propose de m'avoir à dîner, et B... ne voyagera plus.

J'ai rencontré aux Tuileries ton collaborateur Beauvais, qui m'a dit que tu étais charmant et que ce n'est pas parce que tu es mon frère.

Toussenel part samedi, revêtu de deux de mes caleçons de flanelle [1].

Tu verras dans *l'Univers* du même samedi un article sur Janin et Mme Lafarge, dont tu reconnaîtras l'auteur et dont je te demande la reproduction.

Je suis fort chargé d s compliments de Bercy pour ta personne très chère.

Gustave m'a demandé si j'avais vu ses tableaux de *maîtres,* qui sont un Gérard Dow, un Terburg et un Téniers. Il les a eus presque pour rien. Je lui ai dit que je ne les avais pas vus, mais que je les contestais. Il m'a objecté qu'il les tenait de son curé. Je lui ai répliqué que quand la cousine B... avait reçu une

1. Toussenel venait d'être nommé commissaire civil (sous-préfet) en Algérie, à Bouffarik. L'autorité militaire était alors toute-puissante dans la colonie, et notre ami affichait l'horreur de l'officier : il dut quitter Bouffarik, après avoir provoqué en duel le commandant de la garnison.

pièce fausse, rien au monde ne l'empêchait de la faire passer, et que cela ne rendait pas la pièce bonne. La discussion en est là.

Annette continue à plier son jupon. Élise est toujours une enfant charmante. Elle m'a dit aujourd'hui que si elle ne savait pas combien nous les aimons, elle désespérait de nous faire comprendre combien elles nous aiment.

Il faut pourtant que je te quitte, mon chou.

Voilà ce que j'appelle un post-scriptum.

J'ai reçu ta lettre au sujet d'un travail sur Robert d'Arbrissel. Je l'approuve fort et je t'en reparlerai.

L'article sur Drouet n'est pas mal, mais un peu lâché.

M. Boué[1] est venu hier me flibuster tes appointements. Il demande à les donner à quelqu'un qui ferait la besogne. J'ai dit grandement : Prenez ! mais je me réserve le courant. C'est entendu, et zut !

XXXV

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

19 septembre 1841.

Mon cher ami,

J'avais tant à faire sur la fin de mon séjour en Al-

1. Le chef du bureau dont mon frère était le sous-chef, toujours absent, et dont j'étais l'un des rédacteurs, toujours en congé.

gérie, que j'étais condamné à n'écrire à personne, et pas même à vous. Me voici de retour, un peu débarrassé de tout ce que j'avais de visites à faire, de renseignements à donner : reprenons nos bonnes correspondances, et pardonnez-moi une interruption qui m'a coûté. Ma sœur m'a remis votre excellente lettre ; je vous en remercie, comme du soin charmant que vous avez pris d'écrire à ces petites filles : elles n'en ont pas été médiocrement flattées. J'avais espéré qu'en revenant je pourrais aller vous voir. Le bon Dieu ne m'a pas permis cette joie, qu'il faudra bien cependant que je me donne un jour. Je suis revenu en hâte et tout droit, bien portant, mieux portant même que je n'étais lors de mon départ, mais vieilli de tout ce que le spectacle des hommes et des choses de ce temps peut faire éprouver d'angoisses à un vrai chrétien. Je crains quelquefois que nous ne soyons destinés à voir mourir la patrie. Je m'en console en pensant que nos neveux verront revivre l'Église. Louons Dieu !

Je vais entrer dans un grand travail, auquel il faut donner le pas sur tout ce que je rêvais. Je l'entreprends sans savoir si je pourrai l'achever ; et si je l'achève, ce sera un breuvage de honte que je présenterai à mon pays. Priez Dieu pour qu'il m'inspire et me soutienne dans cette œuvre. Demandez à mon auguste patron saint Louis, mort sur la terre africaine, de m'envoyer un reflet de ses lumières et de sa charité. Adieu, mon cher ami. Je suis toujours à mon ancien logement, rue de Grenelle, 85. Écrivez-moi bientôt, et dites-moi si l'on vous a envoyé *Rome et Lorette*. J'a-

vais à cet égard donné des ordres avant de partir, et je ne puis savoir s'ils ont été suivis.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur.

XXXVI

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

25 septembre 1841.

Cher frère, ce matin je suis allé déjeuner chez M. Guizot. Je ne me doutais de rien, je portais aux enfants les babioles que tu as vues et les trois volumes de Gabourd qu'il m'avait chargé de présenter à S. Exc.[1]. Les enfants ont reçu leurs babioles en riant, et M. Guizot les siennes avec beaucoup de bonne grâce. Puis, après déjeuner, il me dit : Je viens d'écrire à Bugeaud une lettre qu'il faut que vous lisiez. — Je lis la lettre, très longue et très bien faite pour un pékin. J'approuve. Ce n'est pas tout, me dit-il; il faut que je sache, par détail, telles, telles et telles choses : une kyrielle. Vous allez me faire un travail comprenant ce que vous savez sur ces divers points. Nous le réduirons ensuite en une certaine quantité de questions, et vous *partirez* de manière à arriver à Alger vers le milieu de novembre; vous y resterez à tout éclaircir, décembre, janvier, et vous reviendrez en février pour la discussion des Chambres. — Je t'avoue que je fus un peu terrassé. Pourtant, je fis

1. L'*Histoire de France*, par Amédée Gabourd. Celui-ci était alors chef ou sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur.

bonne contenance sous ce coup de massue. Je répondis avec sang-froid que j'allais obéir, et que je me tiendrais à ses ordres pour partir lorsqu'il le voudrait. Mais, lui dis-je, j'aurais besoin de vous parler de ma position, qui n'est pas claire. — N'êtes-vous pas toujours à l'Intérieur avec 500 francs par mois? — Si fait, mais il n'y a là rien de sûr; je voudrais quitter mon bureau et... et... l'Intérieur! — Eh bien, nous arrangerons cela parfaitement quand vous serez revenu. — Écoutez, Monsieur le Ministre, ajoutai-je, me prenez-vous à votre service? — Oui, me dit-il avec un sourire très tendre. — Eh bien, je suis content.

Voilà, cher frère, l'événement du jour. Je crois que tu le trouveras assez gros. Quant à moi, j'aimerais autant rester, mais je ne suis pas trop fâché de partir. Me voilà ambassadeur. M. Guizot n'a jamais lâché personne : il ne m'abandonnera pas, et je vais joliment me compléter sur l'Algérie..... D'ailleurs, je ne pouvais pas refuser. A la grâce de Dieu maintenant!

C'est égal, c'est drôle!

J'ai vu hier Lafon. Il m'a tout réjoui du naïf récit de son bonheur. Quel charmant garçon et comme il mérite bien d'être heureux! Tu ne peux t'imaginer quels touchants témoignages d'affection il m'a donnés et comme j'ai été content de le voir. La grosse chose qui l'embarrassait et qu'il avait à me dire, c'était que tout le monde dans la famille lui parle de moi et veut me voir, et qu'il craint que je ne satisfasse pas à ce désir; j'y satisferai [1].

1. Émile Lafon, le constant et très cher ami de mon frère depuis leur rencontre à Périgueux, venait de se marier.

L'article sur Janin a eu un retentissement extraordinaire dans tout le petit monde des journaux. Saint-Chéron, en le lisant, gambadait comme un singe; du Lac, en en parlant, posait le double-blanc sur le double-six; Blanche se voilait le visage et déplorait le malencontreux chef-d'œuvre; Toussenel, ivre de joie, est allé acheter un numéro dont il fait des lectures publiques, et je crois qu'il a dans ce but retardé son départ de deux jours. Burette a subi une de ces lectures et a dit : Je ne comprends pas ce que Veuillot a contre Janin : il ne sait donc pas que Janin a fait mettre aux *Pèlerinages* une couverture de vingt francs? M. l'Abbé, Mallac, Dillon, criaient merveille. Durangel, qui vise aux *Débats*, a eu la chair de poule, et Lafon, entendant lire cet article à haute voix chez son beau-père, a dit : Il me semble que j'entends parler Veuillot! Or il ne m'avait pas encore vu, et il ne sait même pas le nom du journal que l'on reçoit chez lui. — C'est certainement le suffrage le plus flatteur de tous. Mais voilà un succès qui présage une tempête, et, selon toute apparence, je vais être à mon tour *éreinté*. Bah! je suis de force [1].

Je t'ai dit que j'approuve complètement Robert d'Arbrissel. On a fait dernièrement un roman sur ce

1. Cet article n'a pas été reproduit dans les *Mélanges*. Divers autres articles de ce temps ont également été écartés ou oubliés. Je compte en former, avec d'autres travaux plus anciens, un volume que j'intitulerai *Premières OEuvres*.

Deux mots sur les amis ou connaissances nommés par mon frère dans ce paragraphe et dont il n'a encore été rien dit : Blanche (Albéric de Blanche-Raffin) était un des plus jeunes, sinon le plus jeune rédacteur de *l'Univers;* Burette, professeur de l'Université, auteur de *Cahiers d'histoire* et d'une *Physiologie du fumeur*, faisait profession d'être

sujet; mais c'est comme les *Esquisses du temps présent* dont je te parlais l'autre jour. Il faut t'y mettre, toi et ton archiviste, sur-le-champ, avec feu, avec rage. J'offre ma collaboration. Il y aura certainement libraire pour un livre de cet intérêt, s'il est fait consciencieusement[1].

Adieu, cher frère, pour aujourd'hui. Je vais ce soir voir M. l'Abbé et j'aurai un post-scriptum à ajouter sur l'effet de la grande nouvelle.

P.-S. — 26 septembre. — J'ai vu ce matin à déjeuner, chez M. Guizot, M. de Barante. Je le prenais pour un notable de Lisieux. Il paraît, comme dit Romieu, que ce n'est décidément pas difficile d'être ambassadeur. Ce grand seigneur portait..... rougis, ô mon frère, une cravate violette! Quel goût, Menzicoff!

J'ai trouvé hier chez mon portier une lettre revenant d'Alger qui ne m'a pas peu surpris. Elle est de Saint-Marc Girardin, à qui j'avais écrit de là-bas. Il approuve complètement le point de vue exclusivement chrétien sous lequel je lui avais présenté la question, et me fait en deux pages un éloge sans réserve de *Pierre Saintive*, dont jamais personne, ni toi ni moi, n'a dit tant de bien. Il en trouve la fable belle, les personnages remarquablement inventés, vivants, ne gesticulant pas, et la conclusion haute et morale, tout

l'ami intime de Jules Janin; c'était sa gloire; Dillon, Irlandais naturalisé Français, était employé aux Affaires étrangères et écrivait dans *l'Univers*.

1. J'avais formé le projet d'écrire en collaboration avec M. Marchegay, archiviste de Maïne-et-Loire et protestant, une *Vie de Robert d'Arbrissel*.

en regrettant comme tout le monde, excepté moi, que Saintive et Thérèse ne fassent pas une multitude d'enfants. Je suis heureux que cette lettre ne soit pas arrivée un jour plus tôt. La perspective d'un article dans ce genre aux *Débats* m'aurait fait peut-être rengaîner lâchement ma tirade sur Janin. Hélas! mon pauvre frère, on a beau s'en défendre et s'en vouloir, on est toujours homme de lettres par une foule d'endroits[1].

La pensée de *Robert d'Arbrissel* me sourit davantage d'heure en heure. Il n'y a rien qui fasse étudier agréablement comme un beau travail, et celui-ci comprend des immensités. Tu verras comme cela te formera le jugement et la main; et qui sait si le bon saint, à qui tu en dirais de temps en temps deux mots, ne profiterait pas de la circonstance pour convertir ton collaborateur?

Tu dois ce long post-scriptum à la présence inopportune mais fort chère de nos sœurs, que sœur Marie-Louise m'a tout à l'heure amenées, et qui ne me permettent pas, comme bien tu le penses, un travail sérieux. Après avoir, selon leur usage, tout bouleversé et bu par plaisir *cinq verres d'eau sucrée*, elles se sont calmées un peu. Élise a empoigné *Émile* et *Marie*, et Annette le grand homme. Mais voici quatre heures : nous allons au Salut.

T'ai-je dit que j'ai reçu une lettre très aimable de Bugeaud, où il me témoigne mille contentements de

1. M. Saint-Marc Girardin était alors député influent, en même temps que l'un des personnages de l'Université et des plus importants rédacteurs du *Journal des Débats*.

l'espérance de me revoir? Mais cette fois il n'y aura plus de brouilleries, je ne demeurerai plus chez lui, et, avec la mission que je dois remplir, je trouverai des prévenances à toute heure et partout.

2e *P.-S.* — Je viens du couvent: l'Abbé approuve, mais il déclare qu'il ne me reverra jamais si, avant de partir, je ne lui rapporte pas le traité-Gustave, pour qu'il le brûle et en jette la cendre au vent.

Adieu définitivement pour aujourd'hui, et tout à toi en Notre-Seigneur, de près comme de loin.

Ton frère dévoué,

LOUIS V.

XXXVII

A M. EDMOND LECLERC.

Septembre 1841.

Je viens de lire votre affaire [1], et c'est vraiment très joli, d'un bon goût, d'une mémoire, d'un instinct, d'une honnêteté qui font continuellement plaisir. C'est écrire en homme qui a toujours une chemise blanche, et qui ne dépense pas son esprit comme un enrichi son argent, moitié pour faire montre et le reste par spéculation. La déception y est

1. Edmond Leclerc, grand admirateur de Mme de Sévigné, avait publié, après une visite aux Rochers, quelques pages sur cette excursion littéraire.

charmante; toutes les fois qu'elle vient, on l'attend; elle se fait presque désirer. Enfin Mme de Sévigné, oui, Mme de Sévigné en personne aurait aimé cela.

Quel dommage, mon cher ami, que vous n'ayez pas pu tout comprendre et par conséquent tout pu dire! En lisant, je me dépitais contre vous. Il y a les trois quarts de votre narration que je n'aurais jamais imaginés, et je ne pourrais jamais si bien faire l'autre quart, mais il y a un cinquième quart auquel vous n'avez pas seulement pensé et dont je me serais, moi qui vous parle, tiré joliment. Je l'entreprendrai peut-être un jour, pour avoir occasion de célébrer tout à mon aise ce que je trouve si charmant dans votre travail. Ah! chien (révérence gardée) de n'avoir point vu la femme qui aimait tant Bourdaloue, qui se reprochait si ingénument, aux approches de Pâques, d'aimer trop sa fille, qui doutait si tristement de la tendresse de cette froide personne, qui avait tant de jours pleins d'angoisses dans sa belle existence, qui se croyait janséniste et qui l'était moins que vous! Voilà le défaut de votre article : il y manque deux pages, qui sont le sérieux, le grave, le douloureux de cette plaisante et aimable et facile vie. Vous faites de Mme de Sévigné le portrait le plus frais, le plus élégant, le plus souriant, le plus pomponné : mais elle avait un pli au front que je n'y retrouve pas; mais, entre chien et loup, sous ces grands arbres où elle aimait tant à rêver de sa fille, elle rêvait à quelque chose encore que vous ne dites pas; et si vous ne montrez point ce pli sur son front, si vous ne dites

point quel était ce rêve dans son cœur, le portrait n'est pas fini. C'est une lacune effroyable, et le mal est que vous ne le sachiez point.

Vous allez partir. Malgré les quarante sous que je vous dois, je ne sais point si j'aurai le temps de vous aller voir. Je veux pourtant que vous emportiez mes compliments sincères, et que vous connaissiez sur le même sujet mes regrets, qui sont tout aussi vifs et sincères que mes compliments : c'est pourquoi je vous écris. Ne méprisez point ce que je vous dis là. Songez-y quand vous serez en voiture — car que faire en voiture à moins que l'on ne songe? — et promettez-vous, quand vous aurez du loisir, de lire un peu Bourdaloue ou Nicole (mais il est sec comme une vieille peau) comme vous avez visité les Rochers, par dévotion seulement pour ce que Mme de Sévigné aimait. Ne dites point que c'était de son temps, qu'elle s'est trompée. — Il y a toujours quelque chose de vrai au fond de l'erreur d'un esprit comme celui de Mme de Sévigné — (ceci est d'un bon auteur) — et la moindre lumière que vous en pourrez tirer, éclairera beaucoup d'admirables choses que vous ne soupçonnez pas.

Adieu. Voyagez heureusement. Je vous place, comme c'est mon droit, sous la garde des bons anges. Puissent-ils, en même temps que vos yeux s'ouvriront sur les merveilles de la nature, reporter votre esprit jusqu'à l'Auteur de ces belles choses, et faire en sorte qu'un cœur et qu'une âme qu'il a aussi formés, ne soient pas moins intelligents à le reconnaître, à le louer et à l'honorer que ses pauvres créatures, le brin

d'herbe et l'oiseau! Croyez à mon affection chrétienne.

XXXVIII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Septembre 1841.

Cher frère, la présente est pour t'informer que je n'ai absolument rien à te dire. La position n'a pas varié depuis dimanche dernier, que j'ai vu M. Guizot et entendu de lui ce que tu sais. Le Père Varin ayant fait hier une apparition à Paris, je l'ai informé de mon départ; sur quoi il a loué Dieu, persuadé que la chose me serait bonne. Tu sais qu'un pareil sentiment m'aurait enlevé jusqu'à l'ombre d'un doute et d'un regret, si j'avais ressenti quelque chose de semblable : je vais donc faire mes paquets en toute sérénité d'esprit.... et tu referas le voyage de Paris en février naturellement.

Que parles-tu de seconde édition de *Rome et Lorette* pour l'année prochaine? Sache que neuf cents exemplaires ont été enlevés, et que la seconde édition va se fabriquer incessamment[1]. Je la prépare avec l'aide utile de M. Guerrier de Dumast, qui a la bonté de venir à cet effet passer deux heures chez moi tous les jours. Nous avons fait de l'*Introduction* un chef-

1. Les deux premières éditions de *Rome et Lorette* étaient en deux volumes, format in-12. C'était aussi le format des *Pèlerinages de Suisse*. Les éditions suivantes ont paru dans le format in-8°.

d'œuvre : c'est nettoyé, c'est brossé, c'est frotté, c'est ponctué... ah! mais[1]... — J'ai ravagé beaucoup le volume II. J'en expulse toute espèce de charge et d'idées politiques de nature à me fermer n'importe quelles portes de France ou d'Italie; j'y ajoute deux ou trois chapitres, et va donc! Gustave tire cette fois à trois mille, et prétend que j'en recevrai deux mille francs et quelques fractions; il vendra quatre francs. Quant à la première édition, qui se vend cinq francs, elle m'aura valu neuf cent quatre-vingt-trois francs soixante-six centimes.

Gustave me redevait, tous comptes faits, cent cinq francs, qu'il va me payer par un billet. Vois l'avantage! Puisqu'il ne veut payer qu'en billets, je vais avant de partir, lui en faire faire sur le prix de la seconde pour cinq ou six cents francs, que je donnerai à Moreau, Broquet, etc. Si l'on me passe des frais de route avec quelque abondance, je m'arrangerai avant de partir pour payer tout ce que je dois. Ce sera joli. Je vais voir pour tes quatre-vingts francs; je les empoignerai peut-être, et donnerai à Meynadier un billet Ful..., — pour solde.

J'ai vu Duchâtel, qui était, m'a dit Leclerc, un peu vexé de n'avoir encore pas reçu ma visite. J'ai arrangé cela, jetant la faute sur Mallac. J'ai longtemps causé avec S. Exc. de l'affaire d'Afrique : tout s'est très bien passé; il a approuvé ma course nouvelle,

1. M. de Dumast, très grammairien, prétendait que mon frère n'entendait rien à la ponctuation. Mon frère soutenait que chaque écrivain devait avoir le droit de ponctuer à sa façon; mais il se rendait presque toujours.

et hier Gérin m'a dit son petit mot. C'est bien[1].

Le *Sub tuum* marche. — Si je ne le finis pas, je l'emporterai bien avancé, et je le terminerai là-bas. Ce sera original de dater d'Alger la belle copie que j'en veux remettre à Mme la Supérieure. Sans compter qu'il y en aura un exemplaire sur lequel Lafon, Rédier, Chézaud, et Gustave lui-même, quoi qu'il en ait, épuiseront leurs arts, comme obligés des Oiseaux.

Maman a pris de son mieux la nouvelle de mon décampement. J'ai fait du style pour lui dorer la chose; et, comme j'y étais allé exprès le matin, j'ai détourné sa tristesse en lui demandant un bouillon, que j'ai loué beaucoup.

Les sœurs sont toujours magnifiques. Nous avons eu le bonheur ce matin de communier tous les trois, et nous t'avons bien recommandé à Dieu.

Très cher petit frère, aime-nous bien et prie pour nous. Travaille, travaille surtout pour le bon Dieu, qui nous comble de tant de faveurs que le Père Varin n'en revient toujours pas.

M. l'Abbé n'a pu me dire si Robert d'Arbrissel est canonisé ou seulement béatifié. Je vous trouve plaisants, vous autres historiens, de ne pas savoir cela. Le *Robert d'Arbrissel* dont je t'ai parlé, est d'un littérateur breton nommé Ernest Menard. On en annonce la *seconde édition* (en tout conforme à la précédente). Va votre train. Ceci ne doit nullement vous arrêter. L'Abbé approuve très fort ce projet de travail.

1. M. Gérin était le caissier en chef du ministère de l'intérieur.

Adieu, mon cher enfant. Je t'embrasse en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XXXIX

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

17 octobre 1841.

Je réponds tout de suite à votre excellente lettre : je ne sais pas si je pourrai le faire plus tard. Béni soit Dieu de vous avoir guéri ! Je lui en rends mille grâces, et je regarde cela comme une faveur qu'il me fait : il me laisse mes amis, il me les laisse pour qu'ils me donnent de bons conseils et pour qu'ils le prient de me continuer sa miséricorde. Quoique je m'applique à être très réservé dans les choses que je demande à Dieu (du moins de propos délibéré, car mes misérables désirs veulent tout), je lui demande ici formellement de me donner la satisfaction de vous embrasser un jour. Je sens que vous m'aimez, et dans chaque ligne que vous m'écrivez je vois battre votre cœur. Oui, mon cher ami, quoique bien occupé en Afrique et de choses bien graves, je me donnerai le plaisir de vous écrire plus souvent que je ne l'ai fait. Comptez-y.

Procurez à mon frère toutes les bonnes connaissances possibles. C'est un charmant enfant, mais un

peu retiré. Il sera enchanté de voir un de mes amis, car il vous connaît et vous aime presque autant que je le fais. Frères, sœurs et mère, tous les Veuillot du monde vous sont très attachés. Mon frère se nomme Eugène, il est rédacteur en chef du *Journal de Maine-et-Loire*. Si vous avez jamais le temps de lui écrire un petit mot, vous le rendrez fort heureux.

Le jeune horloger, successeur de M. D***, c'est mon cher R***, mon fils spirituel : car c'est par moi que ce brave garçon est revenu, il y a dix-huit mois, à la pratique de la religion. Je n'ai jamais fait pour Dieu conquête plus facile et plus douce. Je ne connais qu'une âme aussi simple et aussi bonne : c'est le peintre Émile Lafon, gendre de M. Choiselat-Gallien, autre ami de R*** et mon enfant aussi.

L'on peut confier à R*** le bonheur d'un ange. C'est la droiture, la franchise et la piété mêmes. Il est excellent ouvrier, et même plus qu'ouvrier, car son esprit est plein de ressources et d'inventions ; il est laborieux, très rangé, doux, confiant, égal et spirituel. Il a toutes les chances de succès et il offre toutes les garanties de bonheur. Certes, je le présenterais à une famille avec plus de sécurité que moi-même : car, pour moi, je ne serais sûr que de vouloir combattre; et lui, il y a des combats qu'il n'aura jamais à livrer. Si vous savez qu'on le propose pour quelque personne digne de lui sous le rapport de la délicatesse des sentiments et de la piété, dites qu'on accepte bien vite, et mariez ensemble ces deux saints.

R*** est fort connu aux Oiseaux, où Lafon et moi l'avons mené, et toutes ces bonnes dames l'aiment

comme leur enfant. Il est aussi le protégé des pères Jésuites, et il a pris parmi eux son directeur [1].

Adieu, très cher ami. Que Dieu vous garde!

LOUIS VEUILLOT.

P.-S. — Je vous recommande *l'Avent liturgique* de dom Guéranger. C'est un beau livre, tel qu'il le faut en ce temps-ci [2].

XL

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Paris, 6 novembre 1841.

Certainement, cher Eugène, nous n'avons pas beaucoup fatigué la poste depuis un mois. Je me le reprochais et à toi aussi. Je voulais te demander s'il fallait être absolument à Alger pour recevoir une lettre de toi. Tu m'aurais joliment retourné la plaisanterie.

Je ne sais quand je partirai, ni même si je partirai. On attend aux Capucines [3] une lettre du gouverneur général. J'ai fait mon mémoire : 48 pages, grand style à sentences, clarté parfaite, raisonnements nouveaux, et, pour finir, une péroraison catholique, où, grâce à Dieu, j'ai fait entendre à mon illustre lecteur

1. R*** a justifié les prévisions de mon frère : il compte parmi les notables de l'industrie française ; il est resté ferme chrétien.

2. Le premier volume de *l'Année liturgique* venait de paraître.

3. Le ministère des affaires étrangères, situé alors boulevard des Capucines.

protestant tout ce que j'ai dans le cœur. Tout cela a été fort approuvé; mon patron Guizot me l'a dit en termes très nets, il y a eu mercredi huit jours, après avoir dîné en tête-à-tête avec lui et ses enfants. Il est toujours parfait pour moi, et je l'aime vraiment : il est bon et large. Sur le propos de mon voyage, lui ayant dit que les 500 francs de l'Intérieur pourraient ne pas me suffire, ce qui est vrai, il m'a répondu tout de suite qu'il y suppléerait, et demandé ce qu'il faudrait pour me mettre à l'aise. J'avais fait le compte : je demandai un millier de francs. — Je vous donnerai un peu plus, me dit-il, pour que vous ne soyez gêné en rien. J'aurai donc de 12 à 1500 pour cette course : tu vois que l'économie n'y perdra pas.

J'y pourrai perdre ma place à l'Intérieur : je n'en serais pas absolument fâché, quand même l'extérieur me laisserait dehors par suite d'expulsion instantanée au moment de mon absence. Je serais *victimé :* c'est cela qui est bon ! Tu n'ignores pas que le *victimage* est la plus grosse usure que l'on puisse pratiquer en ce temps-ci. Renversé avec le ministère !... bigre ! où s'arrêtera mon élévation ? Sérieusement, j'aime mieux tout et n'importe quoi que de me rendre à mon bureau sous les ordres de M. Brule de C., dont on cite des histoires très bouffonnes. C'est M. le marquis de Mascarille tout craché. La bibliothèque de l'Intérieur ayant été mise dans ses attributions, il a aussitôt écrit à Alfred de Musset qu'il se félicitait de l'avoir sous ses ordres, qu'il eût à le venir voir, et qu'il le traiterait bien : le tout sans un

mot d'orthographe. Musset est venu au ministère demander à être mis sous les ordres du garçon de bureau des Beaux-Arts, mais pas sous les ordres de ce monsieur-là, étant trop vieux à présent, disait-il, pour servir sous quelqu'un qui ne sait pas l'orthographe. Le Brule est chevalier de la Légion d'honneur. Ce C. brûle de me voir : On prétend, dit-il, que *mon* sous-chef est un écrivain assez distingué, mais je ne le vois pas beaucoup. Il a certainement du malheur avec ses subordonnés, mais ses subordonnés en auraient plus encore avec lui. Au moins M. Boué ne corrigeait que mon style ; en voici un qui voudra corriger mon orthographe. Non, non, Brule, tu ne me verras pas beaucoup. Je n'ai nulle envie de travailler à ta splendeur, et de te faire des rapports.

L'Abbé veut toujours me marier, mais les affaires matrimoniales sont bien remises. Il faut couler l'Algérie en visite d'abord, et puis après en écriture. Ce n'est pas l'affaire d'un moment. Je veux bien me marier ; mais je ne suis pas fâché de le vouloir et d'en écarter l'heure. Il y a des jours où cela m'épouvante tout à fait.

Mon cher enfant, je ne puis certainement prétendre à être heureux comme le bon, sage, tranquille et naïf N.; et cependant il a ses petites peines : cela donne à penser. Quand je suis tracassé, je prie, je travaille, et tout passe. Quand je serai marié, si ma femme me tracasse, elle ne passera point. Il faudra certainement à cette pauvre femme beaucoup de patience, de raison, d'esprit et de simplicité. En connais-tu douze de ce calibre-là?

Maman va bien, nos sœurs vont bien. Antoine est en voyage.

J'ai vu Debécourt; il m'offre, le prix du livre étant réglé, de me donner moitié à la remise du manuscrit et moitié deux mois ou un mois après la publication. Point de billets, point de calcul sur le prix de revient, point d'affaires d'aucun genre, et cela me sourit assez.

Patiente sur les petits désagréments de G. et autres; essaye de rester jusqu'à mon retour; mais ne fais cependant aucun sacrifice aux dépens de la religion, et n'insère plus de *Juives :* c'était proprement ignoble. Si tu ne peux rester, tu viendras demeurer chez moi, et tu prendras de Gérin ou de Gustave ce qu'il faudra pour n'aller jamais chez Cuvigny. Je ne veux pas du tout d'une économie qui consisterait à te tuer. Tu t'informeras de quelque bonne pension, ou tu iras à la Madeleine. Songe que ce n'est plus même ici un sacrifice. Je dois encore environ 1200 francs. Gustave, pour *Rome et Lorette,* va m'en devoir 2000; G. m'en doit 100 (qu'il pourra te donner), et le manuscrit du *Sub tuum* sera prêt à être livré à mon retour; or je ne le livrerai que contre du comptant. Cependant, il faut patienter. Dieu ne te demande point des tirades qui aboutiraient à te faire remplacer par un voltairien; et si tu ne peux parler à ton gré de la religion, il t'est aisé toujours de la pratiquer. Fais de ton mieux le journal dans un goût de morale bête comme la peuvent supporter ces messieurs, et mets toi en état de payer tes dettes. Quand nous ne devrons plus rien, nous serons riches,

très riches; d'ici là, nous sommes des gueux. Mais que fais-tu? que lis-tu? Pour l'amour du bon Dieu et de ton âme, pour l'amour de nos sœurs et de moi, ne perds pas ton temps. Apprends, mets-toi en état de travailler, écris ta course dans la Vendée, étudie, et prie surtout.

Adieu, cher frère, Je t'embrasse en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

J'ai fait huit chapitres nouveaux pour *Rome et Lorette*, d'où je retire l'équivalent. Tout est revu, corrigé, ponctué, rafistolé, et M. de Dumast soignera les épreuves. J'ai fait mon mémoire algérien, dix ou douze chapitres du *Sub tuum*, quelques articles pour *l'Univers*, etc., etc. Vois tout ce qu'on peut faire en travaillant un peu.

XLI

A M. EUGÈNE VEUILLOT

Paris, 25 novembre 1841.

Je commence, ou je finis (ça m'est bien égal, et, comme on doit dire à la cour, je m'en bats l'œil) par croire que je ne retournerai point en Algérie : pas un mot de ce pays-là, pas un mot du ministre, que je ne vais plus voir, lui ayant signifié que j'attendrais ses ordres, et il ne me les envoie pas. Dans quelques jours il serait presque ridicule de partir, et je com-

mencerai mon livre. Mais, en tout cas, je ne me mêle point de cette affaire; je la laisse à Dieu. Moi, je suis dans le doute, et Dieu n'y est pas. Il faut convenir que nous serions de grands sots, de prendre tant de soucis de nous, lorsque ce bon maître s'en occupe et veut bien ne pas ne nous le laisser ignorer.

J'ai livré la seconde de *Rome et Lorette* à l'éditeur, accrue de dix chapitres nouveaux et diminuée à peu près d'autant des anciens. Tu auras donc le plaisir, si plaisir il y a, de lire un tome II tout neuf.

Voici une nouvelle. Tu connais mon aversion pour la confrérie de Saint-Paul? En conséquence, j'y entre[1]. Elle fonde une *revue* que j'ai critiquée ; j'en deviens le collaborateur. Je me plains des chiens de libraires qui payent trop peu les auteurs : c'est pourquoi j'ai passé deux ou trois jours à fabriquer pour la susdite *revue* un bel article de 22 pages, qu'elle insérera moyennant payement *par moi* de vingt francs pour deux années de cotisation confraternelle! et je suis enchanté de cette affaire-là, car — chose étrange! — tous ces changements ne sont pas sans raison. Le Père Lacordaire est venu dire un mot à la confrérie. Gabourd m'y a perfidement entraîné ce jour-là : je me suis laissé prendre. Ce que le Père a dit, m'a donné des scrupules sur mon isolement. Pourquoi ne travaillerais-je pas comme les autres, avec les autres ? Si je fais un peu mieux qu'eux, est-ce une raison pour me

1. La confrérie de Saint-Paul était une réunion ou association de jeunes gens catholiques appartenant aux professions libérales, surtout des écrivains et des artistes. Le saint abbé Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires, la patronnait de tout son cœur. Elle se réunissait chez lui ou dans une dépendance de son église.

tenir a l'écart? Ne leur dois-je pas rigoureusement le peu de force qu'ils peuvent recevoir de mon concours ? J'ai vu des dehors simples, des cœurs unis dans le désir du bien, qui avaient la modestie de me demander presque comme un chef. Hélas! les pauvres catholiques en sont-ils à ce point qu'ils regardent presque comme un de leurs chefs un pauvre diable comme moi? J'en ai été chagriné; je me suis hâté de grossir leurs rangs. Ils ont ma plume, et ils auront encore tout ce que je puis leur donner de temps et d'avis. Après tout, avec un peu de zèle, Gabourd et moi, qui sommes les moins inexpérimentés, nous parviendrons peut-être à nous former parmi eux des exemples et des maîtres ; il y a dans cette petite réunion beaucoup de foi et de bonne volonté. Debécourt nous imprime pour rien : il fera ses frais, s'il peut ; du surplus nous solderons une petite collaboration laborieuse et indispensable ; les autres donneront leur travail, leurs soins et leur cotisation. J'aime ce marché-là; je suis capable d'aller jusqu'à payer mon abonnement, et je vais tourmenter mes amis pour qu'ils en fassent autant. Tu comprends bien que j'entre avec armes et bagages, et que je te demande ta collaboration, tes éloges, etc. Nous paraîtrons le 15 décembre; tu nous feras mousser, et il faudra qu'absolument tu nous donnes quelques articulets. Fais cette petite infidélité à Robert d'Arbrissel : le bon saint ne t'en voudra pas. Cette revue peut devenir quelque chose; si elle prend, je la pousserai dans l'art, et, avec nos confrères les artistes, nous en ferons un *Artiste chrétien*, chose que j'ai toujours désirée.

Depuis deux ou trois jours, je ne fais rien, je flâne, je bouquine ; je cultive Mme de Maintenon. J'ai acheté pour vingt sous, au coin de la rue du Bac, es curieux *Mémoires de la Beaumelle*, — 10 volumes, — que j'ai reconnus avoir été volés à mon ami M. de Cabre, et cette lecture m'en apprend long sur la politique. Je suis toujours monarchiste, et plus que jamais convaincu que la monarchie est flambée et qu'elle ne l'a pas volé. Nous allons à du nouveau, et nous sommes bons de nous battre pour de semblables guenilles ; mais il faut toujours un sabot à cette énorme diligence de l'humanité qui est toujours sur une pente rapide.

Notre petite revue sera un tout petit sabot. A propos de cette revue, Gustave, qui a refusé de s'en charger à des conditions plus onéreuses pour la confrérie que celles de Debécourt, a fait la mine la plus drôle du monde, lorsqu'il a su que j' llais y travailler assidûment. Je n'ai pas voulu laisser à Gabourd l'ennui de lui annoncer cette nouvelle, dont le pauvre Gustave a eu la faiblesse de faire une nouvelle désagréable pour lui. Il a prétendu que mon zèle ne serait pas de longue durée. J'ai répondu que c'était bien possible, mais que j'aurais grand tort : — deux vérités !

Mère, sœurs et Antoine, tout va bien.

Adieu. Prions Dieu, aimons-nous.

LOUIS.

J'avais pourtant bien recommandé au portier de fermer ma lettre. Mais il n'a pas eu grand tort : son affaire est d'ouvrir, et non pas de fermer.

XLII

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

15 décembre 1841.

Mon cher ami,

Vous me croyez sans doute en Afrique, et je n'ai pas quitté Paris. Après bien des hésitations, il a été décidé que je resterais. Reprenons donc notre amical commerce : c'est une de mes joies.

Le mariage de mon ami R*** n'a pu se faire. Le pauvre garçon s'est soumis de bon cœur à la volonté de Dieu, mais il a eu de la peine à digérer ce qu'il y a eu de blessant et d'injuste pour son père dans les raisons qui ont détruit ce projet. Il est venu chercher auprès de moi quelques consolations, et, après avoir un peu causé, nous sommes convenus que tout était pour le mieux dans toutes les épreuves. Maintenant il n'y pense plus. Pour moi, j'ai regretté, tout en m'en remettant à la Providence, l'insuccès d'un plan que je savais heureux. Connaissant le caractère des jeunes gens d'aujourd'hui, je plains la jeune fille chrétienne qui manque un mari comme celui-là. Il est peu probable qu'elle en rencontre jamais un pareil, comme il se peut aussi que mon pauvre R*** ne retrouve pas ce qu'il perd, d'après tout le bien qu'on dit de la demoiselle en question. Mais faut-il quereller Dieu s'il lui plaît d'éprouver les saints?

Je veux que vous m'accordiez votre appui pour une petite publication que plusieurs de mes amis ont

entreprise, et à laquelle ils m'ont prié de m'associer. Il s'agit de continuer avec quelque développement le *Bulletin de bibliographie catholique* de M. des Genettes. Cette œuvre se fait avec un dévouement rare, par des jeunes gens tous pauvres, qui non seulement donnent leur travail pour rien, mais encore font des dépenses d'argent pour la mener à un succès dont ils n'espèrent que la plus grande gloire de Dieu. Comme les autres, je paye pour travailler à cette revue; vous voudrez bien payer pour la lire, et nous faire, si l'occasion s'en présente, des abonnés. Ce n'est pas une grosse somme : il s'agit de douze francs par an. Mais j'attends de vous un concours plus précieux : je veux, je demande à votre amitié de nous adresser de temps en temps quelques courtes réflexions sur les ouvrages que vous aurez occasion de lire, pour les signaler, soit à l'approbation, soit à la sévérité des personnes qui sont en position d'indiquer des lectures à la jeunesse. Vous verrez par le premier numéro, qui paraîtra tout à l'heure, comment nous entendons cela.

Je ne dis pas que cette publication réussira, mais elle est nécessaire, au moins comme ballon d'essai.

Adieu, mon cher ami. Donnez-moi vite de vos nouvelles, et priez pour celui qui vous aime tant.

XLIII

A M. L'ABBÉ MORISSEAU

15 janvier 1842.

Très cher ami, je suis bien en retard avec vous. Pardonnez-moi : j'ai beaucoup travaillé, beaucoup couru tous ces jours-ci. *L'Univers* avait besoin d'un coup de main, la *Revue* demandait des soins particuliers : il a fallu pourvoir à tout; et, comme ce sont là des œuvres de charité, j'ai pensé que vous me pardonneriez d'y avoir songé avant tout. Pourtant j'étais pressé de vous écrire, pour apporter quelque faible et petite distraction au chagrin que vous a causé la mort de votre digne archevêque[1]. Que ma lettre soit le vent frais et léger qui traverse une campagne aride au soleil de midi ! En Afrique, quelquefois, sous le poids du jour, un petit courant d'air qui venait un instant m'effleurer le visage, me faisait grand bien, et j'en remerciais Dieu de bon cœur.

Me voilà dans toutes sortes d'inquiétudes au sujet du futur archevêque de Tours, puisque quelque chose de votre existence va dépendre de lui. Mais le bon Dieu vous donnera un bon pasteur; et le bon pasteur, malgré sa tendresse pour les brebis égarées, ne néglige pas les brebis fidèles. L'emploi que vous remplissez est si important, demande tant de mesure, il est si précieux d'y avoir de l'expérience, qu'on ne

1. Louis-Augustin de Montblanc, archevêque de Tours.

peut légèrement le mettre en d'autres mains. Et puis enfin Dieu sait ce qui nous est bon.

Vous êtes aimable d'avoir songé à mon ami R***. Le pauvre garçon a grand besoin de se marier prochainement, parce que l'établissement qu'il va prendre est à payer et qu'il aurait besoin pour cela d'un peu d'argent. Il pourrait sans doute à la rigueur s'en passer, et, si on lui donnait une bonne femme, il la prendrait bien sans dot; mais il a une famille, des amis, qui jetteraient les hauts cris. Je connais ce supplice. Une fois, j'ai voulu épouser une honnête personne : elle n'avait rien, moi rien, et parents et amis et confesseur me forcèrent à tout rompre, en s'unissant à un peu de sagesse qui me le conseillait aussi. J'ai étouffé mes regrets. Ma vocation veut que, ne pouvant être libre comme le riche, je sois libre comme le soldat. Un peu de santé, une plume, de l'encre, et me voilà hors d'affaire. R*** n'est point dans cette position. Un établissement comme le sien veut une femme et quelques capitaux. La jeune personne dont vous m'avez écrit, lui conviendrait parfaitement, puisqu'elle est pleine de *foi* et sans doute aussi de simplicité. Mais, si elle n'a que des espérances, elle conviendrait moins à l'horlogerie, et pas du tout aux parents. Recevez pourtant les actions de grâces de R*** et les miennes. Il est venu me voir hier, et le charme aimable de son esprit nous a retenus à causer jusqu'à minuit. Il se dépite d'une manière amusante contre la fortune, qui l'empêche de donner carrière à ses plans, à son imagination. Ce n'est encore qu'un pauvre ouvrier, mais il a plus d'avenir que tous les

jeunes gens de ma connaissance; il fera faire des progrès aux sciences et sera de l'Académie avant moi, même dans le cas où il me prendrait envie d'en être. Adieu, très cher ami. Priez pour moi. Je vous aime de tout mon cœur.

XLIV

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

22 février 1842.

Mon cher ami, voilà bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. Cependant, d'après votre dernière lettre, vous n'étiez pas bien portant. Écrivez-moi, faites-moi savoir où en est votre santé. La mienne a un peu cessé d'être florissante. Je me suis beaucoup fatigué. J'ai été obligé de me mettre aux sangsues, aux tisanes, et le médecin m'a enfin reconnu un engorgement du foie, non pas dangereux, mais qui pourrait le devenir, ce qui m'oblige à des précautions très difficiles pour moi. Entre autres choses, je suis condamné à ne pas écrire de quelque temps, ou du moins à n'écrire rien qui me fatigue et m'échauffe. Je vais donc me renfermer dans mes travaux d'employé, lire de vieux livres, et ne pas jeter les yeux sur un journal : car, ne pouvant faire d'articles, je mourrais d'une colère rentrée ; et, pour un chrétien, ce n'est pas là une fin convenable. Mon espérance actuellement est que mon médecin m'ordonnera de voyager. Avec quel plaisir, cher ami, je prendrais mon vol vers

Tours ! J'aurais un plaisir infini à voir comment vous êtes chez vous, et je prierais de bon cœur à votre messe.

Je ne sais si je vous ai répondu au sujet des abonnements de la *Revue*. Ce sera très bien de les payer à un libraire, qui les fera parvenir chez Debécourt. Je pense que vous recevez exactement vos numéros. Je veux que vous m'envoyiez quelques courts articles, et que vous soyez membre correspondant de notre pauvre petite confrérie.

Nous sommes dans de grandes affaires à *l'Univers*. Il est probable que j'y vais cesser ma collaboration, toute gratuite jusqu'à présent, mais fort active. Ma retraite ne tient pas du tout à ce que je voudrais être payé; je ne demande rien de semblable, puisque je peux pour le moment, grâce à Dieu, m'en passer. Ma retraite tient à des considérations politiques. On veut faire de *l'Univers* un journal absolument ministériel, et je ne l'entends pas du tout. Cela me semblerait un métier de Judas. Ne dites rien encore de cette affaire, que je vous expliquerai plus au long, et qui n'éclatera que trop tôt, je le crains bien, et avec trop d'évidence, à moins que les propriétaires n'aient la bonne pensée de se vendre à *l'Union*, auquel cas je me retirerais encore, mais plus satisfait [1]. Adieu. Priez pour le pauvre journaliste, que voilà de toutes façons sous la remise pour un bout de temps. Votre dévoué.

---

1. *L'Univers* se tira de cette crise. Le journal *l'Union* que mon frère nomme ici, était *l'Union catholique*.

XLV

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Paris, le février 1842.

Cher petit frère, j'ai vu le bon abbé Fourré, qui m'a paru très aimable et ne m'a pas dit grand mal de toi. Nos sœurs sont ici. On les a fait venir pour voir une prise d'habit. Annette est toujours mal portante, elle a beaucoup maigri. Élise atteint les proportions maternelles. On ne peut rien voir de plus gros, de plus riant, de plus frais, de plus noir et de plus charmant quelquefois; elle a des yeux d'ange et des épaules de maçon. Sans être d'une vertu idéale, il me paraît qu'elles ont, l'une et l'autre, de bien bonnes et de bien sérieuses qualités, et surtout une innocence céleste, avec une droiture de cœur qui leur fait tout pardonner; bref, elles ne sont pas des moins bonnes parmi les saints anges, lesquelles sont au nombre de vingt-trois dans tout le pensionnat : il n'y a donc de meilleures qu'elles que les vingt ou vingt-cinq enfants de Marie. Je les ai menées à ma mère. La situation est toujours la même : notre mère parle de vendre sa maison, mais elle ne peut s'y décider. J'hésite à la presser davantage.

Il y a bien des moments, cher frère, où je ne suis pas rassuré sur l'avenir. Je ne puis me dissimuler que ma vue baisse sensiblement, et je sens que le dernier terme de cette brillante course dont il était ques-

tion jadis, pourrait bien être une nuit soudaine. Mon palais sera celui des Quinze-Vingts [1], et l'homme qui se proposait de mener les autres, finira par être sous la conduite d'un caniche. Ainsi plaît-il à Dieu ! ainsi soit-il ! Là m'attendent peut-être beaucoup de consolations que je n'ai pas trouvées jusqu'à présent. Je n'en suis pas moins résolu à vivre jusqu'au dernier crépuscule pour les combats de Dieu. Mais je t'en prie, au nom de mes sœurs et au tien, rappelle-toi bien qu'il est probable que je vous manquerai, et travaille en conséquence. Je voudrais que tu pusses te marier. Quant à moi, me voici dans de grandes inquiétudes : je ne me sens toujours pas de vocation ecclésiastique, et cette crainte de devenir aveugle m'éloigne de tout ; ce n'est pas le moment de porter aux communautés des consommateurs inutiles, et, d'un autre côté, quels projets d'établissement former ? Le Père Varin ne cesse de dire qu'il faut que je me marie, beaucoup de raisons me portent au même sentiment ; mais de quoi vivra cette femme, si je perds la vue ? Voilà quelles distractions me bercent quand mon travail est fini, et il n'y a guère de moyens, quand on vit seul, de se distraire d'un mal d'yeux.

Je t'afflige, pauvre frère ! cependant il faut bien que tu saches cela. Fais comme moi, remets-t'en au bon Dieu, et prépare-toi à tout recevoir avec reconnaissance. Il n'y a rien de plus chrétien, et par conséquent rien de plus sage.

Ne parle pas de tout cela à nos sœurs et à notre mère.

1. L'hospice des aveugles.

XLVI

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Paris, 6 avril 1842.

Ne t'en prends qu'au *Sub tuum*, cher frère : j'y travaille avec une rage sans pareille. Ne pouvant plus du tout écrire le soir, ni par conséquent lire, à cause de mes yeux, le temps qui me reste pour griffonner me devient si cher, que je n'en puis distraire un moment. Je me lève à six heures, et je me mets tout de suite à ce cher *Sub tuum*, qui aura deux volumes; à huit heures, ordinairement, je vais au ministère; là, j'ai dans mon tiroir un autre chapitre en train, que je continue jusqu'à dix heures; alors, il faut aller déjeuner, déjeuner solidement, par ordonnance du médecin, mon estomac ne digérant plus que les viandes rôties. Après déjeuner, il faut se promener au grand air; aussitôt, je tombe en plein sous l'empire d'une autre passion, tout aussi violente que celle du *Sub tuum* et bien plus dangereuse : c'est la *bouquinomanie*. Tu ne peux t'imaginer avec quelle frénésie je bouquine, et dans combien d'excès cela me fait donner. J'y passe des heures, au vent, au soleil, les mains gourdes : rien n'y fait. Je reste là devant les cases, planté sur mes quilles, des bouquins dans mes poches, des bouquins sous le bras droit, des bouquins sous le bras gauche, des bouquins dans les mains, et quels bouquins ! les plus laids, les plus sordides, les plus écornés. Si je voulais m'en défaire, il faudrait

payer des gants à l'homme qui les enlèverait. J'en rachète que j'ai déjà vendus et revendus. Il y en a que je prends pour le nom de l'imprimeur, d'autres pour leur format, d'autres pour leur papier, d'autres pour leur saleté. Enfin ma digestion est faite, ma bourse est vide : je rentre à la maison avec des charges de ces horreurs, que je ne sais où fourrer, et qui sont entassées à la hauteur de trois pieds au beau milieu de ma chambre. Je contemple ce spectacle avec honte, je jure de ne bouquiner plus, et je recommence le lendemain. Mais, en attendant, pour me distraire, je me remets avec emportement au *Sub tuum*, à moins que Mallac n'ait quelque chose à me faire faire de bien pressé. La journée se passe ainsi, la nuit vient, je ne t'ai pas écrit, et je ne puis pas t'écrire.

J'ai vu ton ami Cosnier, qui m'a fait l'effet du meilleur garçon du monde, et sa femme, qui m'a plu infiniment par son air de douceur. Cela sent les braves gens tout à fait, et je te félicite d'avoir de pareils amis. M. Cosnier m'a paru t'être fort attaché et ne pas regretter du tout ton illustre prédécesseur[1]. Il m'a parlé en homme de bon sens; je te répète qu'il m'a plu, et cela doit te tranquilliser sur l'accueil qu'il a reçu de moi. Je plais ordinairement aux gens qui me plaisent, et j'ai encore cela de commun avec tout le monde.

La seconde édition de *Rome et Lorette* sera un chef-d'œuvre, si on parvient à l'imprimer à Poissy. 1° Les épreuves seront corrigées par le père nourricier des enfants de Gustave; 2° Quelques-unes ne seront pas

1. M. Léon Cosnier était l'un des propriétaires de l'imprimerie du *Journal de Maine-et-Loire*.

corrigées du tout. Gustave, ayant trouvé ce moyen de simplifier la besogne, se contente de me faire lire *une première*, me fait donner le bon à tirer en me jurant qu'il vérifiera les corrections lui-même, livre la chose au père nourricier et ne s'en inquiète plus. Deux ou trois feuilles sont tirées déjà sur cette révision sommaire, et ce sera joli. 3° La première partie du volume sera imprimée en caractères usés, et la seconde en caractères neufs, ce qui mettra dans l'ouvrage une agréable diversité. 4° Il avait acheté du papier magnifique, qu'il a payé fort cher ; mais ce scélérat de marchand (on ne sait plus à qui se fier) l'a *trompé*, oui, Monsieur ! et le papier se trouve être de deux ou trois couleurs : il y aura des pages blanches, et des pages jaunes, et des pages vert-azur. 5° Pour établir une sorte d'uniformité, le tout sera tiré fort mal. Mais que veux-tu? l'imprimerie se monte ; on ne peut pas faire bien du premier coup, et, comme dit Gabourd, *j'essuie les plâtres*. Voyant ce train, j'ai refusé le bon à tirer sur la cinquième feuille, que j'ai reçue hier après l'avoir attendue quinze jours, et j'ai dit qu'on ne l'aurait pas que je ne fusse satisfait. Ce système de rigueur pourra nous conduire à n'avoir plus qu'une feuille tous les mois, en sorte que nous atteindrons dans une douce attente l'été prochain. J'ai pourtant trouvé que c'était fort, et j'ai déclaré que je ne livrerais le premier volume du *Sub tuum*, qui est achevé, qu'après que j'aurais vu la figure de ce premier travail. Je suis las d'être imprimé si détestablement, et je finirai, malgré mon extrême répugnance, par un coup d'éclat. C'est, me dit-on, un bon calcul

d'imprimer à très bon marché les auteurs qui se vendent bien, même lorsqu'on les vend cher. Moi, je trouve que c'est une sorte de tromperie envers le public. Je veux décidément du papier passable et une espèce de correction. Au surplus, l'imprimerie n'est plus la marotte de notre ami, qui a, l'autre jour, vendu la moitié de sa librairie : maintenant, il fait la banque.

Nous sommes en grand travail d'enfantement pour *le Nouveau Correspondant,* mais je ne vois pas que nous marchions beaucoup. Il nous manque quinze mille francs ; et ce qui épouvante tout le monde, c'est que Gustave doit être l'imprimeur. Avec tout son esprit et toute son habileté à traiter les affaires, le pauvre garçon en manquera de fort belles. C'est une grande vertu, mon cher enfant, que la tenue et la suite, et c'est un grand talent, lorsque l'on sait faire beaucoup de choses, de n'en vouloir faire qu'une. Je ne puis m'accoutumer aux façons d'agir de Gustave. Ne veut-il pas m'entraîner à faire de la camelotte et du style analogue à son papier et à ses impressions ? Mais je tiens bon, malgré les eldorados qu'il sait me dépeindre ; et, quoique je me soucie fort peu de la gloire de l'écrivain, je ne fais point si bon marché de sa dignité. Non, je ne consentirai jamais, pour des mines d'or, à ne pas écrire le mieux que je puis.

Ma santé n'est ni bonne ni mauvaise. Avec des précautions, je me porte bien ; mais le moindre écart de régime me vaut des malaises. Quant aux yeux, c'est autre chose : ils sont de plus en plus mauvais. Le médecin dit que cela tient à l'état du reste du corps, et

que la machine a besoin d'être remontée, mais qu'elle est bonne. Ainsi soit-il. Je t'embrasse, mon cher frère. Prie pour moi. Mme Gabourd m'a raconté un feuilleton de ton journal qui est bien amusant; mais je crois qu'il gagne en passant par sa bouche, car elle a vraiment beaucoup d'esprit pour une femme.

Ton frère dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

XLVII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Paris, 14 avril 1842.

Mon cher enfant, c'est M. Paulze d'Ivoy, ancien préfet de la Vendée, que l'on portera contre M. Chambolle[1]. Vois donc à caresser ce M. Paulze d'Ivoy. Il est possible qu'il ne vaille pas le diable; mais certainement il ne peut valoir aussi peu que Chambolle, et il y aurait quelque honneur pour la France à ce que le rédacteur en chef du *Siècle* ne la représentât plus.

Il faut que je fasse réparation à Gustave ou au père nourricier de sa géniture. Les cinq premières feuilles tirées de *Rome et Lorette* ne sont pas précisément laides, et je n'aurais pas précisément à me plaindre, si le reste y ressemblait. Cependant je compte sur la bigarrure des papiers et sur celle des caractères; quant aux fautes d'impression, je n'en ai guère vu

1 Il s'agissait d'une candidature à la députation en Vendée.

qu'une dizaine. C'est très beau, cela. On vend maintenant les derniers exemplaires de la première édition, dits *vélin*. Ce *vélin* est tel, que Gustave lui-même a jugé convenable de le donner au prix du papier ordinaire.

Mes remontrances ont produit quelque effet. On m'a montré du papier acheté pour le *Sub tuum*, qui est collé et même assez solide. Ce papier pourra durer une quinzaine d'années. Voilà donc mon immortalité accrue de cinq ans : car le papier actuel, au bout de dix ans, retourne à la poussière ; ce qui fait qu'après le plaisir d'être auteur, on a le plaisir bien plus grand de ne l'être plus.

J'achève enfin ce long *Sub tuum ;* quelques chapitres encore, et j'aurai fini. Jamais ouvrage ne m'aura tant coûté : non pas qu'il ait été long à faire, mais j'avais commencé par les derniers chapitres, et c'est une mauvaise méthode. Depuis un mois je ne fais qu'aller d'un endroit à l'autre, bouchant des trous, rajustant des pièces, etc., comme s'il s'agissait de réparer une marqueterie. Je ne sais trop ce que vaudra cet ouvrage : il m'a tant ennuyé, que j'en ai mauvaise opinion.

Adieu, cher frère. Cette lettre est courte ; mais je ne veux pas remettre pour la finir au mois prochain, ce qui pourrait fort bien arriver. Je t'embrasse et je t'aime en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XLVIII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Paris, 24 avril 1842.

Est-ce que je te dis que mes occupations m'empêchent de te donner de mes nouvelles, frérot? Je te dis simplement que je suis occupé au delà de toute imagination; que je suis excédé, ahuri; que j'oublie d'écrire, que je remets, que le temps passe et s'envole : voilà tout. Je ne m'excuse pas, mais je ne puis m'accuser; fais ton examen de conscience, et réponds si tu l'oses. C'est qu'en vérité tu prends des airs!... C'est égal, va, je t'embrasse, et il fait bien beau temps, et j'ai acheté aujourd'hui quatre bouquins précieux, que je veux bien que le loup me croque si jamais j'en lis un seul mot.

On annonce *Rome et Lorette* pour dans quinze jours sans faute. Tu n'en crois rien?... Eh bien! moi non plus!

Tout en corrigeant les épreuves des *Annales de l'Archiconfrérie* pour le P. Desgenettes (desquelles chaque feuille me prend un bon jour); tout en refabriquant à neuf *Rome et Lorette;* tout en satisfaisant à peu près à une correspondance qui commence à devenir énorme, j'ai enfin fini, ou peu s'en faut, le *Sub tuum*, dont je livre aujourd'hui le premier volume à Gustave. La première édition sera tirée à 1500, sur papier collé; elle me sera payée 1200 fr. : le premier payement, de 550 en argent, dans trois mois; le second, de 650

en un billet à six mois. En partageant le bénéfice, comme Gustave me l'offrait, il fallait attendre que tout fût vendu : j'ai mieux aimé traiter de cette façon, et, comme je suis en avance sur la seconde de *Rome et Lorette*, je n'ai pas voulu le presser ; mais je lui ai dit que Debécourt m'avait offert moitié comptant sur la remise du manuscrit, le reste à deux mois de la mise en vente, et que je voulais en arriver là. Il m'a dit que j'avais bien raison. Je ne toucherai pas à ces 1200 fr., non plus qu'à ce qui me reste dû sur *Rome et Lorette :* cela ne fait pas loin de 2000. D'ici à six mois, j'aurai encore 3000 pour la première de *l'Algérie :* je ne la cède pas à moins. 2 et 3 font 5, n'est-ce pas? Je demande 1000 à maman : égalent 6. Alors, je vends pour un temps déterminé l'exploitation du *Sub tuum*, de *l'Afrique* et de *Rome et Lorette*, de façon à réaliser 4000. — Et qu'est-ce que tu fais de ces 10 000 fr., mon frère? — Je te fais un neveu ou une nièce, petit animal. La chose est entendue avec ***, à qui j'en ai parlé l'autre jour, et qui m'a sauté au cou. Le brave garçon y avait toujours pensé ; mais, ne pouvant se marier pour rien, et nous sachant pauvres, il n'osait garder ces pensées-là, encore moins leur donner jour. Il ne songeait pas au *Sub tuum*. Toi, prépare quelque billet de 500 pour donner des chemises et des bas : il faut l'habiller, cette femme. Le plaisant, c'est qu'il faudra, cette grande affaire terminée, recommencer pour l'autre comme si de rien n'était. Nous sommes certainement heureux d'avoir deux sœurs, et certainement heureux de n'en pas avoir trois. Diable ! si nous en avions trois !!

Je suis allé jeudi à Corbeil. Annette est mal portante, et l'on m'avait épouvanté. Elle a beaucoup maigri. Cependant ce ne sera rien : ne t'inquiète pas. Pour Élise, c'est une rose double et triple, un chêne, un bœuf, une grosse caisse, une femme superbe et une charmante enfant.

J'ai été ce matin de cérémonie avec Émile P. Tu sais pourquoi. Je suis bien aise de pouvoir te dire ici que la position matérielle de notre vieil ami s'améliore sensiblement : il fait en masse des portraits, et gagne jusqu'à 400 et 500 francs par mois ; même il parle de payer son tailleur.

J'ai fait enfin dimanche dernier une visite à Poissy. J'ai vu l'imprimerie, les presses et les améliorations de la propriété. Le tout est calculé avec intelligence pour donner un excellent rapport. Si Gustave sait se tenir où il est, l'aiguille sur laquelle il a bâti deviendra une colonne. Il loge ses ouvriers chez lui. L'ouvrage est peu payé, mais les logements sont chers, et lorsqu'il aura tout loué, comme il le peut faire, cette maison de 40 000 francs en vaudra 4000 tous les ans. Le jardin, où *l'on admire* nombre d'allées en construction, a été planté d'arbres tout faits, qui paraissent ne pas mal réussir. On y admire aussi deux rochers et un pont rustique. Cependant tout cela garde encore une physionomie postiche et provisoire, qui produit l'effet le plus singulier. On dirait que c'est une maison dont les meubles viennent d'être enlevés par les huissiers et remplacés vaille que vaille comme on a pu. Du reste, on s'y porte bien : la femme, encore enceinte, paraît satisfaite ; les enfants sont gais et bien portants,

et le cher Gustave, par l'heureuse faculté qu'il a de rehausser en lui-même ce qui lui appartient, habite un Alhambra meublé par les fées.

Adieu, petit frère. Ta visite au Bon Pasteur m'a réjoui et intéressé. Retournes-y ; remercie ces dames de s'intéresser à moi, et recommande le pèlerin à leurs prières. J'ai regret de n'avoir pas le nom de la sœur qui a été élevée aux Oiseaux : j'aurais parlé d'elle à nos mères, et cela leur aurait fait plaisir. Dis à cette bonne sœur que tu lui feras lire le *Sub tuum*, et que ce livre lui plaira immensément. Tout à toi en Notre Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

Mme Gabourd me demande assidûment de tes nouvelles, et toute la Gabourdie se rappelle à ton souvenir. Ce sont des gens vraiment vertueux et bien éprouvés. Hier encore, ils étaient tous trois au lit. Ils vont mieux. Gabourd a fini son *Histoire de Napoléon*. Bonjour à M. et Mme Cosnier. Je te répète que Mme Cosnier a la mine d'une parfaite et excellente femme.

XLIX

A M. L'ABBÉ MORISSEAU

26 avril 1842.

Merci de votre lettre, mon cher ami. Je ne suis ni bien portant ni malade ; je traîne et je travaille : voilà tout le mystère du trop long silence que j'ai gardé.

Quand je souffre, je n'aime plus à écrire; je me distrais par le travail; quand je vais bien ou à peu près bien, j'en profite pour travailler. J'ai refait toute une moitié de *Rome et Lorette*, dont on va publier ces jours-ci une nouvelle édition en un volume, et je vais mettre sous presse deux volumes nouveaux, intitulés : *Sub tuum præsidium confugimus*, ou *Mémoires de sœur Louise de la Rédemption*. C'est la peinture d'une maison d'éducation religieuse. Si j'avais été près de vous, vos chères ursulines auraient pu me fournir des chapitres intéressants. Vous leur ferez lire ce livre, et je profiterai plus tard de vos observations : car, quoiqu'il n'ait pas grande valeur, je crois que ce sera encore un ouvrage à réimprimer.

Je n'ai pas reçu le livre que vous m'annoncez ; dites-le, s'il vous plaît, à votre ami, et assurez-le que son ouvrage sera bientôt lu et bientôt annoncé dans la *Revue de Saint-Paul*.

Priez pour ma sœur aînée, qui est souffrante, non pas dangereusement sans doute, mais assez pour m'inquiéter, car je suis bien prompt à l'inquiétude. J'irai la voir demain, et je lui dirai qu'on la recommande au bon Dieu dans le beau pays de Touraine. Hélas! que je voudrais le voir, ce beau pays, et que je voudrais encore plus voir et embrasser mon cher abbé Morisseau ! Mais je suis ici bien à l'attache. On ne veut pas que je me délivre de ce ministère, qui me pèse horriblement : on me parle de l'avenir, de la nécessité d'avoir un asile, quelque chose de positif, etc. En attendant, je perds positivement le bonheur de courir le monde et d'embrasser ceux que j'aime, et

de travailler tout mon content pour la religion. Ne suis-je pas buse au dernier point, pour une espèce de bel-esprit dont on me fait la réputation?

Écrivez-moi, très cher ami. Votre lettre est tout au plus la seconde de l'année, et nous voici tout à l'heure au cinquième mois. Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

2 mai 1842.

Cher enfant, je pense que tu as reçu ma dernière et que je n'ai plus à te tranquilliser. Le passe-port de M. Fourré est prêt; il le trouvera lors de son passage, et j'espère bien qu'il me trouvera aussi pour le lui remettre. Quant à une lettre de M. Guizot, je ne fréquente plus M. Guizot. Je suis resté si longtemps sans y paraître, à cause de *l'Univers*, que je n'ose plus montrer mon museau par là. On me demanderait si je reviens d'Afrique. Je n'en suis pas fâché. Autant vaut plus tôt que plus tard.

Une seconde visite de Meynadier[1], à qui j'ai déjà donné cent francs il y a deux mois, m'a déterminé à aller m'enquérir de tes appointements. J'ai donc pris mon courage à deux mains, et je me suis rendu au bout de la cour; Sainton[2] m'a conduit à M. Parmen-

1. Mon tailleur.
2. Le commis d'ordre du bureau.

tier[1], bien connu de toi, et qu'est-ce que j'ai trouvé? trois cent trente-quatre francs, dont dix-huit francs de *plumes* (est-il possible !!), qui attendaient ma poche. Ah! fichtre, comme je vais me récupérer! ah! fichtre, comme tu vas me faire cadeau d'un certain *Dictionnaire* de Ménage dont j'avais envie! Meynadier sera soldé intégralement; le reste (sauf Ménage, qui me reste pour commission, genre Ful....[2]) ira trouver Moreau. Mais sais-tu bien ton compte avec Meynadier? Je lui ai donné quatre-vingts ou cent francs; que lui dois-tu encore? Écris-moi là-dessus, et dis-moi si tu as reçu ma dernière lettre, car il me semble qu'elle est partie il y a plus de trois jours, et que tu aurais dû la recevoir avant de faire partir celle qui m'est arrivée ce matin.

Le beau papier sur lequel devait être imprimée *la Sœur Saint-Louis*, est décidément infaisable, si bien qu'on va l'imprimer sur papier très laid. Nous y aurons gagné de perdre un bon mois. C'est toujours cela.

Adieu, cher frère.

LOUIS VEUILLOT.

LI

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Paris, 31 mai 1842.

Y a-t-il un mois que je ne t'ai écrit, cher frère?

1. Le caissier.
2. Mon frère se ravisa, et Ménage fut donné aux Bénédictins.

Alors, tu as raison, c'est mal, c'est très mal, mais je ne me figurais pas cela. Pardonne-moi. Le temps passe singulièrement vite, en vérité. Du reste, mon oubli vient de ma paix. Aucun événement, en effet, ne paraît dans ces journées rapides, et je n'en ai pas plus long à dire que si je t'avais écrit hier, à moins que ce ne soit une nouvelle que mon changement de domicile. Je me carre depuis deux jours dans deux chambres énormes, meublées de trois chaises. Que sont donc devenus nos chaises et mes pantalons blancs? Je n'ai pas trouvé un pantalon blanc à mettre le jour de la Fête-Dieu, et je crains que feu ma portière n'en ait emporté quelques-uns dans la tombe, ou que les héritiers ne les aient jugés part de leur héritage. Mes bouquins occupent un emplacement magnifique; ils sont rangés en bel ordre, et m'inspirent une sorte de terreur. Oh! ciel! qu'il y a de livres dans le monde! Je n'en achète plus, mais j'ai quelque envie d'en vendre. La grande chambre donnant sur la cour est devenue mon cabinet de travail; tu sais qu'elle est encore plus vaste que l'ancienne : s'il y avait des chaises, ce serait bien beau. Je couche dans la chambre sur la rue; je m'y endors bercé par le bruit des *omnibus* et par les propos des cochers qui attendent leurs maîtres, en gala chez M. le prince de B***, le même qui a sauvé une femme du chemin de fer, quatre jours après s'être sauvé lui-même à toutes jambes. Un bec de gaz allumé à la maison d'en face me sert de veilleuse, et le chiffonnier matinal me réveille au point du jour par des exclamations quelconques. J'ai un cabinet spécialement

nommé cabinet de toilette ; et mon portier, quand il m'apporte une tasse de chocolat le matin, me dit toujours, sa serviette sous le bras dans la position du soldat sans armes : *Monsieur est servi*. Sans mon escalier, qui est chétif au dernier point, sans mon corridor, qui est presque indécent, et sans mes chaises absentes, je me ferais l'effet d'un grand feudataire. Voilà des nouvelles.

Autres! Gustave prétend que la réimpression de *Rome et Lorette* sera bientôt terminée. J'en crois ce que tu en crois toi-même. Quant à la correction, elle sera parfaite : sa femme a relu les épreuves. Voilà une femme qui va m'aimer, si on lui fait faire longtemps ce métier-là ! Pour moi, j'aimerais mieux qu'elle en fît un autre. Le *Sub tuum*, actuellement nommé *Mémoires de la sœur Saint-Louis*, est à Poissy[1]. On dit que quatre feuilles sont composées. Je n'en sais rien et je n'en ai rien vu. Cela tient à ce que l'on veut un papier si parfait, qu'il est impossible au marchand de le fournir. Il faut le faire confectionner exprès, et cela demande du temps. Je me suis fâché ; j'ai écrit que, si les choses allaient de ce train, j'exigerais à l'avenir d'être imprimé à Paris. Gustave m'a *prouvé* que j'avais tort. Oui, Monsieur, c'est ma faute si je n'ai pas encore vu la moindre épreuve d'un manuscrit livré depuis plus d'un mois. Bah ! il faut en passer par là. Présentement, je mets en français une notice que les bons Chartreux de Grenoble m'ont envoyée sur leur maison. Ce sont *les Pèlerinages*

1. Le titre définitif fut *Agnès de Lauvens, ou Mémoires de sœur Saint-Louis*.

qui m'ont valu l'honneur de ce travail, dont je m'acquitte avec plaisir.

Tout va bien à Bercy; mais notre mère est souvent fatiguée, et néanmoins elle ne veut pas renoncer à sa maison. Je ne dis plus rien : à quoi bon? D'ailleurs, si elle nous cédait je serais à mon tour persécuté pour me marier. Or tu sais si je puis songer à me donner ce passe-temps. Il me faut une femme qui d'abord dote mes sœurs : car, une fois marié, je ne leur appartiendrais plus... et je ne m'appartiendrais plus moi-même, ce qui est bien digne aussi d'un peu de réflexion. Il est venu me voir l'autre jour un brave homme, ami de M. de Dumast, qui n'était pas, j'en suis sûr, sans quelque intention d'examiner si je ne pourrais point faire un gendre : il donnera 50 000 francs à sa fille et lui en laissera 300 000; il est converti un peu de la façon de *Saintive*, qu'il admire; sa fille (unique!) est, dit M. de Dumast, excellente chrétienne; il a l'air fort paterne et excellent; il écrit à M. de Dumast qu'il prendrait de ma main un mari pour cette fille, les yeux fermés; il m'a très chaudement invité à aller à quinze lieues de Paris visiter sa cathédrale et passer un jour chez lui : « Ah! Monsieur, je ne voudrais pas vous donner l'ennui de me loger!.... — Comment! mais ma femme et ma fille ont déjà dit : Voilà la chambre de M. Veuillot. » Si l'on était fat, on prendrait cela pour quelque chose, et si l'on était l'ancien E., on sentirait quelques gargouillements dans son petit cœur. J'ai accepté, parce que j'accepte toujours; mais, quoique l'homme me plaise infiniment, et que la fille,

selon M. de Dumast, ne soit pas du tout déplaisante, je pense que je n'irai pas de sitôt visiter cette cathédrale-là, qui est pourtant du quatorzième siècle. Malgré mon triple airain, je me trouverais peut-être tout drôle si une bonne et aimable jeune personne venait à me laisser voir quelque désir de m'épouser. Il ne faut pas charger outre mesure la barque où l'on porte les sacrifices : elle a bien assez de peine à voguer avec ce chargement.

Nos sœurs sont satisfaisantes. Il y a du mieux dans la santé d'Annette. Mère Sophie, toujours admirablement bonne, leur a envoyé, il y a quelque temps, pendant environ quatre semaines, la meilleure élève du pensionnat, Mlle Caroline M., que l'on nomme aux Oiseaux *la Sainte*. Cette aimable jeune personne, sous prétexte de leur donner des leçons de n'importe quoi, leur a donné d'excellents exemples de piété, dont elles ont profité avec empressement.

Titus, le troisième frère de Lafon, est mort d'ennui; mais il est mort aussi en bon chrétien, dans les bras du curé, qu'il a fait appeler lui-même, après n'avoir voulu écouter ni moi ni son frère; et le curé, qui est un digne homme, a été fort édifié de sa fin. Quant à notre ami, il est toujours dans l'éther le plus pur de son amour et de son bonheur; il a un bel enfant, dont les dispositions ne sont pas moins étonnantes que celles des enfants de Gustave. Ce phénomène n'a pas encore quatre mois, et dit déjà beu! beu! beu! il le dit même plusieurs fois par jour.

Nous avons fait jeudi une belle procession aux Oiseaux. Tu étais là, cher enfant, dans mon cœur.

Je ne reçois pas une bénédiction que je ne te la partage, et je ne m'agenouille jamais devant Dieu sans lui parler de toi.

Avec mon *rien à dire*, me voilà tout de même à la fin de quatre pages en petit texte : il ne s'agit que de s'y mettre. Que d'écritures je fais ainsi toutes les semaines ! Je commence à avoir une correspondance très étendue, dont je maugrée très fort, mais je ne puis m'en dispenser et encore je mécontente bien des gens.

Romieu m'a écrit sur *Rome et Lorette* des choses tristes et amusantes ; il prétend que je l'aurais converti sans l'histoire du brochet et du faucon de saint François d'Assise ; car, dit-il, votre faucon mangeait les petits oiseaux qui venaient chanter comme lui autour de la chaumière du saint, attendu qu'un faucon ne peut pas plus manger des graines qu'un bœuf des côtelettes. Voilà les raisons qui font qu'un homme d'esprit ne croit pas en Dieu, et qu'un préfet vit en balochard. Ah ! frère, que nous sommes heureux d'être chrétiens !

Adieu, je t'embrasse. J'ai encore cent mille choses à te dire que je ne me rappelle pas. L'*Univers* et l'*Union* sont en guerre sourde[1]. L'*Union* nous a volé notre gérant, en sorte que nous sommes dans la crise

1. Il s'agit de l'*Union catholique*, journal fondé par des légitimistes, qui reprochaient à l'*Univers* et à tout le groupe des amis du comte de Montalembert d'accepter le gouvernement établi. M. de Laveau, frère de l'ancien préfet de police sous Charles X, était le directeur de ce journal où débutèrent MM. Henri et Charles de Riancey. C'est le premier journal où M. l'abbé Dupanloup mit la main. Il n'eut pas de succès.

la plus terrible que le pauvre *Univers* ait encore vue, et je crois même qu'il en mourra cette fois. Qu'il se dépêche donc pour me débarrasser de deux ou trois articles dont je me suis laissé extorquer la promesse. A propos d'articles, il pousse de tous côtés des braves gens qui fourrent dans leurs volumes des chapitres entiers de mes livres et qui profitent de l'occasion pour me prier de parler d'eux dans l'*Univers*. Je trouve cela bien léger.

Toussenel n'est pas mort, mais il est bien lamentable; il a écrit une lettre à Mallac bien faite pour attendrir son cœur dans tout autre temps que celui des élections: il a aussi de l'Afrique assez (calembourg). Il prétend qu'il a abandonné à Paris, pour se faire commissaire civil, une position charmante, et qu'il est prêt à devenir le meilleur des préfets. En attendant, il ne peut sortir à portée de fusil de Boufarik, tandis que nous triomphons aux environs de Maskara.

Ton frère,

LOUIS V.

LII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Pari , juin 1842.

Tu veux que j'aille voir la cathédrale de cet honnête homme qui donnera (c'est-à-dire laissera) 300 000 fr. (il n'y a pas de zéro de trop) à sa fille.... Il est pro-

bable que j'en irai voir bien d'autres, cathédrales! Une vieille question se représente avec des charmes nouveaux : Les pèlerinages de France, cette belle mine découverte par moi et non exploitée, faute d'outils, a tellement tenté Gustave qu'il a inventé machines sur machines. Comme j'étais fort froid pour l'entreprise, cela m'a servi de politique et d'habileté : l'on est venu me présenter des conditions assez belles. Gustave met 10 000 francs; un bailleur de fonds en met 10 000 francs. Là-dessus, on me fait 500 francs par mois, soit que je voyage, soit que je reste à Paris, et je m'engage à donner dans l'espace de trois ans 10 volumes in-18 jésus de 300 à 400 pages. Ils se vendent 4 francs, soit 40 francs le tout. On tire 10 000 parce qu'il s'est vendu à peu près cela de *Pèlerinages de Suisse,* depuis leur apparition; cela fait 400 000 francs (pas un zéro de moins). Annonces, impression, gravures, remises : 250 000; reste 150 000 à partager également entre l'éditeur, le bailleur de fonds et l'auteur, lequel garde sa propriété, pour en faire, l'édition épuisée, ce que bon lui semblera. Mettons que la vente n'aille pas si loin, que le bénéfice ne soit pas si clair : reste toujours un certain nanan et trois belles années de voyage, une visite à tous les évêques et pour ainsi dire à tous les catholiques de France et une inépuisable moisson de faits, d'idées, de connaissances pour l'avenir. De plus, les sœurs sont mariées à moins de grand malheur, et enfin le petit frère que l'on n'oublie pas est établi, car j'ai déjà parlé à Mallac de te repasser le sous-cheffat, et je ne vois pas que la chose soit impossible. Aussi ce

bel appartement que j'ai fait arranger, ces bouquins, une chaise en bois, un pot d'œillets panachés, un crucifix de bronze que je viens d'acheter au beau-père de Lafon, mon sabre de cavalerie, tu jouis de tout cela, et tu jouis aussi de la correction des épreuves tandis que je prends de l'air.... Et nous tirons Lemachois de Valenciennes[1].

Donne-moi donc tes idées là-dessus, et prie le bon Dieu pour moi. Adieu, cher frère.

LOUIS VEUILLOT.

LIII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

12 juillet 1842.

Mon bon frère, j'espère que maintenant tu vas m'écrire, d'autant plus que le succès de la bonne cause n'ayant pas été fort brillant dans ton pays, voilà tes espérances changées et des *destins* inconnus. Je pourrais bien me trouver dans une position autre, par suite de ces ridicules élections. Il n'est pas impossible que quelque décampement n'en soit la suite. Quant aux 500 francs par mois, je comptais bien qu'ils ne dureraient pas une éternité. Dieu me les a donnés, il peut me les reprendre. Que sa volonté soit faite comme elle est bénie. Le plus plaisant est que

1. Un de nos amis, bon musicien, qui ne pouvait vivre de ses notes et que mon frère avait fait journaliste. Il rédigeait un journal à Valenciennes et s'y ennuyait fort.

je suis sous-chef sans appointements réguliers. On m'a mangé les miens pendant mon Afrique. Pour les retrouver, il faut trouver une besogne régulière, un chef de bureau, des employés et le terrible moment de dix à quatre heures. Je verrai ce qu'il conviendra de faire et je ne prendrai rien qu'avec le projet de te le repasser. Les années ne me rendent pas plus sage, et plus je vais plus j'ai peur du bureau et de la régularité. Néanmoins il faut vivre; c'est une idée bien consolante. Humainement parlant, il semble que ces élections sont venues mal à propos. J'étais depuis le 1er juillet regrimpé à 700 francs par mois, au moyen de 200 que je puise dans la caisse de l'*Univers* (en vérité) représentée par Taconet[1]. Dieu sait à quoi je vais retomber, et voici déjà que je regarde mes bouquins avec horreur; qu'ils seraient bien plus jolis et portatifs en écus blancs! D'aujourd'hui également je commence une réforme : je mangeais deux plats à mon déjeuner : une tasse de chocolat, une assiette de fraises; je vais supprimer les fraises. Oh! ciel, mon frère! ne vois-tu pas à l'horizon quelque chose d'affreux qui ressemble au fantôme de Cuvigny!

Parbleu, je m'entends en administration! Voilà deux ans passés que par livres ou appointements je me trouve à 700 francs par mois, et je ne suis pas

1. Ainsi, de 1839 à juillet 1842, mon frère donna une collaboration gratuite à l'*Univers*, et cette collaboration, déjà très remarquée, fut parfois très active. Notons que l'on disait dès lors dans certains groupes royalistes que l'*Univers* appartenait au gouvernement et que Louis Veuillot était de ceux qui avaient négocié « l'affaire ». Or, dès son entrée à la rédaction, il avait dit qu'il se retirerait si l'indépendance du journal était compromise.

plus riche que si j'avais été toujours à 50 écus ou 200 francs. A quoi diable cela tient-il? Je veux être pendu si mes dépenses personnelles vont à 250 francs. Mais voilà pourquoi les positions me sont indifférentes. Puisque jamais il ne m'en reste davantage, qu'est-ce que cela me fait de gagner plus ou moins?

Lemachois a été bien heureux, et l'a bien gagné.

Fais-moi vite savoir où tu en es.

L'homme de la cathédrale et de la fille à marier, me presse, au nom de la famille qui partage sa sympathie pour l'auteur de l'*Époux imaginaire*, de l'aller voir. J'ai accepté, je me suis dédit, j'ai accepté de nouveau pour dans quelques jours, et j'en suis là, fort perplexe.

On ne s'occupe plus des pèlerinages de France, depuis qu'il faut de l'argent, et que je ne parais pas déterminé à faire tous les frais.

Ni la *Sœur Saint-Louis* ni *Rome et Lorette* ne sont prêts. L'imprimeur a dépassé en cette occasion toutes ses anciennes lenteurs. Un ouvrage qu'il peut faire en trois semaines, il me l'aura fait attendre plus de quatre mois, et j'aurai manqué la vente des prix. La raison trop légitime en est qu'on lui a fait imprimer des livres que les auteurs devaient payer immédiatement, et qu'on ne se gêne pas avec ses amis.

M. de Dumast m'écrit de Prusse que tous mes ouvrages sont traduits en allemand et tantôt épuisés. Cela me fait bien la jambe.

Adieu, cher frère, prions Dieu, il n'y a que cela. La pauvre Annette est toujours languissante. Elle a été

obligée de se mettre au lit ces jours-ci. N'oublie pas d'écrire à maman pour le jour de sa fête.

Tout à toi.

LOUIS VEUILLOT.

LIV

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

29 juillet 1842.

Mon cher ami, je ne suis ni mort, ni malade, ni ingrat; mais j'ai été fort occupé, fort mal portant, et obligé de voyager un peu. Voilà toute la cause d'un silence que j'ai bien souvent songé à rompre sans pouvoir y parvenir. Pendant quelques jours, j'ai dû, assez souffrant moi-même, aller et revenir de ma mère à ma sœur, qui gardaient toutes deux le lit. Maintenant ce petit orage est passé; Dieu l'a bien ménagé, comme toutes les épreuves qu'il lui plaît de m'envoyer à longs intervalles : que son saint nom soit béni !

Demain ou après-demain paraissent les *Mémoires de la sœur Saint-Louis*, dont la publication a été retardée par la faute de l'imprimeur. C'est un ouvrage sans conséquence : je ne l'ai pas signé, parce que j'éprouve de la répugnance à voir mon nom dans les journaux, et que d'ailleurs le travail n'est pas assez sérieux. Néanmoins je vous le garantis pur et orthodoxe. Peut-être plaira-t-il dans les couvents. Je désire

vivement qu'il serve à toutes les femmes élevées dans ces saintes maisons. C'est pour elles que je l'ai écrit. Lisez-le; recommandez-le, si vous le trouvez bon; indiquez-moi les corrections que l'on pourrait faire en cas de seconde édition. Je vous avoue qu'il n'y a pas un livre de moi dont je désire autant la réussite, car j'en ai réservé le prix pour la dot de mes sœurs.

Adieu, très cher ami. Ne m'oubliez pas dans vos prières, et croyez-moi toujours tout à vous en Notre-Seigneur.

LV

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

31 août 1842.

Très cher ami, je voudrais bien, moi aussi, vous voir enfin et vous embrasser; mais plus je vais, plus la possibilité d'un voyage vers vous s'éloigne. Je comptais un peu sur mes vacances, et tout le temps dont j'aurais pu disposer va être pris par mes sœurs. J'ai promis à l'aînée, qui est toujours un peu malade, de lui faire voir la mer. Pourquoi la mer n'est-elle pas de votre côté? vous nous auriez vus trois au lieu d'un. Nous partirons ces jours-ci. Mes pauvres sœurs ont tant compté sur cette distraction, qu'il faudrait de bien grands obstacles pour m'empêcher de la leur donner. Je pense que nous serons revenus du 15 au 20.

Et vous, très cher ami, vous est-il donc impos-

sible de faire un tour jusqu'à Paris, où il est toujours si facile de venir? Je serais enchanté d'avoir vos avis sur la *Sœur Saint-Louis*, pour y faire, s'il est possible, quelques corrections, car il sera bientôt nécessaire d'en publier une seconde édition. Les jugements sont divers sur ce livre : les uns aiment mieux le premier volume, et les autres le second. On ne peut contenter tout le monde. D'ailleurs, ce livre ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe beaucoup. Il est fait pour un public particulier, et je désire seulement qu'il arrive à ce public-là.

Je ne travaille pas maintenant : je suis extrêmement fatigué, et toute application m'est impossible. Mon confesseur, ma mère, mes amis me pressent pour que je me marie. Je ne m'y oppose point, car souvent je m'ennuie un peu bien fort, mais je ne puis me marier tout seul, et je ne puis trouver une femme, puisque je ne vois personne. N'en auriez-vous pas une à m'envoyer pour mettre fin à ce tracas? Si vous connaissez une bonne fille, qui ait beaucoup de piété, beaucoup de douceur, de la simplicité, de la santé, qui puisse me faire un peu de musique, et qui possède à peu près de quoi se nourrir, c'est tout ce qu'il me faut. Vous rendrez contents, par ce moyen, tous ceux qui m'entourent et qui me voient dépérir. Peut-être me contenterez-vous aussi, vu l'excellente habitude que j'ai prise de ne pas attendre de la vie grand'chose de bon. Que ne puis-je devenir un moine? Mais l'on me rit au nez quand je parle de cela, et je crois que l'on a raison : pourtant je n'en suis pas plus gai.

Adieu, très cher ami. Écrivez-moi un peu plus souvent. Vos lettres me font du bien, je vous réponds et je me distrais par ce véritable plaisir. Tout à vous en Notre-Seigneur.

LVI

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

28 septembre 1842.

Très cher ami, que de bonnes choses cet excellent Lafon m'a rapportées de Tours! votre lettre, votre portrait, et tout ce que vous lui avez laissé voir de votre amitié pour moi. Je vous aime de tout ce qu'il m'a dit, mais c'est bien comme cela que je vous avais imaginé. Notre voyage a été très heureux, quoique bien court. Mon frère était venu nous rejoindre, en sorte que nous avons passé dix jours sans nous quitter un instant. Jamais nous n'avions été aussi longtemps ensemble, et nous rendons de grandes actions de grâces à Dieu de ce bonheur. Ma sœur aînée s'est presque rétablie. Quant à moi, j'aurais eu besoin de trois ou quatre semaines de ce régime ; mais pourtant je ne suis plus malade, je ne suis que fatigué. Il me faudrait maintenant aller passer huit jours en Touraine : cela vaudrait vraiment quinze jours ailleurs.

Lafon est arrivé assez à temps pour que mon frère vît votre portrait avant de partir. Ce pauvre garçon est tout confus d'avoir tardé à vous répondre et de

n'avoir plus osé le faire ensuite. Il s'excusera néanmoins, car il vous aime infiniment, comme tous ceux qui sont avancés dans mon cœur, où l'on vous trouve à une place de choix. Mes sœurs sont bien sensibles à votre souvenir. N'oubliez pas de prier pour elles : voici l'âge où elles en ont grand besoin. L'aînée a maintenant dix-neuf ans faits, et je songe à la marier : car, quoique pieuse et bonne fille, elle n'a pas plus que sa cadette la vocation religieuse. Au milieu de tant de dons qu'il nous fait, Dieu nous refuse à tous les quatre celui-là, qui nous irait pourtant, à ce qu'il semble, si bien. Priez-le de m'envoyer un bon garçon, bon chrétien, qui puisse se contenter de dix mille francs, que je veux donner à cette chère sœur, la moitié à peu près tout de suite et le reste en quelques années : car, en me dépouillant jusqu'à la chemise, je ne puis rien de plus.

Votre idée d'une galerie de femmes pieuses me sourit extrêmement. Un pareil travail en deux volumes compléterait la dot de ma sœur. Vous qui êtes plus familier que moi avec les saints, indiquez-moi donc quelques noms. Je m'y mettrais bientôt et de grand cœur, si vous vouliez un peu m'aider.

Combien je désire pouvoir vous remercier un jour tout à mon aise de tant songer à moi ! Ce que vous me dites au sujet du mariage et des refus possibles est admirablement sage, et je suis content de pouvoir vous dire que je suis bien dans cette disposition-là. Cette circonstance s'est déjà présentée. Dieu m'a visiblement protégé en faisant manquer un projet dont je désirais aveuglément la réussite. Aussi, quoique

je me laisse aller bien souvent à l'ennui, à la tristesse, à la lassitude, personne plus que moi n'est convaincu de sa persévérante bonté. C'est toujours par là que je me relève et que je reprends courage.

Adieu, très cher ami. Ne tardez pas trop à m'écrire. Bien à vous au fond des sacrés cœurs de Jésus et de Marie.

P.-S. — Lafon m'a remis aussi votre petit livre. Il sera bien souvent dans ma poche.

LVII

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

Dimanche, 27 novembre 1842.

Très cher ami, je vous écris en hâte un petit mot, avant d'aller à la messe de six heures du matin, que je vais bientôt entendre sonner. Vous voyez que je m'y prends de bonne heure. C'est à peu près le train que je fais tous les jours. A force de le vouloir, je suis parvenu à remplacer l'habitude de travailler le soir par l'habitude de travailler le matin. Je vais à la messe tandis qu'il fait encore nuit, je suis prêt à lancer la plume au galop dès qu'il fait jour, et, sans trop me fatiguer les yeux, je parviens à ne pas perdre tout mon temps. Du reste, je ne sais à quoi je m'occupe : je n'ai préparé aucun livre, et je me disperse en petites choses, mais en petites choses nécessaires.

J'ai changé de logement. Je demeure actuellement

rue Vanneau, 38, dans un nid de couvents et d'églises, qui me sonnent les prières de tous côtés. Si vous n'avez pas peur de monter cinq étages, quand vous viendrez à Paris, vous logerez chez moi, car j'ai une chambre à offrir, en bel air et en belle vue. Je suis tout à fait logé en poète : il n'y manque, Dieu merci ! que Cidalise, la folie et la misère. Sur le même palier que moi habite un excellent homme, fort pieux, que je vous ferai connaître[1] ; et nous vous mènerons tous deux dire votre messe aux Sœurs de la Providence, ou aux Oiseaux, ou aux Missions, ou aux Lazaristes, ou au Sacré-Cœur, ou au Bon-Pasteur, ou aux Bénédictins : tout cela est à notre portée. Enfin nous avons une bonne vieille qui nous fait assez de soupe et de bœuf pour soutenir le corps : nous chercherons une troisième assiette, une troisième cuiller, et vous ferez notre partie. Ainsi, quand vous viendrez, et que ce soit bientôt, j'en prie Dieu, ne cherchez point d'autre auberge. Je ne veux pas vous voir si vous ne venez demeurer rue Vanneau, 38, au cinquième étage, chez votre ami. On vous donnera Bossuet, Bourdaloue, un bréviaire, dom Guéranger, etc. Vous serez chez vous, à votre feu, point gênant, point gêné ; et nous méditerons, quand nous serons de loisir, un voyage en Chinonais.

Mon frère m'a fait un agréable récit de votre visite. Je suis charmé d'apprendre ainsi par ceux que j'aime combien vous m'aimez. Je vous le rends bien ; je n'ai personne plus près que vous de mon cœur.

1. M. Dausse, ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

L'*Univers* a fait une bonne conquête : il a par mes soins attaché à sa rédaction M. Édouard Ourliac, bon converti, bon chrétien, excellent cœur, excellent esprit, dont vous lirez de fort aimables articles. Cela pâlira beaucoup vos chers *Propos divers;* mais vous en serez content, et la religion y gagnera.

J'ai beaucoup vu ces derniers temps Eugène Boré et M. le baron de Bussières, le parrain de M. Ratisbonne. Boré et Bussières sont deux saints. Leur conversation et leur exemple m'ont fait du bien; j'ai enfin l'espérance de devenir meilleur, en voyant quel soin Dieu prend de m'entourer d'âmes si bonnes et si belles. M. Ratisbonne est admirable au noviciat. Les Pères disent que depuis saint Stanislas, on n'a rien vu de pareil.

Adieu. Mon compagnon vient me prendre. Je vais prier pour vous. Priez pour moi.

LVIII

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

29 novembre 1842.

Très cher ami, je ne sais pas pourquoi mes sœurs ne font pas leurs commissions elles-mêmes. Voici un gribouillage d'Élise qui vous regarde plus que moi. Je n'ai pas besoin de vous recommander les bonnes gens qu'elle vous recommande, puisqu'il s'agit d'âmes à préserver et à guérir[1]. Adieu, très cher ami. Priez

1. Nos sœurs avaient recommandé à l'abbé Morisseau une pauvre famille qui allait habiter Tours.

pour moi. Nous allons faire quelques efforts pour propager l'*Univers*. Vous voudrez bien nous aider, du moins autant qu'il dépendra de vous. Je vous assure qu'il n'est pas un cœur français et chrétien qui puisse nous désirer d'autres pensées et d'autres désirs que les nôtres en ce moment. Tout à vous en Notre-Seigneur.

LIX

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

Lille, 7 décembre 1842.

Très cher ami, je suis venu passer un quinzaine de jours à Lille, chez un ami qui a cru que ma présence en cette ville pourrait y déterminer l'utile et nécessaire fondation d'un journal. Je ne pense pas que vous choisissiez les approches de Noël et la saison où nous sommes pour faire un voyage à Paris; toutefois je vous préviens que je suis absent.

Je vous remercie de votre bonne volonté pour les pauvres de mes sœurs. Elles seront bien heureuses d'apprendre que vous vous occupez de ces braves gens, et que la petite fille qui les intéresse risquera moins, grâce à Mlle de Lavalette et à vous, de grossir les victimes de l'irréligion. Mon frère m'avait dit que Mlle de Lavalette se consacrait aux bonnes œuvres; et, comme je sais de quelles grâces Notre-Seigneur prévient les personnes qui, comme cette vertueuse demoiselle, choisissent la meilleure part, je me sens

plein de confiance sur le sort de la petite fille qui lui est recommandée. La charité qui prie est la bonne : les bénédictions pleuvent sur les cœurs qui l'exercent, et retombent sur les cœurs qui en sont l'objet.

Vous verrez prochainement arriver à Tours un jeune archiviste qui a beaucoup de talent, et qui est bon chrétien. C'est M. Léon Aubineau, un de nos amis ; il ira tout de suite vous voir, et je n'ai pas besoin de vous le recommander davantage.

Adieu, très cher ami. Priez pour moi, et continuez vos efforts en faveur de l'*Univers*, que nous venons de faire entrer dans une voie où doivent le suivre les applaudissements de tous les chrétiens.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

LX

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

Jour de l'Épiphanie 1843.

Mon cher ami, M. de Lavalette m'a bien apporté une lettre de vous, mais je n'y étais pas, et il m'a laissé une carte sans adresse. Dites-moi où il demeure, s'il doit faire ici un long séjour, afin que j'aille le voir au retour d'un petit voyage que je vais faire à Nancy : et s'il retourne à Tours, excusez-moi près de lui. Je serais bien fâché de ne pas le voir; j'aurais tant aimé à lui parler de vous.

Je pars pour Nancy vendredi prochain ; j'y passerai une semaine ou deux. Ce n'est pas seulement pour

mon plaisir que j'y vais, car alors je pourrais aussi bien aller à Tours : je veux essayer d'établir là, comme je l'ai fait à Lille, un comité de catholiques qui correspondraient avec l'*Univers* pour les affaires de la religion. Mon désir serait de voir en France un grand nombre de comités de ce genre, et de constituer enfin une agence qui ferait marcher toutes choses, et produirait sans cesse cette *agitation pacifique* dont O'Connell, en Irlande, a retiré tant de fruits. Jetez les bases de quelque chose d'analogue, ou du moins préparez des gens qui pourraient m'entendre et me comprendre quand j'irai chez vous, ce qui pourrait bien ne pas tarder.

J'ai été fort mal portant tous ces jours-ci, mais je vais mieux, et cette cure achèvera ma guérison, car toujours les voyages m'ont fait grand bien. Je travaille beaucoup et ne fais rien qui vaille. Lettres, articles, conversations, tout cela mange le temps fort vite, et je ne puis malheureusement travailler le soir. Ce sera pour moi une grande épreuve si le bon Dieu m'ôte la vue. *Amen*, pourtant.

Mes sœurs vont bien, ma mère aussi, et je serais fort heureux si j'étais meilleur chrétien. Adieu, mon cher abbé. Priez pour moi.

LXI

A M EUGÈNE VEUILLOT

Nancy, janvier 1843.

Grâce à la terrible réclame de M. de Dumast, tu n'ignores pas, cher frère, que je suis à Nancy. Je continue avec autant d'agrément particulier, mais jusqu'à présent avec moins de succès pour l'œuvre, ma mission de Lille. Cependant, je n'ai pas lieu de désespérer, et si je rapporte peu d'abonnements, je compte ne pas revenir sans aumônes. Ce qui m'inquiète est de savoir comment mon estomac et mes poumons se trouveront du régime terrible où je les mets. Je roule de dîners en dîners, de prédications en prédications. Le moindre de ces dîners est terrible, la plus courte de ces prédications dure des heures entières ; le reste du temps est pris par des courses, visites de digestion et autres, à ce point que voici la première minute de loisir que je trouve pour t'écrire un mot. Du reste, l'homme le plus important du monde ne saurait recevoir un accueil plus empressé que celui qui m'est fait par toute la chrétienté nancéienne, qui est assez nombreuse. Les curés sont éperdus de joie, lorsqu'ils me voient ; je suis fait pour les divertir ; ils me le rendent bien. Je ne suis jamais si content qu'avec ces âmes franches, rudes, dévouées; je bénis Dieu de m'avoir rendu agréable à ces bons ouvriers de la vigne céleste.

Le Père Lacordaire n'est pas celui qui me témoigne

le moins d'amitié et qui me fait le moins de bien : je suis ravi de ses conférences. J'en ai déjà entendu deux qui sont inexprimablement belles ; j'espère en entendre deux encore. Je n'étais venu que pour quinze jours, mais je vois bien que je passerai le mois à peu près. Prie le bon Dieu que ce temps ne soit point perdu pour l'éternité.

Le P. Lacordaire m'a pourtant fait hier un tour pendable. Dans une séance solennelle de la Société de St-François Régis, il m'a solennellement exhorté à garder le célibat pour la cause du bon Dieu et de la presse chrétienne. Il ne m'a point nommé, mais il y avait là 500 personnes qui m'ont parfaitement reconnu. Je t'avoue que j'ai un peu pris cela comme un avis d'en haut et que les velléités matrimoniales en ont souffert. L'évêque, partisan très chaud des *Propos divers*, a très vivement appuyé l'orateur, qui dans le courant de son discours a donné à l'Université des coups de boutoir capables de faire frémir Gabourd et beaucoup d'autres, mais il n'importe : la grande cause avance, gagne du terrain partout, de plus en plus la famille catholique s'accroît et se serre. Je bénis Dieu du spectacle que je vois et je me tiens heureux d'être l'un des ouvriers de cette grande entreprise.

Peu de temps avant de partir, j'ai vu nos sœurs : elles vont bien et sont fort contentes de Mère Philippe, leur supérieure actuelle, qui n'est pas mécontente d'elles non plus. Mère Emmanuel a été rappelée à Paris. Annette a fait un acte de grandeur d'âme dont j'ai été touché : Ourliac avait prié l'une d'elles d'être avec moi parrain de son enfant. Annette avait un

droit d'aînesse reconnu par moi et par Élise. Néanmoins, trouvant sa sœur plus capable de représenter, elle s'est retirée modestement avec beaucoup de simplicité et de bonne grâce. Il y a des héros qui n'ont point fait d'aussi grandes actions.

Adieu, cher frère, écris-moi chez M. de Dumast. La première moitié de l'*Honnête femme*, purgée des digressions, paraîtra dans le *Correspondant* de février. Je corrige l'épreuve.

Adieu, cher frère.

LOUIS.

On a vu par une des lettres précédentes que mon frère était vivement tenté de donner sa démission non seulement d'attaché au cabinet, mais aussi de sous-chef de bureau. Bien qu'on lui laissât une grande liberté, cette situation le gênait. Aussi, après avoir pris un congé, se décida-t-il à quitter tout emploi. L'*Univers*, relevé financièrement par M. Taconet, lui promettait un traitement non pas égal à *ceux* qu'il abandonnait, mais pouvant suffire aux obligations dont il s'était chargé ; cela lui suffisait.

C'est alors qu'eut lieu la fusion entre l'*Univers* et l'*Union catholique*. Celle-ci avait vécu ou plutôt végété quinze mois. Ses principaux rédacteurs, notamment MM. Henri et Charles de Riancey, passèrent à l'*Univers*. M. de Saint-Chéron, sans quitter absolument et tout de suite le journal, s'en écarta ; M. Du Lac, qui avait fait l'article annonçant la *fusion* (n° du 1er février 1843), entra bientôt chez les Bénédictins, de telle sorte que Louis Veuillot fut le seul representant autorisé de l'*Univers* dans la nouvelle rédaction. Les choses n'allèrent pas sans difficulté, car si on avait pu s'unir il était assez difficile de s'entendre. M. de Montalembert et le P. Lacordaire étaient du côté de l'ancien *Univers*, M. l'abbé Dupanloup du côté de l'ancienne *Union*.

LXII

A M. L'ABBÉ MORISSEAU

13 mars 1843.

Mon cher et excellent ami Du Lac, suivant enfin les aspirations longtemps comprimées de son âme, se consacre à Dieu : il entre cette semaine chez les Bénédictins, et me voilà obligé de le remplacer à l'*Univers* comme rédacteur principal. Ce n'est pas seulement pour moi un ennui inimaginable, c'est un véritable malheur que cette nécessité. Mais elle est absolue. Il faut que je prenne le fardeau ou que l'*Univers*, après avoir chancelé quelques jours entre le légitimisme étroit de l'*Union catholique* et le ministérialisme, tombe dans un de ces abîmes. Je ne puis ainsi laisser périr une œuvre de cette importance. Je me dévoue donc. Jamais je n'ai rien fait avec plus de chagrin, car non seulement la capacité me manque, Du Lac n'étant plus là, mais je vais avoir à subir encore des luttes et des tracasseries dont je ne finirais pas de vous donner le détail, si je voulais l'entreprendre. Venez à mon secours devant Dieu, mon cher ami. Songez tous les matins, à la messe, que je suis accablé, seul sur la brèche, pas un ami autour de moi pour me consoler et m'aider, et sans cesse piqué par les cousins et les mouches pendant que je combats...[1]

Adieu, priez pour moi sans cesse.

1. Du Lac resta chez les Bénédictins jusqu'en 1848, mais sans faire profession. Des affaires de famille ne lui permettaient pas de se donner

LXIII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Paris, 28 mars 1843.

Cher frère, depuis que notre ami Du Lac s'est enfroqué, et que je suis secrètement rédacteur en chef de l'*Univers*, j'ai tant de choses à faire que mon silence est pardonnable. Mais sais-tu seulement que Du Lac est aujourd'hui bénédictin et que je le remplace sous le voile du père Bailly? Nous sommes capables de ne t'en avoir pas soufflé le moindre mot. Eh bien, voilà où en sont les choses. Rien ne se fait sans mon consentement, et j'use de politique pour que ma volonté plaise à l'*Union* que nous ne voulons point blesser. X... est prié de se tenir sous terre et j'ai quatre mille francs par an.

Pour être plus près du journal, où ma présence quotidienne est nécessaire, je vais aller demeurer chez M. Bailly; je m'y mets en pension : logé, nourri, chauffé, blanchi, raccommodé, éclairé, tisanné, s'il le faut, et clystérisé en cas de besoin, moyennant la somme de 1800 francs par an. Deux chambres au premier dans un hôtel superbe donnant sur le Luxembourg, duquel je ne suis séparé que par une grille dont j'ai la clef. Je me plairais peut-être là, si ce n'était une auberge, mais il n'y a plus moyen de perdre du temps et c'est un immense avantage de pouvoir faire la besogne chez moi.

tout entier; il continua de travailler pour l'*Univers*, en choisissant les sujets qui pouvaient se traiter de loin.

Écris-moi à l'*Univers*, c'est le plus simple à présent.

La femme d'Ourliac est accouchée et je suis allé chercher hier nos sœurs à Corbeil pour le baptême. Il s'agit d'une fille, elle se nomme Marie. Nos sœurs sont de plus en plus énormes, surtout Élise. Annette va bien.

LXIV

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Avril 1843.

Cher frère, je pense aussi que je t'ai un peu trop effrayé l'autre jour; mes pauvres yeux allaient si mal et me refusaient si obstinément le service, que j'étais aussi désespéré qu'on peut l'être quand on croit en Dieu et dans la miséricorde de Dieu. Depuis j'ai vu un médecin qui m'a dit que les paupières seules étaient malades, qu'il n'y avait rien d'attaqué dans le fond même de l'œil. Il m'a prescrit un repos bien difficile, mais que je m'efforce d'observer, et des remèdes que je fais. Cela ne m'a pas encore rendu la vue, au contraire, l'irritation est plus vive, mais cela me rassure. Je n'ai pas été mécontent de nos sœurs; c'est comme mes yeux, le fond est bon. Elles vont partir avec des résolutions excellentes et qui, je le crois, ne seront pas tout de suite oubliées. En définitive, elles sont encore dans les meilleures de la maison, et il n'y a pas une enfant distinguée par sa piété ou par son cœur qui ne les aime beaucoup.

Je suis rédacteur en chef de cette façon que Taconet m'appartient absolument, que rien ne passerait contre ma volonté, que je ferais tout passer contre la volonté des autres, mais que je dois me montrer coulant pour les autres et prudent pour moi, par suite d'un concours de circonstances difficiles à expliquer à moins de beaucoup de temps et de paroles. Ma tactique est de retarder le plus possible une séparation très probablement inévitable et qui sera fort désirable. Les nouveaux venus ne sont visiblement entrés dans la communauté qu'avec la prétention de tout prendre. C'est un vrai mariage à la mode, mais nous n'avions pas autant qu'eux prémédité le coup. Nous voulions garder les culottes e nous l'avions annoncé.

Je vais aller m'établir cette semaine chez le père Bailly et m'y soumettre à toutes les médications possibles.

Adieu, cher enfant. Prions Dieu, payons nos dettes, aimons-nous. A propos de dettes, je n'en ai plus, c'est fini; j'ai même des économies. Le crois-tu? Tout à toi en N. S.

LXV

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Paris, 22 avril 1843.

Alleluia! la dot d'Anette est amassée, le bon Dieu me l'a donnée pour mes œufs de Pâques. Gustave,

après avoir vendu à Mame, l'exploitation pendant quinze ans des *Pèlerinages* et de *Pierre Saintive*, moyennant 5000 francs (je vois ta mine), m'en a gracieusement concédé la propriété, et moi j'ai vendu ce reste au susdit Mame, en y joignant la propriété de *Rome et Lorette* et celle de la *Sœur Saint-Louis*, et celle du *Rosaire*, moyennant 7500 francs, payables 3000 francs fin mai, 2500 fin juin, 2000 fin juillet. Me voilà nu comme un ver; mais avec 2500 que j'avais amassés, j'ai 10 000 francs dans la poche de notre sœur et je suis en quête d'un mari. Si je parviens à faire l'*Algérie* et quelque autre brimborion cette année, Élise, à son tour, sera pourvue. Le reste à la grâce de Dieu. Si je suis malade ou misérable, je n'aurai plus que le souci d'aller me cacher quelque part pour n'attrister personne. J'essayerai néanmoins de ne donner que 8000 francs et de faire fournir le complément par ma mère (par toi, si tu veux), afin d'user du reste pour Élise. Plaise à Dieu que notre sœur soit heureuse. J'aurai fait ce que j'aurai pu.

Je demeure à présent rue Madame, 41, chez M. Bailly; j'y suis bien et mal comme partout; ma santé ne se rétablit pas; mes yeux ont toujours mauvaise mine, je n'ai pas le temps de me soigner. S'il plaît à Dieu, j'irai passer le mois de mai dans quelque campagne auprès de Paris. Projet!

Je n'ai plus d'affaires avec Gustave et je n'en aurai pas avec son successeur. Parle-moi des Mame. Oui, je suis édité en province, et je m'en fiche. Je donne la gloire pour rien; c'est ce qu'elle vaut. Quand on me l'achète 1000 francs, je trouve que je vole.

Je voudrais bien faire quelque chose d'un peu propre et n'être connu que de Dieu.

Sais-tu pourquoi, d'ailleurs, les Mame paient plus largement que d'autres? C'est qu'ils ont un débouché pour 15, 20, 25 000 exemplaires. Les livres s'en vont de Tours, comme les pruneaux. Fais à présent tes observations sur l'incognito de la province.

On dit que l'*Honnête femme* a du succès; pour moi, je ne vois plus personne. Adieu, cher frère. Écris-moi toujours à l'*Univers*, quand tu daigneras enfin m'écrire.

Louons le bon Dieu qui vient à notre secours. Dix mille francs! J'ai bien voulu les avoir, mais jamais de ma vie je n'ai cru sérieusement que je les aurais; aussi n'ai-je nul sacrifice à faire en les donnant. Je suis tout convaincu qu'ils ne sont pas pour moi.

LOUIS.

LXVI

A M. L'ABBÉ MORISSEAU

Paris, 31 mars 1843

Cher abbé,

Mes meilleurs amis sont destinés à vous embrasser avant que j'aie moi même ce bonheur. Accueillez bien celui-ci ; c'est Édouard Ourliac, et tâchez de lire le charmant livre qu'il vient de publier[1]. Il vous don-

1. *Les contes du Bocage.*

nera sur ma situation présente tous les détails que votre amitié peut désirer. L'Université me met dans une telle fureur que je me soutiens contre tous les ennuis et tous les malaises imaginables. Sans elle, je serais dans les mains des médecins, ainsi ne la détestons pas trop, et que Dieu soit loué de toutes choses.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

P.-S. Bonjour, Aubineau.

LXVII

A STEPHEN[1].

6 juin 1843.

La lettre de mon frère Stephen m'est parvenue, et mon frère me pardonnera d'avoir cherché à le connaître assez pour lui faire parvenir une réponse qu'il ne demandait pas. Puisque mon livre lui a plu, il recevra de bon cœur ce mot écrit de bon cœur dans l'intention d'achever s'il plaît à Dieu ce que le livre a commencé. Que mon frère, averti par des rechutes que je connais trop, prenne ses garanties contre lui-même et contre le monde, qu'il ne se borne pas à de vains désirs, le premier vent et le premier sourire

1. Un jeune homme presque ramené à la religion par la lecture de *Rome et Lorette* avait, sous le pseudonyme *Stephen*, adressé à l'auteur du livre qui le remuait une lettre où il exposait l'état de son âme, ses aspirations et ses faiblesses. Mon frère, sans découvrir son nom, sut par qui la lettre lui était arrivée et y fit cette réponse.

qui passent les emportent; qu'il aille tout de suite à la force des sacrements, qu'il choisisse un bon prêtre, et le premier venu s'il n'a pas le temps de choisir, et qu'il se confesse. Il n'y a d'*homme* que le chrétien, et il n'y a de chrétien que le *pénitent*. Dieu peut assiéger une âme, et l'embraser du désir de le connaître, mais il n'y entre pas tant que le péché y séjourne. Il faut que le péché sorte, vaincu non seulement par les larmes du repentir, mais surtout par la puissance de l'absolution. La religion n'est pas un système de philosophie composé d'axiomes et de raisonnements; elle est une chose réelle, et par ses sacrements elle agit, pour ainsi dire, physiquement sur l'âme, comme les remèdes sur le corps. Pour moi, je n'aurais jamais été pleinement convaincu, ou du moins je n'aurais jamais persévéré sans la pénitence et sans l'Eucharistie. Maintenant encore, que les vérités catholiques me sont mille fois prouvées, après qu'une pratique de cinq années a rempli mon cœur de miracles, et y a ressuscité des choses absolument mortes; croyant au ciel et à l'enfer autant qu'à mon existence même; aimant Dieu, détestant le péché; si j'abandonnais les sacrements l'espace de quelques mois, je me sentirais faiblir et je serais perdu, tant reste forte en nous la corruption originelle, et tant cette herbe vivace et grimpante, cent fois arrachée, a bientôt fait de renaître, de tout envahir, de tout étouffer! Que mon frère donc ne balance pas à se confesser s'il ne l'a déjà fait; et si, l'ayant fait, il reste dans le trouble, qu'il recommence et ne se décourage jamais : ce combat sera de toute la vie pour lui comme pour moi, mais il n'y

recevra pas une blessure, il n'y fera pas un effort qui ne soit, pour lui comme pour moi, incomparablement plus doux que tous nos mauvais plaisirs passés. L'esclave s'enivre quand il peut dans ses chaînes d'un peu de lie qu'il parvient à dérober; l'homme libre combat, souffre, se prive, mais la noble joie de sa liberté le dédommage de tout.

Je souhaite à mon frère de sortir virilement de son esclavage en se soumettant à l'épreuve qui lui est indiquée, et de venir parmi nous, parmi les hommes, travailler à la conquête du royaume éternel où nous sommes appelés de Dieu. Il verra passer sans regret les joies qui sourient sur le chemin de la mort, et, détournant ses regards, il marchera vers l'éternité. Il fera du bien, il sera un flambeau parmi ses frères; au lieu de perdre sa vie à la poursuite d'un misérable plaisir qui passe comme l'ombre et qui n'est plus lorsqu'on l'atteint, il embrassera les plus nobles devoirs que l'homme puisse accomplir; s'il est persécuté dans ses sens, il sera en paix dans son cœur.

Qu'il demande à la sainte Vierge les grâces dont il a besoin. Un *ave Maria*, s'il le dit avec foi, l'avancera plus que tous les livres du monde. Je prierai de mon côté pour lui et je prierai avec bonheur. J'irai le recommander aux prières de mes frères, et je le ferai inscrire sur le registre de l'Archiconfrérie, afin que dans le monde entier, à Paris comme à Siam, on demande à la *Reine des anges* et au *Refuge des pécheurs* sa conversion et sa persévérance; de son côté qu'il ne m'oublie pas.

Que mon frère reçoive mes tendres adieux, et si

nous devons rester inconnus l'un à l'autre sur la terre, puissions-nous nous embrasser, comme j'en ai l'espérance, dans la vraie patrie.

L'Auteur de *Rome et Lorette*.

LXVIII

A M. L'ABBÉ MORISSEAU

Solesmes, lundi 17 juillet 1843.

Mon cher abbé, je suis dans le cloître, et je m'y trouve heureux, tant des bonnes choses que j'y vois que des bonnes choses dont je me souviens. J'ai, grâce à vous, de tendres et excellents souvenirs de plus dans le cœur. Combien ces trois journées de Tours ont passé vite! Rappelez-vous-les souvent, afin que vos bonnes prières continuent le bien que m'ont fait vos conversations, et écrivez-moi pour me donner des nouvelles de vous et des saintes âmes qui sont autour de vous. J'ai une extrême envie de savoir quels progrès fait la santé de Mme de Lavalette, et je veux savoir encore si Mlle de Lavalette me pardonne définitivement les trop grands éloges que vous faites de moi. Votre voyage de retour a-t-il été heureux? Avez-vous trouvé d'aimables compagnons? Le jour de votre départ, j'ai dormi la grasse matinée, et je me le suis reproché au réveil, car il m'a semblé que je ne vous avais pas dit adieu.

Mes compliments à Ourliac, quand vous le verrez.

Je le voudrais avoir ici, et il y serait bienvenu. Les Bénédictins l'aiment beaucoup, mais il ne faut pas qu'un homme marié contemple de pareils spectacles; ils lui feraient trop envie.

Faites-moi une belle histoire des discours d'Aubineau, lors de son arrivée à Tours. J'ai des remords pour ce livre que nous ne lui avons pas envoyé, et qui lui aurait fait plus de plaisir que notre lettre, malgré le charme de celle-ci.

Adieu, cher abbé. N'oubliez pas de travailler, selon vos promesses, pour mon pauvre *Univers;* c'est vraiment une bonne œuvre de le soutenir. Présentez mes respects à Mme et à Mlle de Lavalette, et dites-leur que dans ma stalle, au chœur de Solesmes, je ne penserai pas moins à elles qu'à vous.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur.

LXIX

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

Solesmes, 25 juillet 1843.

Très cher ami, votre lettre m'a fait grand bien. Depuis que je vous ai vu, il me semble que je vous ai connu toute ma vie, et cependant je m'émerveille sans cesse de vous avoir trouvé si bon, si simple, si semblable et si supérieur à l'idée que je m'étais formée de vous. Louons Dieu, cher ami, de nous avoir donné des cœurs faits pour l'amitié.

Merci pour les bonnes nouvelles que vous me donnez

des dames de Lavalette et de l'ami Aubineau. J'aurais bien voulu qu'il y en eût aussi de mon cher Ourliac. Mais sans doute que vous ne l'aviez pas vu. Il me semble qu'il y a plus d'un mois que nous nous sommes quittés; cependant je ne m'ennuie pas à Solesmes, et tout au contraire. Il me semble que je suis fait pour cette vie-là. Ces bons pères sont admirables de douceur, de paix et d'humilité. J'ai trouvé parmi eux un confesseur excellent, et je vais me mettre dans leur compagnie à un régime angélique que je regretterai étrangement quand le monde m'aura ressaisi.

Car je ne resterai pas à Solesmes, ma part est moins douce; je retournerai à Paris, non pour Paris, mais pour le combat.

Adieu, très cher abbé, priez et faites prier pour moi, afin que je ne perde rien des grâces de cette retraite, et que j'en sois fortifié dans l'avenir. Recommandez surtout aux dames de Lavalette de ne pas oublier leur hôte d'un jour reconnaissant pour toute sa vie.

Exhortez le lent Aubineau à travailler pour l'*Univers* qui commence à pâlir, et dites-lui bien de se marquer un saint dans le ciel dont il écrira la vie; il faut que nous nous imposions tous de payer ce tribut, afin que nos plumes d'oies puissent un jour devenir des ailes de bienheureux.

Tout à vous, en Notre-Seigneur.

LXX

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Solesmes, 17 avril 1843.

Tes pantoufles n'ont pas des bottes de sept lieues, mon fils; elles n'arrivent guère. Je continue d'être bien ici, je prie, je travaille, je vois d'excellentes gens, mais je me porte mal et j'ai des puces. Du reste, dire qu'on me soigne, ce serait peu : on me choie. Le malheur est que la machine ne va pas. J'ai une peine inouie à travailler et j'ai pris médecine ce matin pour voir ce que cela pourra produire en fait de littérature. Il est vrai que la correspondance ne chôme guère. Ceci fait la 21e lettre que j'écris depuis mon arrivée et tout n'est pas à jour. Voilà ce que c'est que se retirer du monde.

J'ai fait hier ma première sortie, je suis allé à Sablé, chez un ferblantier,... prendre un bain.

La demoiselle de Dijon m'a écrit; sa lettre est en prose et en vers. Voici un quatrain de sa façon :

A pleurer je trouve des charmes,
Je crois qu'on pleure dans les cieux,
Et quand Dieu me donne des larmes,
Aussitôt je suis beaucoup mieux.

Après cela, la prose reprend. Figure-toi le dernier vers prononcé par Eugénie. Eh! bien, mon frère, j'ai répondu quatre pages; mais c'est une de mes belles actions.

J'écris à nos sœurs et je leur annonce leur chan-

gement de domicile. Il est bon qu'elles s'y préparent et profitent du moins des derniers mois qu'elles passeront au couvent, après quoi, bien qu'elles ne s'en doutent guère, leurs beaux jours seront finis[1].

La médecine m'ordonne de te quitter; je finis en vers comme la Dijonnaise :

Adieu, mon frère, adieu,
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

LXXI

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

Solesmes, le 16 septembre 1843.

Parce que mes yeux sont en fourrière, il ne sera pas dit, mon cher abbé, que je resterai une éternité sans vous écrire. La main d'un moine et mon cœur suffisent pour que je vous donne signe de vie. Donc j'existe, c'est assez pour vous aimer; si je vous tenais là, ce serait assez pour être heureux et content. Vous êtes à trente lieues, voilà le malheur. On vous remplace aussi bien que possible. Je vous ai dit que la soutane avait un faible pour moi, le froc a la même qualité, ou le même défaut, comme Aubineau voudra. (Mon moine trouve ce passage si plaisant qu'il en pleure. Pourquoi? Je ne le sais pas ni lui non plus. C'est un moine si extraordinaire que je vous ferais rire trois

1. Mon frère trouvant que son devoir était d'assurer l'avenir de nos sœurs avant de se marier, avait résolu de les prendre avec lui. De plus, il était entendu que dès que la chose pourrait s'arranger je quitterais le *Journal de Maine-et-Loire* pour entrer à l'*Univers*.

heures en vous parlant de lui. Il remplace avantageusement ici tous les divertissements du monde. Du reste, il est si bon homme que si je voulais le vilipender, il écrirait docilement.)[1]

Mon frère m'est venu voir. Il a passé huit jours avec moi, et c'est une grande consolation que je n'aurais pas eue sans mon mal d'yeux. Voilà comment le bon Maître adoucit les petites épreuves qu'il envoie. En résumé, je n'aurais pu choisir un meilleur endroit pour être malade, et l'on ne saurait être malade d'une plus agréable façon. Pour quelques bouquins que je voudrais lire et que je ne lis pas, j'apprends, dans les soins fraternels dont on m'entoure, jusqu'où peut aller la charité. Au lieu d'écrire, je médite : c'est tout profit pour moi et pour mes lecteurs. Par ainsi, cher abbé, rendons grâces au bon Dieu. Je suis très porté à penser que dans le cas où je deviendrais aveugle, ce serait un coup de fortune qui m'arriverait contre tous mes désirs.

Voulez-vous bien passer chez les MM. Mame, et leur dire que mon travail à peine commencé, j'ai été forcé de l'interrompre, que je le reprendrai dès qu'il me sera possible, mais je ne puis leur assigner l'époque de la livraison, cela ne dépendant plus de moi. Je leur donne seulement ma parole de ne rien commencer avant d'avoir rempli mes engagements au sujet de l'Algérie, entreprise beaucoup plus laborieuse que je ne l'avais prévu.

Je quitterai Solesmes vers la fin du mois et je pas-

1. Ce moine était le P. Le Bannier.

serai par Tours pour regagner Paris. Je m'arrêterai un jour ou deux chez vous, et peut-être trois, si mes yeux sont en bon état ; mais je ne l'espère point. Adieu, cher abbé, rappelez-moi au bon souvenir des dames de Lavalette, et recommandez-moi aux prières de vos Carmélites. Quant aux vôtres, je ne vous les demande plus, je les ai. Dites au sage et paisible Aubineau que je ne l'oublie point dans l'église de Solesmes. Tout à vous en Notre-Seigneur.

LXXII

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

Solesmes, 17 septembre 1843.

Mon cher enfant, veux-tu faire tenir cette lettre à Jourdain[1], dont je ne sais pas l'adresse ? Je suis toujours dans le même état et j'y resterai probablement jusqu'à ce que j'aie vu le médecin de Paris, car celui de Sablé me paraît *a quia*. Il me soutient que je vais mieux, mais il ne me le prouve pas. Voilà le feu ouvert à Paris et je vais probablement être écharpé dans le courant de la semaine. Si les coups te chatouillent, rappelle-toi qu'on en dit bien davantage du bon Dieu, et que personne ne s'en porte plus mal pour passer par ces verges-là[2].

1. Connu comme écrivain sous le pseudonyme de Charles Sainte-Foi, il habitait alors Angers.

2. Sa brochure : *Lettre à M. Villemain sur la liberté d'enseignement* venait de paraître.

On te pleure ici, on te trouve gentil, sage, spirituel, et moi, je fais comme Mme de Sévigné quand on lui parlait de sa fille. — N'est-ce pas, dis-je, que ce n'est point bête d'avoir un frère si bien troussé ?

La demoiselle que tu sais m'a écrit une lettre infiniment touchante, en prose, du meilleur sens et du meilleur goût, qui m'a mis l'âme à l'envers. Je ne te l'ai point lue, et je m'en suis presque repenti, parce qu'elle me priait de la détruire aussitôt, ce que j'ai fait tout à l'heure après avoir répondu le *non* le plus affectueux, le plus poli, mais aussi le plus positif du monde; et voilà le roman fini. Je t'embrasse en Notre-Seigneur et du fond de mes entrailles, toi, mon fils et mon frère, ma famille et mon amour. T'ai-je bien dit que je t'aimais? Tu m'as embaumé le cœur pendant cette semaine que nous avons passée ensemble et il me semble que je te dois quelque reconnaissance pour la douce affection que tu m'as montrée. Prions Dieu de nous réunir à son service, dans le même bivouac, nous sentirons peu les fatigues de la guerre. Il nous faut deux plumes, mais il suffira d'un encrier.

LOUIS.

LXXIII

AU T. R. P. DOM GARDEREAU, PRIEUR DE SOLESMES.

Septembre 1843.

Très cher père, je remets chez vous 130 francs, les 30 francs pour M. Lecouteux à qui je dois tout au

plus cette somme, et le reste comme une pauvre et indigne offrande pour l'Abbaye. Vous savez bien, très cher père, que cela ne regarde pas votre bonne hospitalité, mais parce que j'ai passé plus de deux mois chez vous, cela ne m'ôte pas le droit de vous faire *mon aumône*. Vous m'avez fait l'aumône, et je vous la fais, vous n'avez pas le mot à souffler. Si vous osez dire quelque chose, nous compterons.

Mon frère vous embrasse, et moi j'embrasse tout le monde après vous. Priez bien pour moi.

Je m'en vais heureux des bons cœurs que j'ai vus ici[1]. M. de Falloux est un catholique ; c'est tout dire[2]. Le soleil m'a fait mal aux yeux, mais moins que je ne croyais, grâce à mes lunettes compliquées.

Votre bien dévoué fils en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

LXXIV

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

Paris, 24 octobre 1843.

Mon bon abbé, je suis installé avec mes sœurs, rue de Babylone, n° 21, non sans peine. Il a fallu trouver

1. Angers.

2. En quittant Solesmes, mon frère vint passer quelques jours à Angers ; il y vit M. de Falloux, qui alors, était ou semblait être des amis de l'*Univers*. Après le dîner où le futur ministre de Louis-Napoléon avait invité, avec nous, quelques militants, il dit à sa fille, enfant de trois ou quatre ans : Quels sont les bons catholiques ? l'enfant répondit : « Les bons catholiques, c'est Montalembert, Veuillot et Lacordaire. » Ce trait indique qu'on était au mieux. M. de Falloux comptait aussi dans les amis de Solesmes, où il avait cherché secours pour son histoire de Saint Pie V

ce logement, le choisir entre cinquante autres, et se meubler. Quelle affaire, et qu'il en coûte, et que c'est ennuyeux! Me voyez-vous achetant des torchons, des écumoirs et des cuillères à pot? Pourquoi Mlle Henriette ne pouvait-elle nous aider un peu? Nous sommes en ménage depuis deux jours. Tout va bien jusqu'à présent, si ce n'est qu'après avoir acheté mille choses, il nous en manque deux mille.

Mes yeux sont dans le même état. Je n'ai pas encore travaillé depuis mon retour, et je m'en trouve bien, mais il faut se mettre à la besogne, qu'ils y consentent ou n'y consentent pas. Je vous dirai quelle mine ils font d'ici à quinze jours.

Je n'ai pas vu M. de M. J'avais perdu la lettre, le temps me manquait, pas d'habits, etc. J'irai demain : qu'Aubineau me le pardonne ! Je sens ma faute, et je glisse sur cet article comme sur des charbons ardents.

J'ai raconté hier à M. des Genettes l'histoire de Mme C. : il en a été charmé, et m'a fait engager à l'écrire. J'ai promis sans fixer d'époque. Si je fais cela, vous aurez le manuscrit.

Mon frère est reparti pour Angers et arrivé en bonne santé[1]. Mes très humbles respects aux dames de Lavalette. Adieu, cher abbé. Je suis accablé d'affaires; qu'Aubineau achève et nous livre Labitte. Le moment est opportun[2].

1. J'avais reconduit Louis jusqu'à Paris, après un arrêt à Tours.
2. M. Labitte, écrivain universitaire, avait publié un livre don M. Aubineau devait rendre compte dans l'*Univers*.

LXXV

AU T. R. P. DOM EUGÈNE GARDEREAU, PRIEUR DE SOLESMES.

Paris, 26 octobre 1843.

Très cher Père, je viens de faire un vilain métier. J'ai passé quinze grands jours à chercher un logement et à monter mon ménage, c'est à-dire à me fournir de torchons, cuillères à pot, tabliers de cuisine, etc. Enfin, c'est à peu près fini; nous sommes installés rue de Babylone, 21, près de la rue Monsieur, et tout va bien jusqu'à présent. D'aujourd'hui je me remets à la besogne, avec les yeux que vous me connaissez, un peu améliorés depuis que je ne fais plus de remèdes. Je signale mon retour à la vie ordinaire en vous écrivant. Hélas! très cher Père, que je suis loin de Solesmes et de vous, que j'étais heureux dans votre solitude, que j'y ai été bien traité! Quelques remords se mêlent à la douceur de ces souvenirs; il me semble que je ne vous ai pas assez remercié. Mais l'homme a beau faire, il est toujours moins éloquent que son cœur. Puissé-je un jour vous prouver ma reconnaissance, en allant de nouveau et pour longtemps taquiner le père Le Bannier.

Les affaires se remettent à chauffer (c'est le terme d'argot) extrêmement. Vous allez voir une lettre du bon évêque de Châlons[1] qui jettera de l'huile sur le feu allumé par Mgr le Cardinal de Bonald, et un article des *Débats* que nous avons confié à la main

1. Mgr de Prilly.

du *frère*[1], car il n'y a que lui pour traiter ces choses-là. On n'entend plus parler de Mgr Affre. Il gallicanise sous les ombrages de sa villa[2]. Il faudra voir; je suis convaincu plus que jamais et sur bonnes raisons que la guerre avance nos affaires. La discorde est dans le conseil des ministres ; Louis-Philippe, Guizot, Duchâtel, Martin et le ministre de la marine sont pour nous. Cunin, Teste, Lacave-Laplagne, le maréchal Soult suivent les drapeaux de Villemain, poussé plus qu'il ne le voudrait par le conseil royal. Voilà pour l'enseignement. Pour le romanisme, l'archevêque continue à lui faire des recrues. La guerre est bonne à l'Église. Mais je vous donnerai plus de nouvelles un autre jour : mes souffrances d'homme établi ne m'ont permis de voir personne que nos amis.

Ma brochure se vend et se lit en silence. Elle est bien prise des catholiques, les autres ne soufflent mot. M. Villemain a défendu à ses journaux d'en parler. Mon nom n'est pas et ne sera pas prononcé[3]. Montalambert recevra le paquet. Sa brochure est parfaite, et *bien plus vive que la mienne*. Foisset lui-même s'est échauffé et prépare quelque chose.

« Vous conviendrez, disait M. Villemain à un curé de Paris, qu'il est violent d'être traité comme un gredin par un homme qui devrait avoir de l'urba-

1. Du Lac. Il était alors chez les Bénédictins, dans leur couvent de Paris, rue de Monsieur.

2. Mgr Affre trouvait l'*Univers*, les Bénédictins et Montalembert trop ultramontains.

3. Le *Siècle* ne garda pas tout à fait la consigne, mais s'il attaqua la brochure, il évita d'en nommer l'auteur.

nité. » Il était question de ma brochure et de moi, car en défendant à ses journaux d'en parler, il en parlait lui-même à tout venant, et comme un homme qui n'est pas satisfait. Adieu, bon Père; priez pour moi et recommandez-moi aux prières de tout le monde sans exception. Je fais comme mon frère : j'embrasse l'Abbaye. Bien à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXVI

A M. LÉON AUBINEAU.

6 novembre 1843.

Mon frère Aubineau, un mauvais diable m'éloigne de M. de M. Je n'ai pu mettre la main sur lui, mais comme il n'est pas encore dans son grand bateau sur l'eau, je le pincerai; consolez-vous, mon Aubineau.

Je mène avec mes sœurs une vie de chanoine honoraire, et ma tête, dégonflée des soucis du ménage, des déplaisirs de la solitude, des mortelles amertumes de la rêverie, pourra bientôt tenir, je pense, dans ce petit capuchon de mozette que nous trouvâmes si insolent pour le cerveau de notre bon et cher abbé.

A elles deux, mes sœurs font presque le quart d'une demoiselle Henriette (*de Lavalette*); j'entends pour les vertus. Vous voyez que je n'ai pas à me plaindre.

Vous nous avez adressé une petite chose qui est tout bonnement un chef-d'œuvre, qui fait tomber

les larmes et qui fera pleuvoir les écus dans l'escarcelle de la sœur Théodore[1]. Piqués au cœur tout des premiers, Taconet et moi, nous avons tiré ce beau feuilleton à part. Cinq cents exemplaires, que l'on vendra 50 centimes, plus ou moins. Vous en recevrez deux cents bientôt; je viens de corriger l'épreuve. Nous placerons le reste. Vous enverrez à la Sœur ce que vous aurez de trop. Et adieu, car je n'y vois plus. Bien à vous en Notre-Seigneur. *Vive Jésus!* c'est bien dit.

Labitte! Labitte! Labitte! passez-le-moi; j'en veux!

Bonsoir, mon cher abbé. Il faut bien qu'il fasse nuit pour que j'en reste là.

LXXVII

A M L'ABBÉ MORISSEAU.

Novembre 1843.

Mon bon, très bon et trois fois cher abbé, nous venons de relire votre aimable lettre pour la récréation du soir, et je décide à l'unanimité qu'on va vous répondre sous l'impression de la douce joie qu'elle a produite dans le ménage. La sœur Élise prend la plume, le frère Louis prend une prise, la sœur Annette enfile son aiguille, et en avant! Que me chantez-vous sur Aubineau et sur la chaire de vérité,

1. *Sainte-Marie-des-Bois*, histoire de la fondation d'un couvent de religieuses dans l'Indiana. Cette étude, publiée en feuilleton dans l'*Univers*, se trouve dans les *Serviteurs de Dieu*.

d'où on lui verse à plein seau le péché d'amour-propre. Ce garçon-là est capable de se croire Tourangeau, pour n'avoir point à soupçonner le jugement qui le fait grand auteur. Je crois aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre, mais je veux qu'il continue à ne pas s'en douter. Dites-lui, pour dissiper sa fumée littéraire, que j'ai vu M. de M. et que l'impression qu'il a produite sur ce charmant marin vaut beaucoup mieux que son feuilleton. Nous avons causé pendant plus d'une heure. Aubineau a fait les premiers frais de l'entretien; la religion en a rempli la queue, et nous nous sommes quittés bons amis, je crois, avec la promesse de nous revoir. Il faut beaucoup prier pour M. de M.; je le recommande à Mme et Mlle de Lavalette et à Mme C., en qui j'ai grande confiance. Ce cher navigateur court des bordées devant le port et pourrait bien ne pas entrer de sitôt, malgré ses bons désirs. Il a l'esprit embarrassé de quelques prêtres imbéciles qu'il a entendus causer après dîner. J'espère que je pourrai le mener au P. Lacordaire, et nous verrons comment il se défendra contre ce corsaire du bon Dieu, à qui, par parenthèse, on n'accorde pas sans difficulté ses lettres de marque pour la course de l'Avent. Donc, cher abbé, priez et prions. Mon ménage va toujours bien, je mène mes trois femmes avec un succès qui pourrait bien me faire tomber dans le péché d'Aubineau. Mais je sais que cette espèce est légère, et pour que la girouette reste du bon côté, je prie le bon Dieu de faire souffler le bon vent. Priez aussi pour cet objet d'importance.

Je finis de ma main, cher ami, cette lettre inter-

rompue depuis trois jours, ce qui vous donne une idée de la vie que je mène. Ourliac va demeurer dans notre quartier. Il se donne à l'*Univers*. J'en bénis Dieu, mais je crains pour la santé de ce pauvre garçon. Il fait peur à voir.

J'écris aujourd'hui à M. On perdra des espérances obstinées. Cher ami, malgré moi, je ne puis encore renoncer à la famille; mais aujourd'hui je n'ai pas le temps d'écouter mon cœur, et s'il en est toujours ainsi, je finirai par faire comme si je renonçais. Il y a là-dessous de grands combats. Il en faut. Gloire à Dieu !

Je n'ai pu aller à Conflans. Quand le pourrai-je? Dieu le sait. Mes très humbles respects à vos bonnes dames.

P.-S. — 4000 exemplaires environ de ma brochure sont écoulés[1]. Nous allons, dans quelques jours, en publier une excellente de Montalembert[2].

LXXVII

A MONSEIGNEUR PARISIS, ÉVÊQUE DE LANGRES.

Paris, le 9 novembre 1843.

MONSEIGNEUR,

Je réponds bien tard à la lettre que vous avez daigné nous écrire. Votre Grandeur aura la bonté de

1. Il y eut une seconde édition de cette brochure en format de propagande. Cette seconde édition fut tirée à dix mille exemplaires.

2. *Du Devoir des Catholiques dans la Question de la liberté de l'enseignement*. M. de Montalembert avait écrit cette brochure à Madère, où il était encore quand elle parut.

m'excuser à cause de la multitude d'occupations que me donne le journal, et du peu de temps qui me reste pour les remplir, ayant la vue très faible et très menacée.

Nous avons inséré immédiatement la lettre d'adhésion à Mgr le cardinal de Bonald, nous savions le grand effet qu'elle devait produire. Le contre-ordre est arrivé trop tard[1]. C'est un inconvénient dont je crois qu'il y a lieu de s'applaudir. La discussion actuelle a le grand avantage de réveiller le zèle chrétien dans beaucoup d'âmes où il sommeillait. Personne ne perdra la foi dans ces disputes, et tout au contraire, car les âmes attiédies deviennent agissantes, et les apôtres se forment dans le combat.

Quant aux clameurs de la presse, elles prouvent combien on sent que la religion est nécessaire et combien le clergé est fort, puisqu'il a cette puissance dans les mains. Il est facile aux journaux de menacer, mais au milieu de ces menaces, le gouvernement qui est obligé de gouverner, réfléchit et n'a nulle envie de se passer du concours de l'Église; c'est là l'essentiel. Je ne mets pas en doute que le gouvernement ne compose si on le veut avec un peu de persévérance. Il fera taire tous les journaux comme il les fait parler, car ce sont ses agents qui écrivent dans les *Débats*, dans le *Constitutionnel*, dans le *Siècle*, etc. Les autres

1. S. Em. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, avait protesté par une lettre au recteur de l'Académie de Lyon contre le certificat d'études et d'autres abus universitaires. Mgr de Prilly, évêque de Châlons, et Mgr Parisis, évêque de Langres, s'étaient empressés d'adhérer aux réclamations du Cardinal. La lettre de Mgr. de Châlons fut déférée au conseil d'État qui, naturellement, rendit une *déclaration d'abus*.

journaux antireligieux n'ont nulle valeur. Mais il faut se méfier des concessions du pouvoir. Il cherchera jusqu'au dernier moment à tromper la bonne foi des évêques ; ce n'est pas le juger trop sévèrement, c'est dire la pure vérité. Il ne peut pas être sincère avec la religion par cette raison qu'il ne la comprend pas. Elle n'est à ses yeux qu'un instrument politique ; il voudrait l'avoir pour lui au lieu de l'avoir contre lui. Il me semble qu'on peut chrétiennement tourner cette disposition au profit de la cause que nous défendons, et l'obliger à servir l'Église lorsqu'il ne voudra, en effet, que séduire le clergé.

Votre Grandeur sait assez quels nous sommes pour me pardonner de lui parler avec cette liberté filiale ; mes collaborateurs et moi nous nous sommes donnés sans réserve. Presque tous, nous avons sacrifié position, fortune, avenir à nos convictions. Nous faisons une guerre, où nous ne pouvons, humainement parlant, gagner que des coups. Quelle meilleure garantie pouvons-nous donner de notre bonne volonté !

Nous avons bien vivement regretté, Monseigneur, qu'aucun de nous ne se soit trouvé à Paris, quand Votre Grandeur y a passé. Il nous eût été doux de vous offrir l'hommage de notre reconnaissance et de notre profond respect, et de vous demander votre bénédiction. J'ose particulièrement la solliciter et vous supplier, Monseigneur, de me croire

Votre très humble, très obéissant et très dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXIX

A Mgr PARISIS, ÉVÊQUE DE LANGRES.

30 novembre 1843.

Monseigneur,

Je n'ai pas eu le temps d'aller aujourd'hui chez votre imprimeur, mais M. Taconet y passera et prendra les arrangements nécessaires pour que la brochure relative au *Massacre de Vassy* soit expédiée, distribuée et vendue le plus possible. Nous en garderons un dépôt au bureau de l'*Univers* et nous la pousserons de notre mieux. Il serait très important que la pensée de Votre Grandeur en inspirât d'autres, et qu'on fît ainsi partout rédiger, sur place, les petits écrits spécialement nécessaires aux besoins des populations. C'est la seule censure des mauvais livres qui puisse être efficace en ce temps-ci. L'Église peut tout obtenir, mais d'elle-même et à force de travail.

Nous vous remercions de l'abandon que vous faites à l'*Univers* des bénéfices que l'ouvrage pourrait produire. Nous avons toujours besoin de secours ; mais nous sommes surtout reconnaissants, Monseigneur, de ce que vous voulez bien en cette circonstance vous servir de nous.

Un petit ouvrage publié par un évêque sur le plan que vous avez bien voulu m'exposer en quelques mots, produirait, en ce moment, des résultats inappréciables et peut-être décisifs. Le point de vue constitutionnel est celui qu'il faut prendre. Il fermera la

bouche à la mauvaise foi libérale, ouvrira les yeux des libéraux de bonne foi et fera entrer les chrétiens dans la route la plus large et la plus pratique qui soit aujourd'hui offerte aux idées. Il y a bien longtemps que je pense que Dieu a réservé pour nous, dans la charte et dans les lois, de puissantes armes dont nous avons tort de ne point user. Nous ne pouvons pas agir comme si nous étions dans les prisons et dans les catacombes, parce que nous n'y sommes pas en effet. C'est un devoir pour le chrétien de se souvenir qu'il est citoyen. Acceptons les lois pour avoir le droit de nous en servir et de les réformer. Dieu veuille, Monseigneur, qu'un ouvrage semblable puisse être publié avant la session. Les esprits sont attentifs; un coup bien frappé entraînerait de puissantes adhésions. Les manifestations épiscopales sont d'un grand poids toujours; maintenant elles seraient essentielles. Le gouvernement se vante d'avoir *impose* le silence, nous craignons qu'il ne l'ait obtenu, et, comme vous, nous sommes moins affligés de ce qui se passe que de ce qui ne se passe pas.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec le plus tendre et le plus profond respect,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXX

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

5 décembre 1843.

Mon cher abbé, notre cher abbé, notre très cher abbé, sœur Élise tient toujours sa plume, sœur Annette va reprendre son aiguille et frère Louis, tout doucettement couché sur son lit, dans sa robe de chambre à ramages, ses petites pantoufles dans ses petits pieds, fatigué d'avoir fait deux articles, d'en avoir dicté deux, d'avoir également dicté trois ou quatre lettres, d'en avoir lu cinq ou six autres, d'avoir reçu trop de visites, et peut être mangé trop de veau, bien portant, d'ailleurs, se repose de ses travaux et de ses visites en pensant à vous. Il a reçu aujourd'hui une lettre d'Aubineau. Ce garçon est son moka, il l'a savouré et il éprouve une charmante envie de rire. Tel est le résultat d'Aubineau pris à petites doses à Paris, comme à Tours. Bonjour à Aubineau, salut et joie à Aubineau ! A Aubineau, longue vie !

Sœur Annette disait : Mais, mon frère, tu n'écris plus à M. l'abbé *Moriseau*, car pour dire *Morisseau* elle n'en est point capable. Je dis *Moriseau*, dit-elle, parce que je ne puis pas dire *Morisseau*. Elle se récrie, elle ne veut point qu'on vous rapporte ces choses parce que ce pauvre cher abbé la prendra pour une imbécile. On voit bien qu'elle ne connaît point le pauvre cher abbé ! C'est vrai, disait sœur Elise, tu n'écris pas à l'abbé Morisseau, écris donc à l'abbé Morisseau. Et

toujours l'abbé Morisseau. L'abbé Morisseau par-ci, l'abbé Morisseau par-là. Le matin, l'abbé Morisseau; et l'abbé Morisseau, le soir. Frère Louis a dit : Écrivons à l'abbé Morisseau. Qu'allons-nous lui écrire à cet abbé? Écrivons-lui toujours, écrivons-lui que nous l'aimons. Peut-être qu'il ne le sait plus. Adieu, cher abbé Morisseau, l'on vous aime et l'on vous a écrit. Embrassez bien ce réjouissant Aubineau, que frère Louis voit d'ici dans une étrange peine et dans un partage un peu bien déchirant; car il va nous venir voir, c'est bon; mais il va vous quitter : holà-là! Il va réjouir Paris, mais Tours est dans la tristesse. Oh! que c'est un grand fardeau qu'un cœur sensible, trop sensible comme en a un Aubineau.

Il me semble à tous trois que je vous écrivons bien des balivernes; mais vous êtes un enfant comme nous et quelquefois, quand j'y pense, plus enfant que nous. Le petit Jésus vous aime. On le voit et il n'y a rien à dire, car le petit Jésus sait bien ce qu'il fait. Priez-le, cher ami, dans la simplicité de votre bon cœur, de nous instruire et de nous conduire à la grande science de la simplicité.

Nous présentons tous trois, moi bien en tête, selon mon droit et mon devoir, nos tendres respects à Melle et Mme de Lavalette. Nous nous recommandons à leurs bonnes prières.

Adieu, mon, notre bon abbé.

Élise, Annette, Louis, 3 Veuillot qui auront bien de la peine à en faire un bon, trois cœurs pour vous aimer.

P.-S. — M. Ourliac a reçu votre lettre, vous remercie, vous aime, vous a répondu et a gardé la réponse dans sa poche. Il a été bien mal, il est mieux, Dieu sait s'il pourra guérir. Heureusement qu'il est tombé dans les mains de sa mère, ces mains de mère qui savent panser toutes les blessures et rendre moins cruelles les plaies mêmes que Dieu seul peut fermer.

Je n'ai pu voir, moi Louis, autant que je l'aurais voulu, la bonne sœur Théodore[1], mais je l'ai vue deux grosses fois. Je lui ai remis à peu près tous mes livres et environ 116 ou 120 livres d'un plus grand intérêt que les miens, quoique signés des noms de plusieurs drôles couronnés, tels que Bonaparte, Louis-Philippe et autres intrigants. Depuis j'ai reçu environ 300 fr. que je vais porter à la supérieure des Visitandines. Un seul particulier, un bourgeois, un Strasbourgeois (je n'y puis croire) m'a envoyé 250 francs. Il est impossible que cet honnête homme-là boive de la bière[2].

En finirons-nous? Oui, nous avons fini...

Voici une seconde feuille sur laquelle nous pourrions mettre quelque chose. Par exemple, c'est une idée qui me vient, si nous parlions de pruneaux. Les pruneaux sont rafraîchissants même lorsqu'ils sont bons comme on les fait à Tours. Cela trouve son emploi dans un ménage. On les met dans une casserole avec de l'eau, on pose la casserole sur le feu, et ça fait du bien par où cela passe. S'il en reste, on les mange une autre fois. C'est un fruit qui est de

1. La supérieure et fondatrice de Sainte-Marie des Bois.

2. Cet « honnête homme » et fervent chrétien était M. Polidoro, père du R. P. Polidoro de la compagnie de Jésus.

garde. Il y a même des gens qui le nomment le gendarme de l'estomac, n'osant nommer autre chose. Il dissipe les rassemblements qu'y forment une mauvaise constitution ou des humeurs irritées. Eh bien, pourquoi ce bon Aubineau, qui est si bon, ne se chargerait-il pas d'un petit panier de pruneaux, qui mettrait à son arrivée la joie dans Babylone? Voilà tout pour ce soir, il est neuf heures et demie; et le pauvre frère quittant péniblement sa couchette, s'en va, par un temps de chien, corriger ses épreuves à l'*Univers*, pour la plus grande gloire de Dieu[1].

LXXXI

A Mgr PARISIS, ÉVÊQUE DE LANGRES.

22 décembre 1843.

MONSEIGNEUR,

Je viens enfin de lire votre brochure[2]. Il faut bénir Dieu de vous l'avoir inspirée. Rien d'aussi sage pour les amis, rien d'aussi séduisant et d'aussi clair pour les ennemis n'a encore été publié. J'attends, j'espère un succès immense de cette parole si calme, si libérale, si conciliante même, quoique placée à l'extrême

1. L'*Univers* paraissait le matin et, par conséquent, se faisait le soir ou plutôt la nuit. La dernière *copie* et les épreuves des premiers articles étaient rarement envoyées à l'imprimerie avant minuit, souvent plus tard.

2. LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT. *Examen de la question au point de vue constitutionnel et social.* Mgr Parisis traita cette question en trois brochures.

limite des exigences catholiques. Il me paraît bien difficile que l'Université ose vous attaquer : je redoute plutôt son silence ; mais ses injures vous seraient d'autant plus glorieuses, Monseigneur, qu'elles manqueraient davantage de tout prétexte. Quant au gouvernement, il devrait vous féliciter. Il ne le fera pas, c'est son malheur et sa condamnation, je le crains bien. Oh ! que je fais de vœux pour que l'Episcopat entre dans la voie que vous lui tracez. Il me semble qu'après votre écrit, et le *Post-scriptum* du vénérable évêque de Chartres[1], il n'y a plus d'excuse pour le silence : une route est ouverte où il y a place pour tous les caractères, pour toutes les positions, sécurité pour toutes les timidités. Je suis heureux de la joie de nos frères que va charmer et fortifier cette intervention si puissante et si inattendue. Vous avez trouvé des arguments tout nouveaux, tout saisissants. Celui de l'industrie et des enfants qu'on peut asphyxier dans les manufactures, tandis qu'un prêtre ne peut les recevoir à la prière, à l'étude et aux doux travaux de leur âge, s'empare de l'esprit et du cœur avec une force invincible. Il n'y a rien à répondre. L'absence forcée des doctrines catholiques dans l'université mise en possession du monopole, l'impuissance radicale de ce monopole à devenir chrétien, sont démontrées de la façon la plus claire et la plus irréfragable. Plaise à Dieu qu'on vous attaque afin de vous fournir l'oc-

1. Mgr Clausel de Montals. Il prit une part des plus actives à la lutte contre l'Université, dont il attaquait surtout l'enseignement philosophique. Son gallicanisme très accentué ne l'empêcha pas d'être toujours des amis de Louis Veuillot.

casion de revenir sur ces vues excellentes et de les développer.

Ne craignez point d'avoir été froid, Monseigneur, partout le cœur de l'évêque bat visiblement sous ces déductions de légiste. Si votre calme était un artifice d'auteur, il serait admirablement conduit, car le lecteur s'indigne et s'émeut pour vous, ce qui vaut beaucoup mieux. Tout à l'heure, en lisant, je m'interrompais, et j'applaudissais malgré moi, quoique je fusse seul.

Je veux que tous les députés, tous les pairs de France reçoivent un exemplaire de votre brochure. Nous les leur ferons distribuer.

Me pardonnez-vous, Monseigneur, d'avoir tant tardé à vous écrire? J'ai de très mauvais yeux qui ne peuvent me servir que le jour, et le jour est bien court en cette saison. Là-dessus, l'*Univers* prend beaucoup de temps, et je suis obligé, pour gagner ma vie et celle de mes sœurs, de faire quelques travaux en dehors du journal. Voilà mon excuse, je vous la donne tout naïvement pour que vous ne m'accusiez point de négligence envers vous. J'ose dire, Monseigneur, que j'ai pour Votre Grandeur tous les sentiments d'un fils. Je vous aime comme j'aime tant de saints évêques qui, après avoir défendu leur peuple sur la terre, sont allés recevoir au ciel le prix de leurs combats; je me recommande à vos prières comme je me recommande aux leurs. Bénissez-moi donc, Monseigneur, de cette main qui s'est levée pour la cause de Dieu. Daignez vous souvenir de moi au saint sacrifice. Dieu m'a fait des grâces dont je suis

resté bien indigne; vous savez, comme directeur des âmes, que ce n'est point ici une façon de parler. Donnez-moi secours devant Dieu et que par vous j'obtienne la grâce d'une bonne vie, bien dévouée, bien abandonnée aux volontés célestes, bien indifférente aux choses d'ici-bas, une vie enfin qui me mérite la douceur et le bienfait d'une bonne mort.

Vous recevrez ma lettre avant de célébrer la messe de Noël. J'insiste pour que vous suppliiez le divin enfant couché dans la crèche de Bethléem de m'accorder surtout l'amour de la pauvreté.

Je suis, Monseigneur, votre très humble et très tendrement dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXXII

A M. L'ABBÉ H. DELOR

Paris, 1er janvier 1844.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je sais combien vous avez de bienveillance pour moi, je sais aussi combien j'y ai mal répondu. Il faut pardonner un peu de négligence involontaire au peu de temps qui me reste pour remplir toutes les obligations dont je suis chargé. J'ai, en outre, les yeux si malades que je ne puis écrire le soir et je serais forcé de me taire sur votre dernière lettre

comme sur la précédente, si je n'étais convaincu que vous me pardonnerez d'employer pour vous écrire la main d'une de mes sœurs.

J'ai été bien étonné d'apprendre qu'on lisait l'*Honnête Femme* à des rhétoriciens; je n'avais point destiné cette bagatelle à un semblable public et je ne crois pas, malgré le goût que vous avez pour mon style, qu'il puisse jamais vous servir de modèle. Vous êtes meilleur juge que moi de l'effet moral d'une pareille lecture; néanmoins, je sens qu'elle ne peut renfermer aucun danger s'il est vrai que vos jeunes gens aient le malheur de lire les romans à succès de ce temps-ci. Quelles angoisses pour le cœur d'un prêtre et combien je vous plains des nécessités où l'état des mœurs réduit votre zèle! Mais vous avez raison: il ne faut pas se borner à gémir; il faut lutter, se servir contre les vieux dangers des vieilles armes, forger des armes nouvelles afin de pourvoir à des dangers nouveaux.

C'est pourquoi des leçons de philosophie positives et pratiques, contenant un aperçu des réalités de la vie, me paraîtraient excellentes, pourvu, cela va sans dire, qu'elles fussent données avec toute prudence et mesure. Il faudrait tout particulièrement faire sentir à ces jeunes et ardentes têtes la beauté, la grandeur, la magnificence du rôle que le chrétien est appelé à remplir dans les plus vulgaires comme dans les plus grandes situations de l'existence humaine. Il faudrait leur inspirer ce fier sentiment que j'appellerais presque l'orgueil de croire en Dieu, d'être un enfant de l'Église, d'avoir sucé le lait austère des

vertus. Cela n'empêcherait pas, je crois, d'être humble et, en tous cas, j'aimerais mieux la vanité que la honte d'être chrétien. Je vois moins d'inconvénients à ce que le jeune homme soit un fier-à-bras catholique, que je ne vois de presque impossibilité à ce qu'il reste pieux, lorsque toute sa piété se termine à baisser les yeux en récitant, chaque jour, un nombre donné de patenôtres. Quelques ouvrages comme l'*Honnête Femme* pourraient n'être pas inutiles au dessein que j'indique, mais il y faudrait plus de soin et de talent que je n'en pus mettre à celui-ci, commencé sans savoir de quelle façon il finirait, repris, par force, après une interruption de près d'une année, continué au milieu de mille préoccupations diverses et fini pour être livré à jour fixe comme un objet d'étrennes. J'admire les préventions amicales qui vous font supporter cela; tout le monde n'en juge pas comme vous.

J'apprends avec peine que vous avez quitté l'*Univers*. Jamais ce journal n'a été plus entièrement, plus profondément qu'aujourd'hui dans la ligne où doivent désirer le voir les catholiques, comme nous, qui ont effacé devant les intérêts de l'Église tous les intérêts politiques quels qu'ils soient. J'ai travaillé plus de trois ans pour l'amener là, j'y suis parvenu, et je suis rédacteur en chef, j'ai tout pouvoir sur la rédaction et je vous garantis que personne ne se sert et ne se servira de moi, mais que tout le monde au contraire, du moins dans ce journal, sert l'Église comme je l'entends et ne sert point autre chose. L'*Union* est représentée dans l'*Univers* par trois de

ses rédacteurs; l'un des trois ne s'occupe que des affaires étrangères, les deux autres marchent parfaitement avec moi. Revenez donc, monsieur l'Abbé, à l'*Univers*, si aucune autre raison ne vous en éloigne. Soutenez ce journal comme une des bonnes œuvres les plus essentielles que la charité catholique ait à faire prospérer aujourd'hui. Je ne comprends pas ce qui peut vous porter à croire que nous sommes hostiles à Mgr l'Évêque de Tulle. J'ai eu l'honneur de voir et d'entendre à Paris Mgr Bertaud : je l'admire comme orateur, je sais combien sa science est étendue et je me souviens encore de l'admirable lettre pastorale qu'il écrivit lorsqu'il prit possession de son siège. Depuis lors, il me semble que personne n'a plus entendu parler de lui et je ne vois pas, encore une fois, comment nous aurions pu lui témoigner de la mauvaise volonté. S'il s'agit de quelque récit de tournée épiscopale qui nous aurait été adressé de Tulle ou du diocèse, comme il nous en arrive souvent de beaucoup d'autres lieux, il se peut que nous l'ayons mis de côté. Ce n'est point malveillance, mais volonté prise de rectifier un abus qu'on nous a si justement reproché. Autrefois un évêque ne pouvait sortir, éternuer ou tousser, que l'*Univers* aussitôt n'en informât le monde. Cela était ridicule alors et le serait davantage aujourd'hui. La gravité des circonstances exige que nous réservions la trompette pour des actions un peu plus notoires que toutes les actions ordinaires du ministère épiscopal. Cette attitude convient surtout à l'égard d'un évêque aussi éminent que l'est Mgr Bertaud, et de

qui les fidèles de France ont attendu plus que de beaucoup d'autres. Voilà, monsieur l'Abbé, une réponse qui vous ôtera tout scrupule sur la longueur de votre lettre ; vous me pardonnerez comme je vous ai pardonné. Veuillez croire à mes sentiments respectueux et dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

Je réclame votre indulgence pour mon secrétaire qui s'est endormi deux ou trois fois en écrivant et que je sais être, en toute circonstance, très avare de virgules. Je n'ai point le temps de relire, vous devinerez.

LXXXIII

A MGR PARISIS, ÉVÊQUE DE LANGRES.

18 janvier 1844.

MONSEIGNEUR,

Je vois que l'esprit saint se mêle aussi de dicter des articles de journaux, et qu'il en attrape parfaitement la manière. Le vôtre a eu un très grand succès parmi nos amis; seulement, ils ne savaient à quel rédacteur en faire honneur, tant l'*Univers* les a peu habitués à ce style ferme et plein. Par grâce, Monseigneur, quand il vous viendra une de ces bonnes inspirations, ne la repoussez point; c'est un bon

coup pour la cause et un grand acte de charité pour nous[1].

Je désire ardemment que votre seconde brochure ne tarde point à paraître. Mais peut-être la discussion actuelle vous fournira-t-elle l'occasion d'y ajouter un utile *post-scriptum*. La séance d'hier, sur laquelle j'appelle spécialement votre attention, a manifesté l'esprit de la Chambre. Cet esprit nous est hostile. M. Villemain a parlé au milieu d'une approbation générale. MM. Chambolle et Corne ont paru des aigles. Je désire que Votre Grandeur puisse lire cette séance dans le *Moniteur*. Elle y verra, surtout, que la question n'est pas connue et que le gouvernement espère intimider les évêques[2]. Il faut tenir bon, ne point nous départir de ce que nous avons demandé, et par une agitation constante forcer tous ces aveugles de s'informer et de voir clair, et tous les catholiques tièdes de prendre enfin parti. Si nous nous taisons, c'en est fait. Nous ne serons même pas persécutés : nous serons avilis. Je pense qu'il vaut mieux aller en prison, et qu'il vaudrait mieux mourir. Par nos souffrances, Dieu sera glorifié : c'est sans doute assez le servir.

Daignez, Monseigneur, ne point m'oublier dans vos prières, et me croire toujours

Votre très humble et très tendrement dévoué serviteur et fils en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

1. Cet article avait paru dans l'*Univers* du 14 janvier. Il portait sur la question de l'enseignement et reprochait vivement aux journaux universitaires leur mauvaise foi.

2. Il s'agissait d'un débat sur l'enseignement ; il avait été soulevé par M. de Tocqueville, à propos de l'adresse au roi.

LXXXIV

A Mgr PARISIS, ÉVÊQUE DE LANGRES.

25 janvier 1844.

Très cher et vénéré Seigneur,

J'ai su le chagrin que vous avait fait éprouver la perte de madame votre mère, et vous voulez bien que je vous dise combien je m'y suis associé. Mais elle est bien morte, et Notre-Seigneur a reçu avec joie la mère d'un tel fils; aussi, en priant et en gémissant, il nous est facile de glorifier Dieu. Qu'il nous fasse la grâce de laisser les mêmes consolations à ceux que nous aurons aimés.

Vous recevrez, en même temps que cette lettre, l'exécrable discours de M. Villemain. La Chambre l'a écouté avec une grande faveur et il l'a débité avec un rare talent[1]. Le pauvre M. de C*** a fait de son mieux. Mais Dieu ne lui a donné que la bonne volonté. Il a libéralement départi ses dons à celui qui se fait l'ennemi de son Église. Sur le premier moment, lorsqu'on assiste au combat, cet avantage est dur pour un pauvre chrétien; il souhaiterait que le partage eût été tout autre, mais bientôt on se rassure, et la force apparente de l'athlète antichrétien n'est qu'un signe du mépris céleste et qu'une plus grande preuve

1. Discussion de l'Adresse à la Chambre des Députés. Paragraphe sur la liberté de l'enseignement.

Peut-être convient-il de rappeler que sous le régime parlementaire la session des chambres s'ouvrait par une adresse au roi, à propos de laquelle on discutait au long toutes les questions du jour et du temps.

de la force de Dieu. Nous triompherons donc encore une fois, quoique nous ne soyons rien et parce que nous ne sommes rien. Quand triompherons-nous? Quand l'opiniâtreté de notre foi aura accumulé assez de forces invisibles pour arracher la montagne. Mais que fais-je ici, très cher et bien aimé Seigneur? Est-ce que je vous prêche? Non, je vous ouvre mon cœur afin que vous remerciiez Dieu de ce qu'il ne permet pas que ses faibles soldats se sentent ébranlés. Que d'actions de grâces il faut rendre à ce bon maître, lorsque, vaincus et terrassés aux yeux du monde, nous sentons que notre âme est debout et peut tout en Celui qui la fortifie!

J'avais oublié, au milieu de tous mes tracas, que Votre Grandeur m'avait demandé le *Moniteur*. J'ai pensé que vous en aviez seulement besoin pour les discussions et que nous pourrions vous envoyer les numéros qui les renferment sans faire les frais d'un abonnement. Cela suffit-il?

Daignez, Monseigneur, vous souvenir quelquefois devant Dieu, de votre très humble, très obéissant et très tendrement dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

J'ose vous prier de vouloir bien faire mes compliments à M. l'abbé Vouriot. Mes sœurs se joignent à moi pour vous demander votre bénédiction.

LXXXV

A Mgr PARISIS, ÉVÊQUE DE LANGRES.

10 mars 1844.

Très cher et vénéré Seigneur,

Que Dieu vous comble de ses bénédictions pour l'admirable courage avec lequel vous servez sa cause. J'ai lu hier votre troisième brochure et je n'ai éprouvé de pareils sentiments de joie qu'en assistant dans l'histoire de l'Église aux grandes luttes de ces vrais évêques qui ne craignaient rien lorsqu'ils voyaient la foi en péril ; bravant alors et la colère des puissants et l'ingrate fureur d'un peuple stupide. Oui, Monseigneur, votre main a dû trembler quand vous avez écrit certaines paroles ; je connais cette émotion, mais je sais, quand la main tremble ainsi, ce que Dieu verse de résolution et de sainte paix dans le cœur.

Un de mes bons amis, M. de Dumast, me dit que vous songez à réunir en un seul petit volume à bon marché vos trois brochures. C'est une excellente idée, qu'il faudra réaliser au plus tôt. Je voudrais que vous y ajoutassiez votre mandement qui nous enseigne si bien à nous revêtir de la force des armes spirituelles. Vos brochures nous apprennent à combattre, votre mandement nous apprend à ne rien craindre. Après vous avoir lu, le soldat catholique se trouvera équipé au complet.

Nous tirerons, je l'espère, grand profit du procès

et de la condamnation de l'abbé Combalot ; si nous avions eu cinquante mille francs à payer, on nous les aurait fournis en deux jours. Le compte rendu des débats est une excellente pièce à repandre ; vingt mille exemplaires en seront distribués en quelques jours. M. Henri de Riancey a été fort bien ; tout le monde, à commencer par le procureur général, l'a félicité. C'est quelque chose, au commencement des persécutions judiciaires où nous allons entrer, d'avoir un bon avocat. Riancey n'a que 28 ans ; il est pieux comme un ange, laborieux, dévoué, très déterminé à donner à la cause toute sa vie : il acquerra promptement ce qui lui manque encore.

Le mémoire des évêques de la province de Paris a produit une vive, profonde et heureuse sensation. Je ne me repens pas du tout d'avoir pris sur moi de le publier sans consulter Monseigneur, et j'espère que Monseigneur me le pardonnera[1]. Je voudrais bien avoir maintenant celui de la province de Rheims. Voilà ce qu'il faut pour forcer le public à étudier la question. Il est positif que le Roi garde ces mémoires sans les communiquer à ses ministres. M. Villemain et M. Martin du Nord[2] ont eu connaissance de celui de Paris par l'*Univers*.

Voilà, Monseigneur, les nouvelles d'aujourd'hui.

1. C'était un mémoire au roi contre l'enseignement et le monopole de l'Université. Mgr Affre, inquiet d'abord de cette publication, trouva très bon ensuite qu'on se fût permis de la faire. Un blâme officiel fut infligé à l'Archevêque par une lettre du garde des sceaux imprimée dans le *Moniteur*. Cette lettre déclarait que le Mémoire *blessait gravement les convenances* et méconnaissait la loi du 18 germinal an X.

2. Ministre de la justice et des cultes.

Nous allons voir si le système d'étouffement appliqué à vos deux premières brochures continuera en présence de la troisième. Que ces gens-là sont lâches ! Je tiendrai votre Grandeur au courant[1].

Je me recommande, ainsi que toute ma famille, à vos bonnes prières, et suis, Monseigneur, avec tous les sentiments d'un fils,

Votre bien tendrement dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXXVI

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

13 mars 1844.

Tres cher abbé, nos lettres se sont croisées, et j'ai connu l'injustice de mes reproches au moment où je venais de vous les expédier. Merci de votre chère relique. Je vous reconnais là. Je l'ai reçue et je l'ai baisée avec un double sentiment de tendresse...

Il est décidé que nous nous croiserons : voici le paquet d'Aubineau qui m'arrive avec une nouvelle

1. Mgr Parisis força l'attention et fut attaqué plutôt que discuté. Le débat devint général. Après le mémoire de la province de Paris publié le 6 mars 1844 par l'*Univers*, il y en eut d'autres. On avait marché depuis 1843. Alors trois évêques seulement s'étaient montrés. Grâce aux protestations épiscopales, aux brochures de Louis Veuillot, de Montalembert, de Mgr Parisis, de l'abbé Combalot, au pétitionnement, aux réunions catholiques, le mouvement avait grandi. Le « parti catholique » était constitué. M. l'abbé Dupanloup s'y joignit et le seconda par deux brochures, qui parurent en avril et mai 1844.

lettre de vous. A la bonne heure, c'est réparer le temps perdu. Je porterai à l'abbé Combalot[1] l'excellente adresse des bons catholiques de Tours, et nous débattrons en conseil la question de savoir s'il faut la publier. Jusqu'à présent, c'est mon avis, car je la trouve parfaite[2].

Mais ce n'est pas le tout d'écrire : il faut un peu financer. L'abbé Combalot est encore plus pauvre que moi, car il ne vit pas de son travail, il vit d'aumônes ; et 4000 francs, plus les frais, qui ne portent pas la somme à beaucoup moins de 6000 francs, sont assez lourds à payer. Il n'a qu'une partie de cette somme, et nous voudrions recevoir davantage pour lui faire cadeau d'un beau calice. Voyez, cher abbé, avec vos amis, ce que peut fournir la bonne ville de Tours. Les lois de Septembre ne permettent pas d'ouvrir cette souscription publiquement, mais rien n'empêche qu'il ne reçoive par la poste ou par la diligence ce que l'on voudra bien lui envoyer. Le ministre voulait lui faire remise de l'amende et de la prison : il a refusé.

Je vous laisse, car j'ai vingt lettres à écrire. Embrassez Aubineau pour moi, c'est-à-dire pour nous, les hommes de Babylone[3]. Mes sœurs vous font leurs

1. L'abbé Combalot avait été condamné par la Cour d'assises de la Seine, le 6 mars 1844, à 15 jours de prison et 4000 francs d'amende, pour la publication de son *Mémoire aux évêques de France et aux pères de famille sur la guerre faite à la religion par le monopole universitaire.*

2. Cette adresse avait été rédigée par M. Léon Aubineau, l'*Univers* la publia.

3. Mon frère et moi.

tendres amitiés. Rappelez-nous tous au bon souvenir des dames de Lavalette.

Bien à vous en Notre-Seigneur, très cher ami.

LXXXVII

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

12 avril 1844.

Mon bon abbé,

Je devine très bien vos inquiétudes, et je voudrais vous écrire tous les jours; mais bien loin de diminuer mes occupations s'accroissent[2]. Enfin, je viens pourtant de terminer l'*Honnête femme*, qui depuis longtemps ennuyait les lecteurs du *Correspondant*, et m'ennuyait moi-même encore plus ; j'ai aussi mis en ordre un pauvre petit recueil de nouvelles déjà imprimées, mais qu'il fallait nettoyer[2]. Jusqu'à présent M. de Riancey, mon avocat, s'est mêlé seul de mon affaire, et il y a mis un zèle pour lequel je le recommande aux *Ave Maria* de l'Église de Tours.

Combien j'ai été touché, bon ami, de l'offre que vous m'avez faite! Grâce au bon Dieu, mon fidèle caissier, je n'ai point besoin d'argent, mais je tiens pour reçu celui que vous vouliez me donner. Laissez

1. Les inquiétudes de l'abbé Morisseau provenaient du procès intenté à Louis Veuillot et au gérant de l'*Univers*, M. Barrier, pour une *introduction* au compte-rendu du procès de l'abbé Combalot. Cette introduction avait été revue avant d'être publiée par un conseiller à la cour de cassation, M. Rives, qui l'avait déclarée irréprochable légalement.

2. Les *Nattes*.

le où il est et n'ayez point d'inquiétude. Si jamais quelque chose me manque, je sais que mon devoir est de m'adresser à vous. Quand je serai condamné, vous contribuerez pour votre part de pauvre; sans toucher à la réserve, vous donnerez ce qui se trouvera dans votre bourse, rien de plus.

Dites au cher Aubineau qu'il est trop bon de m'offrir sa tête et celles des autres signataires. Hélas! le procureur général n'en voudrait point. Néanmoins, je la tiens pour reçue, et le bon Dieu aussi. Qu'elle reste sur ses robustes épaules comme vos mille francs à l'épargne, et qu'elle produise de bons intérêts. Quand nous enverra-t-il son Eustelle ? Il y va de son honneur.

Adieu, bon abbé ; j'ai pris l'air, je retourne aux carrières. Mes très humbles respects à Mme et à Mlle de Lavalette, avec une bonne pensée d'affection fraternelle pour celle-ci. Que vous êtes bon de prier pour moi !

Continuez, continuez, veuillez dire à Mme de Lignac que je compte sur son secours ; que Mlle Henriette ne me laisse pas oublier de Mme C***.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

Mon frère et mes sœurs vous font leurs tendres amitiés. Toutes les santés sont bonnes, même la mienne.

Priez Aubineau d'envoyer au plus vite ce qu'il a recueilli pour l'abbé Combalot.

LXXXVIII

AU T. R. P. DOM EUGÈNE GARDEREAU.

3 mai 1844.

Salut à la bonne et très sainte clergie de Solesmes. Salut au révérendissime père abbé, qu'il me bénisse! Salut au très cher père Prieur! qu'il me bénisse! Salut au père Procureur; il m'a donné de bon lait et il a mis à ma fenêtre, en grimpant sur une échelle, un certain rideau bleu qui de borgne que j'étais me rendit aveugle, mais il le fit par charité. Salut au père Cellerier, salut au père Hotelier, salut au père Lebannier. Hélas! salut à tout le monde et aux novices aussi; salut à cette bonne vieille qui fesait mon ménage : elle s'appelle la mère Legrand si elle ne s'appelle pas la mère Durand; salut à ma chambre, salut au cloître, salut au jardin... Mes pères, je vous souhaite à tous de beaux combats afin que chacun trouve en son âme la joie et la paix; car, en ce temps, les fuyards doivent être fièrement honteux de leur âme de boue.

C'est donc pour vous dire, mes bons pères et mes bons frères, que, le 11 du présent mois de Marie, je comparaîtrai devant un aréopage de ferblantiers, avocats, marchands de peaux, etc., à qui je devrai me dénoncer comme serviteur du Dieu inconnu et qui probablement, m'enverront, pour ce fait, passer une partie de la belle saison sous les ombrages du lieu champêtre qu'on appelle Sainte-Pélagie. Or il s'agit de prier la bonne mère pour que cette affaire tourne

bien. Entendons-nous : ne lui demandez pas qu'elle me fasse acquitter, demandez-lui qu'elle obtienne de Dieu le pardon de nos offenses, afin que je ne trahisse pas sa cause et que tout se termine à l'avantage de la religion. Mon bon père Prieur, vous savez quelle peur nous avions à Solesmes, d'où déjà nous prévoyions ce qui arrive, vous savez quelle peur nous avions que la prison d'un fanatique ne décourageât les autres. Nous n'en sommes plus là. On se familiarise avec les verrous, et nous autres anciens enragés, à présent nous méprisons Sainte-Pélagie et nous demandons le bagne. Vous parlez de la conversion du *Correspondant;* il s'en fait bien d'autres. En vérité, mon père, nous triompherons : *cela ne veut pas dire que nous* ne serons point battus, cela veut dire qu'on verra dans l'Église de grands talents, de grands caractères, de grandes actions; on verra souffrir de nobles et saintes et glorieuses victimes, et quand elles auront souffert, elles auront triomphé. Ces torrents de sueurs, de sang peut-être féconderont la terre et nos enfants confesseront ceux de nos persécuteurs.

Adieu mon bon père, adieu mes pères et mes frères très aimés. Priez bien pour moi : que chacun de vous dise au moins un Avé devant la Sainte Vierge du jardin et jouissez en paix de vos heures de repos sous ce bel ombrage.

Bien à vous en N. S. LOUIS VEUILLOT.

Mon frère se rappelle à tous vos souvenirs.

LXXXIX

A Mgr PARISIS, ÉVÊQUE DE LANGRES.

Mai 1844.

MONSEIGNEUR,

Je sais à quel point vous êtes occupé, mais je ne peux résister au besoin de vous exprimer combien *les lettres à M. de Broglie* nous ont charmés ; les catholiques de Paris n'ont qu'une voix pour vous bénir, et il en est ainsi, je pense, partout. Les universitaires vous louent à leur façon, en se taisant. C'est un grand sujet d'espérance pour nous que cette extrême lâcheté, car elle devient à la fin trop visible. Le silence et la fuite dans les discussions cessent d'être une ressource du moment qu'on les remarque. Or le public *jugeant*, commence à s'apercevoir très bien qu'on ne vous répond pas. La physionomie de la chambre des pairs n'est pas bonne ; pourtant, elle est beaucoup meilleure qu'on ne pourrait l'espérer. M. de Montalembert ne cesse d'admirer la patience avec laquelle on l'écoute, et la froideur qui accueille M. Villemain. Celui-ci est, il est vrai, d'une pauvreté extrême. Règle générale. Vous pouvez vous en rapporter pour la physionomie de la séance au langage de l'*Univers*. C'est mon frère ou moi qui faisons ce résumé[1] ; nous y mettons une scrupuleuse exactitude.

La loi passera, mais avec des modifications qui ne

1. L'article sur la séance.

seront pas sans doute acceptées par la Chambre des députés, laquelle à son tour, sous l'influence des passions anti-cléricales, y introduira des amendements dont il est permis d'espérer que la Chambre des pairs ne voudra point. Ainsi la fabrication de ce projet deviendrait impossible; cependant le temps marche et l'opinion s'éclaire. Il ne faut pas laisser reposer l'esprit public; il faut que les chrétiens, chaque jour mieux avertis du sort que l'on réserve à l'Église, prennent de plus en plus l'affaire à cœur. Ils formeront, à la fin, une masse qui renversera M. Villemain et intimidera ses successeurs. Je pense que si nous pouvions gagner l'époque des élections et faire de la liberté d'enseignement une condition électorale, nous obtiendrions alors de grands avantages.

Que pensez-vous, Monseigneur, de la force des études dans les petits séminaires? Pourrait-on proposer une enquête?

Nous sommes assignés pour le 11 mai. J'ose recommander notre cause à vos bonnes prières, non pour que je sois acquitté, mais pour que mes péchés n'empêchent pas la religion de tirer quelque petit avantage de ce procès. On dit, du reste, partout que je serai traité fort sévèrement. Voici une anecdote très authentique qui vous prouvera à quels gens nous avons affaire. M. Dupin, le Procureur général, se fournit chez un chapelier que j'ai établi moi-même et qui a été mon domestique longtemps. Dernièrement, il y marchandait un chapeau de paille, lorsque je passai devant la boutique, et un ouvrier me nomma. Aussitôt le procureur général dresse les oreilles et demande si on

me connaît. Le pauvre chapelier, qui a beaucoup d'amitié pour moi et qui ne savait point que j'allais *passer en jugement*, avoue nos relations. Ah! ah! dit le procureur général, la cour d'assises va le punir de son fanatisme et de sa fourberie. Le chapelier, tout effaré, demande ce que cela veut dire, et le second magistrat du royaume, entrant dans un long détail de mon affaire au milieu de cette boutique, termine en disant que je saurai ce qu'il en coûte, qu'on a ménagé l'abbé Combalot, mais que je ne suis pas ecclésiastique et qu'il me souviendra de la leçon. Voilà, Monseigneur, ce que c'est aujourd'hui qu'un grand personnage et un grand magistrat. L'histoire est, sans doute, incroyable, mais elle est exacte. Mon chapelier est un garçon fort simple, fort bon chrétien et tout à fait incapable d'inventer rien de pareil.

Votre Grandeur a daigné m'envoyer cent francs dont je la remercie, et que je lui demande la permission de ne point accepter encore, puisqu'après tout, je ne suis jusqu'à présent condamné que par M. Dupin et ses amis.

Je vous prie, Monseigneur, de m'accorder votre bénédiction ainsi qu'à mon frère et à mes pauvres sœurs, qui ont bien de la peine à passer par-dessus cette perspective de prison.

Je suis avec le plus profond respect, de votre Grandeur,

Le très humble, très obéissant et très dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

XC

A Mgr PARISIS, ÉVÊQUE DE LANGRES.

Mai 1844.

Très vénéré Seigneur,

Nous voici condamnés et contents. Dieu nous a visiblement protégés, nous laissant pour ainsi dire la gloire sans nous donner la peine. Si les juges avaient été animés du même esprit que l'avocat général et les jurés, nous aurions eu, pour le moins, un an de prison, et tout le monde s'y attendait. Un mois nous a paru une grâce, et pourtant cette peine est vraiment odieuse si l'on songe à ce qui est condamné.

Nous nous sommes très mal défendus. Si la peine a été mitigée, l'humiliation peut passer pour complète. Dieu m'a fait la grâce de me conserver dans une grande paix, mais ceux de nos amis qui se trouvaient là ont beaucoup souffert. Les interruptions continuelles de l'avocat général et du président avaient troublé deux avocats débutants; ce que j'avais préparé ne s'appliquait plus à la tournure que le débat avait prise, et, n'osant me fier à mon improvisation, je me laissai traiter de brouillon et d'impie devant des jurés qui nous avaient ri au nez chaque fois que le mot de religion avait été prononcé par nous. Une autre fois, ce sera mieux pour le public; je souhaite néanmoins que ce soit toujours aussi bien pour moi.

Vous auriez désiré, Monseigneur, à ce que j'ai su,

que j'eusse choisi un avocat habile et libéral. Je n'y aurais pas manqué, si j'en avais connu un qui fût catholique en même temps, mais le barreau de Paris n'offre rien de tel, et je n'ai pu prendre sur moi de demander service à un incrédule qui se serait peut-être avisé de dire à l'audience qu'il n'était pas chrétien. Quand nous traiterons avec les libéraux d'égal à égal, alors nous pourrons les employer, s'ils continuent d'être meilleurs avocats que nous. Jusque-là, j'avoue que j'aurai un penchant à préférer les galères.

Je suis bien et depuis bien longtemps de l'avis de Votre Grandeur sur la part que le clergé doit prendre aux affaires politiques, non assurément dans l'intérêt d'un parti, mais dans son propre intérêt. C'est un mouvement à organiser avec beaucoup de soin. J'aurai probablement l'honneur de vous soumettre plus tard quelques idées à ce sujet ; mais il faut que je termine d'abord un certain nombre d'affaires pressées. Je vous supplie, Monseigneur, d'excuser ce griffonnage tracé au milieu de mille préoccupations, dans le seul but de me recommander à vos bonnes prières afin que je ne perde pas les grâces que Dieu veut bien m'accorder.

Mon frère et mes sœurs prennent la liberté de joindre l'expression de leurs respects à ceux avec lesquels je suis, Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

XCI

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

13 mai 1844.

Mon cher abbé, il ne faut pas s'affliger de notre condamnation [1], mais s'en réjouir, et de toutes les manières; nous avons l'honneur moins la peine, et ce sont les prières qu'on a faites pour nous qui nous ont sauvés. D'après la condamnation brutale du jury, nous pouvions en avoir pour deux ans, et tout le monde dans l'auditoire comptait pour un an lorsque nous avons été réjouis par l'apparition de ce tout petit mois qui nous sera si facile à passer. Le président [2], qui s'était montré partial dans les débats, est néanmoins, à ce qu'il paraît, un bon homme. Lui et un autre juge nous ont délivrés de la fureur de ces braves jurés qui nous auraient fait pendre de bon cœur, et dont un ou deux nous auraient bien pendus eux-mêmes. Certes, c'est une indignité qu'une telle condamnation pour si peu de chose, mais encore nous sommes trop heureux, et le bon Dieu est bien bon.

Je ne saurais vous dire combien cette audience a été pénible. Nous avons été insultés de la façon la plus dure par l'avocat général [3], moi surtout. Il m'a traité d'impie; les avocats ont été pitoyables,

1. Le 11 mai 1844, un mois de prison et trois mille francs d'amende pour chacun des accusés.
2. M. de Vergès.
3. M. de Thorigny.

ce qui s'explique, vu leur inexpérience et les continuelles interruptions qu'on leur faisait subir [1]. Impatienté, ému, troublé par cet avocat général, par ces avocats, par ces jurés dont plusieurs nous faisaient la grimace, je n'ai pas voulu parler, et nous avons été fouettés comme des enfants malappris. Cependant Dieu m'a fait la grâce de m'accorder au milieu de tout cela beaucoup de tranquillité intérieure. Mon frère et Lafon, qui se trouvaient là, ont plus souffert que moi. J'ai vu que j'étais humilié et j'en ai béni le bon Maître. Une autre fois, ce sera mieux pour le public; plaise à Dieu que ce soit toujours aussi bien pour moi!

J'ai intercepté une lettre que vous adressiez à Taconet. Elle m'a fait pleurer.

Je ferai ma prison dans le mois de juin. Adieu, très cher ami, recommandez-moi bien aux prières de Mme de Lavalette, de Mlle Henriette et de toutes vos bonnes âmes. Gloire à Jésus! bien à vous dans son cœur sacré.

A M. Aubineau, catholique de Tours. Six mille francs d'amende et les frais. Il faut jouer des jambes, mon fils.

Votre style m'a paru terrible, lu par un avocat général.

1. M. Romain Cornut, avocat de M. Barrier, plaidait pour la première fois; M. Henri de Riancey pour la seconde.

XCII

A M. LÉON AUBINEAU.

21 mai 1844.

Mon cher ami, j'ai reçu votre envoi et je vous en remercie. En effet, si toutes les villes épiscopales faisaient comme la ville de Tours, nous serions hors de peine; mais nous n'avons pas partout un ami aussi zélé que vous l'êtes, et des gens si bien disposés à seconder le zèle de nos amis. Nous n'avons pas encore réuni, même en vous comptant, la moitié de notre somme qui monte à sept beaux mille francs, avec le décime et les frais. Si, donc, vous pouvez ajouter quelque chose, il n'y aura rien de trop. Le secret nuit étrangement aux souscriptions, et les bons législateurs qui ont composé les lois de Septembre, ont su parfaitement ce qu'ils faisaient.

M. de Montalembert est en possession de votre adresse qui l'a fort touché. Nous ne la pbulierons pas, malgré la bonne envie que nous aurions de vous faire destituer, parce que nous trouverions quelque difficulté à vous nourrir. Mais une autre occasion se présentera et nous trouvera plus riches. Votre place est marquée parmi nous. Prenez patience. Au train que prennent les choses, il est impossible que vous demeuriez dans vos paperasses.

Exprimez notre reconnaissance à ceux qui nous ont fait l'aumône, et dites-leur de tenir toujours quelque monnaie en réserve pour les œuvres de ce

genre, car nous reparaîtront devant ces bons jurés, et ce ne sera pas pour rien que nous jouirons d'un tel honneur. Vous-même, cher ami, vous connaîtrez, je l'espère et vous le souhaite, le plaisir d'être frappé pour Jésus-Christ. Après avoir passé par beaucoup d'aventures et goûté de beaucoup de choses depuis que je flâne dans le bas monde, je ne connais pas de régal pareil à celui-là, et les murs de ma prison me paraissent le plus charmant horizon que j'aie caressé du regard.

Ourliac va bien, très bien. Taconet nous arrive de Rome; mon frère est de plus en plus joyeux d'avoir quitté sa prébende angevine. Nous vous embrassons et nous embrassons l'abbé Morisseau.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

XCIII

A M. L'ABBÉ DELOR.

23 mai 1844.

Je veux vous remercier de votre bonne lettre, monsieur l'Abbé. Les nouvelles que vous me donnez de Mgr de Tulle[1] m'ont ravi. Combien je désire que ce ferme et éloquent prélat ait bientôt une occasion de manifester son éclatant mérite aux yeux de toute la France! Si j'étais libre, je courrais bien vite dans

1. Mgr Bertheaud.

la Corrèze pour avoir le consolant spectacle d'une de ces visites pastorales où les barbares se pressent sur les pas de la seule autorité qui puisse? (procurer) la liberté et la civilisation.

J'aurais bien voulu lire le mémoire de Monseigneur, mais nous n'en avons pas eu connaissance. Ne pourriez-vous me le communiquer confidentiellement? Je n'en ferai d'autre usage, si vous le voulez, que de le lire et de le montrer à quelques-uns de nos amis qui attendent beaucoup de l'auteur.

Je suis content que l'*Honnête Femme* vous ait plu. Je ne pensais pas que ce travail, quitté et repris vingt fois, commencé sans plan, achevé par force, et que je n'ai pas même eu le temps de relire, pût paraître supportable. Il a réussi, grâce à Dieu, qui a vu mes bonnes intentions, et je vais le réimprimer. Mais je ne pense pas pouvoir en faire un autre dans le même but, absorbé que je suis par des affaires qui se multiplient chaque jour. Vous savez que nous sommes condamnés, mon gérant et moi, à payer chacun trois mille francs d'amende ; avec les frais et le décime, cela se monte à sept mille francs. Nous sommes sans argent, et il nous est interdit de demander publiquement secours. Si vous avez autour de vous quelques catholiques disposés à nous aider, parlez-leur en notre faveur. Je vous en serai très reconnaissant.

Agréez, monsieur l'Abbé, la nouvelle assurance de ma cordiale affection.

LOUIS VEUILLOT.

XCIV

A M. L'ABBÉ GENTY.

Paris, 27 mai 1844.

Monsieur l'Abbé,

Dom Pitra[1] m'a remis le bon que vous lui avez envoyé pour moi. Je vous remercie de cette offrande, et je vous prie de témoigner ma reconnaissance et celle de mes collaborateurs aux personnes qui se sont unies à vous. Nous acceptons vos secours comme un témoignage de sympathie qui nous est bien précieux, et comme un encouragement à persévérer dans la voie où nous sommes. Je ne sais si vous avez lu la brochure qui a été condamnée, mais je vous assure qu'elle était parfaitement innocente, qu'elle n'offrait pas même un prétexte, et que c'est uniquement le catholique qu'on a voulu frapper. A ce titre, vous comprendrez que je me sente incorrigible, et que je me promette de sortir de la prison plus coupable que je n'y vais entrer. Je m'aperçois que les hommes peuvent bien peu de chose contre ceux qui ne perdent pas la grâce de Dieu. Daignez, Monsieur l'Abbé, ainsi que vos estimables confrères, vous unir à moi, et bénissons ensemble le bon maître, le bon et tendre maître qui a permis qu'au milieu de toutes ces affaires qui m'accablent, je fusse forcé à une petite retraite dont j'avais grand besoin.

1. Aujourd'hui S. Em. le cardinal Pitra.

Nous avons reçu la lettre de M. l'abbé D*** que je me proposais de remercier en particulier. Je pense que son Journal lui parvient maintenant. Comme je suis très occupé, je vous prie de vouloir bien lui témoigner ma reconnaissance.

M. l'abbé R... nous a, en effet, adressé des observations excellentes, mais comme elles ne faisaient que répéter des détails et des faits que nous avions déjà publiés un ou deux jours auparavant, nous n'avons pas inséré ses réflexions dans la crainte de le compromettre. Si nous avions su lui faire plaisir, nous n'aurions pas hésité. Veuillez lui dire que nous le remercions, que nous le tenons pour un bon frère, malgré son logement,[1] et qu'à la prochaine occasion, il ne nous trouvera pas si timides.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur l'Abbé, votre très humble et très reconnaissant serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

XCV

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

31 mai 1844.

Mon bon abbé, il n'a tenu à rien que ma lettre ne croisât encore la vôtre, je m'étais dit ce matin : j'écrirai à Tours, et je n'en aurai pas le démenti. Tout

1. Le collège.

va bien; rassurez-vous sur ma prison. J'y entrerai selon toute apparence jeudi prochain, jour de la Fête-Dieu, après avoir assisté à l'angélique procession des *Oiseaux*. Sortant de là, j'irai prendre Barrier, et nous nous dirigerons vers Sainte-Pélagie, un jeu de dominos dans notre poche, la joie au cœur : *Ibant gaudentes*, et nous verrons comment les punaises du gouvernement s'arrangent de la peau des chrétiens.

Notre amende se fait tout doucettement. Nous y arriverons, il n'y aura (*rien*) de trop, mais j'espère aussi qu'il n'y manquera rien, et que l'*Univers* ne se trouvera pas dans la nécessité de sortir un sou de sa pauvre caisse. Savez-vous que le tout ne montera pas à moins de 8000 francs, sans rien donner aux avocats. Nous payerons aussi cher notre logement à Sainte-Pélagie que dans le meilleur hôtel du plus beau quartier [1].

Mes sœurs sont toujours excellentes, et même elles gagnent. Mon frère est parfait. Il faut avouer que cette petite maison est bien douce, et que le bon Dieu me traite en malade. Je ne connaîtrais point de plus heureuse vie que la mienne si j'étais sage dans mon cœur. Mais là sont des plaies et des abîmes. Mon esprit est pleinement soumis, mon cœur est enchaîné et rugit dans ses chaînes. Ah ! je ne suis pas encore chrétien !

Ourliac va bien; il est content. Je l'admire. Il nous prépare un grandissime feuilleton. Mais ce paresseux d'Aubineau que fait-il donc d'Eustelle?

1. L'*Univers* n'eut rien à donner ; les collecteurs purent même faire hommage d'un modeste souvenir à mon frère et aux avocats.

Voilà une sainte qui n'attend que lui pour être canonisée, et il n'en finit pas.

Mes très respectueux et très tendres compliments à ces bonnes dames. Dites à Mlle Henriette qu'on me trouve doux comme un agneau, et qu'elle ne s'inquiète pas. En prison, je méditerai sur la charité tous les jours; je sortirai converti et incorrigible.

Bien à vous en Notre-Seigneur, très cher et trois fois très cher ami.

P.-S. — Je loue Aubineau de ses récoltes; je l'engage à récolter toujours. Quand nous aurons reçu un second envoi, je le remercierai de ma plus belle écriture, et nous déclarerons que la ville de Tours s'est bien comportée.

XCVI

A M. L'ABBÉ MORISSEAU.

GLOIRE AUX SACRÉS-CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE.

A la Conciergerie, 11 juin 1844.

Très cher abbé, louons Dieu, bénissons-le, que chaque instant de notre vie soit employé à le bénir, que chaque battement de notre cœur soit une fervente action de grâce! Me voici en prison. J'y suis bien, trop bien, ceci ne ressemble pas du tout au martyre. Avec un peu plus d'air et un peu moins de puces, ma prison ressemblerait à un lieu de plai-

sance. J'y suis au frais et à l'ombre, j'y suis seul, j'y lis, j'y écris, j'y prie : ce matin j'y ai commencé le mois du Sacré-Cœur, que je n'aurais jamais eu le temps de célébrer dans le monde. Le soir, quand les voleurs sont enfermés, on me permet d'entrer dans la cour où ils prennent leurs ébats, et je puis m'y promener pendant une heure et demie environ. Par malheur c'est là que je ramasse des puces en abondance, mais il n'y a point de roses sans épines. Les geôliers ont soin de moi ; je leur suis recommandé par M. le général des galères, vulgairement nommé préfet de police. Pour me rendre la vie plus douce, ils avaient formé mon lit d'une telle pile de matelas que je n'ai pu y monter qu'avec le secours d'une chaise, et comme les matelas sont très étroits, j'ai passé une partie de la nuit à chercher des moyens de me tenir en équilibre : figurez-vous un homme couché sur la crête d'un mur chancelant, et menacé de se réveiller à six pieds plus bas, sur un édredon de dalles. Mais cela ne venait que d'un excès de tendresse de ces bons geôliers.

Je me recommande à vos prières, et à celles de Mme Lavalette et à celles de Mlle Henriette. N'oubliez d'intéresser à mon sort, ni vos bonnes carmélites, ni vos bonnes ursulines, ni Mme C***, ni le vénérable Aubineau. Il ne s'agit pas du corps qui est trop bien, mais de l'âme ; il faut qu'elle profite de tout ceci, et que je sorte plus fort, mieux armé, avec une nouvelle ardeur pour le grand et saint combat qui m'a conduit ici. Pardonnez-moi la préface des *Nattes*[1],

1. Cette préface était adressée à M. l'abbé Morisseau. Les nouvelles

et aimez-moi bien, et occupez-vous de faire signer l'adresse à O'Connell, dès que vous en aurez la copie, ce qui ne peut tarder.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

XCVII

AU T. R. P. DOM GARDEREAU.

Prison de la Conciergerie, 11 juin 1844.

Très cher Père, j'attendais avec impatience d'être ici pour vous répondre, car j'étais pris par mille affaires pressées, et je n'écrivais que pour les imprimeurs. A présent je suis libre. Et d'abord tranquillisez-vous, je ne suis point devenu gallican. Fi, mon père ! M'accuser d'apostasie parce qu'on n'a pas *annoncé* ce bon curé de Rennes ou d'ailleurs. Est-ce que j'en savais rien ? Qui lui a dit qu'on lui ait refusé son annonce ? On ne l'a pas insérée, c'est possible, mais l'a-t-on vue ? Est-il bien sûr de l'avoir envoyée ? J'espère bien que ce bon curé est beaucoup plus fort que cela sur la liturgie. Je le renvoie au Père Le Bannier.

Que vous dirai-je de ma maison d'été d'où je vous écris ? J'y suis au frais et à l'ombre ; du reste, je m'y trouve bien, fort bien, trop bien ; des punaises, mais modestement, des puces, mais pas plus qu'à Solesmes, seulement il y a de moins le Père Le Bannier. Je n'ai pas non plus trop d'air ; c'est que l'air circule mal

et récits qui formaient les *Nattes* font partie du volume : *Historiettes et fantaisies*.

entre les verrous et les barreaux. Jamais par exemple, mon révérend père, vous n'avez vu de verrous comme ceux-là. Figurez-vous des essieux. O clôture de Solesmes représentée par de belles lettres noires au-dessus d'une porte qui n'existe pas, quelle figure vous feriez ici. Mon père, j'aurais de l'autre côté du mur les plus beaux noisetiers du monde qu'il ne me serait pas possible d'en accrocher la moindre chose. Heureusement qu'il n'y a point de noisetiers. Il n'y a de l'autre côté du mur que la liberté, mais la liberté des chiens sans maîtres que je regarde comme une gourgandine. Quant à la liberté de l'âme et de la prière, jamais je ne l'eus plus entière qu'ici, non pas, même à Solesmes, où, seulement, je la possédais plus joyeuse. Dieu est bon et sait parfaitement ce qu'il fait. Tous les jours, j'en acquiers quelque preuve nouvelle, farcie de miséricorde. Dieu pour moi met sa bonté sur sa puissance comme à Solesmes je mettais du beurre sur mon pain. Ces bons jurés m'ont procuré une retraite qui m'était nécessaire et dont je n'aurais pu jouir sans eux. Tenez, ce sont de braves gens qui ont pris un moyen détourné pour me faire plaisir. Je les aime beaucoup. Que le bon Dieu les bénisse et leur permette de savoir le bien qu'ils me font.

Je viens de voir M. Ourliac qui va chrétiennement de mieux en mieux. Quant à ses autres affaires, elles font mine de s'arranger peu à peu. Il y a bien à redire : il s'en console en pensant que si le paquet était tombé sur un autre, l'autre aurait bien pu laisser tomber le paquet par terre et dans la boue. N'est-ce

pas admirable. ? Il fricasse en ce moment un grandissime feuilleton[1] qui va paraître dans l'*Univers*.

Mon frère vous fait ses tendres amitiés. Je fais les miennes, moi, à tout le monde sans en excepter personne. Daignez présenter mes respects au très révérend père abbé. Je demande à la communauté de se souvenir de moi dans ses prières, afin que je sorte d'ici bien muni, bien fort, bien incorrigible. Hélas ! mon père, si je me corrigeais des défauts que me reproche le jury, que me resterait-il ? Ce serait le cas de me croire Gallican. Bénissez-moi, mon Père.

LOUIS VEUILLOT.

XCVIII

A M. L'ABBÉ ROBIN, CURÉ DE MONCONTOUR (CÔTES-DU-NORD)

Prison de la Conciergerie, 12 juin 1844.

MONSIEUR LE CURÉ,

C'est ici que j'ai reçu la lettre et l'aumône que vous avez bien voulu m'adresser tant en votre nom qu'au nom de vos dignes collègues les prêtres du canton de Moncontour. Déjà, quoique ma prison soit douce, je me trouvais heureux d'y être pour la sainte cause de Jésus-Christ. En lisant l'honorable témoignage de vos sympathies, je n'ai pu retenir des larmes de reconnaissance. Dieu m'est témoin que je ne me reconnais pas digne de l'honneur que vous me faites, mais il m'impose et j'accepte le devoir de le mériter. Priez

1. Un roman intitulé *la Marquise de Champfleury*.

pour moi, priez tous, priez souvent, rappelez-vous mon nom quand vous célébrez le Saint Sacrifice, afin que le souverain juge ne me reproche pas un jour d'avoir eu la confiance des Saints et de n'avoir rien fait pour la justifier. Oui, malgré beaucoup de faiblesses, j'ai sincèrement voulu défendre la Sainte Cause, et j'en ai été récompensé d'une façon qui m'épouvanterait si dans ces grâces et ces adoucissements qui sont un témoignage de mon peu de force, la main qui me les prodigue ne me laissait voir aussi une preuve de sa bonté. Nous sommes des commençants; il nous faut beaucoup de confiance, et tout nous est facile; nous faisons quelque chose avec rien. Maintenant nous avons vu que Dieu nous assiste; persévérons, avançons chaque jour; que partout, l'impie nous trouve d'accord pour le combattre, nous le servirons par là plus encore que nous ne nous serons servis nous-mêmes, et nous triompherons, car Dieu est avec nous.

Je vous recommande, Monsieur le Curé, ainsi qu'à vos dignes collègues, l'adresse que nous voulons envoyer à O'Connell prisonnier. Il importe que la manifestation soit digne de ce grand homme et digne de nous. Demain l'*Univers* la publiera. Vous aurez la bonté de faire faire une copie et de réunir le plus de signatures possibles, d'ici au 15 juillet. A cette époque, vous nous la renverrez, je serai sorti de prison et avec un de mes collaborateurs qui sait l'Anglais, j'irai, s'il plaît à Dieu, porter au libérateur ce solennel témoignage des sympathies et de l'admiration des bons catholiques de France.

Je suis, Monsieur le Curé, votre très humble, très obéissant et très reconnaissant serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

Parmi ceux qui souscrivirent et se firent quêteurs pour payer l'amende de l'*Univers* et de Louis Veuillot je dois mentionner M. l'abbé Dupanloup, alors supérieur du petit séminaire Saint-Nicolas. Je trouve dans sa *Vie* le billet de remercîment que mon frère lui écrivit à cette occasion :

« Monsieur l'abbé, occupé de mille affaires avant mon entrée en prison, j'avais remis aux loisirs qu'on me réservait ici l'agréable devoir de vous faire connaître mes remerciements pour la généreuse aumône que vous m'avez envoyée. Veuillez agréer l'expression de ma reconnaissance et devenir mon interprète auprès de vos coopérateurs. »

Ce billet montre qu'à cette époque les relations étaient simplement courtoises ; un peu plus tard, sans devenir intimes ni même très suivies, elles furent moins réservées. Au lieu de se rencontrer, on se voyait et plus d'une fois on dîna ensemble.

XCIX

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LANGRES.

Conciergerie, 13 juin 1844.

Monseigneur,

J'apprends que vous êtes ici, et c'est le premier chagrin de ma prison. Je veux, au moins, que mon ami M. le docteur Lebaudy, chrétien digne d'être aimé de vous, vous porte le salut que je trace en toute hâte dans ma très douce cellule. Vous serez bien bon, Monseigneur, de permettre à mes sœurs et à mon frère d'aller vous demander votre bénédiction que tous nous désirons extrêmement recevoir. Je n'ai qu'un cœur avec ces chers enfants et ils me feront part de leur joie.

Je suis, Monseigneur, votre très humble et très dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

Monseigneur Parisis répondit à ce billet en allant voir mon frère à la Conciergerie.

C

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LANGRES.

Paris, 10 octobre 1844.

Monseigneur,

Vous avez daigné vous apercevoir de mon silence, et je tarde bien à répondre à cette marque de votre

bon souvenir. Pardonnez à mes yeux toujours malades qui me laissent à peine quelques heures pour remplir des obligations impérieuses et qui me forcent à ajourner tous mes autres devoirs. Un engagement déjà ancien et des nécessités d'existence m'ont obligé, tout malade et aveugle que je suis, de bâcler (je suis contraint d'employer ce mot) en deux mois un gros volume qui n'est pas encore fini. Il faut que j'achève ce fagot pour dégager ma parole et aussi pour subvenir aux dépenses de ma pauvre maison. Que Votre Grandeur souffre ces détails, je tiens à m'excuser.

Nos grandes affaires ne vont pas très bien. Le gouvernement multiplie ses intrigues auprès de Nos Seigneurs les évêques, et il en trouve, nous dit-on, plusieurs tout disposés à se payer de mauvaises raisons. Il promet, si l'on veut se taire, de retirer la loi après que la Chambre l'aura votée. Il envoie un conseiller de l'Université à Rome d'où arrive M. Rossi. Deux ou trois jours de discussion feront, j'en suis convaincu, crouler tout cet échafaudage. La Chambre va, du moins, nous montrer, si nous ne le savons pas encore, ce que c'est qu'une nation élevée par l'Université. Bien robustes dans leur patience seront les cœurs catholiques qui pourront tenir à ce spectacle.

Voici le *Constitutionnel* qui renouvelle les infamies débitées l'an passé à propos du *Compendium*. Mgr l'évêque de ***** voit les résultats de son silence. Cent mille lecteurs et plus vont se repaître de ces infamies. On les aurait arrêtées par un procès qu'il

serait encore temps de faire. Ne jugez-vous pas, Monseigneur, qu'il serait urgent qu'un évêque, par un acte public, prît la défense de cet enseignement.

M. de Montalembert m'écrit que Votre Grandeur n'est pas satisfaite de l'*Univers*. Je n'en suis pas content non plus, cependant je regrette peu son sommeil qui va, je l'espère, finir. J'ai l'expérience des journaux et je crois qu'ils ne peuvent se dispenser de faire la sieste pendant l'été. D'ailleurs, il ne m'a pas été possible d'agir.

Mon frère, mes sœurs et moi, Monseigneur, nous sommes tous ensemble aux pieds de Votre Grandeur et nous lui demandons sa bénédiction.

De Votre Grandeur,

Le très humble, très obéissant et très dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

J'interromps ici cette première partie de la correspondance de Louis Veuillot. De 1838, date de son entrée dans la vie chrétienne et aussi dans le combat pour l'Église, elle va jusqu'au couronnement de sa vigoureuse campagne de 1844 contre le monopole universitaire, campagne qui lui valut l'amende et la prison, mais qui contribua si puissamment à développer l'action catholique. Il fut des premiers parmi ceux qui prirent part à cette œuvre de salut, et nul ne s'y dévoua plus entièrement.

Dès 1845, des dissentiments surgirent dans l'état-major de l'armée catholique; mais l'entente, sans être cordiale, fut suffisamment gardée. Le gros public ignora ces premières luttes intérieures. Comme j'ajourne la publication des lettres où ces dissentiments sont marqués et expliqués, je ne veux entrer, à ce sujet, dans aucun détail.

Les lettres qui vont suivre sont d'autre sorte et forment une série particulière dans la correspondance de mon frère. Elles sont adressées à ses filles, à ma femme, à mes enfants; elles montrent l'homme de la famille. Je ne donne pas toutes celles que j'ai; quelques-unes sont trop intimes; elles doivent attendre; d'autres prendront, à leur date, rang dans la correspondance générale.

CI

A MESDEMOISELLES AGNÈS ET LUCE VEUILLOT,
AU COUVENT DES OISEAUX.

Rome, 29 février 1860.

MES FILLETTES,

Vous savez que j'ai fait un bon voyage. Ni le vent ni la mer n'étaient favorables, il a fallu danser et un peu vomir; mais le navire qui me portait se nommait *le Vatican,* un des noms de la barque de Pierre qui ne peut être submergée; il a tenu la parole de ce beau nom, et après un petit retard il a heureusement touché le port. Là, j'ai trouvé le soleil de l'été. A travers tout cela la campagne commence à fleurir et, l'autre jour, j'ai cueilli des pâquerettes dans les champs.

Je voudrais bien vous raconter mon voyage, comme vous le désirez; mais il faudrait du temps et mes affaires ne m'en laissent point. Je suis ici plus occupé qu'à Paris; je fais plus de visites, j'en reçois davantage; je suis obligé de lire, d'écrire, de courir. Je prends des notes pour un livre que je veux faire et que vous lirez. Ce que je ne mettrai pas dans ma lettre, je vous le raconterai pendant les vacances. Rome est une grande ville, toute remplie de belles et intéressantes choses. Je l'aime tant que je veux vous en faire cadeau, c'est-à-dire vous la faire voir. Je demande cette grâce au bon Dieu pour vous et pour moi. Je veux prier avec vous là où j'ai tant prié pour vous.

Il y a dans Rome plus de 300 églises, la plupart très belles, grandes, dorées, revêtues de marbres précieux, plus précieux encore par les souvenirs. Une quantité de corps saints y sont recueillis et honorés ; dans quelques-unes, on en compte des milliers. Plusieurs de ces églises sont si vastes que je ne puis vous en donner une idée. Un seul bras de la croix de Saint-Pierre, à Rome, est grand comme Saint-Sulpice, et 150 ou 200 lampes d'or y sont toujours allumées devant le principal autel. Quant aux statues, elles sont sans nombre. Que je voudrais vous voir là dedans ! Une chose que j'aime beaucoup à Rome, c'est la simplicité. On a de grands appartements très peu et très pauvrement meublés ; la richesse est pour les maisons du bon Dieu. On ne se préoccupe pas autant qu'à Paris d'être à l'aise et le mieux que l'on peut, comme si l'on voulait faire son paradis sur la terre, et qu'on ne dût pas avoir d'autre demeure. Il y a cependant à Rome des impies et des méchants, il y en a même beaucoup, mais je ne les vois pas et je ne fréquente que les saints qui sont aussi en grand nombre. Je vais voir les capucins, les jésuites et d'autres religieux. Ils habitent de pauvres petites cellules à côté de leurs églises de marbre et d'or ; ils sont bons, aimables, savants, et je me plais infiniment dans leur compagnie. Enfin, mes mignonnes, si vous étiez à Rome avec vos oncles, vos tantes, vos bonnes mamans, c'est un pays que je ne voudrais jamais quitter, parce qu'il n'y en a pas un qui parle autant du bon Dieu, et où l'on voie un pareil nombre d'âmes occupées à l'aimer et à le servir.

Mais ce qui achève de rendre Rome incomparable, c'est la présence du Pape. Je l'ai vu ce bon Saint-Père; il m'a reçu avec une tendresse qui m'a fait pleurer. En me voyant, il m'a dit : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce qu'un royaume leur est réservé dans le Ciel.* C'est une parole de Notre Seigneur qu'il m'adressait à cause de la suppression de l'*Univers*. Il m'a dit beaucoup d'autres paroles bonnes et encourageantes. Il m'a gardé auprès de lui environ une heure, retardant sa promenade pour m'entretenir. Je lui ai parlé de vous, des bonnes mères, je lui ai dit comment les Oiseaux ne cessaient de faire des prières et des pénitences pour lui, et il a pleuré en vous envoyant sa bénédiction. Je lui ai dit que l'une de vous lui demandait de prier pour elle, et que l'autre prierait pour lui; il a dit que vous aviez raison toutes les deux. Il a béni tous les rédacteurs de l'*Univers* et tous leurs parents. En donnant cette bénédiction, il tenait les mains sur son cœur, et il baissait les yeux comme si Dieu était devant lui. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme le Pape est doux, vénérable, bon. Il a la plus belle et la plus sainte figure qu'on puisse voir; aucun de ses portraits ne lui ressemble, parce qu'il n'est pas possible de rendre cette physionomie, toute formée de bénignité, d'esprit et de majesté. Sa présence vous pénètre d'un sentiment d'amour et de respect qui fait qu'on est tout à son aise et tout tremblant. C'est la neuvième fois que je le vois et que je lui parle, et j'ai toujours éprouvé la même émotion. Priez bien pour lui, mes chères petites, car il est toujours entouré de méchants qui

lui tendent des embûches, et qui déchirent son cœur si tendre et si bon. Il a beaucoup souffert, et il souffre beaucoup encore de l'ingratitude des hommes. Il est l'image de Notre Seigneur à qui tant de traîtres ont rendu le mal pour le bien ; il est sur le chemin du Calvaire, traînant sa lourde croix, où peut-être il sera attaché. Par vos prières, portez vos mains à cette croix pour la rendre moins lourde. Ne faites pas seulement des prières, faites aussi des bonnes œuvres, afin que vos prières soient plus efficaces. Appliquez-vous à vos devoirs, corrigez-vous de vos défauts, et offrez tout ce que vous ferez de bien pour que Dieu assiste son vicaire et lui envoie les inspirations et le courage qui sauveront l'Église et le monde. Voyez quelle est la gloire d'être chrétiennes, puisque vous pouvez, pauvres petites filles, demander à Dieu de si grandes choses et les obtenir. Demandez aussi bien ardemment que cette gloire reste dans votre famille et que vous ne la perdiez jamais. Aimez le Pape, aimez l'Église, méritez la grâce de souffrir un jour pour la justice. La justice triomphera et ceux qui l'auront aimée triompheront avec elle. Quand Notre Seigneur fut attaché à la croix, Pilate, Hérode et Caïphe étaient bien glorieux, bien puissants et se réjouissaient de leur victoire. Aucun d'eux ne songeait à envier le sort des apôtres, de Simon le Cyrénéen, du bon larron, des saintes femmes, et de tous les pauvres amis du crucifié. Mais, vous, vous savez bien qui étaient ceux qui avaient la bonne part. Formez bien la résolution de mériter la bonne part, ou plutôt de la garder, puisque déjà la grâce de Dieu vous l'a mise entre les mains. Toi surtout, ma

chère Agnès, qui vas faire ta première communion, dispose bien ton cœur pour qu'il soit toujours à Jésus-Christ. Quand je reverrai le Saint-Père, je lui demanderai une bénédiction spéciale pour toi, et je ferai exprès un pèlerinage à l'église de ta sainte patronne. J'en ferai autant pour toi, mon Lulu, quoique le grand jour soit moins proche, quitte à recommencer lorsque nous aurons le bonheur d'y toucher. Voilà une longue lettre pour un homme qui n'a pas le temps d'écrire; mais cet homme est papa et il écrit à ses filles. J'en dirais bien plus long si je m'écoutais. Je vous laisse pourtant afin d'aller à la messe. Ce ne sera pas vous quitter.

Adieu, mes chères enfants, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. Présentez bien mes respects à vos Mères et assurez-les de ma profonde reconnaissance pour les soins qu'elles daignent vous donner.

LOUIS VEUILLOT.

CII

A MESDEMOISELLES AGNÈS ET LUCE VEUILLOT.

Époisses, 9 février 1861.

Mes chères fillettes, vos petites lettres m'ont fait grand plaisir. Vous avez bien tort de croire que vous n'avez rien d'intéressant à me dire. C'est quelque chose de très intéressant pour moi de savoir que vous travaillez, que vous m'aimez et que vous avez

une belle poupée à laquelle on pourra remettre un bras et une tête. Voilà une heureuse poupée! Quel avantage pour beaucoup de gens si l'on pouvait leur remettre une tête. Les uns se feraient refaire le nez, les autres le teint, les autres toute la physionomie. On verrait alors que beaucoup de personnes qui semblent charmées de leur visage n'en sont pas si contentes en secret; mais comme la plupart de ceux qui se feraient refaire le visage ne songeraient pas du tout à se faire refaire la cervelle, ils seraient aussi désagréables et aussi laids, et ils s'étonneraient de passer leur vie chez le fabricant de têtes pour être toujours les mêmes, c'est-à-dire sots, ennuyés et ennuyeux. C'est en quoi, nous autres chrétiens, si nous le voulons, nous sommes plus heureux que les poupées. Il y a un fabricant dont je peux vous donner l'adresse qui fait de petites retouches au cerveau et qui, par ce moyen, sans rien changer en apparence au visage, le réforme néanmoins considérablement et même le change du tout au tout. Il le rend ouvert, avenant, gracieux, aimable, en dépit de toutes les défectuosités qui s'y peuvent trouver. Il y maintient l'innocence candide, *candida*, blanche, qui est le plus beau teint que l'on puisse avoir, et le plus solide : il y fait luire l'intelligence, c'est l'éclat qui passe tout éclat; il y fait rayonner enfin la bonté, charme suprême qui réjouit tous les regards et attache tous les cœurs. Là où s'épanouit la bonté, on ne voit plus rien de laid; il n'y a plus ni gros nez, ni petits yeux, ni vilaines dents; il n'y a plus de laideur. Envoyez votre poupée chez le fabricant qui fait les visages, mais vous, très chères fillettes,

allez chez Celui qui retouche et raccommode les cervelles, si toutefois vous en avez besoin.

Tout va bien ici et l'on vous aime beaucoup; Mlle Marie n'a point perdu son talent de fromagère, ni Antoinette son amitié pour vous, ni M. de Guitaut sa charmante belle humeur. *Gredinet* a perdu ses robes, il se croit habillé en homme. Adieu mes enfants, à bientôt; oh! comme on s'embrassera.

LOUIS VEUILLOT.

CIII

A MESDEMOISELLES AGNÈS ET LUCE VEUILLOT[1].

Paris, 6 septembre 1870.

Mes chères petites, je trouve un moment entre deux épreuves. J'en profite pour vous dire bonjour. Nous sommes tristes. Paris est tranquille, mais la France est perdue, je ne crois pas qu'il reste d'espoir, ni contre la honte, ni contre la ruine. Il est probable qu'on traitera, car le cœur manque pour se défendre et tout s'en va par grands morceaux. Les vengeances de Dieu sont terribles, et nous voyons à ces traits sanglants que Napoléon n'est pas le seul coupable et que nous avions mérité de l'avoir pour chef. Cependant, ces châtiments sont des grâces; c'est une grâce d'être réduit

1. Cette lettre a été adressée à mes nièces au Mans pendant la guerre. Mon frère, voulant rester à Paris, les avait mises au couvent de la Visitation. Il ne croyait pas, personne ne croyait, que l'ennemi pût aller jusque-là.

à la pauvreté et à l'humilité; seulement il faut qu'on ne la refuse pas. La grâce est pour les nations comme pour les individus, mais il faut que la nation se refasse, comme l'individu, au pied de l'autel. Mes pauvres petites, la porte s'ouvre sur un avenir laborieux, mais le bon Dieu, à cause de cela, s'y rencontrera plus heureusement qu'ailleurs. Profitez de la retraite que les événements vous ont ménagée pour vous résoudre inébranlablement à ne pas vous séparer de Dieu. Alors, quoi qu'il arrive, tout ira bien et très bien.

Je vous embrasse. Voici l'épreuve qui arrive de l'imprimerie. J'espère pouvoir écrire prochainement à Mme la Supérieure afin de la remercier de toutes ses bontés pour vous.

LOUIS VEUILLOT.

CIV

A MESDEMOISELLES AGNÈS ET LUCE VEUILLOT.

Paris, 17 septembre 1870.

Chères filles, puisque l'on est partout dans la main de Dieu, nous avons décidé de rester dans la main du bon Dieu, ici. Vous savez qu'on a pris et repris conseil. Je ne saurais dissimuler que vous pesiez beaucoup dans l'avis de partir. Mais enfin, il a paru que si l'on se trouvait mieux dehors pour embrasser ses filles, on serait mieux dedans pour faire son petit devoir. La résistance à l'ennemi rouge ne serait pas si efficace de loin. Après tout, Paris est

un endroit aussi sûr qu'un autre, quoique plus désagréable. En admettant qu'il y pleuve des bombes, cette pluie, comme l'autre, ne tombe que là où le bon Dieu veut mouiller pour des raisons à Lui, excellentes étant à Lui.

Il y a aussi des parapluies pour la pluie de feu. Nous en sommes munis. Si le parapluie est traversé, que faire? c'est qu'il doit l'être. Alors, qui fuirait la pluie des bombes rencontrerait la pluie des tuiles, et le résultat voulu de Celui qui laisse tomber la tuile et la bombe serait obtenu. Vous entendez de quel parapluie je parle. La bombe le traverse; la mort éternelle ne le traverse pas. Ainsi, chères filles, point d'inquiétudes : nous sommes sous le parapluie avec beaucoup d'autres dont le nombre augmente sans cesse. A ne regarder que le spectacle extérieur, rien n'est plus horrible; mais il faut considérer autrement ces épouvantables calamités. Dans ce déluge de feu, de fer, de sang et de larmes, beaucoup lèvent les mains vers le ciel. Les corps et les biens périssent, les âmes se sauvent. Il meurt plus d'âmes dans les lits de plume que dans les lits de feu. Donc ce volcan formidable n'est cependant qu'une grande lumière de salut, et ce monstre prussien qui semble vomir la destruction universelle, c'est tout simplement Jonas qui vient sauver Ninive. Quand on veut regarder de près les choses de Dieu, on y trouve toujours plus, beaucoup plus, de miséricorde que de justice.

Vos lettres me font grand plaisir, chères enfants. J'en aime l'écriture et l'esprit; j'y sens votre ten-

dresse. Je suis bien touché de tous les petits détails qui me montrent la bonté qu'on a pour vous. Que ce sera doux de parler de cela autrement que par le trou de la serrure! Quant au jour de la réunion, Dieu seul le connaît. On n'ose pas lui demander de le rapprocher. Il faut que l'épreuve ait son cours, que les cœurs se purifient et que le repentir y entre : il faut que le miracle de la résurrection soit visible pour n'être pas méprisé. Nous sommes manifestement dans le grave état de la maladie du péché, où la miséricorde elle-même est intéressée à sévir. Priez beaucoup, offrez largement toute votre part, jusqu'à présent si légère, de l'expiation commune; acceptez d'avance, en vraies filles de la sainte Église, tout le surcroît que Dieu y voudra ajouter.

Nous allons bien ici. Un fonds de joie tranquille demeure en nos âmes et nous n'avons pas même perdu une certaine gaieté. Dame! ce n'est pas bruyant, mais enfin cela va.

Je vous embrasse et je vous benis.

LOUIS VEUILLOT.

CV

A MESDEMOISELLES AGNÈS ET LUCE VEUILLOT.

Paris, 2 janvier 1871

Bien-aimées, je vous souhaite une bonne année, une bonne sainte Agnès, une bonne sainte Luce, et que la paix nous rejoigne enfin! c'est tout ce qu'elle

aura de consolant. Je n'ai pas été trop inquiet sur votre compte, parce que, depuis un mois, je vais fidèlement à Notre-Dame-des-Victoires demander votre retour. Je prie saint Joseph, saint Pierre, surtout la sainte Vierge. Saint Joseph, par ses angoisses quand il ne savait plus ce que l'Enfant était devenu; saint Pierre, comme un homme juste qui donne de bons pourboires aux *facchini* qui font ses commissions; Marie, parce qu'elle est la vraie mère et qu'il n'y a pas de mère qui ne soit dans l'occasion *maman*. Moyennant ces béquilles, je me suis soutenu. Durant le bombardement, j'ai même su être heureux, mais le temps se fait long!

Oh! 1870, voilà une année qui a mangé son pain blanc le premier!

Comme tuteur, je ne sais pas du tout où en sont vos affaires. Vous aviez une hypothèque sur une maison de la banlieue. Vous avez toujours l'hypothèque, mais la maison, où est-elle? Job nous a laissé une bonne prière qui tient lieu de toutes les maisons. Quel que soit le naufrage, nous avons pensé qu'il fallait d'abord promettre que nous doublerons l'aumône des Petites-Sœurs et celle de la Propagation de la Foi. Nous verrons ce qu'il faut doubler encore. Que le bon Dieu soit avec vous! Offrez mes respects très reconnaissants à Monseigneur et à vos Anges gardiens.

L. Veuillot.

CVI

A MESDEMOISELLES AGNÈS ET LUCE VEUILLOT

Bordeaux, 24 février 1871.

Mignonnes, notre établissement de Bordeaux ne va pas tout seul[1]. Le journal est logé, mais nous ne le sommes pas. *Je cherche un logement;* cela dit, je n'ai pas besoin de vous décrire ma figure! D'ailleurs j'ai un peu l'envie de ne pas trouver, car, viendrez-vous? Eugène viendra-t-il? resterons-nous? Nous sommes donc tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, couchant à la cure de Saint-Louis[2], dînant chez la bonne Mme Compans, véritables oiseaux sur la branche, et, ce qui est pire, oiseaux enrhumés. Mais en même temps quelle belle étude nous faisons de la charité chétienne et sacerdotale. On est pour nous ici, comme pour vous là-bas.

Plus nous avons d'ennuis et de mésaventures, plus le bon Dieu nous fait admirer sa bonté. J'ai toujours dit que les seuls heureux, les seuls vrais riches de ce monde sont les fils de Sainte Mère l'Église. J'ai tous les jours quelque nouveau sujet de le dire plus haut.

Vous le dites aussi et j'en ai l'âme joyeuse. Vos lettres me charment. Je vois que vous discernez le bien et le beau et que vous vous portez amoureuse-

1. L'*Univers* pendant la guerre a paru à la fois à Paris et à Nantes, puis à Bordeaux. Mon frère partit pour Bordeaux dès que Paris fut ouvert.

2. Chez M. l'abbé Donis.

ment vers cette splendeur, en général si affreusement méconnue. L'épreuve du siège de Paris a été pour nous bien dure; elle a été l'absence, l'attente remise, prolongée, sans terme connu, mais elle a été aussi l'espérance soutenue et certaine, l'accroissement de la lumière et de l'amour. Dieu a fait tomber dans nos cœurs une manne de joie qui les assistait merveilleusement. Nous avons toujours vu les Anges autour de nous et ils nous font sentir réciproquement le battement de nos cœurs. Que nous sommes heureux de vivre dans ces miracles ignorés des *gentils !*

Écrivez toujours, fillettes. Quoique nous puissions supporter le silence quand Dieu l'exige, ce courant de baisers fait du bien. Nous formons mille projets pour le temps de la réunion. Courir au Mans, remercier enfin de tout notre cœur les Mères et le Père, revenir ici, recomposer le ménage, revoir le pays, se *reraconter* tout comme si l'on ne savait rien de rien, reprendre le grabuge[1]... Oh! comme le cœur bat rien que d'y penser!... On nous appelle ici et là. Le Médoc nous attend le verre à la main. Déjà on veut remettre la nappe à Soulac, et le bon curé de Pauillac[2] demande qu'on aille choisir des chambres; mais le beau moment sera l'entrée au pays manceau. Je savoure déjà le rire charmant de l'abbé Boulangé[3], je baise la main paternelle de Monseigneur[4].

1. Jeu de patience que mon frère aimait à jouer le soir pour reposer ses yeux qui ne lui permettaient ni d'écrire, ni de lire à la lumière.

2. M. l'abbé Corbini.

3. L'aumonier de la Visitation du Mans.

4. Monseigneur Fillion, évêque du Mans.

Et ces bonnes Mères !... Ah ! mon Dieu ! nous sommes patients, mais hâtez-vous s'il vous plaît !

CVII

A M. ET MADAME PIERRON[1].

Arcachon, 22 janvier 1875.

Mon cher commandant, ma respectée commandante ; justement mon soleil d'Arcachon me manque ce matin, mais j'ai des compensations. En premier lieu mon soleil d'Auvergne[2], très fidèle et très doux, m'arrive sous diverses formes. La forme fromage n'est pas à dédaigner, la forme lettres est encore meilleure. Il y a les rayons vifs du commandant, clairs comme des épées, les rayons moelleux et ombreux de la commandante qui sont des sourires et des baisers. Oh ! le bon vent qui me vient d'Auvergne ! J'ai aussi le soleil de Paris en deux figures ; Luce en encensoir, Eugène en cœur et en esprit.

Je continue d'aller bien. Il y a une petite baisse aujourd'hui parce que le temps se met à la pluie. Je suis barométrique absolument, mais je me tiens malgré le baromètre, et quelques petits pas en arrière ne m'empêchent pas d'aller en avant.

Tu ne reconnaîtrais plus le pays, mon Agnès, par

1. Ma nièce Agnès Veuillot a épousé en 1874 le commandant Pierron, aujourd'hui colonel.

2. Mme Pierron habitait en ce moment près de Clermont, où le bataillon de son mari tenait garnison.

la raison qu'il n'existait pas quand tu l'as vu. La ville d'hiver n'était point bâtie. On appelle ville d'hiver une cinquantaine de maisons largement isolées dans des entourages de pins au milieu des dunes. La nôtre (villa Molière!), abritée du vent, entend la mer et ne la voit pas. Le quartier est un jardin d'ajoncs fleuris et de bruyères qui vont fleurir, coupé d'avenues, de bouquets et de fouillis d'arbres. L'église est invisible et tout proche. Il y a des coqs dans le voisinage; la nuit ils font un duo avec la mer. La physionomie générale est toujours celle d'une boîte de joujoux. Avec tes lettres, le souvenir et du poisson frais, le temps passe en attendant la santé. Si l'on n'avait rien à faire, ce ne serait pas la peine de regretter d'être faible. Mais qu'ai-je tant à faire maintenant que j'ai écrit une centaine de volumes et que mes filles sont bien établies? Tu es heureuse, tu seras fidèle à Dieu; que mes yeux se ferment ils ont assez vu le monde.

Adieu, cher fils et chère fille, en vérité je vous aime bien!

LOUIS VEUILLOT.

CVIII

A MADAME ÉDOUARD PIERRON.

13 novembre 1875

Archicarissima,

Pendant que ton amoureux guerrier étudie gravement l'art excellent de dépeupler la terre que tu re-

peuples par un autre art non moins excellent, je viens te faire une petite visite de grand-père. Où en sont les choses, ma chère fille? J'ai du mérite à te venir voir. J'ai empoigné l'autre jour une infirmité bien nuisible aux charmes de la conversation et du voyage. Un lumbago de première qualité est venu se joindre à ma névrose. La névrose ne me permettait pas de rester debout; le lumbago ne me permet pas de m'asseoir ni de rester tranquille, assis, ou debout, ou couché. Je t'assure qu'il n'y a pas que ton soldat qui s'occupe de multiplier la mort et de la faire vivre. Du reste, je vais bien; j'ai bon appétit et je fais d'assez jolis sommes quand j'ai pu vaincre la grande difficulté de trouver une position pour dormir. Je pense encore aller comme cela jusqu'à l'arrivée du petit, mais hâte-toi. L'aimable souvenir de ta maison m'est très utile pour passer le temps de fauteuil auquel je suis condamné : j'y ajoute le plaisir d'attendre le petit. Si je n'avais pas ces deux occupations, je crois que je m'ennuierais beaucoup.

Je suis allé voir Luce. Perfection continue, joie inaltérable, monotonie du bonheur, mais cela ne l'ennuie point. Elle venait de casser du sucre pendant deux heures, par terre et non assise. — Je crois que c'est cela qui m'a fait mal aux reins. Pourquoi pas sur une table? Parce que par terre on peut étendre un drap et ne pas perdre les miettes, ce qui serait contraire à la sainte pauvreté. — Mais, malheureuse, si tu prends un lumbago, tu seras obligée d'employer des remèdes et ils coûteront à ton couvent plus que les miettes de sucre perdues. — Oui!

mais la sainte pénitence l'enrichira. Voilà comme elle se retourne.

J'ai reçu une carte de M. D... Je n'étais pas là et je n'ai pu la lui rendre. La carte indiquait son domicile à... J'ai reconnu à ce trait la grande économie de ces bonnes gens, qui ne perdent pas même une goutte d'encre ni un trait de crayon. Raconte-leur le sucre cassé par terre. Cette leçon visitandine leur profitera.

Adieu, ma chère enfant; porte-toi bien, fais bien ta besogne; fais bien ton métier de répandre la vie, d'accord avec ton mari, dont le métier est de répandre la mort.

Mors et vita duello...

Je t'embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

CIX

AU COMMANDANT ÉDOUARD PIERRON.

4 décembre 1875.

Mon cher fils, j'ai particulièrement pensé à vous hier[1], et j'aurais voulu vous écrire, mais cette neige m'a tout à fait détruit. Mes jambes étaient dans un désordre où je ne les avais jamais vues. Ma main, remise aujourd'hui, me faisait les mêmes farces. Élise

1. Anniversaire du mariage de sa fille Agnès avec le commandant.

était malade de son côté, jaune de migraine, pâmée de toux et enfin, au lit, mesure qu'elle ne prend jamais pour rien. Il me restait seulement mon cœur et vous en étiez la seule joie. Il y a un an, grâce à Dieu, que je concluais avec vous la meilleure affaire de ma vie; il y a un an, grâce à vous, que ma chère Agnès est heureuse. Dieu a exaucé mes vraies prières, rempli mes vrais désirs. Cet anniversaire est assez joyeux pour se passer de violons. Aujourd'hui, d'ailleurs, les violons reviennent. Ma sœur va mieux, ma jambe renaît, ma main obéit et votre lettre m'arrive sur un rayon de soleil. Je vous remercie, mon cher ami, de ce billet qui m'en dit plus qu'il n'est gros. Je suis ravi de savoir par vous qu'Agnès répond à toutes mes espérances et à tous mes vœux. Que vous soyez content d'elle, elle sera contente de vous, et moi je serai heureux par elle et par vous. Rendons grâce à Dieu. Le bonheur que l'on tire des autres est le bon. Il est rare en tout temps et surtout en ce temps-ci. C'est celui de la primitive Église qui a fait les premiers honnêtes gens et leur a rendu méprisables les délices ordinaires du monde.

Je lisais hier le volume que vous m'avez laissé. Il est bon, mais il y manque la vue de l'Église. Grande lacune. M. Janet, homme très capable d'ailleurs, a manqué ce regard dans son excellent article sur les protestants américains. Leur empire n'a pas duré ou, pour bien dire, vécu, parce qu'ils n'avaient pas de sacerdoce. Ce n'est pas l'émigration qui les a pourris si vite, ils se sont pourris eux-mêmes. L'absence du principe vivifiant a suffi. Le Canada résiste

et résistera au flot des émigrants. Réfléchissez là-dessus. Ma main se fatigue trop pour poursuivre.

Le docteur m'interrompt, m'examine et veut absolument que je m'en aille à Arcachon ou Biarritz. Il me défend surtout le voyage de Clermont à cause de la neige. Voilà nos plans terriblement contrariés. Ne vous pressez pas de le dire à Agnès. Le temps peut changer d'ici là. S'il y avait impossibilité décisive, ne faites pas attendre le baptême. On peut être parrain par procuration; M. Thibaud ou tout autre chrétien serait un très bon procureur. Ah! je suis vieux et il est temps que je renaisse.

Je vous embrasse l'un et l'autre.

LOUIS VEUILLOT.

CX

A MADAME AGNÈS PIERRON.

5 avril 1876.

Vous savez ma fille que *papa* a des accès de tendresse qui n'en finissent pas. La quinte de l'autre jour dure encore. Elle l'a repris hier au bois de Boulogne, elle le secoue de plus belle ce matin. Vous rappelez-vous cette grande matinée de bois de Boulogne avec Luce? Était-on jeune et en faisait-on des excès de jambes! Les excès à présent sont uniquement de mémoire; Luce n'étant plus accessible, tout retombe sur vous. N'y prenez pas garde; faites vos affaires. Donc, bonjour, mon Agnès, comment

allez-vous, enfant chérie? Je vous trouve charmante comme une branche d'avril, avec la petite fleur d'aurore et de rosée que vous portez sur votre bras. Quand votre mère vous portait de la sorte, elle vous faisait sauter et elle disait, d'après un dicton de Versailles : « Pour deux liards de beurre ! » Quant à moi, si je ne vaux pas deux liards, je pèse bien cent kilos de foin. J'ai encore de la goutte par-ci, de la névrose par-là, et autre chose partout.

C'est comme ma tendresse, cela ne finit pas. J'ai donc fait une course au bois de Boulogne reverdissant; j'étais seul. Dans ce lieu, quasi sacré pour moi, je serais mal avec un autre que toi ou Luce première. Vers la fin de l'automne 1874 nous nous étions promis ce pèlerinage. Voilà ce que deviennent les vœux. En 1875, rien; en 1876, moi seul, moins que rien, si nous n'avions cette chose précieuse qui s'appelle la mémoire, et cette autre, plus précieuse, le cœur. Eh bien! en somme, avec la soumission renaissante à la volonté divine, c'est gentil. J'ai passé par nos petits chemins. Les anciens *jeux de la nature* y sont encore : cascades, rochers, etc.; le même imbécile d'autrefois écrit sur les mêmes bancs de sa belle écriture de sergent-major. Il est toujours conservateur : sur un banc tout neuf, aux environs du pré Catelan, il a écrit : *Conservateurs, aux urnes!* Tu penses si j'ai été remué! mais un autre remuement s'opérait par les jeux du printemps qui fait bien d'autres fariboles. Une épine qui se couvre d'un feston, un bouquet blanc sur un arbre encore noir, une feuille naissante qui tombe dans la rivière comme si c'étai

de la vraie eau ; une pie sur une branche, un pierrot sur un buisson, c'est cela qui est beau. Il y a même des pompons d'or et des marguerites dans l'herbe, même des violettes. J'en ai cueilli quelques-unes sur le bord de notre sentier, en ton honneur. Je les ai rapportées avec mille soins et je te les envoie. Je n'en ai pu trouver une qui ait le moindre parfum, mais tu as le nez du cœur et tu ne refuseras pas de leur reconnaître une petite odeur fine d'amour paternel.

A présent, mignonne, adieu. Aime-moi bien, tu ne seras que juste. J'embrasse Lucette, mes grandes amitiés à ton mari.

LOUIS VEUILLOT.

CXI

A MADAME AGNÈS PIERRON

Paris, 26 août 1878.

Chère fille, tes lettres mettent le comble à mes félicités. Bon sens, bonne humeur, bon style et même bonne écriture. Tout cela est infiniment doux à un père qui est du métier. Reste telle que tu es, mon Agnès chérie. Garde ton bon sens, ton humeur joyeuse, ton style clair, ta solide écriture, passe cela à mes petites-filles, afin qu'un jour un autre bon soldat les rencontre et en remercie le bon Dieu.

Je pars tout à l'heure ; ce soir, s'il plaît à Dieu, nous serons à Bordeaux, et demain chez le très aimable

curé de Pauillac, homme de pain, de vin et d'or, comme au surplus tous mes amis curés, ce qui fait bien un peu mon éloge. Après Corbini nous irons chez les Compans, autre cuisine cordiale ; nous trouverons l'abbé Louis et le tout durera bien un mois.

Je félicite le colonel de se plaire à la lecture de M. de Maistre : c'est un passe-temps de vrai soldat, nécessaire pour apprendre à conduire, non des régiments, mais des hommes.

Adieu, bien aimée, je t'écrirai plus longuement d'ici quelques jours ; pour le moment, j'ai une forte fièvre de partance. Je vais bien, mais un peu de repos ne sera pas surperflu. Merci de ton bouquet, de tes fruits ; tout cela est de bon style comme tes lettres. Bonjour à l'heureux colonel, bonjour aux mignonnes !

LOUIS VEUILLOT.

CXII

A SOEUR MARIE-LUCE

1874.

Nous voici à Tours, pensant, comme à Paris, à notre chère morte plus vivante et mieux vivante que nous[1]. J'ai trouvé en wagon un dominicain de Lyon à mine d'inquisiteur et charmant, qui m'a parlé du bonheur de la vie religieuse, des catholiques libéraux

1. Il faisait ce voyage avec sa fille Agnès.

et du reste de façon à ne pas me laisser le temps de faire un sonnet. Ce bon père a un frère prêtre et quatre sœurs religieuses. Il faut qu'il y ait eu autrefois dans cette famille de grands actes de vertu pour mériter une telle couronne. Note que, par sa mère, il descend de source protestante. Mais le bon Dieu a bien clarifié cette eau-là. Il m'a bien intéressé ; sans lui j'aurais essayé de faire un sonnet pour rappeler l'ancien temps, quitte à ne pas te l'envoyer si ta règle te défend ces lectures frivoles. Hélas ! mon Lulu, comme d'une seule enjambée nous sommes arrivés loin du sonnet. Mais, Dieu soit béni !

Nous avons demandé s'il y a eu une Visitation à Tours. Agnès s'en était informée avant moi. Nous aurions voulu prier dans l'église ou sur les ruines. On n'a pu nous le dire. Il est effrayant de voir la quantité de gens qui ne s'occupent de rien. Mais au Mans nous trouverons des personnes instruites qui nous diront la chose.

Adieu ! mon enfant bien aimée et bénie et amère. Je t'assure que je suis très amoureusement soumis à la volonté du bon Dieu sur toi et sur moi. Rien ne m'a fait plus de peine et plus de joie que ta résolution. Je ne peux m'y habituer en aucun sens. La joie est dans mon âme et ne peut entrer dans mon cœur ; la peine est dans mon cœur et ne peut troubler mon âme. Ces deux sentiments se confondent et chacun reste entier et distinct, et il me semble que je ne saurai et ne voudrai jamais perdre ni l'un ni l'autre. En vérité, mon enfant, j'ignorais à quel point tu m'es chère. C'est encore une joie et une

douleur de le sentir. Je suis content et désolé de tout ce que tu me fais donner au bon Dieu. Quand tu étais petite et que tu faisais à quelqu'un présent d'une épingle ou d'une paille, tu disais : « Je vous le donne, mais pas pour tout à fait! » J'en suis à peu près là. Je dirais bien au bon Dieu : pas pour tout à fait ! Cependant Dieu sait que c'est pour tout à fait, s'il le veut comme toi, et même de bon cœur.

TON ANCIEN PÈRE.

Du lieu quelconque de notre exil : un jour quelconque de notre existence terrestre.

Dieu soit béni!

CXIII

A SOEUR MARIE-LUCE.

Au Minihic en Rotheneux, juin 1874.

Nous faisons un joli voyage, ma chère enfant. Si je ne savais que rien ne peut te faire regretter de n'être plus du monde, je n'oserais pas te parler de cette course où nous avons trouvé les vrais champs, la vraie mer, et le bon Dieu. Pour nous, pauvres mondains, nous regrettons bien que tu n'en sois pas. Tu aurais des étonnements, des ravissements et toutes sortes de surprises charmantes et charmées qui nous amuseraient. Car il est vrai qu'à travers tout cela, comme partout et toujours, voyageant pour nous

amuser, nous ne nous amusons pas assez. Nos joies ont des contre-parties qui rétablissent l'équilibre d'ennui au milieu duquel doit irrémédiablement se passer toute vie qui touche au monde. La nôtre, quoi que nous fassions, y touche par bien des points. Nous en venons, nous y retournons : c'est assez pour qu'il nous importune et nous gâte au moins la moitié de nos bons plaisirs. Nous avons l'admirable spectacle des Petites-Sœurs, nous le contemplons comme nous contemplons l'admirable spectacle de la mer, errants sur un infranchissable rivage plein de sable et de vent. Nous avons beau aimer et admirer, nous ne sommes pas dans cet Océan grave, joyeux et salubre qui ne souffre rien d'impur et qui ne fait que la volonté de Dieu. Voilà la pointe qui déchire le cœur et que tu ne connais pas, mon heureuse fille, ou que bientôt tu ne connaîtras plus. Tu n'as pas besoin d'aller voir l'Océan, tu en es.

Une chose qui nous charme pleinement c'est le bien que la bonne Mère Conception nous dit des visitandines. Elle est ici, échouée, impotente et heureuse, parce que c'est la volonté de Dieu. Elle nous conte, avec un esprit délicieux, ses voyages en Amérique pleins de labeurs et d'aventures. Toutes les fois qu'elle a rencontré une Visitation ou une visitandine elle a eu à s'en louer. Charité, bonne grâce, bon esprit, tout y est, dit-elle. Elle en rapporte des traits délicieux. — Ah! vraiment, mon petit Monsieur! que ce cher monde du bon Dieu est donc beau! Je vous assurons *bin* que c'est un grand bonheur de vivre là dedans.

Cette mère Conception qui parle avec cette simplicité son langage de Saint-Servan est une grande, très grande religieuse et même une grande femme. Elle a fait douze fondations en Amérique, sans un sou, douze fondations très belles et très florissantes, et il y en aurait déjà douze autres si les sujets étaient assez nombreux. Elle est large, éloquente, fine, intérieure, d'une fermeté à toute épreuve. Le Père Ernest Lelièvre (mon enfant) qui l'a accompagnée, nous raconte des traits qui sont dignes de la vie des saints.

Voici ledit Père Lelièvre qui vient me chercher pour aller à Saint-Servan. Je termine brusquement. Je te verrai bientôt, s'il plaît à Dieu. Nous serons à Paris dans deux jours, mais j'avais besoin de t'embrasser et je t'ai écrit je ne sais quoi. Je suis heureux de toi, plus que d'aucune chose au monde, mon enfant. Tu es au port, tu ne serviras et n'aimeras que Dieu. Oh ! que tu fais bien.

LOUIS VEUILLOT.

CXIV

A SOEUR MARIE-LUCE[1].

Paris, 31 juillet.

Sponsa; les halles sont aussi le jardin de votre époux. L'ange de grosse espèce que j'y ai envoyé avait mission de choisir pour les Reines ce qu'elles trouve-

1. Avec cette lettre il lui envoyait des fruits.

raient de plus digne du Roi dont j'avais en cette circonstance l'honneur d'être l'agent ou l'argent. Rien de trop beau pour ces majestés, vous l'avez dit, mon ancienne fille. Quand le Roi va lui-même au marché il choisit ce qu'il veut. Il sait ce qui est très bon et s'il ramasse pour la table de ses épouses des foies de veau ou des trognons de choux que dédaigneraient les derniers gueux, il leur donne la saveur archi royale qui convient. Quand c'est moi qu'il charge de la besogne je ne commets pas l'irrévérence d'imiter mon maître et je tâche de faire beaucoup mieux, sachant que je ne peux faire aussi bien. Il n'y a que lui qui sache donner au chat le goût du lapin. Que la bonne sœur qui trouverait mes fruits trop beaux ne se scandalise pas. Je fais ce que je dois; en cela je ne suis qu'un économe fidèle; il me punirait si j'étais un économe avare. Si tu comprends bien cela, ma chère Majesté, tu n'es pas loin du royaume des cieux. N'oublie jamais qu'un chrétien doit être humble, mais magnifique. Caïn mérita d'être un brigand et de tuer son frère, pour avoir lésiné dans son sacrifice. S'il avait sacrifié à Dieu un chevreau au lieu de sacrifier peut-être une pâquerette cueillie sur la limite de son champ, il ne se fût pas sacrifié à lui-même Abel. S'il n'avait eu que des pâquerettes, à la bonne heure, le sacrifice eût été bon. Quel ladre et quel imbécile que ce Caïn ! Il fallait qu'il fût bien mauvais pour être déjà si bête à l'aurore du monde, quand la bêtise venait à peine d'être inventée. Et toi, jeune Esther de la loi de grâce, que penserais-tu de toi-même, si, lorsque tu m'as donné du lait, tu avais retiré une partie de la crème sous

prétexte que tu es pauvre et que je ne suis qu'un mercenaire au service de Notre Seigneur? je t'en dirais là-dessus jusqu'à demain, mais il faut que tu fasses ton ménage et moi j'ai un philistin à tuer avant mon déjeuner. En somme tu m'as donné du lait, je t'ai offert des figues; tout cela est biblique et nous sommes en règle. J'ai fait ton remerciement à ta tante, je me prépare à aller voir Agnès, mais je te verrai avant. Je voulais te saluer aujourd'hui même, mais puisque tu es de service, je m'abstiens. J'espère que Dieu te donne la grâce de faire des malles; moi, je tremble d'en faire en purgatoire, et ce sera bien dur[1]. J'ai vu Mgr de Poitiers mercredi, Mgr Nardi, hier. Il va à Dublin où il est invité pour de grandes fêtes qu'on donne à propos du centenaire d'O'Connell. J'ai reçu une invitation, mais j'ai eu peur de la mer et des grands dîners et j'envoie quelqu'un à ma place. Quand on est infirme on fait le grand seigneur. M. Roussel sera mon ambassadeur à Dublin. J'ai fait à ce sujet un article qu'on a trouvé bon et que la Visitation pourrait lire; Loth même l'a lu à sa femme et à ses fils.

Le Saint-Père va bien, Mgr Nardi l'avait vu le jour de son départ de Rome, c'est-à-dire cette semaine; je ne sais pas si le cardinal Pitra et le cardinal Berardi viendront à Paris; mais je m'occuperai tout de même de la relique de la sainte Lance, toujours en mémoire du pot au lait. Il faut être reconnaissant d'un verre de lait froid. Nous avons perdu le comte Lafond que

1. Faire sa malle lui paraissait un supplice affreux.

tu as peut-être vu à Rome. C'était un millionnaire, un peu homme de lettres, mais qui bâtissait des églises et des couvents, payait fidèlement la dîme et était actionnaire de l'*Univers*. On lui a donné à Rome une relique de la crèche et il a bâti une sainte chapelle pour la loger. Un magnifique! donne-lui un *Ave*.

Adieu, mon ancien petit Lulu mignon, toujours chéri, mon ancienne fille Luce toujours aimée, ma noble fiancée de Jésus, très respectée, et bientôt mon illustre et vénérée Dame de la Visitation Sainte-Marie, si supérieure à moi. Tu étais petite et j'étais grand; à présent tu es grande et moi petit. Ainsi ne va pas le monde; mais tu es sortie du monde et j'y suis resté. Prie pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort. C'est moi qui ai perdu, Lulu!

Ainsi soit-il.

LOUIS VEUILLOT.

CXV

A SOEUR MARIE-LUCE.

Arcachon, 30 décembre 1876.

Ma très honorée dame et très chère fille, ta diligente petite lettre m'a ravi. J'approuve que tu t'appauvrisses de tout, et j'en loue Dieu; mais j'aime bien que tu gardes un petit coin de ton cœur à ton pauvre vieux père. Laisse-le toujours là. Il considère que c'est sa place à l'Église et à la messe. Il s'y tient bien avec la déférence, le respect et l'esprit de pauvreté et

d'humilité qui conviennent à la petitesse, mais aussi à la dignité de son état. Je t'assure qu'il est bon et doux de penser qu'on est le père d'une religieuse. Cela rabaisse et relève en même temps. Quelle grande dame est devenue ce chiffon de Lulu ! quelle splendeur ! quelle majesté ! Elle sera dans le cortège spécial de l'Agneau ; elle chantera ses louanges éternellement ; il entendra sa voix distinctement, il en sera charmé, et en même temps elle est ma fille et j'ai fourni quelque chose de ses parures immenses et immortelles ! Elle est Marie-Luce, mais elle a été Luce Veuillot et elle s'en souviendra aussi longtemps que le roi du Ciel se souviendra d'avoir été Jésus de Nazareth. Voilà sur quelles échasses Louis Veuillot est perché pour de perpétuelles éternités. Je pense à tout cela en écoutant le grand bruit de la mer, et cela rehausse fameusement ma situation actuelle de grain de sable.

Je suis bien ici, j'aime à me dire que ma petite Luce y a vécu. Ce souvenir me rendra tout ce qu'il me faut de force et de joie ; je me promène dans ma grandeur. Notre chalet très magnifique est situé près de l'endroit où fut le vôtre. Nos chambres donnent, les unes sur la mer, les autres sur les pins. On voit le clocher ; s'il y avait une *Visitation*, presque rien ne nous manquerait. Mais la Visitation est si vivante dans nos cœurs que nos yeux la voient toujours et partout. Je me promène, je dors, j'écris comme tu vois ; on pourrait écrire mieux, mais pourvu que tu puisses lire, cela suffit, et la sainte pauvreté est contente.

Les Grangeneuve sont des modèles de chrétiens et

d'amis. C'est une famille excellente et charmante. La petite mère Joséphine est morte il y a un an en odeur de sainteté comme sa sœur Louise. Leur mère, Madame Mallac[1], leur a fermé les yeux ; leur sœur, Madame de Grangeneuve, est digne d'elles et de leur frère, le Père Mallac. C'est une autre Luce plus vieille et elle a une fille nommée Agnès, âgée de treize ans, qui est une autre Agnès, pour sa grâce et son aimable esprit.

Adieu, mon enfant. Prie Dieu de me donner plus d'amour pour lui. Pour toi, j'ai ce qu'il faut. Plus, tu ne voudrais pas.

Ton père,

LOUIS VEUILLOT.

CXVI

A MADAME EUGÈNE VEUILLOT.

25 octobre 1858.

Ma sœur Louise, puisque vous m'avez pris mon frère, il est bien juste que je lui écrive dans vos mains. Dites-lui, s'il vous plaît, que je l'aime toujours et que si je ne le savais pas si content d'être auprès de vous, je l'aurais beaucoup désiré auprès de nous à cause du beau temps et du rien-faire qu'on trouve en ce pays. Mais il se soucie bien de cela! A présent, il aime mieux montrer Paris que de regarder lui-

1. Belle-sœur d'Éloi Mallac. Elle était entrée au Sacré-Cœur avec deux de ses filles après avoir marié la troisième.

même la campagne. Je l'ai connu ayant d'autres goûts. Non seulement vous m'avez pris mon frère : vous me l'avez changé. Ne le changez pas trop, Louisette, vous y perdriez.... Quand vous l'aurez fréquenté un peu plus, vous verrez que Paris n'est pas ce qu'il a de plus beau et de plus riche à vous faire connaître, et que son cœur est d'une richesse et d'une beauté infiniment supérieures à tout cela. Je suis sûr que vous vous en doutez ; mais croyez-moi, vous ne savez encore rien.

Par lui, ma chère sœur, jugez d'avance de nous. Comme nous l'aimons tendrement et qu'il nous aime tendrement, il s'ensuivra que nous vous aimerons tendrement. Fiez-vous à cette parole, et entrez d'un cœur joyeux dans vos devoirs, que la bonne volonté de part et d'autre, rendra faciles et doux. Il ne faut pas vous inquiéter de certains mouvements auxquels vous n'êtes pas accoutumée. Vous savez que la vie est un voyage. C'est un voyage qui se fait sur l'eau, et cette eau est la grande mer. Or, la grande mer est toujours agitée, même lorsqu'elle est tranquille, et il le faut ainsi, par des raisons que l'on vous, dira, si vous aimez à causer philosophie. Eh bien, Louisette, jusqu'ici vous n'aviez pas quitté la terre ferme, quoique vous soyez venue d'Amérique; mais, le 5 octobre, vous vous êtes embarquée, vous avez mis le pied sur le bateau. Maintenant vous allez sentir le mouvement de la mer, vous allez voir autour de vous les visages quelquefois rudes des passagers, les visages encore plus rudes des matelots. N'ayez pas peur : cette mer agitée vous porte au but que Dieu veut, sur le navire

qu'il a choisi pour vous, et ces matelots sont vos amis, disposés à s'employer rudement et à ne pas ménager leurs peines pour que vous fassiez heureusement le voyage. Comptez surtout sur votre capitaine : il a l'œil prompt, le cœur courageux, la main habile, et il a lui-même demandé à Dieu d'être chargé de vous conduire. Je puis en rendre bon compte, moi qui ai été son capitaine à lui-même un bon bout de temps. A présent, je suis un vieux loup de mer à son service pour tout ce qui vous regarde. Je vous donnerai la main pour vous aider à marcher pendant le roulis, jusqu'à ce que vous ayez le pied marin, et je vous conterai des histoires pour vous amuser pendant le beau temps. Je vous parle pour tous les autres de la famille. Avec la plus grande diversité dans les caractères, nous ne faisons qu'un cœur.

Adieu, ma chère Louise. A jeudi : vous savez que nous aurons, quelques jours plus tôt que nous ne pensions, la joie de vous embrasser. C'est ce qui me décide à vous écrire, pour que votre timidité n'ait pas le souci de penser à me répondre. Je ne m'inquiète pas de cette timidité-là : nous saurons bien vous la faire mettre de côté. Faites, je vous prie, mes très humbles compliments à madame votre mère.

Votre frère bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CXVII

A MADAME LOUISE VEUILLOT.

Août 1867.

Sœur Louise très aimée,

Auriez-vous le cœur de me donner à dîner aujourd'hui? Auriez-vous le courage de demander cela à Eugène? Auriez-vous la bonté de me répondre par Maria, qui s'en ira tout de suite m'acheter quelque nourriture, si vous me rejetez?

Est-ce que Pierre et Marguerite ne seront pas contents de me voir? Moi, j'en crève. Est-ce que Pierre me pardonnera de ne lui avoir pas écrit? J'en crève encore. Est-ce que vous ne pourriez pas me dire à l'oreille ce que je pourrais mettre dans ma poche qui fût agréable à un monsieur couronné pour géographie?

Est-ce que vous ne voyez pas que je prends le propre style de Pierre pour mieux gagner mon dîner?

Est-ce que vous ne savez pas que je vous aime?

Vendredi matin.

Frère Louis.

CXVIII

A MADAME EUGENE VEUILLOT.

Tréport, 3 juillet 1868.

Ma Louison, si vous n'étiez pas une belle-sœur parfaite, je serais un beau-frère perdu. Je vous

devais, en mettant les choses au plus bas, une visite d'affection et une visite de digestion. Je suis parti sans payer. Vous ne voulez pas dire que c'est mal, parce que je suis un vieux pour qui vous avez des égards; je ne peux pas le dire non plus, parce que je sais qu'il y a de l'innocence dans mon fait: mais disons tous les deux que c'est triste. Véritablement, ma bonne chère sœur, j'en ai eu et j'en ai du chagrin. Je voulais bien aller vous embrasser; la besogne s'y est opposée. Je n'ai fait qu'une seule visite de congé, la plus indispensable de toutes, rue de Rennes, ci-devant Cassette. Tout le reste de mon temps a été donné au journal; j'ai écrit jusqu'à la dernière minute, jusque sur le marchepied de la voiture. Si Eugène ne vous a pas dit tout cela, il nous a trahis. Trahir son frère et sa femme! Enfin, ma chérie, pardonnez-moi, aimez-moi : voilà l'essentiel.

J'ai fait bon voyage, je suis arrivé en bonne santé et en belle humeur. J'ai trouvé la mer pleine, le ciel gris, l'air frais, tout le monde content. Votre maison est charmante. Vous aurez la mer dans les oreilles, vous la verrez de votre lit. Tout de suite, en arrivant, je me suis précipité à l'attaque d'une barbue qui aurait pu servir de table; elle a été ravagée. Ensuite est venu un poisson rôti nommé *tombe;* il a été *tombé*. Après cela, des fraises grosses comme des têtes d'épingles, mais en quantité. Bref, on mange bien, et Bernard ne dépérira pas. L'ennui est de ne pouvoir gober ensemble toutes ces bonnes choses. Poussez vite Pierre et Bernard dans la littérature, afin que Veuillot frères permettent à Veuillot frères et

sœurs d'user de compagnie ce qui pourra leur rester de jambes et de temps. Je vous laisse sur cette perspective, et je vous embrasse avec la vraie tendresse d'un vrai frère.

LOUIS.

CXIX

A MADAME EUGÈNE VEUILLOT.

Arcachon, janvier 1877.

Moi aussi, puisque j'ai retrouvé une sorte d'écriture, chère sœur, je veux vous dire les bonnes banalités du jour de l'an. Ce ne sera pas long, mais il y a un vieux mot qui suffit à tout. Je vous aime : tout tient là-dedans, et je sens que tout y est. Que pourrais-je ajouter à tout? Vous êtes la femme de mon frère, la mère de mes neveux et nièces; voilà tout à l'heure vingt ans que vous travaillez très bien à nous refaire ce que le bon Dieu, par amour pour nous, n'a pas voulu nous laisser. A la place de mes chères petites mortes, vous avez mis des neveux vivants. J'ai gardé mes neveux, et je sais bien à présent que je n'ai pas perdu mes filles. A la place de mes morts, j'ai des vivants. Je vous le dois: comment ne vous aimerais-je pas? J'abrège donc la forme. Vous savez qu'il faut que mon encrier coule un peu pour tout le monde. Dans quelques jours, j'essayerai de vous écrire par le journal. Aujourd'hui, je me borne au mot souverain : Je vous aime. Voilà qui est dit pour le moment et pour toujours.

Adieu, Louise-Uranie ; adieu, Louisette ; adieu, Louison ; adieu Loulou. Quand je verrai Uranie dans la voûte bleue, je lui enverrai des baisers en soupirant après le moment où je retrouverai Louise à table. A votre place, j'aurais gardé le pâté de Rodez. Nous vous aurions criblée de brocards qui vous auraient fait rire, et j'aurais répondu : Vous riez, mais je mange ! Et tout le monde se serait écrié : Cette Louise, elle a de l'esprit ! Je le dis tout de même.

LOUIS VEUILLOT.

CXX

A M PIERRE VEUILLOT ET A Mlle MARGUERITE VEUILLOT.

Plombières, le 18 juillet 1866.

Bonjour, mon cher petit Pierre. Bonjour aussi, ma chère grosse Marguerite. C'est à Pierre que j'écris, parce que c'est Pierre qui m'a écrit ; mais je parle à vous deux, parce que je vous aime tous les deux. Quand Marguerite m'écrira, je lui écrirai[1]. Pourquoi Marguerite ne m'écrit-elle pas ? Elle dit qu'elle est trop petite ; mais quand Pierre n'avait que l'âge de Marguerite, il m'écrivait. Marguerite pourrait écrire, si elle voulait travailler. Alors je lui répondrais. Elle recevrait des lettres sur lesquelles il y aurait : « A Mademoiselle Marguerite Veuillot, rue du Regard, n° 5. »

1. Pierre n'avait pas encore sept ans, et Marguerite n'en avait pas encore six.

Et le portier dirait : Voilà une demoiselle que l'on traite comme un garçon. Ce n'est pas tout. Je donnerais à Marguerite tout ce qu'elle me demanderait par écrit : des livres à images, du papier blanc, des crayons, des poupées à ressort. Mais elle n'écrit pas.

Toi, Pierre, mon cher neveu, tu écris, et tes lettres me font beaucoup de plaisir ; mais elles me feraient bien plus de plaisir encore, si tu t'appliquais davantage à mettre bien l'orthographe. Fais attention à cela. L'homme doit se distinguer par la correction. Je désire aussi que tu écrives plus gros.

Il y a une autre chose que je désire bien plus, mon neveu et ma nièce : c'est que vous soyez sages. Il paraît que ça ne va pas très bien depuis quelques jours. Vous vous battez, vous criez, vous n'obéissez pas à votre maman. Ni le bon Dieu, ni papa, ni moi, ni tante Élise, ni personne ne peut être content de cette conduite. Mes petits-enfants, faites plaisir au bon Dieu et à tous ceux qui vous aiment, soyez sages et obéissants. C'est par ce moyen que Marguerite apprendra à écrire, et que Pierre mettra bien l'orthographe et écrira gros, et deviendra un fameux homme. En attendant, je vous embrasse. Embrassez pour moi votre maman. Je vous rapporterai quelque chose quand nous reviendrons. Priez le bon Dieu pour votre oncle, qui vous aime de tout son cœur.

CXXI

A M. PIERRE VEUILLOT

Le jour de l'Assomption 1870.

Mon cher Pierre, il est vrai que je suis bien occupé. Je veux néanmoins répondre à ta lettre. Elle est fort gentille et elle m'a fait grand plaisir. Je la lirai tout à l'heure à ton papa que j'attends à dîner. Oui, mon enfant, M. Roussel et M. Loth sont partis pour la garde mobile. On ne sait pas encore où ils seront envoyés. Ce que nous savons bien, c'est qu'ils feront leur devoir. Ils donneront, s'il le faut, leur vie pour la France, parce qu'ils sont bons Français et bons chrétiens. Nous ne recevons rien pour nous seuls, pas plus la vie qu'autre chose, et nous devons sacrifier la vie comme autre chose pour le salut de tout le monde. Mets-toi bien cela dans l'esprit, crois-le de tout ton cœur, et tu seras agréable à Dieu, parce que tu te sentiras toujours prêt à faire la volonté du bon Dieu.

Nous avons bien peur que M. Schnaiter ne soit mort, mais il nous reste encore un peu d'espérance[1]. Peut-être qu'il n'est que prisonnier. Les Prussiens ne laissent passer aucune nouvelle. Prie le bon Dieu pour lui.

1. M. Ernest Schnaiter, lieutenant d'état-major, démissionnaire, était parti à la suite de l'armée comme correspondant de *l'Univers*. Il disparut après la bataille de Forbach, et l'on crut qu'il avait été tué. Il était à Sarreguemines, que les Prussiens occupaient et où il devait se cacher, crainte d'être pris pour un espion et fusillé. Il put enfin s'échapper et rentrer dans l'armée. Il est aujourd'hui chef d'escadron.

Ton papa voudrait bien aller vous voir, et je voudrais bien l'accompagner, au risque d'être piqué par les cousins. Mais il faut faire la besogne, et elle repose presque tout entière sur ton père. Il travaille du matin au soir pour que vous puissiez vous amuser.

Travaille aussi, mon Pierre, tout en t'amusant, afin d'être plus vite un homme.

J'embrasse bien ta maman, et Marguerite et Bernard et François et Germaine[1]. Je vous embrasse tous. Il faut parler de moi à ce gros Bernard, afin qu'il me fasse bonne mine quand il me verra.

Je vois avec plaisir que tu prends une bonne grosse écriture bien lisible. C'est une excellente chose d'écrire lisiblement et de parler distinctement.

Adieu, cher Pierre. Ton oncle et parrain,

LOUIS VEUILLOT.

CXXII

A M. PIERRE VEUILLOT[2].

Versailles, le 14 mai 1871.

Mon cher Pierre, j'ai reçu ta lettre, où tu me dis que tu m'aimes bien. Moi aussi, je t'aime bien, et

1. La fille de notre chère sœur Annette, morte en 1860.

2. Cette lettre, avec les deux mots ajoutés par M. Eugène Veuillot, a été publiée après la mort de Louis Veuillot par le journal d'Angers, *l'Étoile*; elle était accompagnée de cette note :

« Cette page, M. Louis Veuillot l'écrivait à son jeune neveu, en mai 1871. Celui-ci, grâce aux jours néfastes de 1870-1871, n'avait pu

pour bien des raisons : je t'aime parce que tu es le fils de mon frère, qui est l'homme que j'aimerais le plus au monde, quand même il ne serait pas mon frère ; je t'aime parce que tu es mon filleul ; je t'aime parce que tu es un bon petit enfant, à qui Notre-Seigneur va se donner, afin que tu deviennes un bon grand chrétien.

Je pense souvent à toi. Je demande à Dieu que tu fasses ta première communion de telle sorte que tu en ressentes la grâce toute ta vie. C'est un chagrin pour moi de ne pouvoir être là avec ton père et ta mère, et ta tante et ta cousine. Nous y voudrions être tous. Les affaires nous retiennent ici, et ce sont des affaires qu'il ne faut pas négliger, parce qu'elles sont un peu les affaires de ton Dieu, et aussi les tiennes, comme tu le sauras plus tard. Mais les affaires ne retiennent pas mon cœur, et il sera là, priant pour toi. Souviens-t'en, lorsque tu feras ton action de grâces, après avoir reçu le corps de Notre-Seigneur, et, de ton côté, prie pour moi.

Cher enfant, demande au bon Dieu, premièrement, de l'aimer toute ta vie ; secondement, de lui obéir toute ta vie, dans l'état où il lui plaira de t'appeler ; troisièmement, de lui donner toute ta vie. Tu obtiendras cela, si tu fais le vœu d'écouter toujours la

rester ni à Paris ni à Versailles ; son père l'avait envoyé au petit séminaire de Mongazon (Angers), et il était sur le point d'y faire sa première communion.

« Je souhaite aux pères et aux mères de tous nos jeunes communiants, je souhaite à ces chers enfants de la première communion le sens catholique et l'amour passionné pour l'Église dont la lettre ci-dessus est tout imprégnée. C'est bien là, il me semble, la grande gloire et le caractère distinctif de l'illustre et indomptable écrivain. »

sainte Eglise, et cela est tout. Une bonne prière à faire tous les jours plusieurs fois serait celle-ci : « Mon Dieu, faites que j'écoute toujours et que je suive en tout votre Église, que vous avez faite et que vous m'avez donnée pour me conduire à vous! » Ainsi tu imiteras ton père, tu consoleras ta mère, tu seras l'exemple de tes frères et de ta sœur; et nous, nous serons tous fiers de toi.

Adieu, mon cher Pierre. Souviens-toi de ce que je te dis là. Le bonheur, le repos, la gloire de la vie, c'est de servir l'Église.

Je veux te donner une montre pour ta première communion. J'attends d'être à Paris pour la choisir. Ici, je ne trouve pas ce que je veux. C'est comme si tu l'avais déjà dans ta poche.

Ton parrain très affectionné,

LOUIS VEUILLOT.

Tu reliras cette lettre, mon Pierre, afin de te pénétrer des conseils de ton cher oncle et parrain. Si tu les suis, comme je le demande à Dieu et comme je l'espère, tu seras notre joie; et ta vie, qui pourra être plus ou moins heureuse, sera certainement bonne.

A bientôt, cher enfant.

EUGÈNE VEUILLOT[1].

[1] Je reproduis les lignes qui dans *l'Etoile* suivaient cette lettre :

Cette page, monsieur le directeur, vaut assurément un bon sermon. En qualité de prédicateur, je l'offre, par votre intermé-

diaire, aux enfants qui vont avoir, en ce beau mois de Marie, l'ineffable bonheur de faire leur première communion. Puissent les pères et les mères donner à leurs fils et à leurs filles ces mâles et chrétiennes leçons! puissent-ils surtout, par leurs exemples, rendre ces leçons doublement efficaces!... Ce vœu me rappelle une belle parole que M. Louis Veuillot prononça un jour devant moi. Il y a de cela vingt ans au moins. Je revenais de Colmar, où j'avais prêché la station du carême, et je devais, en passant à Paris, remettre une lettre au rédacteur en chef de *l'Univers*. Je n'avais jamais vu M. Veuillot, et, comme de juste, je lui étais moi-même parfaitement inconnu.

Toutefois mon titre de religieux d'un ordre qu'il a tant aimé et plus d'une fois si généreusement défendu, et le sujet de mon message, le mirent promptement à l'aise avec votre serviteur. Ce fut bien autre chose lorsqu'il sut de quel pays j'étais... « Ah! dit-il, dans ce beau pays d'Anjou, et surtout dans vos paroisses des Mauges, vous avez encore de grandes et généreuses familles, des familles vraiment chrétiennes! — Oui, certes, repris-je, oui, nous en avons, et j'en connais bon nombre: familles de six, de huit et de dix enfants; et tout cela parce qu'on vit chrétiennement. Je connais même tout particulièrement une famille où père, mère, grand'mère et onze enfants vivent tranquillement sous le regard de Dieu. — Onze enfants, s'écrie M. Veuillot avec attendrissement et admiration... onze enfants, mon révérend père? — Eh! oui, monsieur. Je pourrais même dire douze enfants! Mais le douzième petit ange, n'a fait que se montrer à la terre. Au bout de quelques semaines, il s'est envolé vers les cieux, destiné sans aucun doute à être le précurseur (il se nommait Jean-Baptiste) de son père, de sa mère, de sa grand'mère et de ses onze frères et sœurs. — Admirable, mon révérend père, admirable! Mais ces onze frères et sœurs, que sont-ils devenus? — Six, monsieur, six sont consacrés à Dieu par le sacerdoce ou la vie religieuse; les cinq autres vivent en bons chrétiens dans le monde. — O enfants des saints! ô heureuse famille! s'écria alors M. Veuillot avec un accent inimitable, ô enfants des saints! » Dans cette exclamation il y avait un sentiment profond de foi, de respect, d'amour, plus encore qu'il n'y avait d'étonnement. Le cœur de ce grand chrétien, si étrangement jugé par certains publicistes, semblait vouloir épancher toute sa tendresse sur cette famille inconnue: je lui avais signalé une famille vraiment chrétienne!...

Cette famille, monsieur le directeur, mettait en pratique, depuis 1821, les conseils que M. Veuillot donnait à son neveu en mai 1871. Que ces familles fidèles à Dieu et à l'Église se multiplient; la France, en dépit de toutes les habiletés et de toutes les perversités, redeviendra la fille aînée de l'Eglise, et Dieu fera encore de grandes choses par notre chère patrie : *Gesta Dei per Francos.*

P. X. DE B..., *S. J.*

CXXIII

A M. PIERRE VEUILLOT.

Nice, 6 janvier 1873.

Mon cher petit Pierre, je suis bien content de tes promesses, j'espère que tu les tiendras. Il est temps mon cher enfant. Il faut donner cette joie à ton père, à moi, à nous tous et surtout au bon Dieu, car le bon Dieu est joyeux quand nous remplissons nos devoirs. La peine que nous prenons pour remplir un devoir, est bien courte, et le contentementen est très long. Ainsi, mon enfant, rends-toi attentif à faire ce que ton nom t'impose, non seulement ton nom de Veuillot, mais ton nom de chrétien ; tu me le promets, je veux le croire et j'y compte. Dis-toi bien que, tout jeune que tu es, tu as cependant le pouvoir de nous rendre heureux ou malheureux.

Je suis ici dans un très beau pays. On voit partout des orangers, des citronniers couverts de fruits et de fleurs. Il y a des forêts d'oliviers, des palmiers en abondance, des haies de rosiers dans les champs. On s'as-

sied au soleil sur le bord de la mer, à l'ombre des poivriers et des lauriers. J'écris sans feu, ma fenêtre ouverte. Avec tout cela, je m'ennuie, parce que je ne travaille pas, et il me serait plus doux de vous voir tous autour de moi que de me trouver sans vous au milieu de ces merveilles. Fais mes compliments à ta bonne mère et à Marguerite.

Ton oncle et parrain,

LOUIS VEUILLOT.

CXXIV

A M. PIERRE VEUILLOT.

Arcachon, avril 1877.

MON CHER PIERRE,

Je suis bien content. Ton excellente mère m'avait écrit qu'elle te laisserait le plaisir de me dire ta place aux derniers examens. Je savais dès lors que ta place était bonne, autrement elle aurait gardé le déplaisir de la savoir mauvaise. C'est une bonne place en effet. Premier en discours français! Je ne désirais rien de mieux, et je me serais même contenté du second rang. Je regrette que ma main malade ne me donne pas la joie de t'applaudir avec plus d'éclat et plus lisiblement. Mais, quoique j'aille mieux, je ne suis pas encore guéri.

Ce qui vaut encore mieux que la place, c'est la ferme résolution de la garder. Je suis content surtout

de cela. Très bien, mon Pierre! Quand on est bien résolu à faire son devoir, on peut manquer le prix que donnent les hommes, on a celui que Dieu promet à la bonne intention. C'est le prix de Dieu que nous te demandons surtout de mériter. Dieu laisse les hommes couronner quelquefois la main adroite; il couronne toujours la main diligente, et alors les derniers sont les premiers. Applique-toi en tout et à chaque instant à faire d'abord ce que Dieu te demande: tu seras content, et nous aussi.

Je n'en suis pas moins très satisfait, et même, pour tout dire, très fier de ce premier rang. Adroit et diligent, c'est pour le mieux. Tu dois être humble; il m'est permis d'être fier, et de jouir profondément du contentement de ton père, dont je fais le mien. Je voudrais être à Paris pour causer un peu avec toi de cette grande affaire et voir ce que tu as tiré de Bossuet pour te faire « un bon style ». Mais prends bien garde! Bossuet est plus qu'un maître. Il a des éclats particuliers, qu'on peut croire qu'on imite parfaitement, et qui imités deviennent plus facilement des défauts. Bossuet peut faire de très mauvais élèves. Le maître sûr est Bourdaloue. Il n'est peut-être pas très malaisé de faire une ou deux phrases de Bossuet et un vers de Corneille; il faudrait se donner plus de peine et probablement inutile pour imiter Bourdaloue et Racine, Tacite, « le plus grave des historiens ». Il y avait sans doute des réserves que tu as faites dans la causerie littéraire contre le tacitomane et contre l'érudit. Si tu les as négligées, je te les ferai. Un juge de dix-sept ans ne doute de rien. Plus tard, on objecte

et on distingue. Tacite, en son particulier, n'avait que les vertus qui n'empêchent pas d'être sénateur. Or un sénateur, du temps de Néron, devait donner à la morale des largeurs qui l'empêchaient d'être « le plus grave des historiens. » Il n'était pas chrétien. Sans christianisme, point de morale assez grave pour l'histoire. J'aurais bien voulu te voir aussi dans le personnage de Néron, de *Britannicus* où Racine a voulu peindre « un monstre naissant[1] ».

Adieu mon enfant. Ma main ne veut plus aller, mais mes bras sont bons et forts pour t'embrasser.

Je suis ici sous le plus beau ciel que l'on puisse voir, l'œil sur une forêt verte, nu-tête et sans gants sur le doux sable de la mer tout étoilée de petits bateaux tranquilles. Que n'êtes-vous tous autour de moi! Si Marguerite était près de moi, je ne la tiendrais pas quitte à moins d'un quatrain. Elle ferait du Racine ou du Corneille[1], à son choix, et elle serait la plus aimable des poètes.

LOUIS VEUILLOT.

CXXV

A MLLE MARGUERITE VEUILLOT.

24 juin 1866.

MA NIÈCE MARGUERITE,

Je te donnerai une poupée, puisque tu crois que je te l'ai promise. Mais ce sera une toute petite pou-

1. Il s'agissait d'une de ces fêtes littéraires qui font, en quelque sorte, partie de l'enseignement des jésuites.

2. Allusion à un débat très vif que mon fils et ma fille avait eu sur Corneille et Racine devant leur oncle.

pée, qui, comme toi, ne se trouvera pas assez grande pour étudier : car, si je te donnais une poupée assez grande pour étudier, elle serait honteuse d'être si grande et de ne savoir ni écrire ni lire, et elle voudrait apprendre ; mais comment ferais-tu pour lui montrer ce que tu ne sais pas ?

Quand tu sauras lire et écrire, je t'aimerai encore plus qu'à présent, et je te donnerai une grande poupée, qui aura un chapeau à fleurs, une robe à queue, un cerceau sur le ventre et quelque chose de bon dans ses poches.

Adieu, Marguerite. Je t'embrasse. Embrasse Pierre pour moi.

TON ONCLE.

CXXVI

A MA NIÈCE MARGUERITE VEUILLOT.

Bonne petite fille de sept ans, un peu légère.

Au Tréport, 31 juillet 1868.

MA NIÈCE MARGUERITE,

Je regardais la mer. Elle était bleue au loin, verte plus près, blonde sur le bord, avec de grosses franges comme de l'argent. Il y avait un grand soleil qui la faisait briller, et elle chantait en dansant et en brillant. C'était très beau. Alors un oiseau est venu près de moi, et il me regardait tandis que je regardais la mer.

Je lui ai dit : Qui es-tu? — Je suis un oiseau du bon

Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. — Oiseau du bon Dieu volant sur la mer du bon Dieu, que veux-tu?

Alors il me dit : Il y a une petite fille qui aime bien le sucre d'orge et le chocolat, mais qui n'aime point l'étude; la connais-tu? — Je crois la connaître. — Cette petite fille est dans un couvent à Paris; la connais-tu? — Je la connais. — Cette petite fille n'est jamais la première de sa classe; la connais-tu? — Oui, oui, je la connais très bien.

— Eh bien, alors, reprit l'oiseau, il faut que cette petite fille commence à travailler, et à être sage, et à servir le bon Dieu. Son papa et sa maman vont l'amener au Tréport; elle verra la mer, elle jouera sur les galets, elle sera baignée par Michel. Je vois qu'on aime bien cette petite fille-là. Il faut qu'elle ne soit pas ingrate; il faut qu'elle mérite de devenir la petite fille du bon Dieu et de la sainte Vierge.

Ainsi parla l'oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. Et moi, je dis à l'oiseau : — Que faut-il qu'elle fasse, la petite fille? car elle n'est pas méchante, mais c'est une tête légère tout à fait.

L'oiseau reprit : — Quand elle sera dans l'église du Tréport, elle dira : *Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être votre petite fille et celle de la sainte Vierge.* Si elle fait bien cette prière, tout ira bien; et le bon Dieu donnera des ailes à son âme pour voler au ciel comme je vole sur la mer.

Alors l'oiseau du bon Dieu ouvrit ses ailes grandes et fortes, et il s'envola bien loin, bien loin sur la mer du bon Dieu.

Ma nièce Marguerite, si tu connais cette petite

fille qui va venir au Tréport, dis-lui bien tout cela.

Moi, je suis ton oncle, et je t'aime beaucoup.

LOUIS VEULLOT.

CXXVII

A Mlle MARGUERITE VEUILLOT, A L'ABBAYE-AUX-BOIS.

Arcachon, 1er janvier 1877.

Marguerite, ma nièce chérie, je vois ici toutes sortes de belles et bonnes choses qu'on ne trouve pas partout, à l'heure qu'il est : un beau soleil, des arbres verts, des buissons en fleur, une mer bleue et tranquille; il n'y a point de boue, il fait chaud. Il est positif néanmoins que tout cela me semble moins charmant que ton billet doré : le billet doré me témoigne que tu es très sage. C'est une belle et douce étrenne que tu me donnes là. Rien ne peut me faire plus de plaisir que la sagesse de la fille de mon frère. Continue de me donner cette joie, ma chère enfant. Sois la fleur et le soleil de ton père et de ta mère. Ils en remercieront Dieu, et Dieu te bénira. Tes papiers dorés deviendront une grande fortune; tu seras toute d'or comme les buissons de ma forêt, qui fleurissent même en hiver. C'est cet or-là surtout qu'il faut avoir. Car l'or qui se met dans la poche, ne mérite pas qu'on s'en occupe : il se ternit vite, et très souvent il salit les doigts.

Adieu, ma chère Marguerite. Je suis heureux de

savoir que tu pries pour ma santé. Dieu t'exaucera certainement, si tu as soin de lui offrir toujours l'or qu'il aime, l'or pur des humbles buissons. Je t'aime de tout mon cœur.

LOUIS VEUILLOT.

Je fais suivre ces lettres de famille d'autres lettres relatives à des faits intimes et douloureux de la vie de mon frère, et dont plusieurs ont déjà été publiées. J'aurais préféré les garder toutes pour la *Vie de Louis Veuillot;* mais quelques-unes étant connues, je me décide à étendre cette publicité, que plus tard je compléterai.

CXXVIII

À M. L'ABBÉ DELOR.

29 novembre 1852.

Merci, mon bien cher ami. Je suis soumis à la volonté de Dieu, qui est juste et bonne, et qui n'a pas cessé de me paraître infiniment miséricordieuse.

Ma chère femme, quoique bien jeune, était mûre pour le ciel : une sainte vie a été couronnée par une sainte mort; moi, j'ai tout mérité, et ce coup de foudre est un coup de grâce[1]. Du reste, notre Père qui est aux cieux me donne tous les adoucissements dont j'ai besoin. Mon frère est près de moi; ma sœur se dévoue pour élever mes cinq pauvres petites

1. Mme Louis Veuillot, née Mathilde Murcier, est morte à 29 ans, après huit ans de mariage.

orphelines, et, par la grâce de celle qui n'est plus, je suis, non pas consolé, je ne puis ni ne veux l'être, mais fortifié. Il y a dans mon cœur autant de bénédictions que de larmes. Priez Dieu d'accroître mon courage et de me laisser ma douleur.

Je vous remercie de m'avoir envoyé votre sermon sur la mort : il est beau, et touchant, et vrai. Vivons pour mériter de bien mourir.

Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

CXXIX

A M. X.[1]

2 décembre 1852.

MON CHER AMI,

Je vous remercie tendrement de votre bon souvenir. Vous valez mieux que moi, et vous profitez de mon affliction pour m'ôter un remords. Un parfum de réconciliation s'élève de ce tombeau si pur.

Ma douleur est immense comme mon malheur, mais Dieu ne m'abandonne pas. Il me remplit de force, il m'entoure de secours bénis. J'ai mon frère et ma sœur; ils viennent demeurer avec moi. Ma sœur se jette tout entière dans ma pauvreté et dans mes soucis; elle vient élever ces cinq petites filles qui ont perdu leur mère, et dont l'aînée n'a pas sept

1. Cette lettre a été publiée par le *Courrier de Bruxelles*.

ans. Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui.

Lorsque ma chère femme a su qu'elle allait mourir, elle a levé au ciel ses yeux qui n'avaient regardé sur la terre que son mari, ses enfants et les saints autels, et elle a dit doucement : *Que la volonté de Dieu soit faite !* C'est le trésor qu'elle me laisse. Priez pour que ce trésor ne se dissipe pas entre mes mains, et que j'en achète un jour la bienheureuse éternité.

Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

CXXX

A M. L'ABBÉ DAVID.

2 décembre 1852.

Mon cher abbé, je vous remercie de votre pieux et compatissant souvenir, et je vous prie de vouloir bien exprimer ma reconnaissance à Mme la baronne de Mosfart.

La perte que je fais est incomparable. La joie et le repos de ma vie s'en vont en même temps, et je reste chargé de cinq pauvres petites filles, dont la plus âgée n'a pas encore accompli sa septième année. Que vont devenir ces enfants, privées d'une telle mère? Je sais que Dieu les assistera, mais je ne puis m'empêcher de trembler. Cependant je ne suis pas sans secours. J'ai une sœur pleine de courage et

de vertu, qui se jette dans ma pauvreté et dans mes soucis pour remplacer celle que Dieu vient de rappeler avant le temps. J'ai le cœur et la tendresse de mon frère. Priez Dieu pour nous tous. En mourant, ma femme m'a dit : Dieu le veut! Il faut baisser la tête et dire : Dieu l'a voulu.

Je vous embrasse en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

CXXXI

A M. LE COMTE GUSTAVE DE LA TOUR.

27 décembre 1852.

Cher ami, vous me donnez une des plus sensibles joies que je puisse goûter en me disant que vous m'aimez. J'en suis attendri et honoré, parce que je connais votre cœur. Grâce à Dieu, je n'ai dans l'âme aucune teinte de misanthropie ; mais je me sentirais trop indifférent à l'opinion des hommes, s'il n'y en avait pas quelques-uns comme mon frère, vous, Du Lac et Valdegamas, dont la sympathie m'est précieuse : c'est un secours, une récompense et un frein. Il y a dans ce beau sentiment de l'amitié chrétienne tous les caractères d'un don divin. On sent que cela vient du grand Dieu qui a voulu réparer nos cœurs par l'amour. L'amitié fortifie et tempère. Sans nous rien ôter de nos qualités propres, elle nous donne quelque chose des qualités de ceux que nous aimons. Elle nous aide puissamment à braver, à

vaincre les faiblesses du respect humain, que nous trouvons toujours à quelque degré sur le chemin du devoir; et nous marchons avec plus d'assurance, parce que nos amis sont là pour connaître, approuver, et, au besoin, rectifier le mouvement qui nous fait agir. Je ne dis rien de l'adoucissement qu'en reçoivent nos douleurs : vous le savez comme moi.

Oui, cher ami, offrez à Dieu pour notre cause toutes les peines que je ressens. En songeant que c'est là l'usage que nous en pouvons faire, je voudrais qu'elles fussent plus vives; mais Dieu m'a envoyé ce que je pouvais porter, et ce serait une témérité de demander davantage. En vérité, ce poids continue d'être assez lourd. Il y a bien des moments où je me trouve presque accablé. Je repasse dans mon esprit jusqu'aux moindres détails, jusqu'aux moindres souvenirs de cette union sitôt rompue. Tout cela est plein de pointes et de regrets. Comment font les malheureux qui n'ont pas l'espoir, la prière et le repentir? En même temps mon cœur se ranime par la contemplation de mes devoirs, et s'égaye presque à la vue de mes enfants. Jamais ces pauvres petites n'ont été si florissantes. Mon admirable sœur continue de remplir sa tâche auprès d'elles avec un véritable cœur de mère. Pleinement rassuré de ce côté, j'ai repris mon travail comme vous l'avez vu. Peut-être vous êtes-vous étonné que j'aie fait un retour sur Montalembert[1]. Mme Thayer s'en plaint,

1. Réponse à la brochure de Montalembert : *des Intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*. La première partie de cette réponse avait paru le 6 novembre.

et je l'ai regretté; mais j'ai cédé aux observations de mon frère, qui m'a dit que je n'avais pas le droit d'écouter mes sentiments particuliers dans une affaire de cette importance. J'achèverai ces jours-ci, et ensuite j'entreprendrai quelque chose de fort sérieux sur la triste *Histoire de Clément XIV* par le P. Theiner, qui n'est qu'un lourd pamphlet contre les jésuites. Au milieu de ces travaux, je mets la dernière main à un volume intitulé *Molière et Bourdaloue*, commencé depuis longtemps et vingt fois interrompu. Le travail serait pour moi plein de consolations sans cette cruelle nécessité de faire plusieurs choses à la fois, qui me fait perdre tout mon plaisir et souvent aussi mes meilleures idées. Mais tout cela est bon à porter au pied du crucifix.

Adieu, mon ami. Dites à Mme de la Tour que je suis heureux et fier de son amitié comme de la vôtre. Je prie pour elle et pour ses enfants [1].

Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

---

1. Le comte Gustave de la Tour est l'un de ceux des amis de mon frère auxquels il a le plus écrit sur les plus graves questions de ce temps-ci, particulièrement sur celles qui ont divisé les catholiques. M. de la Tour s'est empressé de me remettre ces précieuses lettres. Je les publierai.

CXXXII

A MONSEIGNEUR PARISIS, ÉVÊQUE D'ARRAS.[1]

Paris, 6 juillet 1855.

Très vénéré Seigneur, bon et tendre Père,

La seule voix que j'eusse voulu entendre en arrivant ici pour ensevelir ma fille, c'est la vôtre. Je n'ai pas eu la consolation de vous rencontrer. J'aurais voulu pleurer auprès de vous, recevoir votre bénédiction. Je n'avais pas encore lu cette lettre que vous avez daigné m'écrire au premier coup de la mort de Marie. Elle a servi pour les deux blessures.

Monseigneur, tout le monde me plaint; moi, je plains ma sœur. J'ai trop à faire de m'humilier et de me repentir pour me plaindre. Mais j'adore la main divine qui purifie en châtiant. Loin de m'abattre, ces coups me relèvent. Oh! que la miséricorde de Dieu est grande! et quelle évidence j'en ai dans ce moment! Comme il m'avertit! comme il me presse! comme il me commande! et comme je l'entends! Il faut être à lui, n'être qu'à lui, n'avoir rien, ne rien faire que pour lui.

Il a gardé l'innocence de ces enfants et il leur a donné une sainte mort. Marie, de jour en jour, mûrissait pour le ciel. De vraies et solides vertus crois-

1. Mgr Parisis avait, en 1852, été transféré du siège de Langres au siège d'Arras.

saient sous les dons rares qui l'ornaient. Elle était pieuse, sincère ; elle aimait la justice, elle savait se contenir et se sacrifier. Elle a expiré les mains jointes, les yeux au ciel, en donnant son cœur au bon Jésus, après avoir demandé à se confesser. Depuis un mois, sa tante ne trouvait pas une légère faute à lui reprocher. Je la voyais grandir pour être bientôt mes yeux, ma mémoire et ma main. La petite Gertrude, à six ans, marchait sur ses traces. On lui présentait les plus horribles médecines : elle faisait le signe de la croix et les prenait sans hésiter, sans donner une marque de dégoût. Elle tenait à la main, durant les dernières heures, un petit crucifix, qu'elle baisait souvent d'elle-même. Dans une des dernières convulsions, ce crucifix étant tombé sur son lit, elle se mit à le chercher avec angoisse. Son grand-père lui dit : « Va, mon enfant, tu le verras bientôt ! » Elle le reprit, le baisa, le présenta aux personnes qui l'entouraient, et mourut. Je n'étais pas là. Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle. Je ne l'ai revue que morte. Lorsque je suis arrivé en Alsace, l'autre était au cimetière. C'est ainsi qu'Élise les avait élevées, et qu'elle élève les autres. Cœur de mère, douleur de mère. Mon frère n'est ni moins tendre ni moins affligé. Je vois la beauté des affections chrétiennes.

Priez, Monseigneur, afin que je ne perde pas le fruit des grâces que Dieu me fait, afin que j'entre un jour dans la demeure de mes enfants, afin que ma sœur ne soit pas brisée par son courage même.

Votre serviteur reconnaissant et dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CXXXIII

A M.

7 juillet 1855.

Mon cher ami,

Lorsque vous m'avez écrit, j'étais en Alsace, entre le tombeau de ma fille Marie et le berceau de ma fille Madeleine, mourante[1]. Je n'ai lu votre lettre qu'à mon retour, en revenant de Versailles, où je venais d'ensevelir ma fille Gertrude. J'ai senti combien votre amitié compatissait à ce surcroît terrible; mais votre foi a deviné où je trouverais la force, l'espérance, et même, d'une certaine manière, la joie. Je suis soumis à la volonté de Dieu, je la comprends, je la bénis et je l'aime; j'ai le bonheur de trouver ce même sentiment dans le cœur déchiré de ma sœur. Il est vrai que ces chères petites étaient une grande joie pour nous, une grande consolation, et même l'une d'elles, Marie, déjà un grand secours. Dieu les a aimées plus que nous ne les aimions; il nous a aimés plus que nous ne nous aimions nous-mêmes. J'espérais que dans le nombre il y aurait au moins une religieuse, et, par la grâce de Dieu, voilà déjà trois anges. Tout cela n'empêche pas de souffrir amèrement; mais ces souffrances et les pleurs qu'elles font couler, n'em-

1 Madeleine parut se rétablir et put être ramenée à Paris, mais elle eut une rechute et mourut le 2 août 1855. Marie était morte 18 juin et Gertrude le 3 juillet.

pêchent pas de voir la miséricorde divine. J'ai le bonheur d'entendre ce que Dieu veut de moi et de le vouloir.

Les enfants qui me restent vont mieux ; nous espérons les garder. Ma sœur a toute la douleur d'une mère, tout le courage d'une chrétienne. Elle a continué sa tâche sainte, dont ces deux morts précieuses sont déjà le prix : car ces chères petites sont mortes avec la force et la foi des martyrs, faisant des actes de piété qu'on ne pouvait guère attendre de leur âge, et qu'on ne songeait pas à leur suggérer. Moi, par la grâce de Dieu, je suis prêt à reprendre mes travaux, et je ne souhaite que de conserver dans mon âme le baume purifiant de ces immenses douleurs.

Adieu, cher ami.

LOUIS VEUILLOT.

CXXXIV

AU T. R. P. DOM GARDEREAU.

Paris, 9 juillet 1855.

MON BON PÈRE,

Je vous remercie de votre charité, je vous remercie de me rappeler les grandes vérités de la foi. C'est là le vrai baume de toute douleur. Par la miséricorde de Dieu, nos cœurs n'en ont pas été privés. Nous croyons, nous aimons, nous espérons. A travers nos larmes nous voyons que la mort n'est qu'un des mensonges de ce monde. Écartant le fantôme avec

le signe de la croix, nous n'en voyons que mieux la véritable vie, et nous y aspirons davantage et plus efficacement.

L'hospitalité de Solesmes me serait la plus douce en ce moment-ci. Que j'ai été heureux là, et que je le savais peu! Mais je ne puis en ce moment quitter la maison. Ma sœur, affligée comme une mère, a besoin de ma présence, et les enfants qui nous restent, encore mal rétablies, ouvriraient dans mon âme une source d'angoisse intolérable, si je les perdais de vue. Songez, mon Père, que je n'étais pas là quand ces deux chères petites ont fermé les yeux, et que j'ai trouvé l'une au cimetière, l'autre au cercueil.

Adieu, mon bon Père. Priez bien pour moi, afin que je serve Dieu et que je gagne à mon tour le beau ciel qu'il a donné à mes enfants.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CXXXV

A MADAME ***

Juillet 1855.

MADAME,

Je sais que mon frère vous a écrit; mais j'ai besoin de vous remercier aussi de cette charité si tendre qui vous attache à nous. Au milieu de mes chagrins, je vois l'espèce humaine dans son beau.

J'ai reçu une quantité de lettres où la foi, la compassion, l'amitié, parlent le plus noble et le plus touchant langage. Les vôtres ont entre toutes ce divin accent du cœur chrétien. J'ai voulu répondre à tout, et depuis quatre jours j'ai écrit à plus de soixante personnes sans éprouver la moindre fatigue. Je ferais difficilement autre chose. Cependant, tout à l'heure je vais reprendre ma besogne accoutumée, et je termine par vous ce cher entretien.

Le travail et la prière me conserveront cette force, dont je remercie le bon Dieu, et que je n'espérais pas me trouver, quand, autrefois, je pensais avec angoisse que j'étais sans doute destiné à perdre un de mes enfants. La miséricorde divine est bien grande, et c'est un miracle qui passe tous les autres d'aimer davantage, à mesure qu'elle frappe, une main qui porte de si terribles coups.

Il est vrai que je contemple mes enfants dans le ciel, comme si je les voyais des yeux de mon corps, l'une aux bras de sa mère, les autres à ses pieds, comme je les ai si souvent vues et admirées ici-bas. Je me sens sous leurs ailes, et je sens qu'il n'y a point de traits aux mains du monde qui puissent percer cette égide. Ma vie est à présent désintéressée : car, pour tout dire, Marie n'était pas toute mon affection, mais elle était tout mon orgueil[1]. Les pauvres enfants, nous les aimions trop pour regretter qu'elles ne soient pas exposées aux douleurs que nous souffrons, et dont la vie la plus pure et la plus dévouée ne pré-

1. Marie était l'aînée des enfants de Louis Veuillot.

serve pas, témoin la désolation profonde de ma chère et admirable sœur. Je crois qu'en vérité, considérant bien ce monde et ce que nous comprenons du ciel, j'envisagerais la mort de mes enfants avec une sorte d'allégresse, si je n'avais pas sous les yeux le spectacle navrant de ce cœur si bon et si déchiré; ses larmes sont intarissables, elle ne les retient que quand elle est obligée de donner ses soins à ses autres nièces. Si nous perdions encore celles-là, elle ne murmurerait pas, mais elle mourrait, car elle ne peut pas voir autant que moi la justice de Dieu. Moi, je me tais, comme le coupable condamné justement, et qui est encore heureux dans son désastre d'être ménagé, de se repentir et de sentir qu'il expie. Chère Madame, c'est là le grand secret de mon courage. Quand vous me louez, j'y vois une marque de votre amitié, dont je me félicite; mais soyez persuadée tout de bon que toute louange est cruelle à tout homme qui sincèrement examine sa conscience devant Dieu.

Quand j'ai appris la mort de Marie, après un moment de trouble immense, je suis allé me mettre à genoux devant son lit, vide, hélas! seul à seul avec Dieu. J'ai examiné ma vie tout entière, j'ai fait ma confession générale. Sortant de là, je n'osais plus pleurer; et quand Gertrude a suivi Marie, je n'ai pas été tenté de dire : C'est trop. Ainsi plaignez-moi, priez pour moi, mais ne me donnez pas de louanges, par pitié pour moi. Il y a des âmes que Dieu se plaît à embellir; la mienne est de celles qu'il daigne nettoyer.

Tantus labor non sit cassus! LOUIS VEUILLOT.

CXXXVI

A M. LE COMTE GUSTAVE DE LA TOUR

8 août 1855.

Cher frère, c'est à vous que nous portons nos chagrins. Il faut l'air de la mer à Élise et aux enfants, et encore plus à nous tous la compassion de l'amitié. Ne pouvant nous résoudre à nous séparer, nous emmenons Eugène. Nous partons lundi soir, nous passons l'Assomption à Rennes, nous serons jeudi soir à Guingamp, nous y couchons, et le vendredi chez vous. Nous ne pouvons pas vous cacher que les arbres et la solitude de Kergré [1] nous tentent. On nous enlèvera, si nous ne sommes pas trop nombreux. Pour vous, nous ne craignons ni de vous embarrasser en vous envahissant, ni de vous fâcher en vous laissant. Mais, très cher ami, pour l'amour de Dieu, point de dîners ni dedans ni dehors : je ne pourrais soutenir le rôle. Tout ce qui n'est pas l'intimité est quasi insupportable dans une situation comme la nôtre. Il nous faut, surtout à Élise, des amis qui sentent notre peine et qui ne nous en parlent pas. Moi, je désire pouvoir travailler. C'est le seul moyen que je puisse trouver de me sortir de cette préoccupation qui me montre sans cesse le cercueil de mes enfants, non seulement de celles qui ne sont plus, mais de celles qui vivent. Vous ne nous trouverez pas désespérés

1. Habitation de M. le colonel de Roquefeuille, frère de l'abbé de Cazalès et cousin de Gustave de la Tour.

cependant. Nous sommes, au contraire, pleins de force, et, d'une certaine façon, tranquilles. Jamais je n'ai tant senti la miséricorde de Dieu. Jamais une pareille paix n'a rempli mon cœur, pourvu que le monde et ses condoléances ne s'en mêlent pas. Dieu parle ; le bruit du monde, quel qu'il soit, couvre sa voix. Ce qui est doux, c'est le regard, c'est le silence, c'est le serrement de main d'un ami.

J'ai reçu une bonne lettre de Mme Lenormand, et une de Mme Thayer Des autres, rien, pas une marque d'intérêt. Quelle tristesse d'être obligé dans un pareil moment à savoir qu'il y a des catholiques capables de garder leur inimitié !

Adieu, très cher ami. A bientôt. Nous n'avons plus besoin de dire à Mme de la Tour combien nous l'aimons. Avec quelle joie nous vous embrassons tous !

LOUIS VEUILLOT.

Ne faites pas la folie de nous envoyer prendre à Guingamp ; mais seulement prévenez votre hôte habituel de nous préparer un logis, une voiture pour le lendemain vendredi, et de nous faire attendre au bureau de Laffitte et Caillard. Ceci est une recommandation d'Élise

---

CXXXVII

A M. ÉMILE LAFON.

Paris, 10 août 1855.

Cher ami,

Nous sommes en ce monde pour expier, pour souffrir, pour mourir.

Je remplis ma vocation de chrétien et je solde mon compte de pécheur. Si ce n'était pas Dieu qui envoyât les épreuves et s'il ne tempérait pas sa justice par sa miséricorde, on y succomberait. Mais c'est Lui qui agit, et l'obéissance n'est pas seulement possible, elle est douce. Cela semble difficile à croire; cela est pourtant, et je le sais.

Jamais mon cœur n'a été si déchiré, jamais il n'a été environné de tant de sécurité et de lumière. Il n'est aucune joie en ce monde contre laquelle je voulusse échanger mon immense douleur.

J'ai bien pensé à toi. J'aurais voulu que tu fusses là dans le dernier moment. Tu aurais vu le départ d'un ange, tu aurais vu qu'il n'y a pas de mort où il n'y a pas de péché. Trois minutes avant de mourir, l'enfant a pris de mes mains le crucifix qui a reçu les derniers baisers de sa mère; elle l'a porté à ses lèvres, elle a souri en tendant ses petits bras vers le ciel.

Si tu avais vu ce sourire! Puis elle a laissé échapper un petit souffle doux et pur, et je lui ai fermé les yeux.

Nous l'avons conduite au cimetière avec un beau cortège de douze Petites Sœurs des Pauvres. Durant sa maladie, je l'avais vingt fois offerte à Dieu pour être Petite Sœur des Pauvres ou pour mourir tout de suite : car, la voyant aux portes du ciel, je n'aurais pas voulu la faire redescendre dans la vie, à la triste condition d'en subir les souillures.

Nous l'avons mise dans le tombeau de sa mère, à la place que j'avais réservée pour moi. C'était tout ce que je possédais de terre en ce monde; je ne l'ai plus. Me voilà pauvre jusque-là, Dieu merci.

Prie Dieu que je garde à jamais dans mon cœur tout ce que j'y ai maintenant, et j'aurai à le remercier durant l'éternité entière des grâces dont il m'a comblé.

Adieu, mon Emile. Vive Jésus! vive sa croix!

LOUIS VEUILLOT.

La mort de Louis Veuillot et les hommages si nobles, si émus, qui de toutes parts lui ont été décernés, ont engagé diverses personnes qui possédaient de ses lettres à les publier. On voulait ainsi, tout à la fois, montrer qu'on l'avait connu et ajouter aux honneurs qui lui étaient rendus.

Ces lettres ont couru les journaux, et sont, en quelque sorte, tombées dans le domaine public. On m'a demandé, à cause même de cette publicité prématurée et irrégulière, de les faire entrer dans ce premier volume, au lieu de les classer à leur date dans un des volumes suivants.

Je me suis rendu à cette demande. C'est un inconvénient, sans doute, de donner ainsi des lettres de dates diverses, dont plusieurs, par suite même de ce défaut d'ordre, nécessitent des notes assez étendues; mais, d'une part, la publicité existant déjà, je ne suis plus tout à fait maître de la situation, et, d'autre part, ces lettres si variées donneront une idée générale de la Correspondance de Louis Veuillot.

Je ne les reproduis pas, du reste, dans le désordre où elles ont paru : je les classe autant que possible, j'abrège ou je supprime les commentaires, et j'y joins des éclaircissements.

CXXXVIII

A M. DÉSIRÉ CARRIÈRE[1].

24 mai 1846.

MON CHER AMI,

Je n'ai pas de loisir, et il faut me pardonner de ne répondre guère aux lettres qu'on m'écrit. Outre le

1. Cette lettre et les deux suivantes ont été publiées par le journal *l'Union*, qui les a fait précéder d'une note, dont nous extrayons ce qui suit :

« Le nom de M. Désiré Carrière est resté entouré dans les Vosges de

travail du journal, qui pèse sur moi tous les jours, je suis obligé de lire beaucoup et de gâter encore bien du papier afin de gagner ma pauvre vie, qui me coûte plus qu'elle ne vaut.

Je ne vous ai rien marqué au sujet de vos stances philippiennes[1], pensant que vous comprendriez de vous même qu'elles n'allaient guère au journal. Nous nous contentons de dire le *Domine salvum* en latin; et, souffrant volontiers que nos amis reçoivent la croix d'honneur, nous ne voulons jamais cependant nous exposer à la leur faire donner. Cela les regarde. Il ne sera jamais dit qu'un honnête homme aura été décoré à cause de moi ou par ma faute.

Quant à votre Lamennais, c'est autre chose, et je vous dois les raisons de notre refus. La cause principale en est que M. de Coux a conservé avec M. de Lamennais des relations d'amitié, que sa charité ne veut point rompre[2]. Il ne consentira jamais à courir le risque d'ulcérer ce pauvre homme, en lui disant inutilement des choses aussi dures que vous en avez

la sympathique estime due à un poète aimable, membre de l'académie de Stanislas, et que sa modestie seule empêcha de jouer un rôle politique dans son pays. M. Désiré Carrière partagea avec Édouard Turquety, mort comme lui dans la force de l'âge et avant d'avoir pu donner tout ce que promettait son talent, le mérite d'être le vrai poète chrétien de la première moitié du dix-neuvième siècle.

« En 1846, il envoyait à *l'Univers* des satires. Louis Veuillot le rabrouait affectueusement, et motivait de la plus originale et affectueuse façon ses refus inflexibles. »

1. Il s'agit de vers écrits à l'occasion d'un attentat contre Louis-Philippe.

2. M. le comte Charles de Coux avait été l'un des rédacteurs de *l'Avenir*. Il partageait, en 1846, la rédaction en chef de *l'Univers* avec Louis Veuillot.

mis dans vos alexandrins. Je vous avoue que je partage son sentiment. Nous ne pouvons oublier que M. de Lamennais a rendu à la religion d'immenses services : il a eu le premier toutes les idées que nous défendons, il a fait la brèche par où nous essayons de passer, et, tout en détestant ses fautes, il nous appartient bien plus de le plaindre et de prier pour lui que de l'invectiver.

Ainsi, mon cher ami, reprenez possession de votre ouvrage. Faites-le, si vous le jugez bon, publier ailleurs : il est certainement digne de la publicité, sauf deux ou trois vers prosaïques, qu'il serait bon de refondre, et la fin, qui languit un peu ; mais je vous donne néanmoins le conseil d'en faire le sacrifice, et de vous condamner au portefeuille tant que Lamennais vivra. Hélas ! vous n'attendrez guère : le malheureux baisse et s'en va.

Bien à vous.

LOUIS VEUILLOT.

Merci de vos bons souhaits. J'attends tous les jours, et je ne crois pas que la semaine s'achève avant que j'aie un enfant. Dieu veuille que cet enfant le serve avec fidélité !

CXXXIX

A M. DÉSIRÉ CARRIÈRE

13 octobre 1846.

Mon pauvre ami, j'aime bien à recevoir de vos nouvelles, et je suis désolé toutes les fois que je vois arriver une lettre de vous, car je devine que je vais être encore une fois obligé de vous confesser que *l'Univers* repousse la poésie, même la vôtre. Vous ne savez pas tout ce qui nous pleuvrait de poèmes, stances, épîtres, odes, chansonnettes, etc., etc., si nous laissions passer par mégarde le moindre quatrain. Députés et pairs de France se mettraient de la partie, sans compter les directeurs de séminaires. Que voulez-vous répondre à ces potentats, lorsqu'ils objecteront au refus poli et tout trouvé que nous avons adopté dans le commencement, qu'on a bien reçu les vers de M. Carrière? Leur dira-t-on que les vers de M. Carrière sont bons et que les leurs ne valent rien? Ils n'en croiront rien, et se désabonneront, en nourrissant de noirs et furieux projets contre nos jours. Pour l'amour de Dieu, mon bon petit Carrière, au nom de votre fille Jeanne et de ma fille Marie, prêtez-vous à la nécessité. — S'il y a au monde un homme qui désire vous être agréable, c'est votre serviteur. Ce désir a chez moi toute la violence du remords, car je n'ai pas la conscience en repos sur *le Curé de Valneige*, dont je devais parler et dont je n'ai rien dit; mais *l'Univers* est innocent de mes crimes,

et je ne peux pas lui mettre dans le ventre les chants de cent poètes ou leurs colères sur le dos. Ah ! que je voudrais que vous fussiez à ma place et moi à la vôtre, vous à Paris et moi à Mirecourt, donnant le dernier coup de lime à quelque volume nouveau qui attendrait mon loisir ! Est-il possible qu'un homme aussi heureux que vous l'êtes tourmente un pauvre diable comme moi ?

Faites votre volume bien tranquillement. Envoyez-le-moi avec un bon article de quelqu'un de Nancy, et ne me laissez que le plaisir de le lire. — Voilà ce que j'ai obtenu de Gabourd et ce que je sollicite de vous, qui ne m'aimez pas moins, j'espère, que ne fait le chevalier de la Légion d'honneur (vous en serez, mon pauvre Carrière ; mais que voulez-vous ? nous sommes tous mortels). Est ce entendu ? Allons, dites oui, et ne m'en voulez pas. Hélas ! si vous saviez quel métier je fais ! et combien tous ces refus me coûtent !.... J'ai dit non, tout à l'heure, à une satire corrigée deux fois sur des indications dont l'auteur n'a pas voulu comprendre le but assez peu déguisé. Que vous dirai-je ? Je suis en horreur au genre humain, et il n'y aura bientôt plus que ma fille qui consente à me sourire.

Tout à vous néanmoins, car, si je me mettais à détester tous ceux qui me trouvent détestable, je n'en finirais plus.

LOUIS VEUILLOT.

Ne croyez pas que j'en veuille à la pièce : elle est, selon moi, fort bonne. Il n'y a que le commencement

où je voudrais ôter quelque chose: les compliments y sont excessifs; mais c'est l'usage entre poètes de se traiter ainsi. Race aimable et menteuse!

L. V.

CXL

A M. DÉSIRÉ CARRIÈRE.

18 décembre 1847.

Mon cher ami,

Vous êtes furieux contre nous, et vous nous faites dire toutes sortes d'injures par Barrier[1], parce que le journal, qui mourait à cinquante francs, est obligé de vous en demander soixante. — Je voudrais vous y voir! — Il vous sied bien de cribler les misérables, vous qui courtisez les muses pendant qu'une femme excellente gouverne votre maison et vous sert la soupe, sans que vous ayez seulement la peine d'écumer le pot. — Sachez que pendant que vous me traitez comme le dernier des derniers et avec toute la fureur d'Aristophane contre Zoïle, j'avais sur les bras ma femme gravement malade des suites de sa seconde couche, M. de Coux absent, mon frère en Suisse, ma fille à bercer, deux servantes, une garde, une nourrice à remplir d'aliments, le pharmacien à payer, le journal à faire, et pas un sou chez moi, ni aucun

1. Le gérant de l'*Univers*.

moyen de me faire solder mon mois, attendu qu'il n'y avait pas d'argent non plus à la caisse de Taconet. — Pour donner quelque chose aux Suisses, j'ai été obligé de rattraper un vieux pantalon et un vieil habit qui penchaient déjà vers la conférence de Saint-Vincent de Paul, et que je porterai tout l'hiver, sans autre consolation que d'appeler le « Sunderbund[1] » cette alliance *in extremis* contractée avec des vêtements plus poétiques, je veux dire, plus râpés que les vôtres. — Allez! vous êtes bien heureux que j'aie un service à vous demander, sans quoi vous n'entendriez plus parler de moi.

. . . . . .

Sur ce, je vous pardonne et je vous remercie. Faites de même.

LOUIS VEUILLOT.

1. Le groupe des cantons catholiques alliés pour la défense de leurs droits contre les cantons révolutionnaires s'appelait le *Sunderbund*.

Les deux lettres suivantes, adressées, l'une au correspondant de *l'Univers* à Rome, l'autre à M. le comte de Coux, alors rédacteur en chef du journal, ont été publiées en 1860.

A la date de ces lettres (octobre et novembre 1847), des dissentiments existaient dans la rédaction de *l'Univers*, longtemps si compacte : les uns, croyant à la bonne foi des libéraux italiens, voulaient pousser le Pape dans la voie des réformes ; les autres entendaient se borner à le suivre. Louis Veuillot, par suite de raisons et de combinaisons que je raconterai ailleurs, n'était alors que rédacteur en chef adjoint. Le premier rédacteur en chef, le comte de Coux, ancien disciple de Lamennais, condamné dans l'affaire de l'*école libre* avec Lacordaire et Montalembert, était grand partisan des réformes ; et notre correspondant à Rome, choisi par lui, l'était comme lui : de là, des attaques contre les *rétrogrades*, que Louis Veuillot regrettait et blâmait.

CXLI

A M LE COMTE DE M..., A ROME.

Paris, 29 octobre 1847.

Je ne serai pas plus tôt ministre des affaires étrangères, que je changerai votre position actuelle en celle d'ambassadeur, d'autant que d'ici-là vous aurez eu le loisir de vous refroidir un peu. La seule chose, mon cher ami, que je vous reproche, et je vous la reproche modérément, c'est trop de chaleur, non pour le Pape, il n'y a pas d'excès possible, mais contre ceux que vous croyez trop vite ses ennemis.

Avec votre permission, je reste partisan des jésuites. Je ne m'explique pas votre passion contre eux et

cet emportement à crier qu'on est sous leur influence et qu'on leur appartient, dès qu'on n'est pas disposé à les planter là. Je ne vois aucun autre jésuite que mon confesseur, qui aura tout à l'heure quatre-vingts ans, à qui je ne parle que de mes péchés, et qui songe aux affaires du ciel beaucoup plus qu'aux affaires de ce monde. Ceux que je rencontre en passant, sont dans les meilleures idées, et aussi *pio-nonistes* que vous et moi. Personnellement, je n'ai point à me louer ni à me plaindre d'eux. J'en ai vu qui aimaient *l'Univers*, d'autres qui ne l'aimaient pas.

Les uns l'ont soutenu; les autres, le P. de Ravignan en tête, l'ont quelquefois persécuté: mais ce n'est pas cela que je considère. Je vois de bons prêtres dont nous avons grand besoin pour toutes les œuvres de Dieu, des chrétiens pleins de zèle et pleins de vertu, atrocement persécutés par la plus abominable canaille qui soit sur la terre; je vois en eux la liberté qu'on veut proscrire, la justice qu'on veut étrangler; et, pour me détacher d'eux, quoi qu'on dise, quoi qu'on leur impute, quoi qu'ils fassent et quoi qu'ils ne fassent pas, j'attendrai que le Pape me l'ordonne. Alors, je baisserai la tête, convaincu que j'ai tort si je ne suis pas content. Mais, d'ici là, entre le P. Roothan et l'abbé Gioberti, je ne balancerai jamais.

On dit que le père Ventura a adressé une lettre de compliments à ce malheureux Gioberti; je regarde cela comme une grande et très déplorable faiblesse. Prenez-y garde, mon cher ami, vous finirez par avoir un jésuite sur le nez, comme les lecteurs du *Consti-*

tutionnel. Le *Juif errant* vous a mordu; il en a mordu bien d'autres! Quand je vois tant de braves gens qui aimaient et défendaient les jésuites il y a trois ans, et qui maintenant les laissent accabler ou désirent leur ruine, je ne puis qu'admirer la prodigieuse puissance que Dieu veut bien laisser au mal dans ce pauvre monde. Qu'ont-ils donc fait, les jésuites, pour devenir si coupables depuis trois ans? Ils ont été calomniés par des bandits que nous ne voudrions pas saluer dans la rue. Tel de nos amis, bon prêtre, que j'ai vu hier, a toutes les peines du monde à ne pas désirer le triomphe des corps francs, parce que, si les corps francs étaient vainqueurs, ils donneraient aux jésuites et à leurs amis une bonne leçon. Je n'en suis pas là; et, si j'étais libre, je me verrais avec plaisir sous les murs de Lucerne un fusil à la main. Voilà, mon cher ami, le fond de ma pensée sur les jésuites. Je mourrais volontiers pour eux, non parce qu'ils sont jésuites, mais parce qu'ils n'ont pas cessé de représenter à mes yeux la religion et la justice persécutées. Je suis d'autant plus entêté dans ce goût-là, qu'aucun jésuite ne m'y encourage, puisque, je le répète, je n'en fréquente aucun. Mais peut-être qu'ils ont gagné ma cuisinière, et qu'à mon insu ils jettent quelque philtre dans ma soupe. Avouez que vous les en croyez bien capables!

Vous trouvez parfois que mes sentiments paraissent trop dans le journal; je trouve, moi, qu'ils n'y paraissent pas assez, et je parlerais des jésuites comme font Lenormant et Montalembert, si je ne concédais quelque chose à la politique de M. de C...,

qui est entre vous et moi. Mais, pour les abandonner entièrement, à moins que le Pape ne l'ordonne ou qu'ils n'abandonnent eux-mêmes le Pape, deux choses que je crois simplement impossibles, jamais je ne le ferai, et *l'Univers* ne le fera que quand je n'y serai plus.

Bien à vous.

LOUIS VEUILLOT.

CXLII

A M. LE COMTE DE COUX, RÉDACTEUR EN CHEF DE *L'UNIVERS*.

Paris, 8 novembre 1847.

CHER MONSIEUR,

... Je suis convaincu que vous ne doutez pas du soin, du zèle, de la frayeur avec lesquels je veux écarter tout dissentiment entre nous. L'intérêt de la cause me le commande; bien des sacrifices que je ne ferais pas pour d'autres, me deviendront faciles quand ce sera *vous* qui me les demanderez. Je pense donc que nous pourrons longtemps nous chamailler sur le bon côté de la route, sans cesser pour cela de traîner notre charrette du meilleur de nos jarrets. Cependant, il est vrai que nous n'envisageons plus de la même manière une question assez grave. Vous voulez les jésuites autres qu'ils ne sont, et je m'en accommode tels qu'ils sont; vous faites des conditions pour les défendre, je n'en fais point; vous voulez qu'ils parlent, il me suffit qu'ils se taisent; vous

les appelez sur la place publique, je trouve bon, je désire même qu'ils ne sortent pas de leur maison, et je perdrais peut-être de ma sympathie pour eux, s'ils faisaient des proclamations dans le goût de celles des franciscains de Pérouse, lesquels me paraissent sentir le prêtre constitutionnel. Je ne vois dans l'histoire de la Révolution aucun de ces hâbleurs de liberté qu'on ait trouvé prêtre fidèle au jour du martyre. Si, par un malheur dont on oublie trop la possibilité, Pie IX était débordé, je m'assure qu'il resterait du côté du Pape plus de jésuites que de ces *frati* proclamateurs, et que nous aurions aussi peu à craindre la défection du P. Roothan que celle du P. Ventura. Quel catholique un peu raisonnable voudrait prendre le même engagement pour Gioberti? Le P. Ventura lui-même n'oserait.

Donc, pour mon compte, je n'exige rien des jésuites, ni modifications dans leur règle, ni révolution instantanée dans leur esprit, ni protestations bruyantes pour Pie IX; je ne leur demande pas même de l'amitié pour nous. Je tiens que nous devons les défendre par la seule raison qu'ils sont de bons prêtres injustement attaqués et une congrégation religieuse dont l'Église a grand besoin en France et partout: car les bons prêtres et les congrégations *vivantes* ne sont de trop ni en trop grand nombre nulle part.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je parle ainsi pour vous donner toute ma pensée : car je ne crois nullement que les jésuites soient les rétrogrades entêtés, les ennemis de Pie IX et de la liberté qu'on a soin de vous dépeindre. J'entends beaucoup de cla-

meurs, je ne vois pas de faits; rien qui m'oblige à croire nos amis romains plus que les gallicans de *la Gazette* ou les néo-papistes du *Siècle*. Je croirai les jésuites ennemis du Pape quand eux-mêmes et le Pape me le diront : jusqu'à présent les jésuites et le Pape me disent le contraire. Que tous ne soient point au pas de quelques-uns de nos amis, mon Dieu, je le conçois : je n'y suis point moi-même. Mais les détruire est un mauvais moyen de les faire avancer. Or nous les détruisons autant qu'il est en nous quand nous cessons de les défendre. Que faisons-nous par là? Nous donnons à penser que leurs plus fermes amis ne les croient pas défendables. Encore, si nous leur avions montré moins d'estime et moins de tendresse autrefois! Mais, après une si vieille et si vive amitié, plus de neutralité possible : nous tirons sur eux, si nous ne tirons pas pour eux; notre silence les condamne et les maudit.

On dira que nous leur sommes dévoués, que nous leur appartenons? Vous savez qu'on dit ce que l'on veut; rien ne dépend moins de nous que la façon dont on parle de nous. Ce que vous craignez que l'on dise, tout le monde le dit, quoique nous évitions assez depuis longtemps d'y donner lieu. *L'Univers* sera toujours « le journal des jésuites » : 1° pour tous ceux qui par *jésuitisme* entendent *catholicisme;* ils n'auront garde de nous retirer ce caractère, et nous de le perdre; 2° pour tous ceux qui haïssent les jésuites : devant ceux-là nous sommes condamnés par conscience et par honneur à paraître toujours, quoi que nous fassions, ou trop aimer les

jésuites, ou les haïr trop peu. *L'Univers* n'est-il pas « le journal des jésuites » pour nos romains tout comme pour *la Gazette* et *le Constitutionnel?* Il n'y a que les jésuites qui ne nous considèrent pas comme leur appartenant.

C'est tout ce qu'il nous faut, selon moi; tout ce que nous pouvons souhaiter pour l'éducation des membres de la Compagnie de Jésus que la marche du Pape pourrait avoir désorientés et qui éprouvent des hésitations d'*esprit*, hésitations moins dangereuses à l'Église que cette haine *cordiale* dont l'Ordre est l'objet sur une si vaste échelle. Ces jésuites verront fort bien que nous n'encourageons pas leurs hésitations, et ils céderont à la double pression de la conscience et de l'opinion publique. La haine qu'on porte à l'Ordre est implacable : elle le poursuivra par delà le tombeau. Ceux à qui l'on ne pardonne jamais, sont ceux que l'on a trahis et assassinés....

En ce qui regarde les jésuites et en tout le reste, mieux vaut suivre le Pape en nous tenant à sa soutane que nous efforcer de le tirer en avant. Le Pape est assez sage pour n'être ni retenu ni poussé : la sécurité est à son ombre.

Croyez, etc.

LOUIS VEUILLOT.

CXLIII

A UNE DAME[1].

Paris, 11 septembre 1870.

MADAME,

J'ai obéi à votre désir et j'ai prié pour vous, en demandant pardon à Dieu de la bonne opinion que vous avez de moi. Je n'ose croire que mes prières puissent être utiles à personne, quand j'en éprouve la stérilité pour moi-même, car je sens que cette stérilité vient de mon cœur. Si donc vous avez besoin de secours, ce n'est pas de moi qu'il faut les attendre. Mais il me semble que vous êtes dans une bonne situation pour obtenir tout ce que vous désirez. Un frère malade, un mari absent, ce sont de grandes croix, et Dieu réserve certainement un grand prix à de telles douleurs si chrétiennement acceptées.

Puisque vous voulez bien me demander un conseil, je vous dirai : Tenez-vous-en là, n'ajoutez rien de vous-même à votre fardeau. Pourquoi consentiriez-vous à ne revoir jamais votre mari? Il y faut consentir, si c'est la volonté de Dieu; mais en même temps il faut demander constamment qu'il revienne, et ne point vous préoccuper du sentiment personnel que vous pourriez avoir en cela. Ce sentiment est le plus légitime et le plus louable du monde; c'est Dieu lui-

1. Cette dame, que mon frère ne connaissait pas, lui avait exposé une situation difficile et demandé conseil.

même qui l'a mis en vous par la grâce du sacrement de mariage. Dieu donne à la femme un tel pouvoir sur son mari, et réciproquement, qu'il ne permet pas à l'un de rompre ses liens sans le consentement de l'autre, même pour se consacrer à son service. Il a fait ce droit si sacré, que le sien même s'efface. Vous voyez par là que votre tendresse est sainte : laissez-la donc parler, et dites hardiment à Dieu que vous voulez qu'il vous ramène votre mari, et parce que vous l'aimez et parce que votre mari n'aimera jamais Dieu s'il ne vous aime pas.

Dieu est la bonté même, et ne s'offense ni ne nous sait mauvais gré de rien de ce que nous faisons suivant l'ordre.

Quant à votre frère, demandez qu'il soit pur et qu'il se porte bien. Moi aussi, j'ai consacré mes enfants à la sainte Vierge : c'était pour que nous pussions, grâce à ses prières toutes-puissantes, les préserver des périls et des maladies de leur âge. Bien entendu que nous aimerions mieux leur voir perdre la vie que le ciel, et que, si Dieu nous les prenait, nous ne ferions entendre aucun murmure. Mais enfin, Dieu nous permettant d'exprimer nos désirs, nous proclamons très haut, après le désir de faire sa volonté, celui de voir nos enfants grandir, afin qu'ils servent Dieu et qu'ils restent après nous, pour prier pour nous.

Il faut faire les petits sacrifices ; c'est assez d'accepter les grands quand Dieu les impose. Contentons-nous d'être de petits saints ; se proposer l'héroïsme, c'est risquer de manquer dans la marche et

de fuir dans le combat. J'ai lu je ne sais où l'histoire d'une sainte qui, lorsque Dieu lui demandait quelque chose de trop rude, se jetait par terre et disait : « Non, mon cher ami, je ne veux pas ! » mais elle était humble, cachée ; elle portait le cilice, elle veillait à ses pensées, à ses regards, à son cœur ; elle priait, elle servait les pauvres, elle supportait les défauts du prochain. Si nous faisions ainsi et que nous voulussions avoir toutes les petites perfections qui sont à notre mesure, nous sauverions nos âmes et ensuite toutes celles que nous voudrions sauver ; sans jamais nous proposer rien de grand et de difficile, nous ferions tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus grand.

Hélas ! Madame, c'est à moi que je parle, et non à vous. Je ne fais ni le facile ni le difficile. Néanmoins j'espère, parce que Dieu est infiniment bon. Demandons-lui d'avoir pitié de nos faiblesses, de ne point châtier nos témérités, et reposons-nous sur cette clémence sans bornes, qui nous fait autant de grâces que nous méritons de punitions. Je regarde mes enfants. Il n'y a point de jour qu'ils n'échappent à la mort et que la surveillance paternelle ne les préserve de quelque grand péril ; il n'y a point de jour aussi où ma tendresse ne me suggère de leur accorder une faveur, ou de leur faire un plaisir, ou de prendre quelque résolution qui leur profitera plus tard ; il n'y a point de moment où je ne sois occupé d eux. Dieu fait ainsi pour nous avec infiniment plus de prévoyance et d'amour. Aimons-le et bénissons-le.

Je suis, Madame, votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXLIV

A MONSEIGNEUR RENDU, ÉVÊQUE D'ANNECY[1].

1851.

MONSEIGNEUR,

Voici un *post-scriptum* de l'évêque d'Arras, où mes propres sentiments trouvent une forme et une autorité que je ne saurais leur donner :

« Je viens de lire vos citations de la lettre de « Mgr d'Annecy. C'est bien beau, c'est bien vrai, « c'est bien cela ! Veuillez, si vous en avez l'occasion, « lui en faire mon sincère compliment, ou plutôt lui « exprimer ma profonde reconnaissance, car c'est « un service rendu à la société tout entière. »

Tel est bien l'avis de tous ceux qui ont lu ces fragments, en regrettant, comme moi, que *l'Univers* n'en ait pas donné plus long. Il aurait fallu donner tout ; mais l'étendue du morceau et la prudence nous commandaient des suppressions. Maintenant, il n'y a plus qu'à déplorer la situation d'une société qui a besoin qu'on lui dise des vérités de cette nature, et qui ne les entend pas. Mais n'importe ! il faut toujours dire la vérité. Elle fait au moins des conquêtes individuelles ; et, parmi ces individus qu'elle atteint, peut se trouver l'homme qui sera un jour le maître des destinées publiques. Voilà mon espérance.

1. Annecy alors n'appartenait pas encore à la France ; mais Mgr Rendu, sans intervenir dans le détail de nos débats, traitait de haut toutes les grandes questions qui nous intéressaient, et sa voix était très écoutée.

Les destructions du socialisme aidant, j'espère qu'il se trouvera un sauvage chrétien qui aura le mépris et l'horreur des charmes impurs de la civilisation, qui mettra sous les pieds ses préjugés imbéciles, et qui, enfin, ne craindra pas de dépouiller et de flageller le corps pour sauver l'âme. La société souffre et périt pour les plaisirs d'un petit nombre d'insensés, qui se damnent par les joies qu'ils se donnent, ou plutôt qu'ils cherchent à se donner. Quelques centaines de corrupteurs et quelques milliers de corrompus, voilà le chancre de l'espèce humaine! Ou l'espèce humaine périra, ou le chancre sera cautérisé. Mais quelle main fera cela? La Révolution elle-même!

Jusqu'ici, elle a su ne mettre la dictature que dans des mains qui voulaient la sauver. Elle finira par en rencontrer une qui voudra l'empêcher de renaître; sinon, c'est que la mesure est comble, et que Dieu en a assez. Assurément, aucune voix ne s'élèvera devant lui pour l'accuser d'impatience. L'Éternel seul pouvait tant tarder à prononcer l'arrêt de mort. La volonté de l'outrager n'est pas moins insolente qu'inepte, pas moins persévérante qu'insensée. Quand on voit ce qui se passe dans Paris, c'est bien Babylone inutilement nettoyée et toujours salie; fière de ses murailles, de ses soldats; pleine de vin, de luxure; adorant le bois, la pierre et l'or; insultant le vrai Dieu, son prince en tête, quoiqu'il consulte parfois les sages et que le prophète y vive en liberté dans les rangs des devins. Le spectacle fait frémir. Mais toute cette foule débordée n'est pourtant qu'un troupeau de lâches esclaves; et, après quelques jours de

sédition, épouvantée, elle demandera elle-même le frein et elle le subira, quel qu'il soit. Elle pourra être gouvernée par saint Louis ou par Néron. L'homme a mis Dieu au défi de sauver le monde dans l'état où il est. Il est digne de Dieu de répondre, en sauvant le monde par les conséquences mêmes de l'état où il s'est mis, de l'atteindre à travers tous les remparts qu'il a élevés entre lui et la miséricorde, de donner cette victoire à cette poignée ridicule et désarmée de fidèles qui se rangent encore sous ses drapeaux et l'adorent vaincu.

Daignez agréer, Monseigneur, l'expression des sentiments profondément respectueux et dévoués avec lesquels je suis toujours, de Votre Grandeur, le très humble et très respectueux serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXLV

A M. L'ABBÉ A. DAVID[1].

Juillet 1852.

Mon cher abbé, au milieu de tous mes soucis, je n'ai guère le temps de lire les journaux; d'autres rédacteurs ont cette besogne à *l'Univers*. Ce sera un vrai plaisir pour eux de donner un coup d'épaule au *Courrier de la Meuse;* mon frère m'a dit qu'il s'en

1. Cette lettre a été communiquée à la *Revue du monde catholique* par M. l'abbé David. Quand elle lui fut adressée, M. David, aujourd'hui membre du clergé de Paris, était sous-diacre et faisait une éducation en Belgique.

chargerait. Lors donc que vous voudrez faire citer quelque chose, ayez soin que l'article soit envoyé à mon frère : la reproduction, avec une bonne petite tête, sera faite aussitôt. Nos ennemis nous détestent et nous poursuivent assez pour que nous aimions et encouragions nos amis.

Je suis bien touché de la part que vous prenez à mes épreuves, et je vous supplie de remercier Mme la baronne F. de M... de R... de l'intérêt qu'elle y veut bien mettre avec vous. Je crois en vérité que Dieu rend ce secours d'intention très effectif, car je me sens bien moins chargé qu'on ne le croit généralement et que je ne devrais l'être. J'ai le bonheur de me trouver très calme intérieurement dans les plus dures extrémités. Cette fois-ci pourtant, j'ai bien cru que *l'Univers* n'échapperait point au péril. Je n'espérais pas qu'aucun évêque osât le soutenir après l'initiative si violente de Mgr d'Orléans pour le renverser, et le concours qu'il avait su enlever à un grand nombre de prélats. J'y étais tout résigné, non que je craignisse le combat, mais parce que la retraite avec tous ses inconvénients me semblait préférable à un triomphe obtenu en apparence contre l'épiscopat[1].

La lettre de l'évêque d'Arras est venue sur ces entrefaites terminer tout à notre avantage. Cette admi-

1. Il s'agit de la campagne que fit Mgr Dupanloup contre *l'Univers* et contre Louis Veuillot personnellement, à propos de la part qu'il convenait de donner dans l'enseignement chrétien aux auteurs païens. Ce fut la *question des classiques*.

Pour ce fait comme pour beaucoup d'autres, nous devons nous borner ici à une simple note. C'est dans la *Vie de Louis Veuillot* que ces questions seront traitées.

rable lettre ne m'a pas moins étonné que vous, et, chose singulière, ce n'est que par le journal que j'en ai eu connaissance, avec le commun des abonnés. J'étais parti le soir de Paris, croyant tout perdu, pour aller voir mes enfants à la campagne; la lettre arrive, on l'imprime, et le lendemain matin, au sortir de la messe où nous avions communié, ma femme et moi, en esprit de résignation, je vois que, par la grâce de Dieu, tout était sauvé.

Ainsi nous voilà encore sortis de cette épreuve. Nous en remercions Dieu, et nous en attendons de nouvelles, car ce pauvre journal n'a jamais eu de tranquillité. Tant de traverses, loin de nous décourager, ne font qu'accroître notre confiance. Quand l'orage souffle, nous nous croisons les bras, et cela passe.

Je ne demande qu'une chose, et je vous prie, mon cher abbé, de la demander avec moi : c'est de n'être jamais tenté de me défendre autrement.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CXLVI

A MADAME LA BARONNE M. DE R[1].

Paris, 24 juillet 1852.

MADAME LA BARONNE,

Je vous remercie bien vivement de m'avoir fait

1. Mme de R. avait fait envoyer à Louis Veuillot, par M. l'abbé David, une lettre qu'elle avait reçue de Mgr Parisis sur le conflit soulevé par Mgr Dupanloup.

lire la lettre de Mgr l'évêque d'Arras, et je ne vous suis pas moins reconnaissant de lui avoir donné l'occasion de l'écrire. Mes sentiments pour lui sont aussi puissants que légitimes; je ne pourrai jamais trop les lui témoigner. J'ai eu l'honneur de le voir depuis qu'il nous a si noblement secourus, et je crois que son accueil m'a plus touché encore que sa lettre. C'était le beau spectacle d'un homme de cœur qui se sait gré d'avoir fait une bonne action. Vous devez, Madame, connaître cette joie-là et mettre souvent vos amis à même de l'admirer.

Puisque vous daignez vous intéresser à nos affaires, vous n'apprendrez pas sans quelque plaisir que nous sommes complètement hors de péril, et même triomphants. Le serpent s'agite encore, mais sans succès. La lettre de l'évêque d'Arras a coupé net cette intrigue: elle ne peut plus se renouer, et tout se termine par un accroissement de force et d'honneur pour l'œuvre que l'on voulait détruire. Hélas! Madame, j'aime bien cette œuvre; mais Dieu m'est témoin que je gémis de la voir grandir par de telles aventures, et que je ne voudrais pas en avoir la responsabilité.

Je compte tant sur votre bonté, Madame, que j'ose vous prier de vouloir bien m'excuser auprès de M. David, à qui je ne puis écrire en ce moment. Je suis tout à la fois malade, affairé et très affligé. J'ai eu la gloire terrible de rendre à Dieu, ces jours-ci, un petit ange qu'il m'avait prêté et qu'il ne m'a laissé que dix mois. Que sa volonté soit faite, et que son saint nom soit toujours béni. Mais quels cruels moments pour le cœur d'un père et d'un époux!

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Madame la baronne, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXLVII

A MADAME LA BARONNE DE R.

Paris, 6 mai 1853.

MADAME,

Je n'ai reçu que ces jours-ci la lettre par laquelle vous m'avez fait l'honneur de me recommander M. de L... P... J'ai tâché d'être utile à ce jeune homme, qui est fort mal placé maintenant, et j'espère y réussir. Je serai très heureux, Madame, si je puis vous témoigner la véritable reconnaissance que m'inspire votre constant intérêt.

J'ai appris avec beaucoup de joie que M. David était prêtre. Les cruelles circonstances où je me trouvais dans ce moment-là, m'ont empêché de le féliciter. J'étais fort occupé, fort triste, tenu à une grande discrétion, et surtout si disposé à me plaindre, que j'évitais de parler. Tout cela ne m'a pas empêché de prier pour lui et pour vous, car votre nom se retrouve dans toutes ses lettres, et de manière à se graver dans mon cœur. J'espère que vous voudrez bien lui adresser mes félicitations : elles ne perdront rien à passer par votre bouche.

L'orage qui m'a retenu à Rome, est calmé. Je suis

maintenant réconcilié avec Mgr de Paris[1], qui m'a fort bien reçu ; mais une grande douleur a succédé à ces préoccupations. La mort du marquis de Valdegamas, quoique sainte et bienheureuse, est un coup bien rude pour moi. Après mon frère, je n'avais point de meilleur ami. Je regrette davantage encore l'homme de génie dévoué à l'Église, qui voyait de plus haut que personne les causes du mal de la société actuelle, et qui les expliquait avec le plus de clarté et d'éloquence. On ne saurait calculer l'étendue de cette perte. Elle est du nombre de celles qui donnent à craindre que Dieu ne veuille pas sauver le monde.

M. de Valdegamas était le parrain de la petite fille que j'ai perdue au mois de juillet dernier. Il n'y a pas dix mois que nous étions tous à la campagne, gais et bien portants, sous les arbres d'un jardin rempli de fleurs. En moins d'un an, j'ai vu mourir dans mes bras la filleule, la mère et le parrain. Vainement le jardin se parera de fleurs nouvelles, je n'y verrai toujours que ces trois tombeaux. Pardonnez-moi, Madame, ce cri de douleur. Je sais qu'il ira frapper une âme pleine de sympathie.

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

---

1. Mgr Sibour. Ce prélat avait condamné *l'Univers ;* mais une encyclique du souverain Pontife Pie IX, sur la presse religieuse, lui avait fait retirer sa condamnation.

CXLVIII

A M. L'ABBÉ ***, DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE D'AUCH[1]

3 août 1852.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Pardonnez-moi d'avoir laissé si longtemps sans réponse la bonne et affectueuse lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Cette lettre a été une grande joie pour moi; mais depuis j'ai été éprouvé par de grands chagrins. La mort est entrée dans ma maison, que vous avez vue si joyeuse, et elle m'a enlevé une de ces petites filles dont j'étais si fier. Je sais que j'ai un ange au ciel; je l'ai donné; mais, avant que je le donne, il m'a été pris. Les combats que la nature livre à la grâce en ces sortes de terribles rencontres, sont vraiment affreux. Tout de suite après la mort de cette chère petite, qui était la plus jeune, l'aînée

1. Cette lettre, publiée par *la Semaine religieuse* de l'archidiocèse d'Auch, y était précédée de la note suivante:

« Comme on le verra par la date et par le contenu, la lettre inédite que nous publions, se rapporte à des circonstances qui marquèrent douloureusement dans la vie publique et dans la vie privée de l'illustre écrivain. On était à la période aiguë de la *question des classiques*. Un coup venait d'être monté contre *l'Univers* par la *Déclaration* que Mgr Dupanloup avait voulu obtenir de l'épiscopat, et l'on sait à quelles extrémités se laissèrent entraîner et l'évêque d'Orléans et l'archevêque de Paris (Mgr Sibour). Dans le même temps, la mort frappait Louis Veuillot dans ses affections les plus chères. Mais jamais peut-être la magnanimité du vaillant athlète de la cause catholique ne se montra dans un jour plus éclatant. Aussi la lettre suivante, qu'il adressait à un de ses amis, directeur au grand séminaire d'Auch, et que nous avons la bonne fortune de donner au public, nous semble-t-elle offrir plus qu'un intérêt historique. »

est tombée gravement malade; nous avons tremblé qu'elle ne mourût aussi. Au milieu de tant d'alarmes et n'ayant d'autre distraction que les entreprises de Mgr d'Orléans, je n'ai pu prendre sur moi d'écrire : vous me le pardonnerez.

Elles ne sont pas finies, ces affaires d'Orléans; j'ai peur qu'elles ne le soient jamais. Mgr l'évêque d'Orléans se croit envoyé de Dieu pour détruire *l'Univers*, qui est à ses yeux le fléau de l'épiscopat; et il croit même avoir reçu pour cette bonne œuvre des pouvoirs qui le dispensent d'observer strictement les règles de la justice. Comme il est d'ailleurs fort habile, extraordinairement impétueux et justement considéré, il ne faut pas jurer qu'il n'en viendra pas à ses fins. Avoir engagé quarante-cinq évêques dans cette affaire, n'est pas le seul prodige de son habileté. Il trouve le moyen de faire croire (aidé par la bonne volonté de la presse impie) que soixante-trois évêques m'ont condamné. Comment s'y prend-il? C'est ce que j'ignore; mais rien ne lui coûte.

Vous me dites que Mgr l'archevêque d'Auch a reçu quatre lettres pour le presser de signer. Peu en ont reçu moins, beaucoup en ont reçu davantage. Mgr de Strasbourg était à la sixième il y a quinze jours. On compte, je crois, en gros dans ce bloc de soixante-trois tous ceux qui ont répondu, même pour refuser. On tourne contre *l'Univers* même le cardinal Gousset et Mgr d'Arras, parce qu'ils ont dit que *l'Univers* avait eu quelquefois des torts. Mgr de Fréjus, porté sur la liste des adhérents, m'a dit lui-même qu'il n'avait pas signé. Il a envoyé une déclaration particulière, dont

le premier paragraphe, ne plaisant pas, a été supprimé. *Compelle intrare!*

Cette guerre, contre laquelle je suis et je veux être sans défense, est bien cruelle, bien fatigante. Elle ne me décourage point; mais j'aurai de la peine à n'y point succomber. Par déférence pour Mgr Dupanloup, par mécontentement pour tel ou tel petit tort du journal, on se croit en général obligé, même lorsqu'on le défend, de faire très large la part du blâme. C'est là ce qui nous tuera : car je ne consentirai pas à accepter une situation qui me ferait prendre insensiblement la figure que Mgr Dupanloup veut me donner, et qui n'est pas la mienne, Dieu merci! Un jour donc, je ferai ma révérence. J'aurais déjà pris ce parti, si je ne craignais de céder à des sentiments personnels. Mais tout a son terme; et il ne faut pas que l'humilité finisse par être prise pour de la lâcheté et de l'effronterie.

Priez le bon Dieu pour votre très humble et tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CXLIX

A M. L'ABBÉ DROUELLE[1].

Paris, 8 mai 1853.

MONSIEUR LE CURÉ,

Le bonheur de défendre la vérité ne saurait être

1. A la suite d'une mesure qui frappait *l'Univers*, quelques prêtres de la Côte-d'Or, réunis en conférence particulière, se hâtèrent

trop acheté. Toutes les blessures qu'un chrétien peut recevoir pour la cause de Dieu sont des grâces. Je le dis dans toute la sincérité de mon cœur, après une expérience de quinze ans. Si j'avais su au début de ma carrière dans l'*Univers* quelles épreuves m'attendaient, j'aurais pu reculer. A présent que je le sais, je recommencerais. Sans doute, il y a des coups bien cruels à subir. L'ennemi sait tous les chemins de l'esprit et tous les chemins du cœur, et il frappe souvent aux points les plus sensibles. Je ne puis pas me vanter d'être arrivé à l'impassibilité. J'ai plus souffert encore pour l'Église que pour moi, quoiqu'ils aient été jusqu'à insulter ma mère. Néanmoins je recommencerais, et si j'avais l'expérience que j'ai si laborieusement acquise, je pourrais modifier quelque chose dans mon langage, je ne changerais rien à ma ligne de conduite, ni à l'expression de mes convictions et de mes sentiments. Je reprendrais ce dur fardeau, quand même je ne devrais jamais être consolé et assisté par des témoignages de sympathie semblables à celui que je viens de recevoir de vous et de vos dignes confrères. Votre lettre collective m'est bien précieuse, monsieur le curé. Je l'ai lue avec respect comme une récompense de Dieu qui vous a inspiré des accents si tendres, si fraternels et si forts. J'y ai trouvé ces sentiments que je connais et qui m'ont tant de fois rendu saintement fier. J'y vois la

d'exprimer collectivement à son rédacteur leurs profondes et sympathiques doléances. La réponse à cette lettre collective fut adressée à l'un des signataires, M. l'abbé Drouelle, aujourd'hui curé de Beaumont-sur-Vingeanne, diocèse de Dijon.

preuve que mon cœur bat avec celui du clergé, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de meilleur, de plus dévoué, de plus courageux dans la société moderne. Je connaissais le monde avant d'être chrétien, et quoique jeune je l'avais déjà étudié dans toutes ses conditions. J'en avais un dégoût immense. Mais quand j'ai fréquenté les prêtres, quand je les ai vus dans leur simplicité, dans leur pauvreté, dans l'héroïsme de leur foi et de leurs travaux, je me suis dit que ce spectacle seul était un plaisir plus grand que ceux dont je me détournais, parce qu'il n'y a rien de beau comme la vertu.

Par là, mesurez ma joie lorsque je sens que j'ai une place dans ces cœurs sacrés, et que tout ce que l'on peut dire de faux et de méchant contre moi ne les empêche pas de connaître rien qu'à ma voix, ce qu'il y a dans mon âme. Oui, monsieur le curé, j'ai ce bonheur, j'ai cette gloire, de m'être voué dans ma faiblesse à la même œuvre que vous, et le monde entier ne peut rien m'offrir que je voulusse préférer à ce labeur de tous les instants. Soutenez-moi par vos prières, et j'irai jusqu'au terme de ma vie et de mes forces avec une allégresse puissante, contre laquelle toutes les haines et toutes les inimitiés ne pourront rien. Je ne donnerais pas un seul de ceux qui m'approuvent pour être délivré de tous ceux qui me haïssent C'est vrai, les mauvais journalistes, les mauvais philosophes, les mauvais écrivains, les sectaires, les incrédules et quelques autres, hélas ! me détestent ; mais j'ai la bénédiction de Pie IX et d'un nombre considérable d'évêques ; je suis l'ami des Petites Sœurs

des Pauvres, des Capucins, des missionnaires, des curés de campagne, de tous ceux qui travaillent et qui souffrent pour le bon Dieu; de quoi me plaignez-vous?

Daignez, monsieur le curé, accepter et offrir à vos vénérables confrères la vive expression de mon respect, de ma reconnaissance et de mon dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

CL

A M. LE COMTE A. DE PONTMARTIN[1] A SERRIERES (ARDENNE)

Paris, 19 juillet 1855

CHER MONSIEUR,

Je savais combien vous avez pris part à mon chagrin; je vous sais gré de me fournir l'occasion de vous en remercier. Je suis de bronze à toutes les haines et à toutes les formes de la haine; mais toute sympathie m'émeut délicieusement, et c'est un bonheur dont j'ai beaucoup joui dans ma vie militante, parce que la sympathie m'est toujours venue du bon

1. Cette lettre a été publiée par le *Mémorial de la Loire* avec cette note :

« Un de nos amis veut bien communiquer au *Mémorial* une lettre inédite de M. Louis Veuillot. Elle porte la date du 19 juillet 1855. Le grand journaliste avait perdu coup sur coup deux de ses filles. Un écrivain très connu et très aimé des lecteurs se trouvait en villégiature, chez un ami, dans notre région. Il écrivit à M. Veuillot pour lui offrir ses regrets. Il en reçut la lettre que nous publions. Elle nous fait connaître le père et le chrétien chez l'éminent journaliste. »

côté. Là où il y a de l'honneur, de l'amour pour le bien, du zèle pour la justice, du mépris et du dégoût pour le reste, là sont mes amis. Je n'ai pas traversé une circonstance pénible sans qu'on m'ait tendu la main du sein de cette élite courageuse. C'est plus qu'il ne faut pour supporter les choses extérieures.

Quant à ces grandes douleurs du cœur et de l'âme, où nulle puissance humaine ne peut rien, Dieu qui les envoie a soin d'y pouvoir. Saint Bernard a une grande parole à ce propos.

Il dit : « Le monde voit la croix et ne voit pas l'onction. » Ce que Dieu met dans les cœurs qu'il déchire est inénarrable. J'en suis à m'étonner de mes pleurs. Je vois ces chers enfants dans le ciel, à côté de leur mère, comme elles étaient ici, mais à l'abri, mais immortelles. C'est un groupe d'étoiles qui luisent toujours et qui éclairent mon vrai chemin. De là tombe sur mon cœur une sérénité divine. Je me sens sous l'aile des Anges, et je remercie Dieu de m'avoir donné cette égide contre les traits et les attraits du monde.

Que de miracles Dieu fait pour nous et que nous sommes ingrats! Quelle miséricorde de nous faire trouver la plus grande paix dans la plus grande douleur! Ce sillon terrible, creusé au milieu du cœur, se remplit d'une semence de foi, d'espérance et d'amour.

Quand je venais à penser autrefois que je pourrais perdre un de mes enfants, c'était une angoisse inexprimable et il me semblait que j'entrerais du même coup dans des ténèbres aussi épaisses que celles du

tombeau. Mais ces deux tombes, creusées presque au même instant, n'ont été que des jours ouverts sur l'Éternité. Je ne me lasse pas de le redire, comme je ne me lasserais pas de raconter un miracle dont j'aurais été le témoin et l'objet. Il n'y a pas de mort, il n'y a pas de séparation, il n'y a qu'une absence qui peut finir demain. Cette absence ne peut devenir éternelle que par notre faute, et Dieu prend un soin tendre d'allumer dans nos cœurs, par cette absence elle-même, toutes les lumières qui nous rendent quasi impossible de nous perdre et de nous égarer.

Songez à ce que je vous dis là, cher monsieur, si parfois les louanges que votre esprit vous attire vous paraissent assez douces pour mériter quelque sacrifice, et vous engager à relâcher quelque chose dans le commerce du monde, sur les droits de Dieu. Il y a des moments où l'on voit avec la clarté de l'évidence qu'il faut tout faire pour Dieu et ne rien faire que pour Dieu. On sent que cela seul est *fait*, que tout le reste a été inutile ou criminel.

Si j'avais en ce moment tout ce que le monde peut donner de fortune et de gloire, je l'abandonnerais avec joie, non pas pour ravoir mes enfants, mais seulement pour les revoir. Aucune satisfaction ici-bas, aucune espérance de mémoire et d'honneur parmi les hommes ne pourrait m'être plus précieuse. Or, je ne les reverrai et elles ne me seront rendues que si j'aime Dieu et que si je le sers uniquement, et nous ne l'aimons ni ne le servons ainsi quand nous avons dans nos œuvres un regard et un désir pour ces misères humaines.

Voilà ce qu'il faut nous dire quand nous prenons la plume, quand nous ouvrons la bouche. Si nous songeons à nous-mêmes, si nous mettons Dieu de côté pour ne plus soulever le bruit des injures, pour exciter celui des louanges, alors c'est la séparation, c'est le commencement de la mort Nous creusons entre Dieu et nous un abîme où notre âme languira longtemps et que peut-être elle ne franchira jamais.

Je me suis laissé aller bien loin; cependant je ne recommencerai pas ma lettre et je ne la supprimerai pas. Je vous l'adresse dans votre solitude, comme le meilleur et le plus sincère témoignage que je puisse donner de toute mon amitié et de toute mon estime.

LOUIS VEUILLOT.

CLI

A M. LAVEDAN, RÉDACTEUR DU *MONITEUR DU LOIRET*[1].

Paris, 2 février 1856.

MONSIEUR,

Il vous a paru piquant de reproduire, à l'usage de mes compatriotes du Loiret, un écrit où je suis insulté

1. Cet écrivain est aujourd'hui l'un des rédacteurs du *Figaro*. Entre temps il a été rédacteur de *l'Ami de la religion*, préfet, bibliothécaire, etc. Cette lettre lui fut adressée à propos d'une prétendue biographie de Louis Veuillot par un soi-disant de Mirecourt. Malgré son caractère de bassesse, et ses calomnies, ou à cause de cela, le pamphlet du sieur Jacquot plut beaucoup aux catholiques libéraux. L'un de leurs journaux, le *Moniteur du Loiret*, très dévoué à l'évêque d'Orléans, Mgr. Dupanloup, dont il était très aimé, imagina que le

comme homme de la manière la plus brutale, comme fils de la façon la plus cruelle. Sans me connaître, sans chercher aucune information, sans vous demander si l'auteur de cet écrit méritait la moindre confiance, et lorsque tout, au contraire, vous dénonçait la diffamation et l'injure, vous vous êtes jeté sur le libelle et vous en avez rempli votre journal.

Vous vous êtes permis, en votre propre nom, de me traiter de *condottiere*, c'est-à-dire, si vous connaissez la valeur du terme, d'homme sans conscience et mercenaire, mettant sa plume au service de qui la paye : car c'est ainsi que le condottière trafiquait de son épée.

J'aurais souffert cela en silence, si vous aviez continué, de même que je souffre tous les jours beaucoup de choses semblables. Je vous aurais laissé contribuer ainsi, selon vos moyens, monsieur, à l'œuvre générale qui rend la presse si utile aux mœurs publiques et si recommandable aux honnêtes gens.

Mais, prêt à supporter toute l'injure, il ne me plaît pas d'y laisser ajouter une réparation insuffisante, accordée comme marque de respect à la *charité* d'un tiers, qui demande que l'injure cesse par considération pour lui.

libelle ferait bien dans ses colonnes et commença de le reproduire, en disant qu'il en voulait donner les principaux traits. Il en avait déjà reproduit les morceaux les plus venimeux et les plus lâches, lorsque Mgr Dupanloup lui demanda de ne pas continuer, ajoutant : « Quels qu'aient été les torts de M. Louis Veuillot... le remède n'est pas là. » Le rédacteur du *Moniteur du Loiret*, M. Lavedan, devenu « de Grandlieu », répondit qu'il se rendait au vœu de charité et de sagesse de son illustre et vénérable évêque. M. Louis Veuillot fit justice de cette singulière charité par la lettre que je reproduis ici.

La lettre de Monseigneur votre Évêque et vos commentaires m'obligent à protester contre cette *charité*, que je n'ai sollicitée de personne et que je n'accepte point de vous.

Le respectable prélat n'a sans doute lu ni l'écrit tout entier, ni même le morceau que vous avez publié. Il ignore que son témoignage y est exploité comme une sanction des injures dont je suis l'objet. Autrement, il ne nommerait pas tout simplement *une brochure sur M. Veuillot*, sans aucune expression de blâme, cet amas de diffamations, formé par une main qui n'a pas craint de blesser le sentiment filial.

Sa Grandeur vous aurait dit que, *quels qu'aient été les torts de M. Veuillot* dans la discussion de certaines questions libres de littérature, de politique, d'histoire, ou même de religion, ces torts (sur lesquels d'ailleurs tout le monde n'est pas du même avis) ne pouvaient autoriser M. Jacquot, natif de *Mirecourt*, à écrire sur ma mère le passage que vous avez offert à la curiosité de vos lecteurs; ni vous, monsieur, à reproduire de telles grossièretés et à me qualifier de *condottiere*, ainsi que vous dites.

Quant à ma très vénérée mère, sachez, monsieur, qu'elle a travaillé, comme son mari, pour élever, sans demander secours à personne, quatre enfants, qui n'ont jamais rougi d'elle ni de leur nom. Sachez, et publiez pour expier votre injure, que, dans son humble condition, cette vaillante femme sut enseigner à ses enfants l'amour de la justice et le courage dans la pauvreté.

Quant à moi, informez-vous si j'ai fait des écrits

anonymes ou pseudonymes; tâchez de savoir si, même avant d'être chrétien, j'ai reproduit des libelles diffamatoires, ou par haine contre mes adversaires, ou pour amuser mes lecteurs; voyez si j'ai un dossier à la police correctionnelle; priez Monseigneur votre Évêque de vous dire si j'ai coutume de changer d'opinion par intérêt; si c'est l'intérêt qui m'a fait entrer dans la rédaction de l'*Univers;* s'il est vrai, comme l'affirme votre auteur, que l'*Univers* ait été subventionné par Louis-Philippe jusqu'en 1848, et l'ait été auparavant par « les grandes dames du faubourg Saint-Germain ». M. l'abbé Dupanloup a parfaitement connu les affaires de la presse catholique et très bien su comment et de quoi elle vivait. Il peut vous donner les renseignements les plus exacts. Je me fie à son équité.

Je m'arrête, monsieur; je ne veux pas user de tout mon droit. Il me suffit d'avoir refusé la grâce que vous vous croyez engagé à me faire; je ne vous forcerai pas à publier mon apologie. Cela ne serait pas assez piquant pour vos lecteurs, et je crois n'en avoir pas besoin. Dans tous les cas, je dirai comme Monseigneur votre Évêque : *Le remède au mal* (si l'écrit en question doit me faire du mal) *n'est pas là.* Votre reproduction interrompue, la lettre de Monseigneur, celle-ci, tout cela fait au contraire les affaires de M. Jacquot. Il a ainsi ce qu'il cherche, et vous pouvez maintenant, profitant de ses complaisances, vous enrichir du reste de son écrit sans craindre que je réclame; le plus amer est passé.

Il y a un remède pourtant. Ce remède infaillible,

qui me fortifie en dépit de tous les procédés exceptionnels dont on use envers moi, je n'ai besoin de le demander à personne : il est en ma possession, personne ne peut me l'ôter. Pour le passé, c'est la parole souveraine et sacrée qui a relevé, il y a trois ans, l'œuvre à laquelle je travaille, lorsqu'elle était quasi abattue. Pour l'avenir, c'est le ferme dessein où je suis de poursuivre ma route, d'aller à mon but, sans donner raison à la calomnie, sans me laisser arrêter par elle, et sans perdre plus de temps qu'il ne faut à panser ses viles morsures.

Je requiers l'insertion de cette lettre dans le plus prochain numéro du *Moniteur du Loiret*[1].

LOUIS VEUILLOT.

CLII

A M. L'ABBÉ X[2].

8 mars 1856.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous remercie de la sympathie que vous voulez bien m'exprimer à propos d'un écrit que je n'aurais pas cru devoir m'attirer tant de consolations. Pour moi, je n'y avais guère pris garde, et ce sont les nom-

1. Le sieur Jacquot, dit de Mirecourt, profita naturellement de l'occasion pour adresser à son ami Lavedan une lettre où il insultait Louis Veuillot; mais, cette fois, « la charité » de Mgr Dupanloup n'intervint pas, et c'était ce que Louis Veuillot voulait.

2. Cette lettre, publiée par le *Courrier du Berry*, fut écrite à propos du pamphlet de M. Jacquot, dit de Mirecourt.

breuses lettres de mes amis connus et inconnus qui m'ont fait comprendre que l'on pouvait me croire blessé. Il n'en est rien, grâce à Dieu, et la moindre injure adressée à l'Église me trouve plus sensible. L'auteur de ce pamphlet est un malheureux nommé Jacquot, qui n'a pas d'autre moyen de gagner sa vie, et qui ne la gagnera pas longtemps par ce moyen. Il faut prier Dieu pour qu'il réfléchisse, quand il mourra de faim[1]. C'est un échappé de séminaire, qui pourra se reconnaître au dernier moment. Pour moi, je ne veux ni lui répondre ni le faire punir. Si ma biographie vaut la peine d'être écrite, on l'écrira lorsque j'aurai fini ma tâche; sinon, ce n'est pas le livre de Jacquot qui s'élèvera contre moi devant Dieu; et peu m'importe la figure qu'il me donne devant les hommes. Jacquot, d'ailleurs, n'écrit rien pour l'immortalité, et ses œuvres tomberont encore avant les miennes.

Pour répondre à toute votre lettre, Monsieur l'abbé, je vous dirai qu'il ne faut pas s'inquiéter des phrases et des mots que les adversaires d'un écrivain impriment en gros caractères. Le caractère n'y fait rien du tout. Un sot peut toujours souligner ce qu'il cite. Remettez le mot en caractères ordinaires, comme il a été écrit, et comme il est dans le livre où on le prend : il n'y a plus rien que ce que l'auteur a dit, et c'est ce qui reste.

1. Ce vœu charitable a été rempli. Non seulement M. Jacquot demanda pardon à Louis Veuillot, mais il en sollicita et en obtint la faveur de publier un travail dans *l'Univers*. Plus tard, il entra chez les Frères de Ploërmel; il y est mort.

Je suis avec respect, Monsieur l'abbé, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLIII

A M. JULES BAUX[1].

Paris, 18 novembre 1856.

CHER MONSIEUR,

Quoique votre aimable lettre date de près d'un mois, voici le premier moment que je trouve pour y répondre. Il me tardait cependant de vous dire avec quel plaisir je l'ai reçue ; mais je suis effroyablement occupé, les journées sont courtes, et j'ai de mauvais yeux, qui se refusent au travail du soir. Je ne voulais pas employer une main étrangère pour renouer avec vous.

Je ne vous avais pas du tout oublié. Je vois encore votre chambre de la rue des Saints-Pères ; mais j'étais loin de soupçonner que le Jules Baux, archiviste, dont je lisais le charmant ouvrage sur l'église de Brou, était mon bienveillant ami de 1830. Je vous croyais avocat, et, dans mon esprit, je vous nommais *Baud*. Vous auriez bien dû me rappeler plus tôt ce souvenir. Le compte rendu de votre livre, que j'avais recommandé en son temps à mon collaborateur chargé de faire passer les *Variétés*, aurait moins attendu.

1. Cette lettre a été publiée par le *Journal de l'Ain*.

Je suis charmé, cher Monsieur, de vous retrouver, et de vous retrouver dans le bon chemin de la science, des lettres et de la religion. C'est une grâce que Dieu m'a faite. Peu de mes anciens amis sont en dehors de l'Église : les uns m'ont appelé, j'en ai appelé d'autres, et il y en a que j'ai rencontrés, comme vous. Les détails que vous me donnez encore, ne me sont pas moins agréables. Je vous félicite surtout d'être content de votre sort sans avoir besoin d'y mettre trop de philosophie. Je vous en dirai autant de moi. A l'époque où nous nous sommes connus, je vivais de pain sec, et je n'en avais pas toujours. Depuis j'ai gagné ma vie, sans avoir eu jamais, grâce à Dieu, aucun souci des richesses ni aucune inquiétude du lendemain. J'ai été marié à une charmante et angélique créature, que j'ai perdue au bout de huit ans. J'ai eu six enfants, il m'en reste deux. J'en ai vu mourir trois en quarante jours.

Ces terribles coups ont mis mon cœur pour jamais à l'abri des blessures que peuvent faire les ennemis politiques et littéraires, et ceux qui croient me déchirer perdent leur temps; ils frappent un cadavre. Ainsi, quand vous lirez ces pamphlets et ces injures qui me poursuivent, qui cherchent à m'atteindre jusqu'à mon foyer si pur et si souvent désolé, ne me plaignez point. Autrefois, je ne ressentais point ces misérables coups, parce que j'étais heureux; maintenant, j'y suis insensible par d'autres causes. Au milieu de ces épreuves et de ces combats, j'ai trouvé la paix, la paix la plus profonde, par la miséricorde de Dieu, et même la joie, car je sais que mes morts

sont vivants et que Dieu me les rendra. J'ai auprès de moi une sœur et un frère qui n'ont point voulu se marier par bonté et tendresse pour moi. Ma sœur élève mes enfants comme l'aurait fait leur mère. Ce sont deux filles qui viennent bien. Mon frère partage en tout ma vie. Nous nous sommes toujours tendrement aimés et nous nous aimons toujours plus.

Au delà de cette intimité étroite et chère, je puis regarder encore comme des frères tous les hommes de cœur avec qui je travaille. Je ne franchis guère ce cercle, au milieu duquel ma vie s'écoule dans l'affection la plus douce, occupée d'une œuvre que je chéris. Vous qui m'avez vu en 1830, vous voyez que j'ai sujet de bénir la Providence, et qu'elle a été large à mon égard.

Voilà, cher Monsieur, mon histoire intime, pour répondre à la vôtre. Venez frapper à ma porte quand vous ferez le voyage de Paris. Je serai bien heureux de vous serrer la main. J'ai le projet d'aller, l'été prochain, saluer l'évêque d'Annecy, qui m'honore de son amitié. Je passerai certainement par Bourg. J'ai déjà fait ce voyage il y a quelques années, et j'ai visité Brou en courant. Si j'avais su que vous fussiez là !

Adieu. Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CLIV

AU R. P. EUGÈNE D. MÉNÉTRIER[1].

3 octobre 1858.

Mon révérend Père,

J'ai le chagrin de ne pouvoir assister à votre belle fête. Mon frère se marie, et les conséquences de cet événement de famille me forcent d'aller en Normandie au lieu d'aller en Bourgogne. Je n'y trouverai pas les mêmes sources d'édification; mais on fait de bonnes provisions à la Pierre-qui-vire, et celles que j'ai emportées il y a trois mois, ne sont pas encore épuisées, grâce à Dieu. Je me propose cependant de les aller renouveler avant longtemps.

Dites, s'il vous plaît, au Père bibliothécaire que je n'ai pas perdu sa liste, et que j'espère lui envoyer au moins une partie des ouvrages qu'il a bien voulu me demander. Je vous prie de présenter mes respects au bon Père supérieur. Je recommande mon frère à ses prières et à celles de toute la communauté. Ne m'oubliez pas dans cette largesse. J'en ai plus besoin encore que mon frère, bien que je ne sois pas dans un passage si périlleux. M. Coquille est très heureux que vous vous souveniez de lui. Il est, comme moi et comme nos collaborateurs, de cœur avec vous.

1. Religieux bénédictin du monastère de Sainte-Marie de la Pierre-qui-vire. Cette lettre répondait à une invitation faite au nom de la communauté d'assister à l'érection d'un chemin de croix par Mgr Dufètre, évêque de Nevers.

Veuillez agréer, mon révérend Père, les sentiments dévoués et respectueux de votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLV

A M. X[1]

9 mars 1859.

Mon ami, il faut aimer la volonté de Dieu : elle est juste, elle est sage, et souverainement miséricordieuse. Tout est tendresse paternelle de la part de Dieu, occasion de mérite pour nous. Dans cette immense douleur, vous trouverez des grâces. Prochainement Dieu vous les fera sentir, si déjà vous ne les goûtez point.

Vous m'avez tracé le tableau de la mort de ma

1. Cette lettre et celle qui la suit ont été publiées par *l'Espérance du peuple*, journal de Nantes, avec cette note :

« Des plumes autorisées ont rendu à l'œuvre de Louis Veuillot l'hommage qu'il convenait. Nous n'avons donc point ici l'intention d'empiéter sur une tâche qui n'est pas la nôtre. Mais, ayant sous les yeux, en ce moment, plusieurs lettres adressées par l'éminent polémiste à des catholiques de notre ville, nous avons pensé que la publication de quelques-unes de ces lettres ne serait pas sans intérêt pour les lecteurs de ce journal.

« Nous avons choisi, parmi ces pages qui portent la griffe du maître, des lettres dont le caractère moins intime rend plus facile la production au grand jour. On y verra circuler cette sève chrétienne, débordante dans toutes les œuvres de l'éminent écrivain que l'Église et la France viennent de perdre. On jugera également si, malgré leur date ancienne, ces lignes émues ne contiennent pas des enseignements dont peuvent profiter les catholiques de l'heure actuelle. La première de ces lettres était adressée à un honorable médecin de notre ville, qui venait de perdre sa femme. »

femme : même maladie, mêmes tortures physiques, mêmes angoisses du cœur, même courage, même abandon céleste à la volonté de Dieu.

Elle me laissait cinq enfants ; trois l'ont suivie se tenant par la main. D'abord je me suis étonné de survivre, et ensuite j'ai appris qu'il n'y a point de mort. Non, il n'y a point de mort. Ces âmes saintes et innocentes reçoivent une commutation de la vie, et nous, par elles, un secours intarissable d'espérance et d'amour. Les dictames qui nous sauvent germent sur ces tombeaux sacrés.

Regardez au ciel, vous verrez votre chère défunte, comme on voit de la route, au retour, le visage de l'enfant à la fenêtre de la maison. Que faut-il de plus pour donner la force de gravir jusque-là?

Adieu, mon ami. Dites votre *Credo*, et attendez tranquille le jour de la résurrection. Je vous embrasse dans l'amour de Jésus-Christ, mort et ressuscité pour nous.

LOUIS VEUILLOT[1].

CLVI

A M. X.

Paris, janvier 1860.

MON CHER AMI,

J'ai reçu hier soir une lettre collective où j'ai vu

1. *L'Espérance* ajoute : « Ne dirait-on pas cette sublime paraphrase du *fiat voluntas tua* tombée de la plume d'un saint Augustin ou d'un saint François de Sales? »

votre nom; je vous prie de remercier pour moi ceux qui m'ont donné cette marque de sympathie sans que j'aie l'honneur de leur être personnellement connu[1].

Je suis bien fier de ces témoignages; ils me soutiendraient si j'étais tenté de faiblir. J'enverrai cette lettre à Rome, et j'espère que Mgr Fioramonti voudra bien exaucer la prière que je lui ferai de la mettre sous les yeux du Saint-Père.

Je ne vous dis rien de la situation. Il faut prier et demander à Dieu la grâce de n'être pas lâches. La grande maladie de notre temps est la lâcheté. Toutes les audaces viennent de là, et elles iront loin. On rêve le plus grand crime qui puisse menacer l'ordre social, et il s'accomplira sans que la société résiste. Qui ne résiste pas lorsqu'il s'agit de la cause de Dieu, est complice. Nous subirons d'effroyables hontes, et nous laisserons à nos enfants d'effroyables malheurs.

Adieu, mon ami. Prions les uns pour les autres.

Le temps vient où il n'y aura d'heureux que ceux qui voudront souffrir.

... Vous me demandez ce que les catholiques peuvent faire en ce moment? Leur œuvre de tous les jours : prier et attendre, et combattre pour la vérité. Nous n'avons point de chef civil ou laïque, parce que nous sommes, apres tout, dans une espèce de repos. Il faut sanctifier le repos et le rendre fécond

1. Cette lettre collective avait été adressée à Louis Veuillot au sujet d'un avertissement donné à *l'Univers* pour la reproduction d'un discours du Saint-Père au général de Goyon, commandant en chef des troupes françaises à Rome.

par les bonnes œuvres. C'est le temps des semailles et des petits travaux d'aménagement. Rien ne paraît; mais on verra plus tard que les enfants de Dieu ne sont pas restés oisifs, et l'ouvrage ou la moisson les trouveront préparés.

LOUIS VEUILLOT.

CLVII

A M. L'ABBÉ DELOR[1]

7 février 1860.

MON TRÈS CHER AMI,

J'ai cinq cents lettres à écrire, et cinq cents autres soucis qui ne me permettent pas de quitter Paris en ce moment. Je ne puis abandonner ce soin de mon pauvre pot-au-feu, qui est aussi le pot-au-feu des autres. Je revois la seconde édition très corrigée de *Çà et là*, le troisième volume des *Mélanges;* j'ai vingt autres besognes pressées, les unes pour l'Église, les autres pour mes pauvres chers collaborateurs, les autres pour moi. Taconet a besoin de mes conseils. Nous avons essayé de relever quelque chose : tout a été impossible. On ne veut pas. C'est une ruine absolue pour nous tous, effrayante pour quelques-uns.

Le journal valait 500 000 francs. Taconet perd plus de 200 000 francs sortis de sa poche, et qui n'y ren-

1. Cette lettre fut écrite après la suppression de l'*Univers* par décret impérial pour la publication de l'Encyclique *Nullis certe*. Cette suppression avait eu lieu le 30 janvier 1860.

treront jamais. Il voulait servir les abonnés, seul moyen d'acquitter sa dette; il ne le peut, et, d'après mon conseil, il leur fera faillite. Ils seront volés comme lui? C'est un principe auquel doivent tenir les journaux supprimés de la façon dont l'a été *l'Univers*. Quant aux rédacteurs, ils n'étaient pour rien dans la propriété : ils ne doivent rien, et ils n'ont rien. Voilà des carrières brisées, sans moyen d'en recommencer d'autres. Du Lac a plus de cinquante ans et des parents à soutenir. Eugène, réunissant toutes les ressources, a six mois devant lui. Rupert, rien; Coquille, rien. Moi, je puis aller tant que j'aurai de la santé et des yeux. J'ai vu le plus beau spectacle du monde. J'ai vu depuis deux mois tous ces hommes de cœur, constamment en présence de cette situation dans laquelle ils allaient tomber, ne pas hésiter un instant, être toujours prêts à faire tous les sacrifices, les faire vingt fois dans leur esprit, et enfin, au dernier moment, n'éprouver que la noble allégresse de faire retentir la parole du Saint-Père, au risque de perdre à la fois leur pain et, ce qu'ils considéraient davantage, leur liberté [1].

Que Monseigneur de Tulle se hâte donc. Il est le *seul* qui n'ait pas parlé. Tous ses amis en sont opprimés. S'il tarde, il restera le seul, car les moyens de police confisqueront son mandement à l'imprimerie ou à la poste.

1. Quelques jours plus tard, M. Taconet obtint l'autorisation d'acheter pour cinquante mille francs un journal appelé *la Voix de la Vérité*, qu'il put intituler *le Monde*, et qui servit les abonnés de *l'Univers*. Il y eut à ce sujet, de la part du gouvernement, des exigences qui seront racontées dans la Vie de Louis Veuillot.

On m'a beaucoup visité, beaucoup écrit; mais je n'ai reçu en tout jusqu'à présent que dix ou douze lettres d'évêques, dont deux étrangers. C'est peu, après le rapport de M. Billault; c'est peu pour vingt années de services couronnés d'une telle mort[1].

Adieu, mon très cher ami. Bien à vous en N. S.

LOUIS VEUILLOT.

CLVIII

A M. L'ABBÉ DELOR.

20 avril 1860.

MON TRÈS CHER AMI,

Ma situation n'est point du tout si douce que vous le croyez. Outre les soucis que m'a donnés la police, j'ai cent choses à faire. La queue de *l'Univers* est très longue. Je n'ai pas encore fini de répondre aux lettres de condoléance, malgré l'aide de ma sœur. De plus, il faut travailler pour vivre; et ma condition présente, d'ouvrier en chambre, m'oblige d'allonger mes journées. Sur douze mille francs de revenus que j'avais au 29 janvier 1860, l'Empereur m'a pris juste douze mille francs. Trouver une partie de cela chez les libraires, n'est pas une petite besogne, et que l'on puisse faire en causant avec les amis de Limoges. Je réimprime *les Libres Penseurs*, je refais *le Droit du*

1. Lorsque mon frère parlait ainsi, la suppression datait de sept jours seulement; il y eut d'autres lettres d'évêques. J'en parlerai dans sa Vie.

seigneur, je continue les *Mélanges*, je prépare autre chose. Tout cela exige ma présence à l'atelier, et je verrai du mois de mai ce qu'il en passera sous mes fenêtres. Dieu soit béni! j'ai des fenêtres. Mes yeux se reposent sur les premières feuilles du printemps, et je me lève quand j'entends la première chanson des oiseaux. Le bon Dieu a eu bien soin de moi.

J'ai enfin la lettre de Tulle. Que cela est au-dessus des idées et des langages de ce temps! Quelle poésie que la théologie! J'ai aussi une invitation pour Tulle. Jugez s'il faut que je sois attaché pour résister à cette voix qui m'appelle à Tulle par Limoges! Le mariage de votre nièce serait aussi une grande tentation. Il faut tenir ferme et rester dans les épreuves, comme le laboureur à son champ. Faites bien mes compliments à votre famille. J'aurais été fier et heureux de me trouver là dans un rang mixte, entre les amis et les parents.

Adieu, cher ami. Priez le bon Dieu pour moi et pour les miens. Je vous recommande tout particulièrement ma fille, qui fera sa première communion dans le courant de mai : autre raison pour ne point quitter Paris, et non moins forte

Tout à vous en N. S.

LOUIS VEUILLOT.

CLIX

A MADAME LA DUCHESSE DE LAVAL-MONTMORENCY[1].

Paris, 11 mai 1860.

MADAME LA DUCHESSE,

Les voyages, les affaires et la police ont si bien brouillé mon temps et mes papiers, que ce matin même je n'avais pas encore lu votre lettre du 13 février à l'occasion de la suppression de *l'Univers*. Je l'ai reçue, malgré sa date, comme une consolation nouvelle dans une douleur qui ne vieillit pas. Les choses que vous dites et le nom dont vous les signez sont des cordiaux puissants ; j'en ai toujours besoin. Quelle croix d'être réduit au silence devant tant d'iniquités ! L'horreur de ce système de persécution consiste en ceci, qu'il est du même coup le système d'escroquerie le plus perfectionné. Il ne permet pas même de s'exposer à le combattre. Je vis dans ma maison, je peux sortir, voyager, même faire des livres ; et en réalité je suis prisonnier et au secret. Je ne trouverais pas dans toute la France un journal ni un imprimeur pour publier deux mots qui valussent la peine d'être dits.

Mais, comme vous le remarquez, madame, se[2] démontrent d'elles-mêmes sous ce grand silence. Il n'y a que le trône qui puisse garantir la liberté, et il n'y a que la religion qui puisse garantir le trône ;

1. Née Constance de Maistre ; fille aînée du comte Joseph de Maistre.

2. Ici finit la première page, et Louis Veuillot, croyant avoir écrit un ou deux mots qui étaient dans sa pensée, commence la page suivante comme elle commence ici.

et il faut une vraie religion pour avoir un vrai trône, un vrai trône pour avoir une vraie liberté. L'élément de tout est donc à Rome : c'est pourquoi la Révolution y va, mais elle y trouvera Dieu. Je vous réponds qu'il y est. Je l'ai vu ; j'ai entendu sa parole. Beaucoup de gens ne le voient pas, même de ceux qui le fréquentent. Ses ressources paraissent si misérables, ou plutôt si nulles ; il se laisse tant outrager, et mépriser et trahir, que ces braves, tout en lui rendant hommage, croient bien que ce n'est pas lui. C'est lui-même, et il le fera connaître. Jamais il n'aura conduit les choses humaines par de plus petits moyens, j'entends de ceux qui lui sont propres et qu'il laisse voir : car, pour les autres, ceux qu'on accumule contre lui, ils sont immenses et sans nombre. Je compte sur ceux-là. Quand ces moyens contraires seront encore plus nombreux, plus décisifs, tout à fait invincibles, alors Dieu les fera siens et les emploiera, et une ère de triomphe colorera de gloire toutes ces misères et toutes ces ignominies de la nuit où nous sommes. Il retournera la tapisserie, et les ouvriers, qui ont travaillé à l'envers, verront ce qu'ils ont fait. Si je me trompe, alors c'est la mort qui s'approche, c'est une autre gloire, et Dieu n'a plus qu'à poser la couronne du martyre sur le corps mystique du Christ, maintenant formé pour la vie éternelle.

Je vous rends grâce, madame la duchesse, d'avoir voulu donner au pauvre *Univers* une marque de votre sympathie. C'était vraiment une œuvre de bons desirs et qui méritait sa noble fin.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLX

A M. L'ABBÉ CORBINI[1].

15 mai 1860.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Mes voyages et mes affaires m'ont empêché de répondre aussitôt que je l'aurais voulu à la bonne lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 2 février, à l'occasion de la suppression de *l'Univers ;* mais le temps ne peut rien contre ma reconnaissance, et je ne veux pas qu'un acte de sympathie si aimable et si chaleureux demeure sans remerciement. Je n'en suis pas moins touché aujourd'hui que dans le moment même, et je ne compte pas moins non plus sur la bienveillance avec laquelle vous m'encouragez, si je puis un jour recommencer.

Recommencer n'est pas facile : j'ai pu m'en convaincre. Je suis à terre et garrotté. Mais la conscience qui s'appuie en Dieu, est plus forte à la longue que tous les liens faits de main d'homme, et mon consentement manquera toujours au fait qui me terrasse en ce moment. S'il est définitif, c'est que Dieu le veut; et Dieu, qui m'a donné la paix dans le combat,

1. M. l'abbé Corbini, aujourd'hui curé de Pauillac, était alors vicaire de Saint-Louis, à Bordeaux.

ne me la refusera pas dans la défaite. Que son saint nom soit béni, et qu'il rende à ceux qui, comme vous, m'ont assisté, la joie pure et profonde dont leur sympathie a rempli mon cœur. Je vous prie, Monsieur l'abbé, de communiquer l'expression de ces sentiments aux personnes qui ont voulu se joindre à vous pour me tendre la main.

Votre reconnaissant et dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXI

A M. RAYMOND BRUCKER[1].

Paris, 29 novembre.

Mon pauvre Brucker, je vous donne la main de bien bon cœur, et je ne suis fâché que d'une chose : c'est qu'il n'y ait rien dedans. Je suis absolument sans ressources présentement, parce que vous n'êtes pas la seule fissure par laquelle s'écoulent mes minces économies. De là venait le nuage que vous avez remarqué; mais j'ai eu tort de le laisser voir ou de ne pas vous en donner l'explication. Pardonnez moi cette inadvertance. C'est bien assez de ne pas secourir Jésus-Christ, sans l'affliger par la manière. N'y songez plus, je vous en prie, et que cela ne vous gêne

1. Mon frère secourait dès lors presque régulièrement Brucker. Celui-ci était venu avant terme, espérant une *avance*. Louis, n'ayant rien à lui donner, l'avait accueilli avec embarras. Brucker s'en était aperçu, et s'en plaignait : de là cette lettre.

jamais quand vous serez dans le cas de me demander quelque chose. Moi, je songerai, d'ailleurs, à vous prévenir.

Votre ami,

LOUIS VEUILLOT.

CLXII

A M. L'ABBÉ POMMIER[1].

9 mars 1862.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Vous choisissez admirablement les tabatières, mais vous y mettez une poudre d'encens qui monterait trop à la tête. Heureusement que le pauvre auteur du *Parfum de Rome* est protégé par des sifflets qui dissipent suffisamment cette douce et dangereuse vapeur. Les sifflets emportent l'admiration; ils laissent l'amitié, qui est un trésor, et tout est pour le mieux.

Je vous envoie la photographie que vous voulez bien désirer. Vos ouvriers font de plus jolies choses avec le bois que le soleil n'en peut faire avec mon triste visage. Priez Dieu que je sois transfiguré.

Et croyez bien que votre amitié m'est précieuse, et que, quand je voudrai une tabatière, j'aurai soin de m'adresser à vous.

1. M. l'abbé Pommier, du diocèse de Saint-Claude, avait, sur l'invitation de Mgr Fillion, offert une tabatière en buis à Louis Veuillot, et dans la tabatière il avait glissé un petit billet.

Votre très humble et tout dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXIII

A M. L'ABBÉ CORBINI, CURÉ DE PAUILLAC[1].

Époisses, 5 janvier 1863.

MON EXCELLENT AMI,

Je sais que ma sœur vous a remercié de vos gracieuses étrennes; mais, si c'est assez pour vous, ce n'est

1. Pour bien saisir toute cette lettre, il faut lire d'abord cette page des *Historiettes et Fantaisies :*

« Un joaillier sait sertir les pierreries, un Bordelais sait monter ses vins : la monture, c'est le repas. Un repas bordelais s'organise en vue de boire : les mets doivent faire valoir les vins.

« J'ai été invité, moi indigne, à un de ces festins de vins, chez un homme aimable et excellent, mon ancien voisin de chalet à Arcachon.

« Je compare les bonnes gens que l'on rencontre en ce monde à ces fontaines et à ces ombrages que la Providence a placés sur la route des voyageurs. Celui-ci était un ombrage de pampres et une fontaine de vin, mais quel vin ! Il nous présenta douze bouteilles. Chacune avait son nom, son caractère, sa date, à rendre envieux Boucingaut. — *Boucingaut n'en eut point de pareille !* Contre ce corps d'armée, nous n'étions que douze convives, et, de ces douze, la grosse moitié ne valait rien. Un médecin savant et modeste, un économiste pensif et attaché à ses statistiques, deux femmes, deux enfants et moi, nous composions cette moitié misérable, ces non-valeurs. De plus, c'était vendredi, et le repas était en maigre, circonstance malheureuse, on disait même fatale et cruelle. Il fallut boire sur le homard ce qui se boit sur le rôti, et arroser je ne sais quel légume d'un liquide précieux que les virtuoses étendent sur champignons gras. Néanmoins, les douze bouteilles furent débouchées, elles y passèrent. Quel meurtre ! Je ne puis penser sans regret que j'en ai pris ma part, que mes lèvres ignorantes ont effleuré douze grands verres de vin. Et, s'il faut parler franc, qui m'eût donné un verre de cidre, m'eût fait plaisir. »

pas assez pour moi, et je ne veux pas que les distractions du voyage m'ôtent les satisfactions de l'amitié. Merci donc, et soyez sans inquiétude sur l'estime et la révérence qui ont accueilli ces grands bouchons. Le cidre dont il a été question, n'a passé que pour l'effet littéraire. Je sais toute la différence qu'il faut faire entre le jus du pommier et le sang de la vigne. Je connais trop mon Écriture sainte, et je suis trop orthodoxe pour me laisser choir dans l'hérésie des Normands !

Je vous écris d'une maison littéraire par excellence, à deux pas de la chambre qu'occupait Mme de Sévigné ; j'ai ses *Lettres* sur ma table, je me chauffe à un bon feu de bois, et de ma fenêtre je vois des arbres verts et des pelouses vertes. Je jouis vivement de tout cela, et il en résulte que je suis un clérical assez content du sort, malgré tout le macadam qu'on fait jaillir sur Déodat [1]. Ils sont bien simples, ces pauvres gens d'esprit qui croient que la peine qu'ils peuvent me faire, ne consiste pas uniquement dans la douloureuse pitié que je ressens pour eux !

Adieu, mon excellent ami. Priez pour votre tout dévoué en N.-S,

LOUIS VEUILLOT.

---

1. Allusion à un personnage de la pièce de M. Émile Augier, *le Fils de Giboyer*, dans lequel cet écrivain de cour voulant payer les gracieusetés impériales, prétendait montrer Louis Veuillot, dont l'Empire avait confisqué le journal.

CLXIV

A M. NADAR[1].

22 septembre 1864.

Mon cher ami, j'ai simplement traversé Paris, et je suis venu tout courant ici pour faire dormir une de mes filles que la mer a un peu fatiguée. Si j'avais eu plus de temps sur les bords du grand fleuve qui a l'honneur de laver les pieds de la cour impériale, je n'aurais pas manqué d'aller vous serrer la main, et j'aurais pris le temps si j'avais eu l'esprit de penser qu'il faut vous saisir pendant que vous êtes à terre. J'ai appris morceaux par morceaux votre juste triomphe sur les Godard et le succès de l'histoire du *Géant*.

J'ai joui de tout cela. J'admire pourtant ces Godard, qui avaient conçu l'audacieuse pensée de vous transformer en ver à soie, mais c'est vous qui les avez mis dans le cocon. Je me réserve de lire l'histoire du *Géant* lorsqu'elle sera en volume, et j'espère que vous aurez fait droit à ma requête en faveur du pauvre Moigno. J'ai appris aussi que vous allez partir, et c'est pourquoi je vous écris. Sachez que mes vœux, nos vœux vous suivent. Bon voyage et bon retour. Nous prions Dieu de vous traiter selon votre cœur et non selon votre esprit. Mon pauvre cher Nadar, vous

1. Cette lettre a été publiée dès 1864 par M. Nadar. Elle lui avait été écrite à propos de ses essais de navigation aérienne. A cette époque Louis Veuillot voyait assez souvent M. Nadar qu'il croyait disposé à devenir chrétien.

êtes un bon et loyal garçon, qui jouez trop à vous casser le cou pour ne pas paraître destiné à mourir de vieillesse, bien tranquillement, sur de bons matelas. J'espère que Dieu ne prendra pas garde à vos blagues sans fiel, et, patient comme un bon père envers un garnement de bon cœur, se contentera de vous donner des chiquenaudes clémentes. Pourtant il ne faut pas s'y fier. Dieu vous a bien traité; vous ne lui avez pas rendu la pareille, et vous trouveriez bien ingrat quiconque agirait envers un bienfaiteur terrestre comme vous agissez envers Celui qui vous a donné votre solide cuirasse, votre brave cœur, votre claire intelligence, votre excellente femme, votre enfant, vos amis et même votre ballon, sans parler de beaucoup d'autres choses. C'est pourquoi, mon cher Nadar, quand vous serez en l'air, si vous croyez que vous êtes en train de descendre trop vite, hâtez-vous de jeter l'ancre en haut.... Criez vers *Celui qui est*. C'est lui qui sauve même lorsqu'il laisse tomber. Dans un seul cri, il y a la foi, le repentir, l'amour. Il entend et il est père.

Adieu, mon cher ami, dans l'espérance de vous revoir, et de vous embrasser. Je serre la main de votre chère Huguenote, que j'aime et que je plains de tout mon cœur.

LOUIS VEUILLOT.

CLXV

A M. PRÉVOST-PARADOL[1].

Novembre 1865.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser la nouvelle édition d'un ouvrage qui devait être exclusivement littéraire, mais dans lequel les circonstances présentes ont fait entrer, sans que je l'aie voulu et sans que je m'en sois défendu, beaucoup plus de politique que n'en comportait mon premier dessein.

Si vous parcourez ces deux volumes, vous y trouverez, en plus d'un endroit, ma réponse aux observations bienveillantes et injustes que vous avez faites récemment à mon sujet. Vous me félicitiez de mon « retour aux idées de liberté ». Je ne crois pas m'être séparé jamais de ces idées-là.

Je n'ai jamais été aussi perverti que vous le croyez; je ne suis pas et je ne pense pas être jamais aussi converti que vous l'entendez. J'aime la liberté dans toute la mesure où un catholique le peut, et cela va très loin; mais j'aime aussi beaucoup l'autorité, je l'aime autant qu'un catholique le doit, et nous serions encore adversaires, si je n'appartenais aux idées que la force de ce temps-ci a résolu de supprimer absolument.

Le dissentiment entre nous, dissentiment irrémé-

1. Cette lettre a été publiée dans le journal *le Temps* par M. Claretie, qui a déclaré la tenir de M. Ludovic Halévy.

diable, j'en ai peur, ce n'est pas que vous aimiez la liberté et que je ne l'aime point, ni que j'aime l'autorité et que vous ne l'aimiez point : c'est que nous avons une conception différente de ces choses. A cause de cela, nous subissons les mêmes terribles mécomptes.

La liberté vous broiera la main, comme l'autorité me l'a coupée; et le pire, il faudra plus de temps que nous n'en avons, vous et moi, pour que ces mécomptes nous mettent d'accord. Le monde a perdu le secret de faire une même chose de la liberté et de l'autorité. Ce secret était à Rome. On va l'ensevelir dans de telles ruines, que le genre humain sera heureux s'il suffit de quelques siècles pour le tirer de ce tombeau.

Je vous prie de me croire, Monsieur, votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXVI

A MADAME R.[1].

Paris, 4 octobre 1865.

MADAME ET TRÈS CHÈRE AMIE,

Je me garderai bien de toucher à votre livre; et, si vous m'en croyez, vous-même n'y toucherez pas. Le

1. Madame R., auteur d'*Une Chrétienne à Rome*, ayant été sollicitée par Louis Veuillot de donner une deuxième édition de ce livre, lui avait demandé de vouloir bien le corriger et y faire une préface.

public prononce qu'il est bon; il s'y connaît : acceptons le jugement. J'avais prévu ce succès, sans le croire si rapide. Saint Pierre vous a donné un coup d'épaule : des coups de plume seraient superflus. Du reste, je n'en vois pas la place. Oter une négligence par-ci par-là, serait souvent ôter une fleur. Dans les jardins bien arrangés, les fleurs doivent garder l'alignement : c'est pour cela qu'on s'y ennuie. Vous en avez qui allongent la tête sur le sentier, d'autres qui poussent au beau milieu du sentier : horrible désordre ! mais il plaît. Laissez tout cela. Laissez les fleurs où elles ont voulu venir, et ne prenez pas de lunettes bleues pour voiler l'éclat de vos yeux vers le ciel.

Quant à la préface, pourquoi voulez-vous prendre des béquilles, puisque vous marchez si bien toute seule? et quel avantage verriez-vous à ce que l'on supposât que je suis le principal auteur de votre livre?

Je n'ai qu'une chose à faire : c'est un petit compte rendu dans quelque journal. Je le ferai dès que j'aurai un peu de temps, pour saluer la seconde édition. En ce moment, je suis noyé dans l'encre d'imprimerie, et il faut ouvrir le robinet de l'autre encre, l'économie domestique exigeant impérieusement qu'un volume manuscrit soit livré vers le jour des Morts. Oh! que vous êtes heureuse d'être dans l'art sans toucher au métier! Vous avez épousé l'ange, et moi la cuisinière.

Adieu, Madame. Ayez toujours de l'amitié pour moi. C'est aujourd'hui que je me montre juge sévère et ami délicat. Dites à votre cher mari que je l'aime autant que vous, c'est-à-dire, autant que je vous aime :

il est clair que personne ne peut prétendre à l'aimer autant que vous l'aimez.

LOUIS VEUILLOT.

CLXVII

A M. ANDRÉ LAFON.

Paris, 24 mai 1866.

MON BIEN CHER ANDRÉ,

Quoique fort occupé en ce moment, je ne veux pas laisser partir l'heureuse Marie[1] sans lui donner un mot pour toi. Il me semble que je dois arriver avec les autres, et que quelque chose manquerait au paquet des lettres de la famille, s'il n'y en avait pas une du plus vieil ami de la maison.

Je sais comme tu as bien pris ton noble et saint métier. J'en suis aussi heureux que ton père lui-même ; je t'en félicite du même cœur. Je ne t'exhorte pas à persévérer, mon brave garçon : tu n'en as pas besoin. Tu iras jusqu'au sang, jusqu'à la mort. Tu as pris les armes comme les cardinaux reçoivent la pourpre, pour ne pas reculer. Il y aura bien quelques ennuis; mais qu'importe? Nous ne recevons pas le baptême pour notre plaisir, et tu ne t'es pas engagé dans cette milice pour dormir sur les roses. Souviens-toi du caillou dans le soulier. On va au ciel avec un caillou dans le soulier. Le petit sacrifice de

1. Mlle Marie Lafon, sœur d'André; elle allait à Rome, où son frère servait dans les zouaves pontificaux.

tous les instants, l'obscur petit sacrifice des petites joies et des petites aises de ce monde, est le plus grand de tous les sacrifices, lorsqu'il est soutenu et renouvelé avec un plein consentement du cœur. C'est là le dernier comble de la grandeur humaine. Notre-Seigneur nous en a donné la leçon et l'exemple en montant au Calvaire par le plus long, à pied, pieds nus, par le soleil, par la poussière, par les ronces et par les cailloux. Le monde ne vit que de la vertu des humbles et des obscurs qui s'immolent ainsi. Il y a la même différence entre ces petits et les éclatants, qu'entre le fantassin, qui est la force de l'armée, et le grand gaillard emplumé qui conduit la musique. Ainsi, remercie le bon Dieu qui t'a fait soldat, et loue-le dans le fond de ton cœur de ne t'avoir fait que soldat; ce qui, d'ailleurs, ne t'empêchera nullement de devenir capitaine, s'il le juge à propos. Mais, comme l'essentiel est d'être bon soldat, tu seras alors d'autant meilleur capitaine que tu auras été plus humble soldat. Que je voudrais être à ta place, mon cher André! et que je donnerais avec plaisir mon papier et mes plumes pour un bon mousquet, que je manœuvrerais au commandement de ton caporal! Je ne vois rien de préférable à ton sort présent. Tu donnes ta jeunesse, tu offres ta vie pour l'Église, c'est-à-dire, pour ton Dieu, pour ta mère, pour ton père et tes frères, pour tout le genre humain. Rien de plus n'est possible, suivant la parole même de Notre-Seigneur. Tes parents et amis sont fiers de toi. Ta mère suivant la chair se réjouit, parce qu'elle a mis un homme au monde; ton brave père s'encourage à tra-

vailler en regardant ton portrait et celui de ton frère le bénédictin, toujours placés sous ses yeux. Tu es la consolation et le juste orgueil de ces bons et grands cœurs; et, pour ta part, conservant l'humilité chrétienne et accroissant en ton âme la grâce du Christ, tu donnes au monde l'exemple dont il a le plus besoin. Quand tu sauras mieux ce que c'est que la vie, cher enfant, et quand tu verras quel usage la plupart des hommes ont fait de ces belles années que tu as le privilège d'offrir à Dieu, combien tu te réjouiras des petites amertumes que tu peux avoir à subir maintenant! Tu trouveras qu'il n'y en a pas eu assez. Adieu. Je t'embrasse. Salue pour moi notre ami Guillemin et les autres que je connais. Prie pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

CLXVIII

A M. L'ABBÉ POMMIER[1].

Plombières, 25 juin 1866.

Oui, Monsieur le vicaire, je me souviens de « l'effronterie » de la tabatière de Saint-Claude, qui m'a fait grand plaisir. Non, Monsieur le curé, je n'ai pas

1. Voici sur cette lettre une note de M. l'abbé Pommier : « J'étais curé et je venais de lire *l'Illusion libérale*. Un docteur en théologie, avec qui je m'entretenais de cet ouvrage, prétendait qu'il était exagéré, et qu'à cause de cela il ne portait pas. Je voulus soumettre ce jugement à l'auteur; et évoquant, pour entrer en matière, le souvenir de la tabatière (offerte en 1862, lettre CLXIII), je lui demandai si vraiment il avait exagéré les choses. »

chargé le portrait général du catholique libéral. Sans doute, tous ne parlent pas ainsi, et même tous ne savent pas et ne veulent pas penser ainsi, mais tous y vont, et peu sont de force à s'arrêter sur le chemin. Si j'avais fait une galerie, j'aurais marqué les physionomies diverses; mais à quoi bon? On juge l'arbre à ses fruits, et la doctrine à ses conclusions. La conclusion libérale est la rupture. Les négociations n'y font rien, et témoignent seulement, lorsqu'elles sont sincères, que la foi n'est pas morte et que l'espoir n'est pas perdu. Ce mélange de foi et de révolte ou de désobéissance est ce qui constitue le sectaire. Il ne dit pas tout ce qu'il pense, et parfois ne fait pas tout ce qu'il dit, mais il fait voir où il va. Je ne sais si *le Correspondant* s'est reconnu. Il a gardé le silence. Je crois qu'il eût réclamé, s'il l'avait pu faire sans se rétracter ou sans se compromettre. Quant aux docteurs en théologie qui disent que l'écrit ne porte pas, cela dépend des docteurs et de la théologie : à Rome, on a trouvé que la chose portait.

Je suis quasi malade à Plombières, et je ne peux guère vous écrire plus longuement. Cette lettre même est lourde pour un homme aussi mouillé que je le suis en ce moment. Mais vous avez porté au cœur, et je réponds. Croyez que je suis bien touché et bien fier de vos sympathies.

Votre très respectueux serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXIX

A M. HENRI PARROT[1].

Époisses, le 19 décembre 1866.

Mon cher Henri,

Pardonne-moi de te répondre si tard. J'en ai gémi véritablement, en pensant que mon silence pouvait te donner quelques doutes sur ma vieille amitié. Mais le livre que je viens de publier m'a entraîné dans un torrent de correspondances et de travaux, dont je n'ai pu encore me dégager après un mois. J'ai fui à la campagne, dans l'espoir d'y trouver un peu de loisir; je n'ai pu éviter que les visites, et encore! les lettres et les journaux m'ont suivi. J'en aurais eu raison en été; mes yeux se laissent terrasser en hiver, car je ne peux ni lire ni écrire à la *chandelle*. Où est le temps où une chandelle et moi nous passions la nuit en si bon accord? Enfin, mon vieux, me voici, et, tu n'en doutes pas, toujours le même quant au fond. Je n'ai rien oublié, rien n'est fané, et la Couture[2] n'est nullement à trente ans de moi. J'ai amèrement regretté d'avoir perdu ta dernière visite. Si tu m'avais laissé ton adresse, tu aurais trouvé mon nom ou ma personne en rentrant au logis.

1. Cette lettre a été publiée par *l'Écho de la Dordogne*. M. Parrot est l'ami de Périgueux dont il est plusieurs fois parlé dans les lettres de 1838.

2. Maison de campagne de la famille Parrot.

Envoie-moi ton fils, je l'embrasserai en oncle. Je partirai d'ici le surlendemain de Noël, et je serai à Paris le même jour. Que ton garçon vienne chercher ses étrennes! Dis-lui qu'il me trouvera toujours de onze heures à midi; et si le moment ne lui est pas commode, à cause de ses cours, alors, qu'il me prévienne, et je l'attendrai. Je tâcherai de lui donner le goût de revenir. Je serais bien heureux, mon cher ami, si je pouvais lui être de quelque utilité; et ce serait déjà une chose qui aurait son importance, de lui apprendre à n'avoir pas peur des hommes qui ont fait leur devoir, ou de lui montrer que cette espèce d'hommes peuvent conserver une certaine joie et une âme assez tranquille au milieu des clameurs qui s'irritent contre eux.

Je suis en ce moment au grand vent, comme tu peux t'en apercevoir; mais j'y suis fait, et je sais que cela tombe et n'emporte pas un cheveu. Je me sens même disposé à dénouer ou à crever de nouveau l'outre, lorsque, s'étant dégonflée, elle recommencera de se remplir. Ce n'est pas que j'en aime le bruit; et ces fureurs enragées et stupides contre la vérité ne peuvent se donner cours sans que j'en éprouve beaucoup de dégoût et beaucoup de tristesse; mais il importe que la vérité soit dite, et non pas que je ne sois point attristé.

A ce propos, je remarque, dans les journaux qui m'injurient, beaucoup d'allusions à mes anciens feuilletons du *Mémorial*. On dit très volontiers qu'ils sont impies, immoraux, même obscènes. Je n'en crois rien; mais j'ai grand'peine à prouver le con-

traire, ne pouvant me procurer toutes ces jeunes sottises. Connaîtrais-tu dans le département une collection du *Mémorial* que l'on voulût me vendre ou me prêter? Je crois que je me déciderais volontiers à publier moi-même ces *Juvenilia*. J'aurais fort à braver les jugements des gens de goût, car la littérature n'en doit pas être brillante; mais ce serait la meilleure manière d'en finir avec les calomnies d'un autre ordre, auxquelles je dois faire plus d'attention. J'ai affaire à de telles haines et à de tels esprits, que je dois craindre qu'on ne finisse par me fabriquer des œuvres ou des fragments qu'il ne convient pas que je me laisse placer sur le dos. Plus je vis, plus je sens la nécessité de compter avec la stupidité humaine. Pour l'honneur de la cause que je sers, je ne voudrais rien laisser à la calomnie de ce que je lui peux ôter.

Adieu, mon cher Henri. Envoie-moi ton fils, et, lorsque tu reviendras, fais en sorte que je puisse t'embrasser.

Ton vieil ami,

LOUIS VEUILLOT.

CLXX

A M. THÉOPHILE O.[1].

Paris, 3 novembre 1867.

MONSIEUR,

On part toujours, et je crois qu'il faut toujours partir, sans trop s'inquiéter de ce qui adviendra. Il est possible qu'on ne soit d'aucune utilité à Rome, mais certainement cet élan est d'une grande utilité *ici*. Il prouve au moins qu'on ne veut pas se laisser faire, que la France a du sang à donner, et que, si l'on y rencontre tant d'apostats, il y aura aussi des martyrs, dont le sang pèsera davantage.

Je vous engage donc à ne pas calculer et à vous mettre généreusement en route. Dieu vous tiendra compte de ce voyage, ne servît-il à rien pour le moment. Vous ne le ferez pas sans prier : la prière arrache à la miséricorde de Dieu les miracles de pardon que sa justice voudrait retenir. Je suis heureux que vous me fassiez l'honneur de m'accorder vos sympathies. Priez aussi pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

---

1. M. Théophile O. avait écrit à mon frère pour lui demander s'il était temps encore de s'engager dans les zouaves pontificaux. Il reçut cette réponse.

CLXXI

A M. H. DE VILLEMESSANT[1].

28 ma 1867.

Est-ce vrai, Monsieur, que vous méditez de prendre des actions de *l'Univers?* Je vous assure que plusieurs choses m'étonneraient davantage. Vous êtes de ces incendiaires, très nombreux dans les civilisations décousues, qui ne veulent pas opérer trop loin des pompiers. Ils accordent cette satisfaction à leur conscience, et ils mettent le feu, et ça brûle. Devenez donc mon actionnaire; je pomperai sur vous et vous serez mouillé, mais vous aurez toujours le plaisir de voir flamber vos actions.

Ceci entendu, hâtez-vous, s'il vous plaît. Le moment approche de constituer la Société qui deviendra propriétaire du journal. Vous vous trouverez là « en bonne compagnie ». Ce n'est pas une manière de parler.

Cette sorte exquise de bonne compagnie ayant peu l'usage de nos mécanismes, il me plairait fort de vous y introduire, comme le contrôleur le plus expert de toutes les dépenses auxquelles la mise en train et l'exploitation d'un journal peuvent donner lieu. Je ne serai pas fâché de vous montrer comment nous

1. Cette lettre a été publiée en partie par *le Clairon*, qui n'en a pas nommé le destinataire; elle était adressée à M. de Villemessant, qui avait fait exprimer à Louis Veuillot le désir d'être actionnaire de *l'Univers*. Elle avait paru dès 1868 dans *le Figaro*. Je la donne intégralement.

faisons les choses, et votre présence me soulagera un peu du déplaisir que j'ai d'avoir à conduire une affaire en même temps qu'à présider une rédaction[1].

M. Jouvin vous a-t-il parlé d'un jeune garçon qui me prie de le recommander à vous? Il se sent, hélas! après en avoir essayé, plus fait pour votre bâtiment que pour le mien. Il a quelque lecture, de la vivacité dans l'esprit, de l'élégance dans la main; il a aussi fort grand appétit, par des raisons trop légitimes. Mais je pourrais satisfaire son appétit, qu'il ne me resterait pas. Pour me rester, il faut une âme de héros; ce n'est pas encore son fait. Il est oiseau, et c'est chez vous que l'on gazouille.

Puisqu'il me quitte, prenez-le. Il en vaut d'autres, et je l'aime mieux chez vous qu'ailleurs. Les écarts ne manquent pas, mais pourtant on y va moins de travers. Pauvre petit! Vous devriez ne le faire servir que sous le masque, jusqu'à l'âge de raison du gendelettre, vers quarante ans.

Je suis, Monsieur l'actionnaire[2], votre très humble et très obligé serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

---

1. Cette lettre dans *le Clairon* s'arrêtait ici.

2. M. de Villemessant ne devint pas actionnaire de *l'Univers*. Il se déclara prêt à verser les fonds; mais Louis Veuillot, après réflexion, ne se pressa point de les faire prendre, et décida ensuite qu'il ne les prendrait pas.

Le jeune écrivain que mon frère recommandait à M. de Villemessant, s'est fait depuis lors, par son talent, sa tenue et sa droiture, une place distinguée dans la presse.

CLXXII

A M. DE VILLEMESSANT[1]

18 octobre 1868.

Vous vous méprenez un peu, Monsieur, sur la portée de la lettre que je vous écrivis le 28 mars 1867, il n'y a pas loin de deux ans. Ce que je pensais alors du *Figaro* s'y trouve assez exprimé pour la circonstance, et ne diffère pas tant de ce que j'en pense aujourd'hui. Dans le genre que vous exploitez, avec un succès que j'ai toujours reconnu, *le Figaro* de 1867 était à peu près ce que je trouvais de moins mauvais; il est devenu à peu près ce qu'il y a de pire. Mes sentiments ont suivi son progrès, et vous en avez eu la note. Ils étaient nés, ils se sont fortifiés, ils ont rapidement atteint toute leur croissance; mais cela ne fait pas ce que l'on peut appeler un changement.

Vous donnez à mon opinion actuelle sur vous personnellement une interprétation que je récuse. Je n'ai point écrit que vous fussiez un « idiot qui ne sait pas rédiger un journal et que ses rédacteurs mènent par le nez ». Ces expressions sont purement de vous, et traduisent imparfaitement mes observations sur le rôle que vous jouez dans la presse.

1. En 1868, M. de Villemessant, ayant été repris par *l'Univers* au sujet du *Figaro*, publia la lettre qui précède, afin d'établir, disait-il, que M. Louis Veuillot avait autrefois pensé quelque bien de lui. Cette réponse lui fut adressé par la voie de *l'Univers*.

Je vous trouve, au contraire, fort entendu, — en matière de *Figaro*.

J'ai pu croire que vos rédacteurs violentaient les sentiments catholiques et monarchiques dont vous vous dites orné en dedans. La première visite dont vous m'avez favorisé (visite que je vous dois), m'était faite à dessein d'obtenir quelque bout de recommandation pour je ne sais quel grand journal qui devait être imprimé sur calicot, et dont la mère pourrait permettre la lecture à sa fille. Je lâchai la recommandation, aussi chiche que possible, mais avec une certaine confiance au bon fonds que vous m'aviez fait entrevoir. Nous autres Orgons, nous y sommes toujours pris. Je suis désabusé.

Vous avez demandé une action de l'*Univers;* on vous l'a donnée. Je vous ai témoigné le désir de la reprendre; vous avez bien voulu la rendre. Ce sont d'excellents procédés; mais, si vous en concluez que je vous souscrirais, moi, des actions à quelque nouveau journal sur calicot, à un *Figaro des familles*, non, je ne le ferais pas.

Je viens au jeune garçon que je vous ai recommandé « si chaleureusement ». Vous le maltraitez fort. Il a trempé, dites-vous, dans *l'Inflexible*[1]. Je ne l'avais pas envoyé là, et je conçois votre colère. Cependant, il faut vous avouer que ce serpent mal réchauffé ne me paraît pas avoir tant descendu. Je n'ai point approuvé *l'Inflexible*, j'ai même applaudi à son châtiment[2]. Je crois avoir le droit de blâmer les excès

1. Une feuille boulevardière qui attaquait violemment les figaristes.
2. Un franc d'amende, si nos souvenirs ne nous trompent pas.

qu'il a commis envers vous, comme je blâme ceux que vous avez commis envers lui, et qui ont également reçu une punition équitable. Mais enfin, je vous trouve bien prude au sujet des rédacteurs de *l'Inflexible*, quels qu'ils soient. Ce qu'ils ont fait contre vous, vous le faites avec plus de prudence et beaucoup plus de profit contre la religion, contre la société et contre tout le monde. En matière de presse, vous ne pouvez vous plaindre d'aucune liberté ni d'aucun abus.

Je ne terminerai pas sans vous donner un avis opportun et conciliant. Vous vous aventurez en me prêtant vos *mots*. Je désire que vous ne continuiez pas. Votre esprit est bon pour vous; si vous le placez sous mon nom, cela devient diffamatoire. Je me plaindrais, et vous attraperiez un chevron de plus, dont vous n'avez pas besoin.

Vivez heureux [1].

LOUIS VEUILLOT.

---

1. M. de Villemessant ne sut pas se le tenir pour dit; il répliqua que si M. Louis Veuillot lui devait encore ses visites, il lui devait en revanche, lui, Villemessant, des réponses à plusieurs lettres.

« M. de Villemessant », dit Louis Veuillot, « ne me doit rien du tout, sauf un peu de reconnaissance pour la confiance que je lui ai montrée au sujet de son journal sur calicot. Quant à mes lettres, elles ne demandaient pas de réponse : c'est pourquoi il en a reçu plus d'une. Je n'ai jamais ignoré que le talent de M. de Villemessant est de faire des courses, et non pas des lettres. »

CLXXIII

A M. NOËL LE MIRE[1]

Paris, mai 1867.

Cher Monsieur,

Voilà bien huit ou dix jours que je veux vous écrire, et que j'en suis empêché par la multitude des affaires. D'ailleurs, je vous croyais enfin servi. J'apprends que vous ne l'êtes pas. Je ne puis que vous demander de nous pardonner, faute de temps pour vous faire la longue histoire de nos malheurs. Nous sommes tombés dans les mains de la trahison, et, ce qui est pire, dans celles de l'ineptie. Depuis les premiers numéros du journal, les réclamations ont commencé d'arriver tous les jours par centaines et de plus en plus irritées. Il a fallu du temps pour trouver la source du mal. Lorsque nous l'avons enfin découverte, il a fallu du temps pour la corriger; lorsque nous pensions l'avoir corrigée, les réclamations ont continué. Une autre source s'est révélée. Par paresse, par bêtise, par méchanceté pure même, nos employés ne faisaient pas ce qu'il fallait, ce qu'on leur indiquait. Que vous dirai-je? Le Saint-Père et nos amis et patrons de Rome n'ont été servis qu'au bout de vingt jours.

D'autres, comme vous, recevaient un exemplaire de temps en temps. Enfin le désordre a été tel, qu'il a

1. Cette lettre a été publiée par *la Décentralisation*. M. Noël Le Mire, actionnaire et abonné de *l'Univers*, avait signalé à Louis Veuillot le mauvais service du journal.

fallu refaire plus de la moitié du travail, d'ailleurs assez compliqué, qu'exige la mise à la poste d'un journal, et qu'il faudra mettre dehors à peu près toute l'administration; mais on ne peut s'en payer le plaisir tout d'un coup, cette cuisine étant, hélas! de celles qu'on ne pourrait absolument faire soi-même. Et, pour dernier trait, un gredin qui a été l'une des principales causes du mal et que nous avions tous les droits d'envoyer en police correctionnelle, ayant été expulsé sans avis préalable, nous a fait condamner à lui payer une indemnité.

Après cela, il est certain que j'aurais dû vous écrire : c'était un devoir particulier dans ce désastre. Je l'ai voulu faire. Mais il y a aussi le journal à faire tous les jours. Nous n'avons pas encore ces utiles cartons remplis d'*en-cas*, et le tonneau des Danaïdes est toujours défoncé. On remet, on remet, on oublie. J'en ai un regret des plus vifs. Vous, l'un des premiers parmi les Lyonnais, qui furent les premiers de tous! Il faut, cher Monsieur, que vous me pardonniez, car je ne me pardonnerais pas! Quand j'aurai l'honneur de vous voir, ce qui sera peut-être bientôt, je vous raconterai notre douloureuse histoire, et non seulement vous me pardonnerez, mais vous me plaindrez. Je compte aller à Rome pour faire la correspondance au moment des fêtes.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre très dévoué et obligé serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXIV.

A M. L'ABBÉ V. GUERBER, CURÉ DE HAGUENAU[1].

Janvier 1860

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous remercie en toute hâte, mais de tout mon cœur. Votre excellent petit traité de pédagogie appliquée est venu à propos et a fait merveille. La preuve en est dans les injures par lesquelles on nous répond. Je connais ce signe ! La vérité n'en fera pas moins son chemin, et nous devra de se maintenir, sur ce chapitre, encore quelque temps dans quelques maisons. Ah! s'il y avait le peu d'hommes de cœur qu'il faudrait pour parler franc, comme les principes se raffermiraient vite, et le reste avec eux ! Mais *on veut périr*, et ce mal est sans remède immédiat. Il faut aller au fond; et cette civilisation, qui ne veut pas toucher le fond des culottes, touchera le fond de l'abîme. De ceux qui surnageront, la plupart se sauveront par le bâton et la verge qui les auront frappés. *Ipsa me consolata sunt.*

Pour moi, Monsieur le curé, je le dirais bien,

1. Voici la note jointe à cette lettre par M. l'abbé Guerber :

« A l'occasion d'une discussion sur l'opportunité de faire entrer dans l'éducation des collèges les corrections corporelles, on attaqua Louis Veuillot, défenseur de la thèse, avec la virulence et la perfidie bien connues dans les rangs des adversaires.

« Ancien professeur de pédagogie au grand séminaire de Strasbourg, j'envoyai à *l'Univers* un article sur la matière, article qui déplut si peu au champion de la vérité, qu'il crut devoir m'en remercier très chaudement. »

dans un sens différent, du bâton que vous m'avez tendu. Veuillez croire à toute ma reconnaissance, à tout mon respect et à tout mon dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

P. S. — Mes filles ont été particulièrement sensibles à votre dernier paragraphe, et le regardent comme un grand et précieux hommage à leur éducation. En vérité, elles ont été fouettées autant qu'il l'a fallu. Elles connaissent la religion; elles savent bien lire, bien écrire, bien compter, bien coudre; elles savent même passablement le latin; elles savent, qui plus est, ne pas s'en vanter. Elles sont les seules jeunes personnes de ma connaissance, et de la leur, qui n'aient jamais porté de crinolines, ni de robes décolletées, ni de faux cheveux, et elles aiment bien l'Église et leurs parents, et enfin elles n'ont ni envie ni hâte de montrer qu'elles ne sont point bêtes, mais point du tout. Si le fouet n'a pas fait tout seul ce bon et agréable ouvrage, j'atteste qu'il y a beaucoup servi. *De verbo ad verbum*[1].

---

1. Je dois dire que, sur cette question du fouet, mon frère tenait beaucoup plus à la théorie qu'à la pratique.

CLXXV

A M. THÉOPHILE O.[1].

Au Tréport, 29 juillet 1869.

Je serai prêt, mon cher enfant. Je l'ai écrit à M. L..., mais je veux me donner le plaisir de vous le dire. Je pars d'ici demain pour me rendre à mon poste, où vous me verrez plein de joie. Une véritable joie d'ami et de père.

Votre mariage est tout à fait selon mes idées, selon mon cœur. C'est une bénédiction de Dieu par Rome. Je l'ai dit à mon vieil ami lorsqu'il m'a consulté. J'en augure tout bien. Cette grande chose-là, la plus grande qui soit entre le baptême et la mort, vous la faites comme il la faut faire et comme on ne la fait quasi plus. Vous vous mariez uniquement parce que vous aimez, et vous aimez comme il faut aimer. Vous êtes en tout ceci dans l'ordre de Dieu. Il n'y a pas de bonheur plus rare. Les anges ont la main dans la trame de votre amour, et ils assisteront à vos noces. Dieu ayant fait ce mariage, il fera la dot. Il la fera de paix, de force, d'honneur, d'espérance et d'amour! Le reste importe peu. Que je vois de gens qui ont tout, mais pas cela, et qui, n'ayant pas cela, n'ont que misère, regret et horreur! Quant à vous, si vous le voulez, rien ne vous ôtera la grâce et la splendeur de ces premiers jours. Le paysage chan-

1. En 1869, M. Théophile O., le zouave pontifical de 1867, se mariait et demandait à mon frère d'être son témoin.

gera, les fleurs passeront, les feuillages jauniront et tomberont; mais vous serez toujours dans l'air du bon Dieu, dans l'air respirable des âmes. Vous ferez partie de la bonne espèce humaine, celle qui porte de bons fardeaux, qui jette les bonnes semences, et que Dieu fait forte parce qu'elle soutient tout. Il n'y a pas de meilleur emploi de la vie; il n'y en a point, quoi que l'on dise, qui soit payé en meilleur argent. Les saints seuls ici-bas sont heureux. Le peu de succès humain, les iniquités à subir, les mépris et les haines du monde, ne sont que des fantômes méprisables aux yeux de la simple raison humaine; ils sont de véritables et d'immenses bienfaits pour la raison supérieure du chrétien. Le laboureur bénit la pluie qui féconde son champ, et s'inquiète bien qu'elle dérange une partie de plaisir!

Adieu, mon cher enfant. A la Transfiguration! Voilà un beau jour, bien choisi, et qui doit bien parler à des fiancés chrétiens. Les vêtements de Notre-Seigneur *apparurent plus blancs que la neige.* Le mariage doit être plus chaste, s'il se peut, et plus pur que la virginité. Il est dit aussi dans le texte après le ravissement : *Ils ne virent plus que Jésus seul.* Quel grand enseignement! La gloire est passée, la vision du ciel a disparu; il n'y a plus que l'humanité avec ses labeurs et ses souffrances, il n'y a plus que le Fils de l'homme qui doit mourir. Mais le Fils de l'homme est le Fils de Dieu qui doit ressusciter, et la gloire n'aura plus de fin.

Tout à vous en Notre-Seigneur, mon cher enfant.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXVI

A M. LE VICOMTE O. DE POLI[1]

5 novembre 1869.

MONSIEUR,

Je me félicite de mon larcin très involontaire, s'il peut démontrer à votre éditeur que vous avez choisi un titre excellent; votre travail et le succès achèveront de l'en convaincre.

Je vous rends donc ce titre avec d'autant plus d'empressement qu'il est plus couru. Il vous appartient de toutes manières, et convient à votre jeunesse et à votre agilité beaucoup mieux qu'à ma pesanteur. Comme vous serez prêt avant moi, je pourrai avoir le profit et le plaisir de vous citer.

Veuillez agréer, Monsieur, les sentiments de sincère confraternité avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT[2].

1. *L'Univers* avait annoncé que son rédacteur en chef préparait un livre qu'il intitulerait : *les Soldats du Pape*. M. de Poli, qui voulait publier sous ce titre une histoire de l'armée pontificale, demanda à Louis Veuillot de renoncer à le prendre : de là cette lettre.

2. M. de Poli a fait suivre ce billet de la note suivante :

« Quelque temps après, j'eus le plaisir de rencontrer le grand publiciste dans un salon ami ; mon livre en était déjà à sa quatrième édition ; il avait eu la bonté d'en parler élogieusement dans *l'Univers*, et il me dit que le sien s'appellerait : *les Témoins de saint Pierre*. J'ignore quelles causes en empêchèrent la publication. »

CLXXVII

A MADAME ERNEST HELLO (JEAN LANDER).

Très aimable et très honoré frère Jean, je veux toujours et plus que jamais faire le souper d'Auteuil. Nous ne nous griserons pas, et nous n'aurons pas la moindre idée de nous jeter à l'eau, parce que nous savons que ce n'est pas ainsi que se lave le péché à l'encre, et que d'ailleurs nous n'en commettons pas de cette espèce archimortelle. Ce sera une grande fête pour moi. J'ai de grands compliments à faire au frère Ernest sur son *Montalembert*, et j'y joins les miens : c'est vous dire qu'il a trouvé le moyen de contenter tout le monde, et j'espère même que son travail le satisfait aussi[1].

Voilà donc qu'il peut marcher avec ses ailes et voler avec ses pieds.

On ne lui demandait que cela.

Et il croyait qu'il ne pouvait pas! Il ne sait pas tout ce qu'il peut. Les pieds ne sont pas faits seulement pour porter les sabots, et les ailes pour voler. Ce point une fois fixé, nous allons, j'espère, faire du chemin. Ce ne sera plus une monstruosité de soutenir que Pégase peut traîner la charrue. Lorsqu'il aura tracé quelques sillons, le bourgeois consentira de le voir quelquefois à la hauteur des cloches. Il croira que Pégase laboure encore, et ce sera bien plus vrai que ne pourra croire le bourgeois.

1. M. Ernest Hello venait de publier dans la *Revue du monde catholique* une étude sur Montalembert.

Je suis bien vraiment, Madame, votre très respectueux et dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXVIII

A MADAME CLAUDIUS LAVERGNE[1].

J'ai eu la témérité de vouloir tailler la plume d'aigle, Madame. Elle ne se laisse pas faire facilement! L'ayant pourtant taillée, je la prends pour vous écrire; elle résiste, crache sur le papier, et s'emporte en effroyables zigzags avec un bruit de tonnerre. Je vois que le bon Dieu n'a pas donné des plumes à l'aigle pour servir à mon métier. Quand j'aurai fini cette lettre, je mettrai la plume dans un coin, et elle restera pour toujours en jouissance de son oisiveté royale. Mais cette fois-ci, cependant, elle servira. Obéis, plume d'aigle, et fais la révérence à Mme Lavergne, qui m'a donné du verre de ses fourneaux, des œufs de sa poule, des plumes de ses aigles, et qui n'a oublié que de me donner du génie pour la

1. Cette lettre a été publiée par *l'Amateur d'autographes*. Mme Lavergne, l'auteur des *Neiges d'antan*, des *Légendes de Trianon* et de tant d'autres contes charmants, avait envoyé à Louis Veuillot une plume d'aigle, pour réaliser ce vœu exprimé dans *Çà et là :*

« Jean-Marie, le premier aigle que vous verrez passer au delà des nuages, vous l'abattrez, pourvu qu'il soit beau; vous arracherez de son aile la plus belle plume, et vous me l'enverrez à Paris. Je veux me servir d'une plume d'aigle (une fois n'est pas coutume) pour décrire vos exploits. »

remercier comme il est juste. Dis-lui que Claudius a fait un bon article, et même un bon numéro.

Véritablement ce Chenavard[1] est excellent, excellentissime. On ne peut pas voir de plus haut ni plus juste, ni fondre mieux sur la proie. Chenavard est un limaçon, mais il est croqué de bec d'aigle. Et on lui dit qu'il est un âne et même une ânesse : il doit en être fort content. Et vous, aigle, vous devez aimer ces façons.

A présent, plume d'aigle, dites à Mme Lavergne que je suis son très humble serviteur, et couchez-vous.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXIX

A M. HENRI PARROT.

Versailles, 7 mai 1871.

CHER HENRI,

Dans ce long désastre qui nous sépare de tout, et qui fait qu'en vérité chacun est mort, je n'avais pas appris ta cruelle part. Hier seulement j'ai su que tu n'avais plus ton fils. Je connais ton cœur, j'ai connu ce beau et aimable jeune homme, et j'ai pleuré quatre enfants. Toi-même tu ne pourrais pas me peindre

1. Allusion à un article de M. Claudius Lavergne, publié dans *l'Univers*, sur une toile de Chenavard, qui fit en ce temps-là quelque bruit.

ta douleur plus grande que je ne la devine : non, pauvre ami ! Toute ma vieille amitié éclate, tous mes jeunes souvenirs se réveillent. Combien je voudrais être près de toi ! Je te dirais que ton fils n'est pas mort, non, non mille fois, mon vieil ami ! Il a vécu, mais il n'est pas mort, et je le sais bien. J'ai passé par là, je sais que mes filles et leur mère ne sont pas mortes. Je ne les ai pas quittées, et elles ne m'ont pas quitté ; mes filles sont presque plus près de moi que leur sœurs vivantes. La mort nous cache, ou plutôt nous voile un moment et légèrement ces êtres chers, qui bientôt redeviennent présents et d'une certaine manière visibles. Tu connaîtras et tu goûteras cette merveille de Dieu. Tu sauras combien il est vrai que Dieu n'a point fait la mort et ne lui a point donné cette puissance sur nous. C'est nous, au contraire, qui avons puissance sur elle. Par le nom, par l'amour et par le sang de Jésus-Christ, nous la chassons ; elle fuit et nous rend sa proie, n'emportant qu'un lambeau, et encore elle le devra rendre, car les morts ressusciteront. Rien de nous n'appartient à la mort que ce qui lui est livré par nous-mêmes. Tu ne lui livreras rien, tu ne donneras pas puissance sur toi ; tu voudras revoir ton fils, qui est vivant.

Prie le bon Dieu, mon cher Henri. Je sais que tu le fais ; fais-le toujours, pour toujours, et rendons grâce : nos enfants ont mieux valu que nous. Dieu nous les a donnés par une grâce, il nous les a repris par une grâce nouvelle. Nous connaîtrons tout l'amour de Dieu, nous le bénirons éternellement. Cette douce main de nos enfants qui habitent avec Dieu, nous fera

doucement franchir ce reste de mauvais chemin de la vie où nous avons été engagés. Nos pleurs acquittent de vieilles dettes qui n'avaient pas été payées. Nous embrasserons, dans le sein de Dieu, nos enfants libérateurs de leurs pères.

Tout à toi.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXX

A M. LÉON GALOUYE[1].

Paris, 19 juillet.

MON CHER ZOUAVE,

J'ai enfin trouvé votre article, et je l'ai lu. C'est très bien, mais c'est trop bien. Contre une statue, il ne faut pas se mettre ainsi en fureur : elle vous déconcerte par son impassibilité, et le public lui donne raison. Il faut prendre une pioche ou un vilebrequin, faire un trou, mettre dedans une gargousse, et allumer, toujours bien tranquillement. Le public attend, bien tranquillement aussi, l'effet de cette opération calme, et, pour peu que le monument soit ébranlé, il applaudit. Telle est la tactique; j'ai eu le temps de l'étudier. La bête difficile n'est pas Voltaire, c'est le public.

Ainsi, je vous ajourne. Dans votre article, il y

1. M. Léon Galouye, volontaire dans les zouaves du général Charette, avait envoyé à Louis Veuillot un travail contre Voltaire, et surtout contre le projet d'élever une statue à cet ami des Prussiens.

en a trois ou quatre, qui sont bons. C'est ce qui le fait rater. Les preuves ne sont pas d'ailleurs parfaites. L'endroit de l'hôtel de ville est tiré par les cheveux et par les pieds. Lorsque je vous reverrai, nous causerons de tout cela. Venez : j'ai quelque chose à faire de vous. Vous n'êtes pas un *gnan-gnan* et un propre à rien; il y a de l'étoffe. C'est pourquoi je vous dirai la vérité. Je me contente aujourd'hui de cette annonce, car j'ai trop d'autres choses à faire. Aimez, aimez, aimez l'Église, brave garçon. L'enfant qui aime sa mère, sera un jour très sage, et sa mère ne le laissera pas périr. Fût-il malade, fût-il mort, elle saura encore le sauver. Cette bonne femme de Naïm connaît bien le chemin que prend le Sauveur. Sur la route du cimetière, elle l'arrête; et, à cause de ses larmes, il rend la vie au cadavre qu'elle suit en pleurant.

Mille amitiés.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXI

A M. VAGNER[1].

Royat, 14 août 1871.

MON CHER VIEIL AMI,

Votre lettre m'est venue trouver à Royat, où j'ai accompagné mon frère souffrant, et où je me trouve

1. Dès les premières luttes du temps de Louis-Philippe contre le monopole universitaire, M. Vagner, de Nancy, quitta l'Université pour se consacrer à la presse et aux œuvres catholiques.

moi-même fort empêtré des yeux et d'autre chose qui est survenu. Sans ce contretemps, ce que vous désirez serait déjà fait : la chose est digne de vous et de nous.

J'ai connu votre malheur et votre gloire, mon cher Vagner[1]. J'avais recueilli la notice que vous avez consacrée à votre fils, afin de me faire l'honneur de paraître dans le cortège de vos amis. Mais depuis mon retour de Versailles, je suis lié d'infirmités, de préoccupations et d'affaires pressées, qui m'ont cahoté sans me laisser un moment de loisir, jusqu'à l'espèce de maladie agaçante où je me vois maintenant.

Je me ferai donc remplacer par notre ami Aubineau, père de zouave, et très digne comme vous de s'associer à vous. Présentement je ne suis pas en état d'écrire dix lignes. Cette condition me semble très cruelle. Je prie le bon Dieu de ne pas m'y laisser longtemps. Je voudrais rentrer à ma tâche quotidienne, et ne m'en plus distraire jusqu'au dernier soupir.

Très cher ami, je ne vous plains pas. Vous n'avez pas perdu votre fils, et vous l'avez plutôt trouvé.

Vous l'avez donné à Dieu et à la patrie, vous savez où il est. Je vous embrasse de tout mon cœur depuis si longtemps rempli d'estime et de tendresse pour vous.

LOUIS VEUILLOT.

---

1. M. Vagner a perdu un fils dans la guerre de 1870-71.

CLXXXII

A M. JULES JANIN[1].

Paris, 30 août 1871.

Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir un livre fait vite et mal imprimé, qui est un peu contre le *Journal des Débats* et contre vous. Vous verrez, je l'espère, que ce « Droit du seigneur » est une chimère, et vous conviendrez qu'il est ennuyeux de rencontrer des hommes de votre mérite chargés de ce vilain fagot. C'est ma réponse à un article que vous avez publié récemment, et je suis heureux de vous l'adresser sous cette forme pacifique, sans avoir à vous mêler dans ce tas de robins qui ont entassé là-dessus leur mauvais latin et leur mauvais français.

Nous sommes en un temps où certains hommes doivent, bon gré mal gré, faire partie du même corps de garde, et il leur est bon d'esquiver les heurts entre eux autant qu'ils le peuvent[2].

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur,

Louis Veuillot.

---

1. Mon frère et Jules Janin ne restèrent pas toujours sur le pied de guerre de 1842; ils échangèrent deux ou trois billets. Celui-ci a été communiqué à *l'Univers* par un ancien secrétaire de Jules Janin, M. Cheruel.

2. Jules Janin fut si flatté de ce billet, qu'il le fit relier en tête du volume.

CLXXXIII

A M. LE COMTE ACHILLE DU CLÉSIEUX[1].

Paris, 18 septembre 1871.

Mon cher ami,

Votre lettre m'a touché au bon endroit, et bien fort. Je vous en remercie tendrement. Il n'y a rien de plus grand que de passer, comme vous faites, sur les broutilles, pour aller au vrai but de la vie et des choses de la vie, qui est de se donner la main sur le terrain du bon combat : on ne va loin, on ne monte haut que si l'on enjambe. Vous êtes, au surplus, taillé dans la grandeur et pour la grandeur. Combien je vous loue d'avoir brûlé le poème, quoiqu'il fût beau ! mais il était trop beau. Avec ces cendres-là, Dieu fera le mortier de votre maison céleste ; mortier n'est pas le mot, il faut dire ciment, et jamais nous ne bâtirons rien de solide, à moins de cette sorte de cendre.

J'ai profondément dans l'âme, Dieu merci, le sentiment que vous m'exprimez, d'être absolument à Dieu, à la loi, à la règle de Dieu. Par les tumultes et les problèmes de nos misérables temps, nous n'avons que cette voie et que cette joie ; mais la voie est large, et la joie immense.

J'ai toujours cru que Dieu ne pouvait être embarrassé pour faire bonne, belle, heureuse, la part de ceux qui veulent servir sa cause, même au plus haut

1. Cette lettre a été publiée par *le Mousquetaire*.

point de haine où se puisse porter contre elle l'imbécillité du monde. Je l'ai bien vu depuis un an, et je crois mathématiquement que nous devons combattre avec l'assurance de la victoire. Croyons-le, quand nous fermerons les yeux, défaits et vaincus, — Dieu nous donnera d'autres yeux, des yeux éternels, et nous verrons son éternel triomphe.

Adieu, mon cher ami. Prions, tenons-nous bien par la main et par le cœur! Le frère appuyé sur son frère est une tour forte.

Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXIV

A M. LÉON QUID'BEUF[1].

7 septembre 1871.

MON CHER MONSIEUR,

Le dernier petit est faible et peu digne de ses aînés : condamnons-le aux limbes. On ne peut pas absolument rire d'un « enfant gâté » de soixante-quinze ans qui préside la République française. Il faut tempérer le dédain par un peu d'horreur et de colère. Son âge,

1. M. Quid'beuf avait adressé à *l'Univers* plusieurs articles, que leur mérite avait fait accepter avec empressement ; il en envoya un nouveau que mon frère, le trouvant trop dur pour M. Thiers, *condamna aux limbes*. Cette lettre motive son refus, et montre l'estime que lui inspirait son correspondant.

sa dignité et surtout notre malheur exigent cette dernière forme de respect. Mais parlons d'autre chose. Quels sont vos projets pour l'avenir? Le vent me semble assez à la formation des journaux catholiques, et il arrive assez souvent qu'on me demande un rédacteur. Je songe à vous, et je vous estime capable au-dessus de la plupart de ceux qui tiennent ces emplois. Que pensez-vous de vous-même? quel âge avez-vous? quelles sont vos conditions de vie? êtes-vous marié, chargé d'enfants? et, d'un autre côté, vous sentez-vous homme à conduire un parti, sans céder et sans briser?

L'idéal d'un rédacteur en chef pour un journal catholique de département serait, à mes yeux, un homme fait et froid, sachant bien son catéchisme et l'application du catéchisme aux questions politiques, circonspect et résolu, ayant la langue en bouche autant que la plume en main, et de cette trempe d'âme qui fait que l'on prend le premier rang, encore qu'on ne soit pas par la fortune et par l'ordre dans la première condition. Diriger en prenant conseil, voilà l'œuvre. Ce n'est impossible ni difficile nulle part, parce que nulle part, en ce temps, les hommes ne sont forts; et si par hasard on en rencontre un, alors on est deux, et tout devient plus aisé, parce qu'il s'agit d'une chose où deux chrétiens intelligents doivent se trouver d'accord.

Une place de rédacteur en chef represente de quatre à six mille francs. Elle peut fournir quelques autres avantages, et elle assure à qui le veut une grande considération personnelle. Mais il faut considérer

aussi que le journal peut ne pas tenir, et alors vous serait-il possible de reprendre la carrière quittée?

Répondez-moi sur tout cela, et n'omettez aucun détail. Êtes-vous un peu ce que l'on appelle homme du monde? etc., etc.

Je pense bien que je n'ai pas ici à m'excuser d'indiscrétion, et que vous voyez clairement le sentiment d'estime très affectueuse auquel j'obéis.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT[1].

CLXXXV

A M. LÉON QUID'BEUF.

Paris, 12 septembre 1871.

MON CHER MONSIEUR,

Je suis fort content de votre portrait. Cela peut aller, et même très bien, car la condition de la langue (orale) n'est que secondaire, et je sais que la

1. M. Quid'beuf a fait suivre cette lettre, communiquée à *l'Univers*, de la note suivante :

« Je répondis immédiatement sur tous ces points, en joignant une photographie à ma lettre. De plus, je demandais ce que je pourrais bien faire de mon fils aîné, âgé de seize ans, et qui venait d'être reçu bachelier ès lettres, après l'avoir été aux sciences l'année précédente. »

plume est bonne. En tout métier, la parole réfléchie vaut mieux. Maintenant donc, je suis muni sur votre compte, et je n'ai plus qu'à attendre la demande. J'espère qu'elle ne tardera pas. Je m'arrangerai d'ailleurs pour que l'emplacement ne vous soit pas difficile, ni le déplacement onéreux. J'ai connu la situation de l'homme sans épargnes. Ce n'est pas la plus rare, ni, Dieu merci, la plus triste du monde. Le bon Dieu a fait les pauvres pour les servir et pour s'en servir.

J'aimerais à assister votre double bachelier. Ce n'est pas aisé pour moi, à cause de mes habitudes renfermées et de ma grande et perpétuelle occupation. J'y songerai pourtant.

Je dicte ce billet, parce que mes yeux sont malades, et je le termine en hâte pour me rendre en cour d'assises, où le *sérénissime* nous fait inviter aujourd'hui par l'ami Leblond. Je m'attends à ne pas être honoré autant que le vertueux Jules Favre, modèle des époux et des pères.

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXVI

A M. LÉON QUID'BEUF.

Paris, 24 septembre 1871.

MON CHER MONSIEUR,

Je viens d'écrire à Mgr l'évêque du Mans, à M. de

Vanssay et à M. Gallienne, pour appuyer votre candidature[1]. Soyez tranquille, je l'ai fait fortement mais discrètement. Maintenant laissons l'affaire au bon Dieu. Nous nous sommes aidés : il aidera, si c'est bon.

Je voudrais savoir pourquoi vous m'appelez si long « Monsieur le Rédacteur en chef ». Si c'est à cause de la grandeur de cette dignité, alors pourquoi ne me donnez-vous pas tout de suite de l'Excellence ? Devrai-je vous le rendre, quand vous serez aussi monsieur le rédacteur en chef ? Laissez ce formalisme. Il est bon d'être poli, mais il faut éviter l'emphase de la politesse, et tout ce qui sent l'obséquiosité. Cela est à fuir, comme la familiarité incongrue. Je ne suis pas d'ailleurs votre rédacteur en chef, et cette qualité ne me suit nullement dans la vie privée. Vous me devez le *Monsieur*, ni plus ni moins.

Élevez-vous au-dessus des alarmes de Mme Quid'-beuf, et faites-lui voir sur la carte que le Mans est sa patrie, tout comme le Neubourg. Ajoutez que le pays chrétien est celui où Dieu nous donne une besogne plus utile et où nous gagnons mieux le pain de nos enfants.

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

---

1. A la rédaction en chef du *Journal du Mans*.

CLXXXVII

A M. LÉON QUID'BEUF[1]

30 septembre 1871.

MONSIEUR,

Je suis doublement satisfait d'apprendre qu'un journal catholique et monarchique va paraître au Mans et que la rédaction vous en est confiée. Mes sentiments sur la presse vous sont connus. Je l'ai pratiquée toute ma vie, et je ne l'aime pas; je pourrais dire que je la hais : mais elle appartient à l'ordre redoutable des maux nécessaires. Les journaux sont devenus un tel péril, qu'il est nécessaire d'en créer beaucoup. La presse ne peut être combattue que par elle-même, et neutralisée que par sa multitude. Ajoutons des torrents aux torrents, et qu'ils se noient les uns les autres en ne formant plus qu'un marais, ou, si l'on veut, une mer. Le marais a ses lagunes, et la mer ses moments de sommeil. Nous verrons si là dedans il sera possible de bâtir quelque Venise.

Je vous vois avec plaisir prendre une carrière où depuis longtemps je vous crois appelé. L'expérience du métier vous manque, mais ce n'est rien; vous avez l'étude, vous avez les principes, et surtout la grande expérience de la vie. Rousseau prétend qu'il ne faut pas commencer d'écrire avant quarante ans. Il aurait

1. M. Quid'beuf, appelé à diriger le *Journal du Mans*, avait demandé à Louis Veuillot de lui tracer un programme; il reçut cette lettre.

raison, s'il s'agissait des journalistes, j'entends de ceux qui dirigent. Nulle fonction ne requiert davantage la maturité; mais il faut en même temps conserver la spontanéité et l'ardeur. La solidité des principes vous donnera cette promptitude mûre; le feu vivant de la foi entretiendra en vous cette ardeur généreuse, plus constante que l'élan de la jeunesse.

Vous connaissez le devoir du journaliste, parce que vous avez réfléchi sur celui du chrétien. Le journaliste est un citoyen armé pour la cause publique. Son péril est de ne guère relever que de lui-même; mais, s'il sait remplir ses obligations envers Dieu et envers la patrie, ce péril devient son avantage et sa force. Il me semble que le journaliste catholique est le dernier reste de la chevalerie. Il ne quitte pas les armes; il va devant lui, proclamant sa foi et portant secours. Il se propose de ne point commettre d'injustice et de n'en point souffrir, si ce n'est contre lui-même. S'il en commet, il les répare; s'il en voit faire, à ses risques et périls il combat pour en procurer la réparation. Saint Grégoire VII citait souvent ce verset de Jérémie : « Maudit soit l'homme qui retient son glaive pour ne pas verser le sang! car le respect de la justice, qui est la loi de Dieu, doit passer avant la déférence qui peut être due à l'homme. »

C'est un métier laborieux. Il y faut du cœur et encore du cœur. Notre temps n'aime pas la vérité, vous le savez de reste; et dans le petit nombre de ceux qui aiment la vérité, plusieurs, pour ne pas dire beaucoup, n'aiment point ceux qui se mettent en avant pour la défendre. On les trouve indiscrets, importuns, « inopportuns ». On

ne leur pardonne pas volontiers leurs défauts ; on leur sait plus volontiers mauvais gré de ne pas mettre tout le monde d'accord et de ne pas se mettre d'accord avec tout le monde. J'ai entendu souvent imputer ce méfait à un journaliste de votre connaissance. Je l'ai entendu imputer aussi au Pape, et il y a tout à l'heure dix-neuf cents ans que le Pape l'entend imputer au Fils unique de Dieu. Il en faut prendre son parti, même lorsqu'on est beaucoup moins innocent que le Pape. La souffrance qui résulte de ces petites iniquités, n'empêche pas de marcher, et enfin elle devient nulle. C'est le cas de dire : « Douleur, tu n'es qu'un nom ! »

Quant à d'autres adversaires que l'on rencontre en abondance, et qui sont en même temps les adversaires et les ennemis de toute vérité religieuse, morale et politique, il faudrait se plaindre de ne les pas rencontrer, puisqu'on les cherche. On s'est mis en armes justement pour les combattre. Le mérite du soldat qui garde un fort, n'est pas de consommer ses provisions dans la casemate, mais de paraître sur le rempart et de faire des sorties. Faites donc des sorties, faites-en toujours. Sous l'étendard que vous portez, on en revient toujours avec honneur, et l'on ramène des prisonniers. Dans ces sortes de batailles, les ennemis qui croient avoir des armes et qui veulent loyalement combattre, se font prendre. Ceux qui n'ont que des appétits et des passions, n'ont aussi pour armes que des injures ; ils s'échappent, mais ils ne blessent point. Au temps où nous sommes, il n'y a plus de distance ni de Paris à Pékin, ni du bouge et du

bagne aux grands emplois, ni de la fausse clef au coffre-fort, ni du poignard au cœur; mais la distance est encore infranchissable entre la renommée de l'honnête homme et la plume du gredin. On dort fort tranquille sous les plus fortes averses d'encre empoisonnée. Elle ne tue pas et elle ne noircit pas. La probité a quelque chose en elle qui dissout ce venin.

Marchez d'un pas ferme dans votre bonne voie. A travers les contradictions, vous y trouverez le contentement de ceux qui travaillent pour la justice et qui ont la certitude du rassasiement futur. Dieu ne perd pas de vue l'avenir. Quand les fortes mains du monde ne s'occupent qu'à des destructions ineptes quoique nécessaires, sa miséricorde fait mouvoir quantité de petites mains inconnues et presque invisibles, qui préparent de glorieuses reconstructions. Quel que soit sur eux le jugement du monde, heureux les ouvriers qui n'auront pas un jour à maudire leurs travaux[1] !

LOUIS VEUILLOT.

---

1. M. Léon Quid'beuf a bien voulu nous communiquer plusieurs autres lettres de Louis Veuillot, qui seront publiées à leur date dans la *Correspondance*.

CLXXXVIII

A MADAME ***[1].

Avril 1872.

MADAME,

Vous êtes charmante; mais ce n'est pas cela : le saint homme Job et moi nous faisons deux.

En plusieurs endroits de ses discours, il se flatte de n'avoir pas été moi, et je ne me flatte pas du désir de n'être pas lui.

Ces lits de fumier, ces tessons de pots pour serviettes, l'épouse aigre, les amis bêtes, c'est bien ce que je mérite; mais ce n'est pas ce qui m'attire. Je vais vous dire le véritable exemple biblique; si vous êtes mon amie, vous ne le divulguerez pas. Souvenez-vous du très digne Aaron. Moïse étant bègue, Dieu lui donna pour langue le bon Aaron. Traduire Moïse, répéter au peuple ce que Moïse avait dit, c'était un beau métier. Aaron le fit certainement de bon cœur et très honnêtement, et pourtant ne le fit point parfaitement, puisque Dieu, qui est patient, finit par s'en trouver las.

Dieu dit donc à Moïse : Prends Aaron, mène-le sur la montagne, et qu'il aille rejoindre ses pères. Ainsi

1. La personne à qui cette lettre a été adressée, avait écrit au rédacteur en chef de *l'Univers* pour le plaindre et le consoler d'une parole de Pie IX, qui, après avoir condamné chez les catholiques libéraux le manque d'humilité, avait reproché à leurs adversaires le manque de charité. Cette parole était exploitée contre Louis Veuillot, et sa correspondante l'engageait à tout supporter comme le saint homme Job.

fut fait. Aaron ne souffla mot, et de tous ses discours ce fut particulièrement le meilleur. Voilà !

J'ai tout de même passé un mauvais moment, parce que la vue de mon indignité ne me fut point nette. En général, je ne commence pas par le bon mouvement. J'ai eu envie de m'abandonner à l'obéissance fière, c'est-à-dire, de m'en aller par la brèche, en me taisant tout haut et en me disant tout bas : Que Moïse s'arrange comme il pourra !

J'ai sucé ce réglisse pendant une heure, et je l'ai trouvé très savoureux ; mais, Dieu merci, j'ai aperçu à temps que c'était bête, et qu'il ne me convenait pas du tout de regarder en haut avec cet air d'archange culbuté.

Je me suis dit toutes sortes de bonnes choses sur mon petit compte ; je me suis avoué que je n'étais pas parfait, et, partant de là, j'ai marché de découvertes en découvertes dans le mystère de la bastonnade soudaine qui me tombait sur le dos.

C'est une chose admirable, chère amie, que ces procédés et ces ménagements du bon Dieu. Dans le fond, je ne suis pas inquiet sur la charité ; je crois bien juste que j'ai manqué de modération dans la répression ; je n'ai pas manqué d'amour, et mon métier est un métier d'amoureux ; j'ai aimé ceux que j'ai battus ; je n'ai désiré à personne de rester et encore moins de mourir dans l'erreur.

Mais, sous ce diamant d'amour et de foi, il y avait ce qui se trouve souvent sous les pierres même précieuses : il y avait divers petits crapauds. Or, le coup n'a pas brisé le diamant, mais le diamant frappé

écrase le crapaud. Je vous avoue que j'admire extrêmement ce tour, et que j'en suis même diverti, quoique je n'aie pas autrement sujet de rire. Il me semble que je suis à une comédie, et à une très bonne comédie, quand je regarde ma sottise opérer; et cela tourne aux larmes, quand Dieu entre en scène pour corriger l'animal et en tirer l'homme, ce qui ne sera vraiment fait qu'au dernier moment.

Et ce spectacle comique est en même temps grandiose et sublime, à cause de la patience de Dieu qui s'y reprend sans cesse, qui frappe peu et qui dit des choses divines!

En somme, à travers tous mes soucis, je ne laisse pas d'être content, et je dors... comme la conscience d'un roi...

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXIX

AU R. P. LÉONARD CROS[1].

Paris, 25 avril 1872.

Mon bon Père, votre lettre m'a trouvé dans vos eaux et dans vos textes, bien convaincu que la main de Pierre fait toujours ce que le bon Dieu veut, même lorsqu'elle le fait, à ce qu'il nous semble, comme le bon Dieu ne le voudrait pas. C'est pourquoi Pierre a

1. Même sujet que la lettre précédente. Le R. P. Cros, de la Compagnie de Jésus, avait envoyé des textes à Louis Veuillot pour lui prouver qu'il devait trouver bonne la réprimande du Pape.

tout de même bien fait de couper cette oreille, que Jésus n'a pas tout à fait raccommodée, puisqu'elle est restée *dure;* et c'est pourquoi, remettant le sabre au fourreau, je ne le rends pas à Malchus, comme ledit Malchus, dans la personne de l'ami Janicot[1], m'y exhorte formellement.

En somme, cela va bien. Le mouvement *humain,* qui a été très dur et très ténébreux, a vite passé, et j'attends en parfaite paix, sous la garde de l'obéissance préventive, le moment de faire ce que l'obéissance active demandera. J'ai parlé le moins que j'ai pu, considérant que le bon Aaron, qui avait tant répété la parole de Moïse, et l'innocent Isaac, qui avait de si bon cœur porté le bois, étant parvenus sur la montagne, et se voyant dans une situation plus critique que la mienne, n'ont rien dit du tout. Qui ne dit mot consent. C'est mon cas. Et je n'aurais dit mot, si les mauvaises habitudes où nous sommes ne m'avaient conseillé et comme imposé quelque signe d'adhésion. Ceux qui trouvent que mon dernier mot *sonne mal,* me semblent trop pointus. C'est le mot de mon cœur ; j'espère que le bon Dieu n'en a pas été mécontent. Quant à étaler l'amour, je l'avais bien aussi dans le cœur, et le flot s'était répandu sur mon manuscrit. J'ai effacé cette trace, par crainte de l'emphase. Si Isaac avait pris soin d'écrire dans les journaux qu'il aimait tout de même son père, il me semble qu'Abraham en eût été affligé.

La question est maintenant de savoir ce qu'il faut faire. Je ne peux le demander, par diverses bonnes

1. Le directeur de *la Gazette de France.*

raisons, dont la principale, suffisante à elle seule, est que le Saint-Père ne doit pas gouverner les journaux, et que les journaux qui veulent faire quelque chose ne doivent pas être gouvernés. Il faut deviner l'obéissance active, et marcher sans commandement comme si l'on était commandé. J'espère me tirer de là en dépit des ténèbres. Ici les yeux et les oreilles de chair son superflus et presque nuisibles. On voit avec l'esprit, et surtout avec le cœur. La prière est le fanal. Fournissez votre contingent, mon bon Père.

Je n'ai pas encore pu lire le petit *Saint Louis*, mais ce sera bientôt. Merci pour le livre, pour la lettre, pour la prière surtout.

Votre bien reconnaissant et dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CXC

A M. L'ABBÉ LABARRE[1].

Avril 1872.

MONSIEUR L'ABBÉ,

C'est amer, c'est embarrassant, et, à regarder humainement, presque cruel ; mais dans le fond, ce n'est qu'une bénédiction qui entre en brisant les vitres. Beaucoup de bénédictions prennent cette voie,

1. Même sujet que les deux lettres précédentes. M. l'abbé Labarre, mort le 5 janvier 1875, était alors aumônier du pensionnat Saint-Joseph, à Senlis.

et ne sont pas les moins efficaces. Il ne faut qu'attendre un peu, et voilà justement ce qui ne nous plaît point en ce temps-ci ; mais le bon Dieu n'est nullement tenu de s'accommoder à nos humeurs, et ce serait un terrible coup pour la race humaine, s'il se mettait à la traiter uniquement par l'électricité. J'ai trouvé d'abord que le Saint-Père me piquait bien sec, et qu'il m'introduisait dans les veines un bien âcre venin ; à présent, je commence à croire qu'il m'a simplement vacciné. Le Saint-Père fait toujours ce que veut le bon Dieu, même quand il semble ne le pas faire comme le bon Dieu l'aurait voulu. Attendons, prions que le vaccin *prenne*, et bientôt nous verrons que le Saint-Père a été plus sage que nous, et, s'il le faut, pour la satisfaction de ceux qui grognent toujours (ainsi que j'ai fait ces jours derniers), nous verrons qu'il a été plus sage que lui-même. En tout cas, réjouissons-nous d'être des fils d'obéissance, et demeurons fermes à suivre une autorité qui n'impose jamais le péché ni l'erreur.

Je vous prie, Monsieur l'abbé, d'offrir mon reconnaissant respect à la bonne sœur qui a ajouté un mot sur votre lettre. Croyez que je suis bien sincèrement votre dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXCI

A M. LE COMTE DE GUITAUT[1].

12 août 1872.

TRÈS CHER AMI,

J'ai eu, il y a quelques semaines, une longue conversation avec M. de Monti, qui m'est venu voir. Nous avons causé à notre satisfaction réciproque, si je ne m'abuse; du moins, je réponds de la mienne. M. de Monti a une figure, un langage et une larme dans l'œil, qui sont bien à l'éloge du personnage qu'il aime le plus. Dans ce qu'il m'a dit et dans ce qu'il m'a laissé deviner, tout m'a charmé. L'ennui, c'est que nous ne méritons pas cela. Si pourtant le bon Dieu, qui est divinement bon, nous le donne, prenons tout de même.

Un roi très chrétien! Ah! comme nous ferions sauter le monde!

Il en sera ainsi, ou nous croulerons, et tout avec nous. Ce qui reste de religion est encore le support de la terre; nulle autre chose ne tient plus ni ne peut tenir. Je me demande comment on fait pour ne pas le voir. En même temps, tout ce qui est bon se joint par une force invincible. Le roi n'a plus que les catholiques, et les catholiques n'ont plus que le roi. Par leur accord, les uns et les autres ayant Dieu, il

1. Cette lettre a été communiquée à *l'Univers* par M. le comte de Guitaut, à l'occasion du débat soulevé par la lettre où M. le comte de Chambord rendait hommage à l'œuvre de Louis Veuillot, et déclarait qu'en 1873 nul n'avait aussi bien que le rédacteur en chef de *l'Univers* exprimé la pensée royale.

faudra bien que tout s'arrange et que tout le monde obéisse. Quand et comment? C'est un secret qui ne se peut découvrir qu'après plusieurs tours sur les terrasses d'Époisses.

Veuillez, très cher ami, présenter mes très humbles respects à Mme de Guitaut, et distribuer mes compliments partout avec un accent de tendresse. La vérité veut cela.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CXCII

A M. L'ABBÉ X., PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE[1].

15 août 1872.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Me voici enfin. Votre souvenir si aimable me pesait comme un remords depuis votre première lettre

1. Cette lettre a paru dans *le Monde*, précédée de cette note :

« Au mois d'avril 1872, le professeur de rhétorique du petit séminaire de Servières eut l'honneur de voir à Tulle M. Louis Veuillot, qui était pour quelques jours l'hôte de son illustre ami, Mgr Berteaud. Dans le courant de la conversation, on vint à parler des côtes abruptes de Servières, où poussent en liberté de vigoureux jets de vigne vierge, dont les élèves de la maison aiment à se fabriquer des cannes. « Eh bien, » dit gracieusement Louis Veuillot, « envoyez-moi une canne de vigne de Servières, et je vous enverrai un prix pour vos élèves. »

« Deux cannes furent envoyées, et en même temps un journal de Tulle, *le Réveil de la province*, qui contenait un article relatif au grand journaliste et à sa visite à Tulle. Les cannes arrivèrent à destination; l'article n'arriva pas. Deux mois plus tard, le professeur de rhétorique de Servières reçut la lettre suivante. »

et surtout depuis les bâtons de vigne vierge. Mon retard n'a pas été sans cause, je n'ose pas dire sans excuse. L'article que vous m'annonciez, n'est pas venu. En attendant son arrivée, j'ai remis à vous en remercier, et comme il a fini par ne pas arriver, j'ai fini par oublier que je vous devais des remerciements. J'aurais pourtant bien voulu le lire. Je suis sûr qu'il y avait de bons excès. Je me serais amusé de ce portrait archiflatté, j'en suis sûr. J'aurais réussi à me persuader que j'y reconnaissais quelque chose, et je vous aurais grondé modérément, comme font tous les gens de lettres que l'on flatte, et comme font aussi plusieurs de ceux qui ne sont pas lettrés. Quant aux cannes, elles m'ont pourtant fait bien plaisir, et j'ignore absolument pourquoi je ne vous en ai pas accusé réception. Qu'elles sont belles! qu'elles sont souples, *liantes*, et bien à ma taille ! Il y en a une que je ne quitte pas. Je la fais siffler, elle trace des zigzags dans l'air, et je forme sans cesse le vœu d'avoir un dos sous la main pour lui faire sentir la force que ce muscle de Corrèze donnerait à mon argumentation. Je ne voudrais pas d'autre rhétorique pour prouver à M. Renan et à d'autres qu'il y a vraiment un Dieu. En dix minutes, avec votre vigne, je leur prouverais à tous le miracle de Cana et tous ceux de l'Évangile. Et c'est bien ainsi qu'à la fin les miracles leur seront prouvés. Notre évêque[1] dit que toute hérésie s'étant établie dans le monde par le fer et le feu, aucune ne déguerpira que par le fer et le feu. Si

1. Mgr Berteaud.

Dieu permet qu'il suffise du bâton, c'est le mieux qui puisse leur arriver.

Toujours est-il que cent affaires m'ont détourné de vous remercier. Pardonnez-moi. J'ai déménagé, j'ai eu beaucoup d'articles à faire, j'ai été malade, enfin j'ai fait cette grande et douloureuse perte de M. du Lac. Votre bonté trouvera que c'est assez et trop pour m'excuser. Écrivez-moi, je vous prie, que vous m'excusez. Envoyez-moi, à mon domicile, 21, rue de Varennes, cet article que je n'ai pas lu. Enfin, faites-moi savoir si je ne vous ai pas promis de vous envoyer un livre. J'ai vaguement souvenir de cet engagement, mais j'ignore lequel de mes ouvrages vous avez bien voulu accepter.

Agréez, Monsieur l'abbé, l'assurance des sentiments très affectueux que vous m'avez inspirés, et veuillez me croire votre bien dévoué en N.-S.,

LOUIS VEUILLOT.

CXCIII

A M. A. DE BADTS DE CUGNAC [1].

18 août 1872.

Je vous rends les lettres que vous avez bien voulu me communiquer. Ce sont de bons papiers, qu'il

1. M. de Cugnac, dont *l'Univers* a publié de nombreux et remarquables articles, avait communiqué à Louis Veuillot quelques lettres que lui avaient adressées des Pères de la Compagnie de Jésus au sujet de ses travaux. Il reçut cette réponse.

faut garder comme les témoignages d'un devoir bien rempli.

A mon avis, il n'y a rien d'aussi désirable en ce monde qu'un brevet de défenseur de la sainte Église. On rend ainsi service à tout ce qui est vrai, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est opprimé. Ce sont des avantages que nul autre emploi de la vie ne réunit aussi magnifiquement. Je suis d'autant plus content d'avoir lu ces lettres de vos excellents maîtres, qu'elles me permettent d'ajouter mes humbles félicitations aux leurs. J'y joins mes remerciements comme frère d'armes pour un secours dont j'apprécie l'utilité.

Veuillez me croire, etc.

LOUIS VEUILLOT.

CXCIV

A M. LE SUPÉRIEUR DES FRÈRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

10 décembre 1872.

MON TRÈS HONORÉ FRÈRE,

Je vous supplie de donner un bon Frère à M. Landeau, mon ami et le vôtre, pour la ville de Sablé, où l'on ne demande qu'à bien faire. C'est un pays excellent, mais qu'il importe de préserver de la chute. Mieux vaut soutenir les murs des forteresses que d'établir d'impuissantes bergeries parmi les loups. On vit à l'abri des forteresses. Ce sont des bergeries de gendarmes qui tombent sur les loups au moment

donné, et la paix coule de là comme l'eau d'une fontaine.

Encore une fois, je vous en prie, mon très honoré Frère, donnez à tout prix le secours demandé. Ce sera le Frère de *l'Univers*, et je serai heureux d'avoir servi à procurer ce bien, grâce à votre bénignité pour moi.

Votre très humble, très fidèlement et très anciennement dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXCV

A M. NOËL LE MIRE.

Paris, 26 mars 1873.

CHER MONSIEUR,

Falloux-*Fallax*[1] est un méchant trait de ma jeunesse emportée; cela remonte à la loi sur la liberté de l'enseignement.

Un bon curé, irrité du caractère de cette loi, l'appelle loi *Fallax*. Le mot parut bon, fut reçu et resta dans *l'Univers*, comme la poivrière reste dans les cuisines. Je ne m'en suis pas seul servi, mais je l'ai utilisé plusieurs fois. Vous direz que ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux. Hélas! ce que j'ai fait de mieux, c'est d'avoir effacé sur les épreuves quelques ornements de ce genre; mais il en est beaucoup resté,

1. M. Noël Le Mire avait demandé à Louis Veuillot d'où datait cette traduction : Falloux-*Fallax*.

et mes remords sont plus légers à cet égard qu'il ne faudrait. M. de Falloux ne m'a pas encouragé.

Quant à vous dire la date des articles où ce poivre a passé, *chi lo sa?*

J'aime bien mieux, cher Monsieur, me féliciter de l'occasion qui se présente de répondre à une très aimable lettre que vous m'avez écrite il y a un mois ou deux. Vous me parliez de fonder une pipe à l'imitation du saucisson de Dugas. Quelle émulation louable et flatteuse! et comme il faut que je sois au-dessus des intérêts vulgaires pour avoir négligé une pareille proposition! Il est vrai que je ne fume pas la pipe et que je me laisse même rarement prendre au cigare. Si vous aviez parlé de tabatière, mon silence eût plus été d'un héros. Néanmoins, j'ai été touché et je voulais vous le dire. Pour le cas où il entrerait tout à fait dans vos intentions de fonder quelque chose au profit de la littérature catholique, je crois que le saucisson de Dugas ou un certain jambon inventé par Munet rentre mieux dans l'ordre des choses douces et sérieuses que doit se proposer un Mécène. Il y aurait aussi un lit d'hôpital; mais la qualité présente des dividendes ne me permet guère d'en parler.

Adieu, très cher Monsieur. Mille remerciements de votre bon souvenir. Je me sais vraiment gré d'avoir obtenu une petite place dans le nombre de vos amis[1].

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

---

1. *La Décentralisation* a dit, en publiant cette lettre : « Il est peut-être à propos de surprendre dans le déshabillé de l'intimité le farouche

En janvier 1874, le ministère du 16 mai, qui gouvernait la France sous la présidence légale de M. le maréchal de Mac-Mahon, n'était pas content de *l'Univers*, et M. de Bismarck n'en était pas content non plus. Le ministère trouvait mauvais que *l'Univers* ne fût pas plein d'admiration pour les ministres, et refusât d'admettre que leur politique saurait vaincre le parti révolutionnaire et sauver la France. M. de Bismarck se plaignait de l'action du parti catholique, la trouvant, non sans raison, particulièrement gênante pour l'Allemagne. Il prit texte d'un ou deux articles du rédacteur en chef et de l'insertion d'un mandement de Mgr Dabert, évêque de Périgueux, pour demander la suppression du journal. Le gouvernement lui accorda de bonne grâce une suspension de deux mois, en attendant mieux.

Louis Veuillot reçut à ce sujet des centaines de lettres, et répondit personnellement à un très grand nombre de ses correspondants. Plusieurs de ces réponses ont déjà été publiées, et quantité d'autres m'ont été communiquées, soit par les destinataires, soit par des amis qui en avaient des copies très sûres. Je ne puis songer à reproduire ici toutes ces lettres, mais j'en veux donner plusieurs. Cette reproduction montrera avec quelle abondance d'idées et quelle variété de forme Louis Veuillot pouvait, sans se répéter et sans y prendre garde, traiter le même sujet, et exprimer en termes différents, avec des vues toujours nouvelles et élevées, les mêmes sentiments

---

polémiste, effroi des libres penseurs et des gallicans, unis dans leur haine.

« Comment, à ce ton plein d'entrain et de bonne humeur, reconnaître celui dont il a été dit qu'il ne se nourrissait que de haines et ne trempa jamais sa plume que dans le venin ? Ils étaient si bien châtiés, ceux qu'atteignait son fouet vengeur !

« Les épanchements d'une aussi franche gaieté ne peuvent partir que d'un naturel où il entre *plus de poivre* que de fiel. »

CXCVI

A M. L'ABBÉ LABARRE[1].

30 janvier 1874.

Merci, Monsieur l'abbé. Des lettres comme la vôtre relèveraient les courages les plus abattus. Le temps est mauvais; les vrais ennemis sont des sectaires, et vous voyez juste.

A la veille d'un mauvais coup, on s'arrange pour que le chien n'aboie pas. Prussiens et catholiques libéraux sont d'accord contre l'Église. Mais *impius facit opus instabile*. Dieu jugera sa cause. Fussions-nous seuls, tenons ferme. Les prisons des confesseurs et les sépulcres des martyrs sont des églises futures.

Celui qui souffre pour la justice, sent malgré tout qu'il porte la cause du genre humain et que les âmes justes sont avec lui. Dieu me donne pleinement cette joie.

Votre ami,

LOUIS VEUILLOT.

---

1. Aumônier du pensionnat Saint-Joseph à Senlis.

CXCVII

À NOS AMIS DE TROYES[1].

1er février 1874.

Messieurs,

Mes collaborateurs et moi, nous sommes bien touchés et honorés de la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous adresser. En peu de mot admirables, vous avez caractérisé l'esprit des la mesure qui frappe *l'Univers*, et celui dans lequel nous la recevons. Elle est prussienne et catholique libérale; nous sommes Français et enfants de l'Église. Si nous pouvions être abattus, vos suffrages si noblement exprimés nous relèveraient. Sous notre drapeau surmonté de la croix, on peut mourir, on n'est pas vaincu. Le combat est plein d'espérance, la mort pleine de certitudes. L'ennemi ne nous enterre pas, il nous sème. La liberté, la justice et la gloire sont le prix de notre sacrifice d'un instant. Elles germent avec nous l'immanquable et prochain avenir.

Agréez mes sentiments dévoués et fraternels.

Louis Veuillot.

---

1. Une lettre collective, transmise par M. l'abbé Écalle, avait été adressée de Troyes à Louis Veuillot.

CXCVIII

A M. LE BARON ANTOINE DE PONNAT.

2 février 1874.

MONSIEUR LE BARON,

Vous me pressez d'employer les deux mois d'abonnement non servis pour couvrir le déficit et les frais assez considérables de l'administration. Un grand nombre d'abonnés m'ont fait la même offre. Comme vous l'avez pu voir par ma lettre à M. l'abbé d'Alzon, je demande la permission de ne point accepter : l'arrangement que nous avons pris avec *l'Assemblée nationale* réduit notre perte environ de moitié, et nous permet de la garder pour nous.

Encore qu'il soit très ennuyeux de payer l'amende comme au coin d'un bois, sans délit et sans jugement, ce n'est pas cette débauche de la police qui nous fait de la peine. Le Français doit s'habituer aux extorsions. L'humiliation et le supplice sont le silence forcé, les motifs qui nous l'imposent et le moment choisi.

J'ose prier nos amis de réserver leurs aumônes pour des besoins plus grands et plus sacrés que les miens. Il y a le Denier de Saint-Pierre, le Denier des prêtres persécutés, le Denier des églises à relever et à bâtir. Que *l'Univers,* vieux et obstiné quêteur de ces précieux Deniers, reparaisse avec de belles listes pour le Pape, pour les prêtres suisses, pour l'église triomphale du Sacré-Cœur, voilà qui pourra le consoler d'avoir passé deux mois au secret.

Je vous prie, Monsieur le baron, d'agréer mes remerciements très sincères et très reconnaissants. Vous me pardonnerez d'avoir tardé : les lettres que j'ai reçues à l'occasion de la suspension de *l'Univers* sont en tel nombre, qu'après quinze jours de travail assidu, nous n'avons pas encore achevé d'y répondre. La vôtre ou plutôt les vôtres, si animées de bienveillance et couvertes de signatures, étaient restées dans le glorieux tas. Si j'avais prévu qu'elles vinssent à la publicité, j'aurais moins attendu. *L'Univers* est poursuivi par des détracteurs qui perdent leur ardeur et leur temps. Aucun journal n'est honoré de plus nobles sympathies, je l'ose dire, et j'ose dire aussi qu'elles ne sont point usurpées.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le baron,

Votre très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXCIX

A MM FIÈRE, *CURÉ ARCHIPRÊTRE*, TROTOBAS, *VICAIRE;* ROUX, BEUF, BOURY, *PRÊTRES*, O. M. C.

4 février.

CHERS ET VÉNÉRÉS MESSIEURS,

Tout cela nous montre qu'aucune hérésie n'est sincère et ne compte avec la justice de Dieu ; mais Dieu non plus ne compte pas avec les habiletés de l'hérésie, et il fait justice en Dieu.

Quant à nous, nous devons maintenant combattre

pour un triomphe que nous ne verrons pas des yeux de notre chair; il est certain toutefois. Il faut que le froment soit broyé ou enterré. Les tribulations des chrétiens sont la vie du monde. Bénissons notre sort et aimons-nous, nous tous persécutés invincibles, par qui règne le Christ éternel.

Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CC

A M. L'ABBÉ COURTONNEL[1].

5 février.

MONSIEUR ET VÉNÉRABLE AMI,

Je vous remercie de tout mon cœur des longues sympathies que vous m'avez gardées et de l'expression que vous voulez bien leur donner. Priez pour moi vivant et mort. J'ai bien aimé l'Église, et, avec cette grâce immense, j'en ai reçu d'autres, dont je devrai compte. Voilà à quoi je pense au milieu des félicitations qu'on m'adresse, et de quoi j'ai peur. Je me recommande aussi au jeune prêtre que vous avez élevé, et qui me montre des sentiments semblables aux vôtres.

Si je passais un jour par Breteuil, je serais bien

1. Curé de Breteuil, diocèse d'Évreux.

heureux de vous dire combien je me sens plein de reconnaissance et de respect pour vous.

LOUIS VEUILLOT.

CCI

A M. L'ABBÉ BELLEVILLE [1].

6 février 1874.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Il est vrai que le bon Dieu nous fait un tempérament à l'épreuve des choses de ce temps et de ce monde. Il faut bien cela! Mais enfin, on a cela; et le reste, avec la réflexion, paraît ce qu'il est, c'est-à-dire, fort peu de chose. En somme, il n'y a rien de bon comme d'être à l'Église et à la patrie. Voilà trois ou quatre fois qu'on m'extermine pour ce motif, et je ne suis pas encore aux Invalides. Je finis par espérer que je n'irai pas, et que je finirai sur le champ de bataille avant d'avoir reçu la croix d'honneur, mais ayant mérité la croix de bois. C'est ce qu'il faut pour voir le cie ouvert et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. Qu'y a-t-il de plus beau que cette vision de lapidés pour la justice?

Je vous remercie de vos félicitations. Vous êtes des miens, je suis des vôtres : espérons qu'Il nous a vus *sous le figuier* et que nous sommes des siens.

Tout à vous en Lui.

LOUIS VEUILLOT.

---

1. Aumônier du camp d'Avor.

CCII

A M. LE SUPÉRIEUR ET AUX DIRECTEURS DU PETIT SÉMINAIRE DE SERVIÈRES[1].

10 février 1874.

MESSIEURS,

J'aurais bien parié que Servières ne m'enverrait pas des condoléances, mais des félicitations. Dans ce lieu de saint travail et de sainte pauvreté, l'Orphée chrétien[2] vous a dit les chants qui rendent belles et douces les austères perspectives de la vie. Vous savez le prix incomparable dont Jésus-Christ payera la goutte de sang, la goutte de sueur, et jusqu'à la goutte d'eau. Vous ne me plaignez pas d'être entré en négoce avec ce marchand qui va par le monde prodiguant ses richesses aux moindres choses qu'on a voulu faire pour lui.

C'est à Servières, où votre grand évêque m'avait donné l'hospitalité, que j'ai appris la première nouvelle de Castelfidardo, peu de temps après la suppression de *l'Univers*. Nous étions accablés. L'évêque reprit la parole : *Ecce video coelos apertos, et Filium hominis stantem a dextris Dei.* Il faut que le froment soit broyé pour faire le pain, et qu'il meure en terre pour faire la vie. Il faut que des tombeaux s'ouvrent sur la voie de la justice : *In semita justitiæ vita.* Cette tombe est un berceau. La bonne terre est le berceau du bon grain qu'on y jette pour qu'il meure.

1. Diocèse de Tulle.
2. Mgr Berteaud.

L'homme ennemi croit semer la mort; il sème la victoire et la vengeance du maître éternel à qui appartiennent la terre et le grain.

Après quatorze ans, je me souviens de la soirée de Servières, et je suis consolé comme je le fus alors. Dieu sait ce qu'il a mis dans les berceaux. Faisons-lui crédit, attendons son heure. Nous sommes les hommes de la patience et de la persévérance. Quand il faudrait mourir, nos cœurs voient les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. Parmi les témoins consentants de la mort d'Étienne, il y aura toujours quelqu'un qui sera Paul, et c'est assez.

Je vous embrasse, Messieurs, avec les sentiments fraternels qui vous sont dès longtemps connus. Je peux dire qu'ils deviennent plus respectueux et plus tendres à mesure que je vois mieux le train accoutumé du monde. C'est vous, prêtres pauvres et dévoués, qui referez la France; vous qui croyez, c'est vous qui croîtrez. Vous êtes le grain, vous produirez l'épi.

Priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

CCIII

A M. LE CURÉ DE NEUFCHATEAU ET A PLUSIEURS AUTRES PRÊTRES[1].

13 février 1874.

MONSIEUR LE CURÉ,

Une triste politique m'a certainement frappé d'un vilain coup. J'en suis humilié comme Français, inquiet comme chrétien. Mais au milieu de tout cela, la joie surabonde. Dussé-je en mourir, il y aura moins de morts que de réveillés, et le grain jeté dans la terre produira un épi. Voilà ce qu'il faut considérer. Réjouissez-vous avec moi.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien votre sympathie m'est douce et précieuse et combien je vous en remercie. Veuillez vous charger d'exprimer à vos dignes confrères tout mon reconnaissant respect.

LOUIS VEUILLOT.

CCIV

A M. LE SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION SAINTE-MARIE, A LA SEYNE-SUR-MER[2]

13 février 1874.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Nous sommes faits pour supporter l'injustice pendant un temps, mais l'injustice n'est pas faite pour

1. Diocèse de Saint-Dié.
2. Diocèse de Fréjus.

éloigner Dieu. Il est ici; nous le voyons, et nous ne nous laissons point abattre. Le premier chrétien qui perdit son procès, fut saint Étienne. On le tua. En tombant il dit: Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu. C'est toujours la même chose depuis ce temps-là, et depuis ce temps-là saint Étienne est vivant à jamais. Nos tyrans et nos bourreaux sont de pauvres maladroits : leurs coups les plus savants ne frappent en définitive qu'eux-mêmes. Quand nous confessons Dieu, nous ne disons pas des choses que l'homme puisse effacer. Ils ne peuvent rien supprimer, rien suspendre; la mort ne leur obéit pas. Envoyée par eux, elle perd son pouvoir. Elle enfouit un grain de blé dans la terre, il en sort un épi. Parmi les témoins consentants du martyre d'Étienne, il y en avait un qui fut Paul. Voilà les bourreaux bien avancés !

Grâce à Dieu, je suis plein de ces sérénités et de ces forces, et je reçois mille témoignages de l'amitié de mes frères. Je vous remercie tendrement, Monsieur le Supérieur, d'avoir voulu vous joindre à cette cohorte d'invincibles qui me félicite beaucoup plus qu'elle ne me plaint. Veuillez témoigner ma reconnaissance à vos vénérés confrères. La Compagnie de Marie a toujours été pleine de bontés pour moi.

Je suis avec les sentiments les plus dévoués, mon Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCV

A M. LE DIRECTEUR DU COLLÈGE DU SACRÉ-COEUR, A LANGOGNE[1].

13 février 1874.

Hélas! Monsieur le Directeur, en dehors des catholiques il n'y a plus guère de Français. Nous le voyons déjà, nous le verrons davantage. Mais le bon Dieu, qui nous donne d'aimer la justice, nous donnera d'aimer la patrie; et par cet inviolable amour nous servirons l'Église, la France et la liberté. Devant un tel but, que pèsent d'obscures et éphémères souffrances? Tout chrétien est un christ, tout christ est un rédempteur, tout rédempteur est associé à la croix, afin de sauver ceux qui le crucifient. Dieu nous appelle à ces grandeurs; comptons sur ses miséricordes, et faisons-leur crédit.

Attendons, comme nous avons besoin qu'on nous attende. A travers mes ennuis, j'attends bien commodément, environné des sympathies et des tendresses de mes frères. En ce moment, peu de personnes reçoivent autant que moi les témoignages affectueux de la meilleure partie du genre humain.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, pour vous et pour ceux qui se sont joints à vous, l'expression de ma reconnaissance et de mon respect.

LOUIS VEUILLOT.

---

1. Diocèse de Mende.

CCVI

A M. L'ABBÉ GENDRONNEAU.

13 février 1874.

MONSIEUR,

Après vingt jours de travail assidu, je n'ai pas encore achevé de remercier les amis qui m'ont écrit. J'espère que ce motif vous fera excuser le retard de mon remerciement. Recevez avec bonté l'expression de ma reconnaissance. Elle est vive et empressée, malgré les lenteurs de ma plume.

La pièce de Mgr l'évêque d'Orléans était déjà regrettable; elle l'est devenue plus encore par l'envoi qu'il en fait à tout le clergé de France depuis la suspension. On aimerait qu'un évêque se livrât moins à la colère, surtout lorsque le motif en est si peu fondé. D'ailleurs il perd sa peine, et la manifestation contraire l'emporte de beaucoup sur celle qu'il fait si mal à propos. L'acte injuste qui m'a frappé, m'a mis du même coup au-dessus des Prussiens, au-dessus des catholiques libéraux et au-dessus de ses trop petits pamphlets. *Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini.*

Veuillez croire, Monsieur, à ma respectueuse amitié.

LOUIS VEUILLOT.

CCVII

AU RÉVÉREND PÈRE ÉMILE REGNAULT[1].

Février 1874.

Mon bon Père,

Il n'est pas besoin d'être bon liseur entre les lignes pour voir dans votre dernière chronique ce que vous y avez voulu dire. Il est tout de suite évident que vous êtes ami de *l'Univers* et même de moi, et ennemi des sous-entendus. Un enfant comprendrait la chose. Tous les sages et les prudents du monde en sauteront. Qu'ils sautent, et que les mouches aient le temps de les dévorer avant qu'ils se remettent sur pied. Je saute aussi, mais de joie, persuadé que la vraie sagesse est de parler comme on pense, et qu'il n'y a rien d'adroit comme un homme droit, et qui en a le langage. Les sous-entendus prêtent aux malentendus. Ils ont volontiers quelque chose de louche : mauvaise besogne. Lorsqu'on est assuré de déplaire aux ennemis, pourquoi ne pas plaire aux amis? Une situation entière d'un côté l'est de tous les côtés, et

1. Cette lettre remercie le R. P. Émile Regnault, jésuite, d'une page cordiale et ferme qu'il venait d'écrire dans la Revue de la Compagnie, les *Études religieuses*, sur la suspension de *l'Univers*. « Après sept ans d'exil », disait le P. Regnault, « le vaillant soldat reparut aux avant-postes, toujours luttant pour la seule cause qu'il ait jamais servie, la cause de l'Église et de la France catholique. Frappé naguère d'une nouvelle interdiction, il peut du moins se rendre le témoignage que, dans le cours de son dernier service, il n'a démérité ni de l'Église ni du pays. Les recommandables suffrages dont on l'honore, lui en sont une preuve éclatante : il nous tardait de pouvoir prendre rang à la suite des nombreux amis que son dévouement aux nobles causes a su conquérir et garder. »

elle évite plus d'attaques qu'elle n'en prépare. J'ai toujours observé qu'une bonne moitié de la science et du succès des coquins consiste dans l'art audacieux avec lequel ils forcent les honnêtes gens à prendre des détours. Nous finissons par nous croire obligés de ne parler qu'à demi-mot, comme si nous pensions des choses qui ne peuvent se dire honnêtement et qui nous épouvantent nous-mêmes. Articulons carrément, selon le droit de la vérité et le nôtre, tout ce que nous pouvons correctement soutenir. On s'y habituera, et bientôt ce sera aux autres de rompre et de déguiser.

Pour vous dire un mot de mon affaire, on a cru un moment que le temps de la suspension serait abrégé. J'ai toujours cru que je ferais mon temps. Ceux qui ont pris la mesure, ne regrettent que de n'avoir pu faire davantage. Ils n'ont pas su ce qu'ils pouvaient oser. Ils ont craint de m'assassiner sans s'être procuré un *alibi*. Maintenant il est trop tard, et ils se satisferont de me tenir encore un mois. Cela ne me fait rien. Je les rattraperai tout de même, et ils me rendront compte. L'attitude des catholiques me rend plus fort, et je crois que je reconquerrai même mon argent, à quoi, Dieu merci, je ne tiens pas. Dans le compte rendu général, je n'oublierai pas les *Études*. Je n'aurai garde!

Je m'aperçois que j'ai pris un mauvais papier[1]. Vous voulez bien que je ne recommence pas pour cela cette lettre. J'en ai écrit au moins deux cents depuis un mois, et je suis harassé.

1. Au second verso se trouvait le commencement d'une autre lettre.

Agréez tous mes affectueux compliments, mon Révérend Père, et les remerciements de toute ma famille. Croyez à mon dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

CCVIII

A M. L'ABBÉ FRANÇOIS, CURÉ DE WOINVILLE[1].

Paris, 18 février 1874.

TRÈS CHER CURÉ,

Depuis un mois j'ai bien écrit trois cents lettres en réponse aux protestations, indignations et allégresses des fidèles, et ce n'est pas fini. — En vérité, c'est un tracas d'avoir à présider son enterrement propre; mais le tracas a ses douceurs. On aime à voir que l'injustice produit ce vacarme vengeur; on aime à voir que les injustes sont, au bout du compte, des sots qui ont manqué leur coup; on aime à rentrer dans le silence. Je crois que je termine par vos cantons la série des adresses. Celle que vous avez eu la bonté de m'envoyer, est vraiment un chef-d'œuvre. Elle est en bon et beau langage, en superbe ordonnance; elle est grave, elle est chaude; elle a des pleureuses, des flûtes et des clairons. Rien ne représente mieux le curé, c'est-à-dire, l'être au monde, et non le monde, que j'aime et honore le plus; le bon curé, sincère,

1. Diocèse de Verdun.

naïf, fort, compatissant, courageux, le cœur sur la main et sur les lèvres. C'est bien vous, chers et vénérés amis, qui avez été ma joie, ma force et mon modèle dans ce combat de trente-cinq ans. Vous m'avez les premiers donné la main ; vous m'avez soutenu toujours : ma voix est devenue forte par l'écho que les vôtres lui ont donné. C'est par vous, en un mot, que je suis resté dans cette humble et victorieuse infanterie de l'Église, qui vaincra le monde, et dont j'espère mon salut. Vos cœurs fidèles prieront pour moi, et je serai du nombre des vivants éternels qui louent Dieu.

Recevez toutes les bénédictions de mon cœur.

LOUIS VEUILLOT.

CCIX

A M. LE CURÉ DE BRELOUX[1].

17 février 1874.

MONSIEUR LE CURÉ,

Mille remerciements pour vous et pour vos bons et vénérables confrères. Vous vous dites petits ; vous êtes bien grands à mes yeux. C'est vous qui êtes vraiment venus pour servir, pour être pauvres, pour être tout à tous. Dans cette circonstance comme dans les autres, ce sont les curés de campagne qui m'ont montré le plus cette sympathie que l'on sent venir du cœur. Si je me glorifie d'une chose, c'est de votre

1 Diocèse de Poitiers.

attachement. Je me flatte d'avoir quelques traits mal dessinés, mais profondément gravés, du curé de campagne : je tâche d'imiter sa franchise rude au besoin, son amour désintéressé de l'Église, son dédain de la gloire humaine, sa générosité envers Dieu et envers les hommes. Malgré mon infirmité, je voudrais me diriger vers ce sommet. Ce sont les curés de campagne qui ont vraiment fondé *l'Univers*. Jadis et longtemps beaucoup d'entre eux lui ont partagé leur pain. Aidez-moi par vos prières, et faites que je ne sois pas un trop mauvais serviteur de l'Église et de la France.

Je vous prie, Monsieur le curé, d'exprimer mes sentiments à ceux qui se sont unis à vous pour m'encourager. Je baise humblement les mains fidèles qui distribuent Dieu aux petits du monde, et qui empêchent que le genre humain ne retombe dans la mort.

LOUIS VEUILLOT.

CCX

A M. HIPPOLYTE FERRY DE PIQUES.

20 février 1874.

MONSIEUR,

En ce moment j'ai le beau malheur, mais c'est un malheur tout de même, d'avoir plus de vrais amis que je n'en peux embrasser d'un trait de plume. On m'a ôté mon porte-voix, et en me l'ôtant on me l'a rendu plus nécessaire. Il faut souffrir ce que l'on ne peut empêcher, et laisser passer la force brutale.

J'attends le 20 mars. Ce jour-là je me couvrirai de feuilles, comme le marronnier des Tuileries. Je sens que les feuilles poussent en dards, et les rameaux reverdis seront autant d'arbalètes. En attendant, daignez recevoir un bref et tardif remerciement de votre lettre charmante.

Je suis, Monsieur, avec respect, et permettez-moi de dire avec amitié, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXI

A M. L'ABBÉ PROVOST, CURÉ DE LANGRUNE[1]

20 février 1874.

MONSIEUR LE CURÉ,

Nous avons trinqué de si bon cœur sous le brave clocher de Langrune, et bu du si bon vin! et voilà que je meurs comme Jonathas. Mais ce vin-là n'était pas défendu, et je ne suis pas tout à fait mort. Dans un mois, je revivrai. Consolons-nous par cette espérance. Au bout du compte, si mon métier n'avait pas de périls, quel profit en pourrais-je tirer? A semer les bonnes choses, on attrape des coups de soleil et des coups de vent. Ce n'est pas à vous qu'il faut l'apprendre. La récompense du semeur, c'est que le bon grain soit dans la bonne terre. Vous savez encore cela. Cela est fait : dormons notre somme. La bonne

1. Diocèse de Bayeux.

semence est dans la bonne terre, rien ne l'empêchera de lever. Cela ne fait rien qu'on tue le semeur, il est même bon qu'on le tue quelquefois. Quelquefois la terre a besoin de cet arrosement, qui la réchauffe. La moisson en sera plus belle. Étienne avait semé, il arrosa. Quel soleil se leva à ses yeux mourants pour lui promettre de beaux épis ! *Ecce video cœlos apertos, et Filium hominis stantem a dextris Dei.* C'est le résultat du premier procès capital qu'ait perdu l'Église, et la première victoire qu'elle ait remportée. Ce miracle a été fidèle, il s'est toujours fait, il se fera toujours. Notre général est là, *stantem a dextris Dei.* « Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps. Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Oh ! que ces choses sont bonnes à méditer dans les moments de silence forcé, et qu'elles dépassent de loin tous les triomphes du monde ! En vérité, M. de Moltke ne paraît pas si bon soldat que moi.

Je bavarde ; j'ai le cœur plein de joie. Il me semble que le bon vin du curé de Langrune agit encore. J'ai pourtant depuis un mois écrit plus de deux cents lettres. Adieu, Monsieur le curé. Dites à votre excellent vicaire que je le salue de tout mon cœur.

Priez pour moi, et laissez-moi espérer que je reviendrai trinquer à Langrune.

Votre tout dévoué serviteur et ami,

LOUIS VEUILLOT.

CCXII

A M. JACQUES MOUREAU

20 février 1874.

Monsieur,

Je vous remercie bien tard; mais l'abondance des lettres dictées par la sympathie qui vous a inspiré la vôtre, m'a empêché de le faire plus tôt. Comme vous le dites, la raison véritable pour laquelle je suis persécuté, est profondément misérable. C'est une rancune de sectaire, pas autre chose. Elle montre ce que sont les hommes qui prétendent nous donner des lois constitutionnelles, et ce que peuvent devenir toutes les lois qui seront dans leurs mains. Tant que la France ne sera pas délivrée de ce restant de doctrinaires en tous sens, qui ont menti et qui mentiront à tous, elle ne sortira pas de l'enfer abject où ils l'ont entraînée. Il nous faut des hommes nouveaux, et qui n'aient pas commis les crimes qu'ils seront chargés de punir. Nous y arriverons cependant; mais il ne faut compter ni le temps ni les peines, et il faut nous confier à Dieu, que nous voulons servir.

Agréez, Monsieur, mes sentiments respectueux et dévoués.

Louis Veuillot.

CCXIII

A M. L'ABBÉ CHAPELIER[1].

Mars 1874.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'espère que vous ne m'accusez pas de négligence envers vous et envers votre cher canton. Votre lettre est arrivée des premières, et elle m'a fait grand plaisir, car mon cœur est attaché par là! mais il en est venu tout de suite tant d'autres, qu'il a fallu du temps pour remercier. J'ai le cruel plaisir d'avoir trop d'amis, ou du moins de ne pouvoir les embrasser tous. Ma maison, plus grande que celle de Socrate, est tout de bon trop petite. A la vérité, ce Socrate, quoique sage, n'était pas un vrai *relieur*, et n'avait pas les idées qui relient. Nous autres, quoique ou à cause de cela, nous relions. Nous n'avons besoin que d'être frappés pour devenir un centre, et nous nous sentons chrétiens dès que nous sommes malheureux pour la foi, non seulement en nous, mais autour de nous. Enfin la foule diminue, et je peux vous envoyer mes amitiés de petit martyr. La vexation que je souffre, je la souffre plus à cause de mon orthodoxie catholique, qu'à cause de mon patriotisme. Bismarck m'a moins demandé que je ne lui ai été offert. C'est l'Église de la Roche-en-Brenil qui lui a fait cadeau de ma liberté. Je pense que vous les reconnaissez

. Curé de Plombières, diocèse de Saint-Dié.

bien là, ceux qui déclamaient contre « l'Idole du Vatican » et courent au-devant des désirs de l'Idole de Berlin; ils lancent sur moi leurs foudres, dans l'espérance de lui plaire : vaine espérance! cela lui plaît bien, mais pas assez. Cependant je suis mort pour deux mois, peut-être davantage ; ils me croient abandonné, mon sort répand la terreur, et ils peuvent tenter sans réclamation quelque mauvais coup contre Rome : voilà leur profit.

J'attends, n'ayant rien de mieux à faire. Il me semble que l'opinion, toute lâche qu'elle est, ne les applaudit pas; mais la prudence me conseille de ne rien dire jusqu'à ce que j'aie fait mon temps. Je ne veux pas leur fournir un prétexte pour provoquer la suppression : ce qu'ils pourraient faire aussi facilement qu'autre chose, en disant qu'ils ont besoin de cela pour gouverner. Dans quelques jours, je reprendrai la parole légalement. Rien ne me garantit que ce ne sera pas pour mourir définitivement. Je ne veux pas le savoir. Mon attitude ne sera pas réglée par la crainte, mais par le devoir. Ils m'assassineront, s'ils veulent; je ne me suiciderai pas.

Veuillez, très cher ami, présenter mes respectueux et très tendres souvenirs à tous ces messieurs. Quels bons moments j'ai passés parmi vous! J'espère m'y revoir, et je sais que la disgrâce de M. de Broglie ne vous effrayera pas. Ma sœur et nos filles vous saluent.

LOUIS VEUILLOT.

CCXIV

A M. ADÉODAT LEFÈVRE[1].

Mars 1874.

Monsieur,

Depuis la suspension de *l'Univers*, je n'ai pas achevé de remercier les personnes qui ont bien voulu me témoigner leur intérêt. Je m'acquitte tardivement de cet agréable devoir envers vous et envers le comité catholique du IIIe arrondissement. Croyez à ma reconnaissance : elle est bien vive, quoique déconcertée par le nombre de mes amis dans cette occasion. Il n'y avait point d'organisation chez moi pour faire face à tant de compliments. Je pourrais, une fois dans ma vie, me croire populaire !

Je me hâte : on me dit que la suspension sera prochainement suspendue. Je ne le crois pas, mais tout peut arriver. Ce que je crois moins encore, c'est qu'on me fasse connaître le crime pour lequel je suis puni. Après avoir subi l'injustice, je subirai la clémence, et les deux ensemble compléteront l'avanie.

Oui, Monsieur, comme catholiques et comme Français, nous avons raison de nous affliger. Pour mon compte, quoique très honoré et très fier de vos suffrages, je vous avoue que je suis inconsolable.

Veuillez agréer l'expression de mon respectueux et affectueux dévouement.

Louis Veuillot.

---

1. Président du comité catholique du IIIe arrondissement de Paris ; il avait écrit au nom du comité.

CCXV

A M. NOËL LE MIRE.

21 février 1874.

Cher Monsieur,

Les Lyonnais, et Dugas, et vous entre les Lyonnais, vous êtes d'étranges actionnaires. On fait de hautes imprudences, on déplaît à cette pauvre Prusse, on met le feu au monde, on saccage l'Église de la Roche-en-Brenil, on vous ruine, et vous êtes contents! Vous serez punis. Vous n'aurez que quinze pour cent cette année : que cela vous rende sage.

Recevez, d'ailleurs, mes amitiés très chaudes et très heureuses. Vous trouverez peut-être que c'est un peu tard. La cause en est dans les deux à trois cents lettres que j'ai dû écrire depuis un mois pour remercier vos abonnés, aussi fanatiques que vous. Tout le monde me félicite. Le moyen de revenir à la raison, comme l'entendent le Mac-Mahonnat, le Broglionnat et le Dupanloupat!

Jusqu'au Pape qui m'écrit sa satisfaction, comme vous le verrez dans le prochain numéro.

A vous de tout cœur.

Louis Veuillot.

CCXVI

A M. LE COMTE ALBERT DE MUN.

Paris, 15 février 1876.

Cher Monsieur,

Je vous ai entendu hier pour la première fois[1]. Permettez-moi de ne pas faire un compliment banal à un homme et à un talent qui méritent beaucoup mieux. Homme de bien et bien disant, vous l'êtes; mais l'idéal de Cicéron ne doit suffire ni à vous ni à nous. Il faut aller plus outre. Dans le discours d'un orateur en uniforme, il faut du sabre, ou tout au moins du fourreau. Hier je n'en ai pas trouvé assez. C'est le sabre qui fait valoir l'épaulette. L'auditoire est déconcerté, lorsqu'au lieu d'une estafilade il emporte une bénédiction. Dans une maison où j'allai après la séance, les dames se plaignaient de n'avoir pas été assez enlevées. Prenez garde à cela. Vous êtes capitaine de dragons pour enlever les dames, et pour couper les retraites et les nœuds gordiens. Si votre éloquence n'a pas son cachet de caserne, lequel peut et doit être un cachet de suprême distinction, elle ne sera qu'une belle et honnête fille à marier, ce que n'était point Jeanne d'Arc. Il manque le plus beau des gestes au soldat orateur qui ne dégaine pas. On se demande pourquoi ce soldat n'est pas avocat ou prêtre. Dégainez, sabrez, empoignez! C'est ce que le

1. Discours prononcé au sujet de l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers.

bon Dieu a voulu de vous en vous donnant l'éloquence et en vous faisant dragon. Il faut qu'en vous écoutant on sente la nécessité de se rendre pour n'être pas fusillé, parce que vous demanderez à la force ce que vous n'obtiendriez pas de l'amour. Partez de ce point qu'étant juste et voulant le bien, vous avez droit à l'amour et à la vie, et que vous ne voulez point mourir captif ni assassiné. Un dragon a droit de mourir sur le champ de bataille. Qu'il tende la main, c'est bien ; qu'il offre son cœur, c'est ce qu'un chrétien doit faire ; mais qu'il ne jette jamais son sabre, qui donne tant de poids à la parole des prêtres. Il faut qu'on le voie toujours à cheval, prêt à dégainer. Un coup de sabre à propos est une très belle aumône, une très grande charité. Beaucoup de pauvres ne demandent que cela, et n'ont que cela à recevoir. Ordinairement la crainte suffit : alors on fouille à l'escarcelle, et l'aumône n'est pas perdue. Un bon gendarme, ami de Joinville, voyant que les Sarrasins, profitant du dimanche, insultaient le camp chrétien, dit à Joinville : « Mon ami, fonçons un peu sur cette chiennaille ! » Cher Monsieur, ne perdez pas de vue cette parole. Ne soyez pas un homme de grand mérite qui dit inutilement de bonnes choses. Dégainez, et soyez comme saint Louis, de ces martyrs qui ne craignent pas de donner la mort. Il y a aussi des anges exterminateurs.

LOUIS VEUILLOT.

CCXVII

A M. LE COMTE ALBERT DE MUN.

Paris, 14 février 1877.

Cher Monsieur,

Il fait nuit, je n'y vois plus, et ma main, qui s'est beaucoup fatiguée aujourd'hui, veut impérieusement du repos; mais je n'y tiens plus, je mets en réquisition la première servante de Dieu venue : elle veut que je dîne, mais j'ai besoin qu'elle écrive. Il faut absolument que je vous remercie en particulier et pour mon compte, de votre profession de foi[1]. C'est cela, c'est bien cela, c'est tout à fait cela. Pour la première fois de ma vie, je me sens flatté et même honoré de faire partie du corps électoral.

Votre programme est si juste et si honorable, qu'il mériterait de ne point réussir. J'en ferais même le vœu, pour la beauté du fait, si je ne craignais d'attrister vos électeurs et de décourager la belle flamme de Mme de Mun. J'espère donc que vous réussirez; si pourtant vous tombiez, ne vous déconcertez pas et ne songez qu'à reparaître le même. Mieux vaut la défaite sur un tel cheval, qu'un succès obtenu en rampant. Une telle défaite ne peut que servir la cause, un tel succès ne pourrait que lui nuire. Nous n'avons pas besoin de réussir; nous avons besoin d'être en toutes circonstances les hommes du bien,

1. La profession de foi de M. le comte Albert de Mun aux électeurs de Pontivy.

du juste, du beau, en un mot, les hommes de la Croix. Quand nous avons été cela, — et c'est ce que vous êtes, — que Dieu se charge du reste, nous avons accompli notre tâche et fait ce qu'il veut. Or il réussira, parce que ce que Dieu veut, il le veut bien. C'est pour cela que son Église a subi tant de défaites glorieuses et triomphantes. Tout le reste est vain, chancelle et tombe. C'est pour n'avoir pas médité cette vérité si simple, que tant d'honnêtes gens, d'ailleurs, ont fait tant de sottises. Dieu veut être bien servi, c'est-à-dire, effrontément et en conformité de toutes ses lois. Vous êtes de cette humeur; vous en serez de plus en plus, j'espère.

Votre dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXVIII

A M. PAUL FÉVAL.

3 avril 1878.

MON CHER MONSIEUR,

Je viens à vous de plein droit. Un frère a le droit de féliciter son frère.

Je viens de lire votre article sur la mort chrétienne. Recevez mes tendres et sincères compliments. C'est beau, c'est vrai, c'est touchant, c'est superbe. Je connaissais votre talent; mais toutes les preuves que vous en avez données, restent loin de celle-ci. Vous

recommencez votre gloire, et elle sera meilleure et plus belle; maintenant vous allez faire des chefs-d'œuvre. Je suis bien content, et je bénis Dieu. Il n'y a que lui qui sache ainsi enrichir les naufragés.

Votre dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

I.	A M. Eugène Veuillot	1
II.	—	7
III.	—	10
IV.	—	15
V.	—	20
VI.	—	25
VII.	A M. et Mme François Veuillot	32
VIII.	A M. Eugène Veuillot	35
IX.	—	41
X.	—	48
XI.	—	51
XII.	—	54
XIII.	—	56
XIV.	—	57
XV.	A M. l'abbé Morisseau	62
XVI.	—	64
XVII.	A M. l'abbé H. Delor	68
XVIII.	A M. Eugène Veuillot	71
XIX.	A M. Edmond Leclerc	77
XX.	—	78
XXI.	—	79
XXII.	—	81
XXIII.	—	82
XXIV.	—	85
XXV.	—	87
XXVI.	—	93
XXVII.	—	93

XXVIII. A M. Eugène Veuillot 95
XXIX. A M. Edmond Leclerc 97
XXX. — 98
XXXI. — 106
XXXII. A M. Émile Lafon. 107
XXXIII. A M. Eugène Veuillot 110
XXXIV. — 112
XXXV. A M. l'abbé Morisseau. 115
XXXVI. A M. Eugène Veuillot. 117
XXXVII. A M. Edmond Leclerc 122
XXXVIII. A M. Eugène Veuillot. 125
XXXIX. A M. l'abbé Morisseau. 128
XL. A M. Eugène Veuillot. 130
XLI. — 134
XLII. A M. l'abbé Morisseau. 138
XLIII. — 140
XLIV. — 142
XLV. A M. Eugène Veuillot. 144
XLVI. — 146
XLVII. — 150
XLVIII. — 152
XLIX. A M. l'abbé Morisseau. 155
L. A M. Eugène Veuillot. 157
LI. — 158
LII. — 164
LIII. — 166
LIV. A M. l'abbé Morisseau. 169
LV. — 170
LVI. — 172
LVII. — 174
LVIII. — 176
LIX. — 177
LX. — 178
LXI. A M. Eugène Veuillot. 180
LXII. A M. l'abbé Morisseau. 183
LXIII. A M. Eugène Veuillot. 184
LXIV. — 185
LXV. — 186
LXVI. A M. l'abbé Morisseau. 188
LXVII. A Stephen. 189
LXVIII. A M. l'abbé Morisseau. 192
LXIX. — 193

LXX. A M. Eugène Veuillot. 195
LXXI. A M. l'abbé Morisseau. 196
LXXII. A M. Eugène Veuillot. 198
LXXIII. Au T. R. P. dom Gardereau, prieur de Solesmes 199
LXXIV. A M. l'abbé Morisseau. 200
LXXV. Au T. R. P. dom Eugène Gardereau, prieur de Solesmes. 202
LXXVI. A M. Léon Aubineau. 204
LXXVII. A M. l'abbé Morisseau 205
LXXVIII. A Mgr Parisis, évêque de Langres. 207
LXXIX. — 210
LXXX. A M. l'abbé Morisseau. 212
LXXXI. A Mgr Parisis, évêque de Langres. 215
LXXXII. A M. l'abbé H. Delor. 218
LXXXIII. A Mgr Parisis, évêque de Langres 222
LXXXIV. — 224
LXXXV. — 226
LXXXVI. A M. l'abbé Morisseau. 228
LXXXVII. — 230
LXXXVIII. Au T. R. P. dom Eugène Gardereau. 232
LXXXIX. A Mgr Parisis, évêque de Langres. 234
XC. — 237
XCI. A M. l'abbé Morisseau. 239
XCII. A M. Léon Aubineau. 241
XCIII. A M. l'abbé Delor. 242
XCIV. A M. l'abbé Genty. 244
XCV. A M. l'abbé Morisseau. 245
XCVI. — 247
XCVII. Au T. R. P. dom Gardereau. 249
XCVIII. A M. l'abbé Robin, curé de Moncontour (Côtes-du-Nord). 251
XCIX. A Mgr l'évêque de Langres. 254
C. — 254
CI. A Mlles Agnès et Luce Veuillot, au couvent des Oiseaux. 258
CII. — 262
CIII. — 264
CIV. — 265
CV. — 267
CVI. — 269
CVII. A M. et Mme Pierron. 271

CVIII. A Mme Édouard Pierron. 272
CIX. Au commandant Édouard Pierron. 274
CX. A Madame Agnès Pierron. 276
CXI. — 278
CXII. A sœur Marie-Luce. 279
CXIII. — 281
CXIV. — 283
CXV. — 286
CXVI. A Mme Eugène Veuillot. 288
CXVII. — 291
CXVIII. — 291
CXIX. — 293
CXX. A M. Pierre Veuillot et à Mlle Marguerite Veuillot 294
CXXI. A M. Pierre Veuillot. 296
CXXII. — 297
CXXIII. — 301
CXXIV. — 302
CXXV. A Mlle Marguerite Veuillot. 306
CXXVI. — 305
CXXVII. — 307
CXXVIII. A M. l'abbé Delor. 308
CXXIX. A M. X. 309
CXXX. A M. l'abbé David. 310
CXXXI. A M. le comte Gustave de la Tour. 311
CXXXII. A Mgr Parisis, évêque d'Arras. 314
CXXXIII. A M 316
CXXXIV. Au T. R. P. dom Gardereau. 317
CXXXV. A Madame ***. 318
CXXXVI. A M. le comte Gustave de la Tour. 321
CXXXVII. A M. Émile Lafon. 323
CXXXVIII. A M. Désiré Carrière. 325
CXXXIX. — 328
CXL. — 330
CXLI. A M. le comte de M., à Rome 332
CXLII. A M. le comte de Coux, rédacteur en chef de *l'Univers*. 335
CXLIII. A une dame. 339
CXLIV. A Mgr Rendu, évêque d'Annecy. 342
CXLV. A M. l'abbé A. David. 344
CXLVI. A Mme la baronne M. de R. 346
CXLVII. — 348

CXLVIII. A M. l'abbé ***, directeur au grand séminaire d'Auch 350
CXLIX. A M. l'abbé Drouelle. 352
CL. A M. le comte A. de Pontmartin, à Serrières (Ardèche) 355
CLI. A M. Lavedan, rédacteur du *Moniteur du Loiret*. 358
CLII. A M. l'abbé X. 362
CLIII. A M. Jules Baux. 364
CLIV. Au R. P. Eugène D. Ménétrier. 367
CLV. A M. X. 368
CLVI. — 369
CLVII. A M. l'abbé Delor. 371
CLVIII. — 373
CLIX. A Mme la duchesse de Laval-Montmorency. . . 375
CLX. A M. l'abbé Corbini, curé de Pauillac. 377
CLXI. A M. Raymond Brucker. 378
CLXII. A M. l'abbé Pommier. 379
CLXIII. A M. l'abbé Corbini. 380
CLXIV. A M. Nadar. 382
CLXV. A M. Prévost-Paradol. 384
CLXVI. A Mme R. 385
CLXVII. A M. André Lafon. 387
CLXVIII. A M. l'abbé Pommier. 389
CLXIX. A M. Henri Parrot. 391
CLXX. A M. Théophile O.. 394
CLXXI. A M. H. de Villemessant. 395
CLXXII. — 397
CLXXIII. A M. Noël Le Mire. 400
CLXXIV. A M. l'abbé V. Guerber, curé de Haguenau. . 402
CLXXV. A M. Théophile O. 404
CLXXVI. A M. le vicomte O. de Poli 406
CLXXVII. A M. Ernest Hello (Jean Lander). 407
CLXXVIII. A Mme Claudius Lavergne 408
CLXXIX. A M. Henri Parrot 409
CLXXX. A M. Léon Galouye 411
CLXXXI. A M. Vagner 412
CLXXXII. A M. Jules Janin. 414
CLXXXIII. A M. le comte Achille du Clésieux. 415
CLXXXIV. A M. Léon Quid'beuf. 416
CLXXXV. — 418
CLXXXVI. — 419
CLXXXVII. — 421

CLXXXVIII. A Madame ***. 425
CLXXXIX. Au R. P. Léonard Cros 427
CXC. A M. l'abbé Labarre 429
CXCI. A M. le comte de Guitaut. 431
CXCII. A M. l'abbé X., professeur de rhétorique . . . 432
CXCIII. A M. A. de Badts de Cugnac. 434
CXCIV. A M. le Sr des frères de la Doctrine chrétienne. 435
CXCV. A M. Noël Le Mire. 436
CXCVI. A M. l'abbé Labarre 439
CXCVII. A nos amis de Troyes 440
CXCVIII. A M. le baron Alphonse de Ponnat 441
CXCIX. A MM. Frère, curé archiprêtre; Trotobas, vicaire; Roux, Beuf, Bourg, prêtres, O. M. C. . 442
CC. A M. l'abbé Courtonnel. 443
CCI. A M. l'abbé Belleville 444
CCII. A M. le Supérieur et aux directeurs du petit séminaire de Servières 445
CCIII. A. M. le curé de Neufchâteau et à plusieurs autres prêtres 447
CCIV. A M. le Supérieur de l'institution Sainte-Marie, à la Seyne-sur-Mer. 447
CCV. A M. le Directeur du collège du Sacré-Cœur, à Langogne. 449
CCVI. A M. l'abbé Gendronneau. 450
CCVII. Au R. P. Émile Regnault. 451
CCVIII. A M. l'abbé François, curé de Woinville. . . 453
CCIX. A M. le curé de Breloux. 454
CCX. A M. Hippolyte Ferry de Piques. 455
CCXI. A M. l'abbé Provost, curé de Langrune. . . . 456
CCXII. A M. Jacques Moureau. 458
CCXIII. A M. l'abbé Chapelier. 459
CCXIV. A M. Adéodat Lefèvre. 461
CCXV. A M. Noël Le Mire. 462
CCXVI. A M. le comte Albert de Mun. 463
CCXVII. — 465
CCXVIII. A M. Paul Féval. 466

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

C. E.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

2-6-51
a 22-D-52
OCT 25 1955

CE

a39003 003338091b

CE PQ 2471
.V7C7 1885 V001
COO VEUILLOT, LO CORRESPONDAN
ACC# 1228201